

@

RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE



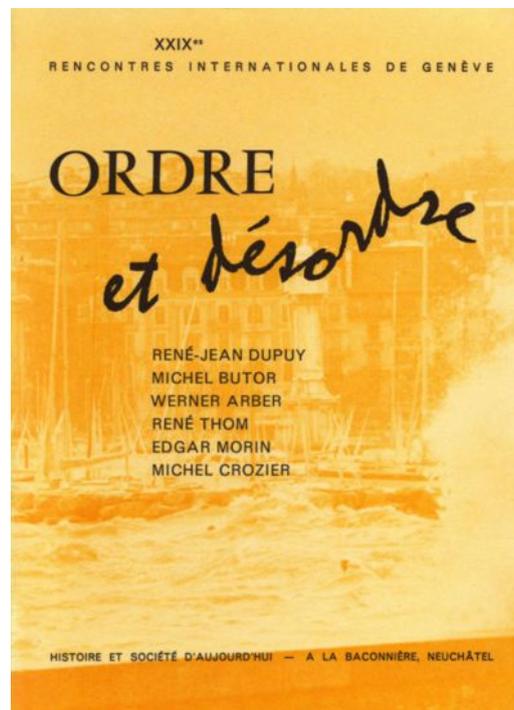
TOME XXIX
(1983)

ORDRE *et désordre*

René-Jean DUPUY — Michel BUTOR
Werner ARBER — René THOM
Edgar MORIN — Michel CROZIER

Ordre et désordre

Édition électronique réalisée à partir du tome XXIX (1983) des Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres Internationales de Genève. Les Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1984, 335 pages. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.



Promenade du Pin 1, CH-1204 Genève

TABLE DES MATIÈRES

(Les tomes)

[Introduction](#) — [Allocution d'ouverture](#)

[Table ronde : L'ordre et le désordre que nous vivons](#)

[ORDRE ET DÉSORDRE ENTRE LES NATIONS](#)

[Introduction par Francis Wolf](#)

[Conférence de René-Jean DUPUY](#)

[Entretien : La communauté internationale : ordre et désordres.](#)

[ORDRE ET FUREUR DANS L'ACTE D'ÉCRIRE](#)

[Introduction par Jean Starobinski](#)

[Conférence de Michel BUTOR](#)

[Table ronde : Ordre et désordre dans la vie culturelle d'aujourd'hui : l'encyclopédie Einaudi](#)

[Entretien : Ordre et désordre en art](#)

[Table ronde : Le chaos primordial et l'ordre divin](#)

[Table ronde : Femmes et enfants : destructeurs ou fondateurs de l'ordre social](#)

[LE PRÉVISIBLE ET L'IMPRÉVISIBLE DU VIVANT](#)

[Introduction par Bernard Mach](#)

[Conférence de Werner ARBER](#)

[LA BOITE DE PANDORE DES CONCEPTS FLOUS](#)

[Introduction par Claude Weber](#)

[Conférence de René THOM](#)

[Entretien : En sciences, désordre ne signifie pas toujours désastre](#)

[Table ronde : Entre l'ordre et le désordre : l'auto-organisation](#)

[L'INSÉPARABILITE DES NOTIONS D'ORDRE ET DE DÉSORDRE](#)

[Introduction par Jean-Blaize Grize](#)

[Conférence d'Edgar MORIN](#)

Ordre et dés^ordre

LES SOCIÉTÉS DÉMOCRATIQUES SONT-ELLES ENCORE GOUVERNABLES ?

Introduction par Roger Girod

Conférence de Michel CROZIER

Table ronde des conférenciers

*

Index : Participants aux conférences, entretiens et tables rondes.

@

Ordre et désordre

Le Comité d'organisation des Rencontres Internationales de Genève est heureux de pouvoir exprimer ici sa gratitude à ceux dont l'appui généreux lui a permis d'assurer le succès de ces XXIX^{es} R.I.G., et tout particulièrement aux autorités cantonales, municipales et universitaires de Genève.

Le compte rendu définitif des entretiens a été établi par M. André DUCRET, docteur en sociologie, chargé d'enseignement à l'Université de Genève, et par M. Pascal AMPHOUX, architecte, géographe, assistant à l'Université de Genève.

Le document photographique de la couverture de cet ouvrage nous a été obligeamment prêté par M. Max VATERLAUS que nous remercions.

INTRODUCTION

@

p.007 Il n'est aujourd'hui aucun domaine — sciences physiques, sciences humaines, création artistique, institutions juridiques, vie économique, débats politiques — dont les problèmes ne nous paraissent faire appel aux notions contrastées de l'ordre et du désordre, ou à celles, plus souples mais non moins antinomiques, de l'équilibre et du déséquilibre. Tout porte à croire que ces notions nous sont indispensables pour interpréter l'ensemble des réalités qui s'offrent en nous et autour de nous. Ce sont des moyens de compréhension, des outils conceptuels auxquels nous recourons avec prédilection, même si, bien souvent, ils nous paraissent devoir être nuancés, modifiés, ajustés à de nouvelles situations et à des données inédites. Nous sommes sans doute en train de nous éloigner du structuralisme : on ne saurait toutefois lui ôter le mérite d'avoir osé parler en faveur d'une lecture des faits de culture selon l'impératif d'un ordre cohérent.

Au niveau même de la sensibilité quotidienne et des attitudes collectives, constatons que la crainte du désordre et le besoin de sécurité vont en s'accroissant dans de larges secteurs de la société : et il est devenu banal d'imputer cette tendance à l'influence des médias, qui se plaisent à retenir, au titre de l'événement du jour, toutes les violences survenues dans le monde : pour une très large part, le bulletin de nouvelles est une chronique du désordre. Dès lors, il n'est pas étonnant que « la défense de l'ordre », le renforcement des « forces de l'ordre » (fût-ce d'un ordre imaginaire) apparaissent comme l'une des tâches les plus urgentes. Toutefois, dans le même contexte de l'information de masse telle que nous la connaissons dans les sociétés libérales, il n'est pas exceptionnel que les « fauteurs de désordre » fassent l'objet d'une attention bienveillante et trouvent largement l'occasion d'exposer leurs thèses. On connaît leur argumentation : ils s'élèvent contre l'ordre « oppressif » qui leur a été imposé par les générations précédentes ; ils ne trouvent pas, dans cet ordre, la possibilité de satisfaire leurs aspirations ; ils p.008 ne s'y reconnaissent pas, ils veulent apporter le changement, le mouvement, l'imagination. Pressez-les alors de définir plus précisément ce qu'ils visent : à l'exception de quelques voix isolées qui

Ordre et désordre

allèguent poétiquement la fécondité du désordre permanent, l'une des justifications le plus généralement avancée est la création d'un ordre nouveau, plus juste, moins hypocrite, bref, l'instauration d'un ordre encore mieux ordonné. La révolte contre les inévitables contraintes de l'ordre avoue ainsi sa nostalgie d'une plus rigoureuse contrainte. L'hypothèse d'un ordre futur, pour vague qu'il soit, exerce une singulière influence mobilisatrice : elle fait croire à l'apaisement possible du malaise qu'elle a elle-même contribué à créer. Le fait est qu'elle parvient à semer le doute, quant à la légitimité de l'ordre et du droit actuels, jusque dans les âmes pacifiques qui abhorrent la violence. Ces belles âmes croient que les principes de la liberté interdisent de contenir l'excès du désordre : elles s'exposent à la mauvaise surprise de se réveiller sous la botte d'un régime autoritaire qui prétendra représenter l'ordre nouveau issu du « bouleversement créateur ». Les « forces de l'ordre » se remettent en place, avec moins de scrupules, et dotées d'équipements supérieurs. L'expérience s'est déjà faite. Elle se refera, on peut le craindre. Elle prouve qu'il peut exister un ordre absurde, et que celui-ci, fréquemment, n'est que le rassemblement discipliné des énergies libérées par le désordre.

Les mésaventures tragiques de notre siècle nous ramènent tout droit à certains aspects de la pensée mythique.

Les mythes de création, les cosmogonies les plus diverses narrent la façon dont l'ordre (Kosmos) qui règne sur la terre et dans les cieux a pris naissance, à partir d'un état premier indistinct, confus et désordonné : chaos, tohu-bohu... Le plus souvent, cette mise en ordre s'opère par la volonté d'un Pouvoir souverain, ou au terme d'une lutte acharnée entre puissances divines, dont la dernière venue s'érige en dominatrice définitive. Les historiens des religions nous ont appris que dans nombre de cultures, le cycle des rites annuels comportait fréquemment une période de dissolution symbolique de l'ordre général, un renversement de toutes les hiérarchies, et un passage par un bref moment de désordre (saturnales, carnaval, etc.) — permettant, aussitôt après, de reconstruire l'ordre et ses contraintes régénérées.

p.009 Le monde humain comporte douleur et violence : la présence du désordre requiert explication. S'il existe un Dieu tout-puissant, pourquoi a-t-il laissé le mal (qui est désordre) envahir le monde ? Ainsi le mythe d'un paradis perdu vient-il doubler le mythe cosmogonique : ce mythe supplémentaire dit

Ordre et désordre

pourquoi l'homme et le monde ne jouissent plus de l'harmonie qui leur avait été initialement octroyée : la Faute, la persuasion diabolique ont troublé l'ordre premier. C'est pourquoi, selon toute une tradition intellectuelle occidentale, les règles du droit, le pouvoir confié aux princes auront pour mission de contenir les désordres auxquels les hommes pécheurs, s'ils étaient laissés à eux-mêmes, ne manqueraient pas de s'abandonner. A quoi s'ajoute, repris de la pensée aristotélicienne, l'argument qui oppose à l'ordre parfait des sphères planétaires, le désordre du monde « sublunaire » : le monde humain, la cité doivent s'organiser de manière à durer, c'est-à-dire à résister à l'altération destructrice qui fait périr toutes les créatures d'ici-bas.

La physique moderne a pris naissance lorsque s'est imposée l'idée que le monde d'ici-bas, loin d'être livré aux caprices de la Fortune, était régi par un ordre mathématique aussi rigoureux que celui qui gouverne le mouvement des sphères célestes. Dans son essor conquérant, la science a été essentiellement animée par le désir de soumettre le plus grand nombre possible de phénomènes à l'ordre régulier des « lois de la nature ». Son projet était de réduire à un ordre secret, mais démontrable, le désordre et l'irrégularité apparents des objets naturels.

Nul ne contestera le succès de cette entreprise de connaissance, où l'esprit est parvenu à retrouver jusque dans la matière vivante l'ordre même selon lequel il construit « artificiellement » ses modèles et ses machines. Mais l'on remarquera aussi que, dans ses formules les plus complexes, cet ordre doit intégrer des asymétries, des turbulences, des facteurs d'instabilité. Et il reste évident, si prouvée que soit la maîtrise obtenue par la pensée scientifique, qu'elle laisse ouvertes des marges, qu'elle implique des résidus inexplicables ; ceux-ci sont tout ensemble l'inconnu que saura maîtriser, demain, un savoir plus avancé, et la part irréductible d'un désordre dont nous commençons à soupçonner qu'il pourrait menacer l'entreprise scientifique jusque dans sa base elle-même, c'est-à-dire dans les émotions et les désirs des hommes qui font, ou défont la science.

p.010 « Souvent.., un beau désordre est un effet de l'art » : c'est le plus classique de tous les théoriciens — Boileau — qui attribue au poète ce pouvoir de produire volontairement l'effet du désordre. La tradition européenne, depuis l'Antiquité, a constamment repris le rêve d'une perfection ordonnée qui saurait

Ordre et désordre

inclure l'imperfection, l'asymétrie, la surprise, la variété : concordia discors. Cette ambition est riche de sens : elle laisse entendre que la seule vue de l'ordre ne suffit pas à produire la « délectation » esthétique. Une part d'ombre, de désordre et d'irrationnel est requise pour que l'art atteigne à sa pleine grandeur. L'ordre doit en assurer la force communicative.

Faut-il croire à la condamnation de ce rêve, lorsque Mallarmé (après avoir héroïquement poursuivi l'idéal d'un ordre imposé par la pensée au langage) en vient à écrire : « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard... Toute pensée émet un coup de dés » ? e fait, notre siècle a vu renaître le vieux rêve, mais redéployé de manière provocante, paradoxale, et non plus dans le souci d'une pondération de l'ordre et du désordre au sein de l'œuvre elle-même. L'on a recouru aux tracés les plus purs de l'abstraction et de l'ordre conceptuel, en vue de susciter un émoi dégage de toute forme ; à l'inverse, l'on a lâché la bride à l'expression la plus désordonnée, la plus « informelle », mais dans l'espoir de faire apparaître un ordre secret, de nature inconsciente, et apparenté à celui de l'univers. Au long de tous les développements de l'art moderne, ordre et désordre sont restés liés l'un à l'autre, à la fois comme des antagonistes et comme des partenaires indissociables. Où en sommes-nous aujourd'hui ? Ici encore, expérience faite, il importe d'établir un bilan.

Il serait aisé de montrer que le problème ne se limite pas aux quelques points qui viennent d'être rapidement développés : comportements socio-politiques, connaissance de la réalité physique, expérience des langages de l'art...

La morale ne doit-elle pas être considérée comme la discipline régulatrice (donc ordonnatrice) des comportements ? Mais peut-elle s'accommoder de n'importe quel ordre ? L'ordre imposé à la vie ne doit-il pas, à tout moment, pouvoir être transcendé par une liberté qui veut l'ordre et la rationalité sans jamais s'arrêter à un ordre et à une rationalité à tout jamais déterminés ? La liberté est inconditionnelle ; l'ordre est un conditionnement issu de la liberté.

p.011 Ajoutons qu'il est risqué de s'en tenir à l'opposition abstraite de l'ordre et du désordre. Il est préférable, sans doute, d'envisager, au pluriel, diverses espèces d'ordres et de désordres, selon leurs domaines propres. La notion même de désordre n'est-elle pas insatisfaisante, marquée qu'elle est, a priori, par un indice de négation qui la dévalorise par rapport à son contraire ? Dès lors, quel

Ordre et désordre

terme lui substituer ? Faudrait-il parler d'ouverture, de dynamisme, si tout ordre suppose un système clos ? Ce serait alors faire la part trop belle au désordre. Tout organisme vivant a son ordre intérieur ; est-il alors un système clos ? Il vit pourtant par son métabolisme qui est l'ouverture au désordre extérieur. Mais son identité est inscrite dans ses gènes ; c'est le circuit clos de son hérédité dont la stabilité miraculeuse est sur la voie d'être expliquée par les biologistes.

La polarité entre ordre et désordre marque aussi profondément la physique contemporaine. Des symétries brisées sont à l'origine de structures ordonnées, tels un cristal ou un corps aimanté. Plus radical encore, un désordre structural peut transformer un métal en un corps isolant. Et pourtant, dans un état de désordre apparemment total, de chaos ou turbulence, des régularités en forme de lois d'échelle ont récemment été découvertes...

Les questions, on le voit, se multiplient. C'est la preuve que le problème est réel et qu'il exige un débat loyal et approfondi. On dira qu'il s'agit là d'un débat de mots. Assurément. Mais ces mots sont étroitement liés à notre situation présente ; ils expriment notre souci. Ils nous invitent à réexaminer tout ensemble notre monde et notre manière de penser le monde.

Jean Starobinski

@

ALLOCUTION D'OUVERTURE

DE LA XXIX^e SESSION DES RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE

par Giovanni Busino
professeur à la Faculté des sciences sociales et politiques
de l'Université de Genève

@

p.013 Il m'échoit l'honneur d'ouvrir la XXIX^e session des Rencontres Internationales de Genève et de vous apporter le message de bienvenue du Comité qui vous remercie d'avoir répondu si nombreux à son appel.

Votre présence ici est un témoignage d'espérance et de confiance. A une époque où l'inquiétude et l'instabilité, le désenchantement et l'indifférence s'insinuent partout et rongent même nos volontés de maîtriser l'évolution des événements et d'assurer la paix entre les communautés et entre les nations, nous témoignons ici de notre espérance dans les capacités de médiation et de résolution des valeurs culturelles, de notre confiance dans le dialogue entre les hommes et entre les cultures.

Votre présence ici est aussi le signe que, dans ce monde de la communication généralisée, des supermarchés multinationaux des biens culturels, il y a encore des espaces pour penser sereinement en public sans les fards et les engouements des spectacles les grands problèmes cruciaux de notre temps.

Cette question a beaucoup préoccupé notre Comité. Au cours des trois dernières années, nous nous sommes demandé si les Rencontres Internationales de Genève avaient aujourd'hui des raisons de continuer à exister, si elles avaient encore un rôle culturel à jouer, si les objectifs que nous nous étions fixés en 1946 étaient toujours p.014 valables, si d'autres institutions n'étaient pas plus aptes que la nôtre à les assumer et à les réaliser.

Pour certains de nos collègues, les Rencontres Internationales de Genève auraient fait leur temps ; pour d'autres, il faudrait les renouveler radicalement ; et puis, d'ici et de là, l'invite à persister et à persévérer.

Ordre et désordre

Lorsque les Rencontres Internationales de Genève ont été fondées, à l'issue de la Deuxième Guerre mondiale, les promoteurs avaient voulu aménager un espace public de discussions, de confrontations et d'échanges entre des hommes appartenant à des cultures et des systèmes politico-idéologiques différents, voire opposés. Par la pratique du dialogue, nous voulions contribuer à favoriser le dégel et créer des conditions d'échanges permettant le respect mutuel et la réciprocité.

Pendant la présidence d'Antony Babel et le secrétariat de Fernand-Lucien Mueller, ce but a été poursuivi avec ténacité et avec un succès dont portent témoignage les Mémoires de Lukács. Les sujets traités par des intellectuels prestigieux, le plus souvent très représentatifs de leur propre culture, visaient tout d'abord à faciliter la rencontre et, par le dialogue, la mise en relation. Grands écrivains, philosophes, professeurs, savants, conférenciers talentueux, exerçant le plus souvent aussi un magistère éthico-politique, ils appartenaient tous, plus ou moins, à cette catégorie intellectuelle mise en crise par mai 1968 et dont Jean-Paul Sartre a été probablement le dernier grand représentant.

Le dégel dans les débats d'idées et dans les relations internationales, souhaité par les Rencontres Internationales de Genève et facilité un tout petit peu par elles, a profondément modifié nos buts et nos tâches. Il fallut donc amorcer des changements. La cheville ouvrière en fut le professeur Jean Starobinski. Sa présidence a marqué profondément les dix dernières sessions des Rencontres Internationales de Genève. M. Starobinski nous a engagés à faire analyser par des spécialistes reconnus les questions culturelles les plus graves et dont nous n'avions pas toujours une conscience claire et distincte. Demandant à des maîtres de disciplines différentes, à des hommes politiques, à des syndicalistes, à des praticiens d'analyser ^{p.015} les sujets retenus, le président Starobinski a fait des Rencontres Internationales de Genève un lieu pour la compréhension des interrogations fondamentales d'aujourd'hui, un lieu d'où il a été également aisé d'entrevoir le surgissement ou les mutations dans les idées et les choses.

Ni rencontres d'universitaires, ni lieu de haute vulgarisation, les Rencontres Internationales de Genève des trois ou quatre derniers lustres (et les volumes publiés sont là pour nous le remémorer) ont ouvert aux uns et aux autres, et notamment à l'« honnête homme », de nouveaux horizons ; elles nous ont

Ordre et désordre

procuré des stimulants pour développer de nouvelles sensibilités. Il s'agissait, certes, d'une formule compliquée et complexe, à l'équilibre fort précaire. Et pourtant un président connaissant tout et tous, au rayonnement personnel indiscutable, veillant avec amour et minutie à la définition des thèmes, au choix des conférenciers, aux invitations et à bien d'autres choses, est parvenu à l'assurer fort bien.

Des raisons de santé ont imposé à M. Starobinski de renoncer à la direction effective des Rencontres Internationales de Genève. Nous en avons été fort peiné. Pour lui manifester publiquement notre attachement, notre admiration, notre gratitude, le Comité des Rencontres Internationales de Genève a proclamé président d'honneur le professeur Jean Starobinski. Notre ami a accepté d'aider notre Bureau à poursuivre sans accroc ses activités. C'est ainsi que le programme introductif de cette session porte à nouveau sa signature.

Les démarches en vue de désigner le nouveau président des Rencontres Internationales de Genève n'ont pas encore abouti. Le Comité espère, cependant, résoudre cette question délicate au cours des mois à venir. Il est probable qu'il faudra réviser l'organisation des sessions, reformuler nos manières de traiter les problèmes, nous engager davantage dans l'analyse des questions les plus brûlantes de notre modernité afin d'arrêter l'inventaire de ce siècle à la veille du nouveau.

Devant les dangers venant de la bureaucratisation des rapports sociaux, des débordements de la rationalité scientifique ; devant le fait que toute la science moderne vise — comme autrefois la ^{p.016} métaphysique — à organiser et soumettre le monde, à réduire l'homme et la nature à l'état d'objets manipulables sans restriction ; devant l'aliénation d'un monde totalement organisé et la dévastation de la nature qui risque de compromettre les possibilités de survie de notre espèce, que pouvons-nous faire ? Nous pourrions assurément vivre de manière moins dangereuse les développements de la science et de la technique dans la mesure où nous saurons maintenir vivante, à côté de la pensée qui calcule, propre aux sciences instrumentales, une pensée qui médite et réfléchit, une pensée capable — comme disait naguère maître Eckhart — de *Gelassenheit*.

Instrument de libération de ce présent, de sa prétention de constituer l'unique forme de vie possible, l'unique et l'exclusive réalité, c'est par cette

Ordre et désordre

pensée méditante-réfléchissante que nous pourrions vraiment saisir les autres civilisations, les autres façons de voir le monde, de nous mettre en question et d'entrevoir dans les autres cultures des possibilités alternatives d'existence. Cette XXIX^e session est, donc, à la fois une conclusion et une prémisse. Prémisse d'une troisième phase dans l'histoire des Rencontres Internationales de Genève, conclusion d'un long et méritoire travail.

Depuis la session de 1969 consacrée à « La liberté et l'ordre social », au cours de laquelle se noua une discussion mémorable entre Herbert Marcuse et Raymond Aron, le thème de cette session-ci a été notre préoccupation constante.

Les sessions de 1971 à 1981 ont essayé d'explorer les voies empruntées par cette civilisation en train de se faire et se défaire et d'indiquer comment les hommes pourraient faire face aux incertitudes, aux paris, aux angoisses présents. D'où des sujets tels que « Le besoin religieux », « Solitude et communication », « Le pouvoir », « Former l'homme », « L'exigence d'égalité ». Tous ces thèmes présupposent la notion d'ordre, c'est-à-dire l'existence d'un agencement régulier, aussi harmonieux et aussi utile que possible, des choses et des hommes, selon une opinion, un principe, une idée. Leibniz dans son « Discours de métaphysique » de 1686 appelle déjà « ordre » n'importe quelle relation qui puisse être exprimée de façon générale et constante par une règle. Et plus tard Georg Cantor, p.017 le père de la théorie des ensembles, nous a appris que l'ordre est une relation délimitée par certaines règles.

Les XXIX^{es} Rencontres Internationales de Genève ont décidé de s'interroger sur ce concept majeur, primordial, indispensable pour communiquer, s'entendre, pour saisir les réalités, soient-elles inconscientes, pour vivre. Certes, le sujet est vieux et notre prétention n'est pas de le renouveler en allant revisiter les anciens débats sur l'ordre causal, l'ordre final, l'ordre comme degré ou niveau, pour nous retrouver ensuite en train de décortiquer le dilemme : ordre social comme consensus, ordre social comme intégration.

Nous avons pris un tout autre parti : s'il n'y a pas d'ordre sans organisation, il n'y a pas non plus d'ordre sans désordre. Si l'ordre n'est pas nécessairement nature, s'il est créé par l'homme, s'il est souvent artificiel et conventionnel, jamais immanent aux choses, si nous l'établissons, le remanions et le maintenons, il ne peut être ni immuable ni définitif, comme il n'est pas non plus

Ordre et désordre

un simple reflet de l'économique, du juridique ou du politique. Pour vivre et agir, pour comprendre et communiquer, pour inventer et survivre, nous devons créer des ordres et parfois même l'ordre des ordres. Or, pouvons-nous vivre avec ces ordres sans qu'ils ne deviennent à jamais extérieurs, indépendants de ceux qui les ont instaurés ? En d'autres termes, quel est le rapport de l'ordre au désordre, de l'établi à l'émergent dans une société ouverte, autonome ? Si l'absence d'ordre n'est pas synonyme d'absence d'organisation, l'ordre est autre chose alors que la simple réalisation d'une organisation parmi d'autres également possibles ? Est-ce, enfin, que le désordre est absence d'organisation, mauvaise organisation, organisation non respectée, non liée à l'ordre considéré ? Par-delà les réponses possibles, nous retrouvons là, une fois encore, la préoccupation principale des Rencontres Internationales de Genève, celle d'explorer les contours d'une société capable de s'auto-organiser, de bien vivre sa propre autonomie.

Nous savons gré à nos conférenciers, à tous nos invités et participants, de nous aider dans cette tâche.

Avant de conclure, le Comité des Rencontres Internationales de Genève se doit de remercier le Conseil d'Etat de la République et ^{p.018} Canton de Genève, le Conseil administratif de la Ville de Genève, le Rectorat de l'Université de Genève ainsi que tant d'autres institutions publiques et privées pour leur soutien généreux. Leur attention aux problèmes de la vie culturelle, leur réel libéralisme aident les Rencontres Internationales de Genève et assurent à Genève un rayonnement certain.

Le Comité doit aussi remercier chaleureusement son secrétaire général, M. Bernard Ducret, dont la charge, en l'absence de président, est lourde, délicate et astreignante. Avec son enthousiasme et sa modestie, il a rendu possible l'organisation de cette session et contribué, par là, au bon renom de Genève et de notre Université. Qu'il reçoive ici le témoignage de notre gratitude, pour ce qu'il a fait et pour ce qu'il fera au cours des années à venir.

La XXIX^e session des Rencontres Internationales de Genève débute avec la projection d'un film « Propre en ordre » de François Enderlin, Jurassien de cœur, Français de passeport, citoyen de partout. Son film expose, avec un humour pétri de poésie et d'érudition, le problème de la peur du désordre, du culte de l'ordre, réduit toutefois à propreté.

Ordre et désordre

Ce document, par moment fort poignant, sera suivi d'une table ronde, dirigée par M. Daniel Cornu, rédacteur en chef de la Tribune de Genève et auteur d'un beau livre sur Karl Barth, chez qui la politique et l'ordre du monde sont inséparables de l'existence elle-même. Le président de la table ronde « L'ordre et le désordre que nous vivons » aura le plaisir de vous présenter ses invités qui discuteront de l'ordre et du désordre tels que nous les vivons dans nos vies quotidiennes.

Et maintenant je peux m'effacer pour vous laisser savourer le film de François Enderlin.

@

L'ORDRE ET LE DÉSORDRE QUE NOUS VIVONS ¹

TABLE RONDE

présidée par Daniel CORNU
rédacteur en chef de la Tribune de Genève

@

M. DANIEL CORNU : p.019 Il n'est pas aisé d'ouvrir ce débat après un tel film non seulement parce qu'il nous sera difficile d'être drôles pour soutenir la concurrence, mais aussi, parce que le mode d'expression filmique est particulièrement opportun pour le sujet que nous avons à traiter.

Permettez-moi néanmoins de vous présenter d'abord, sans trop allonger, les participants à cette table ronde : M. Charles Levinson, syndicaliste, Canadien d'origine, habitant depuis longtemps notre ville, secrétaire général de la Fédération internationale des travailleurs de la chimie, de l'énergie et des industries diverses ; M. Guy Fontanet, que tout le monde connaît bien, chef du Département de justice et police de Genève, représentant, si j'ose dire, de l'ordre public à cette table ronde ; Mme Yvette Jaggi, députée au Conseil national, membre du parti socialiste vaudois ; Mme Geneviève Heller auteur d'un livre remarquable qui a précisément pour titre : *Propre en ordre* ; Mlle Sabine Estier qui, ici, représente la jeunesse, du moins celle qui a participé puisqu'elle a été membre d'instances universitaires dans cette Université de Genève où elle vient d'achever ses études ; enfin, M. Michel Barde, secrétaire de la Fédération des syndicats patronaux de Genève.

Cela dit, nous venons de voir un reportage qui nous a montré ce qu'est la propreté suisse, avec ses rites, ses manies, l'auteur du film n'hésitant pas à faire de cette propreté une apparence de l'ordre, son symbole. Ainsi, après avoir montré ce balayeur de Lausanne qui utilise un balai par jour et parfois, deux, en automne, Enderlin laisse entendre qu'il ne s'agit plus là de nettoyage mais bien de scènes de chasse où la saleté, le détritrus sont poursuivis tels des terroristes. La même idée revient d'ailleurs après le passage des voitures-balais du cortège

¹ Le 19 septembre 1983.

Ordre et désordre

du 1^{er} mai, lorsque le cinéaste se demande si ces voitures ne sont pas là, en fait, pour balayer des idées.

p.020 Ce qui est furtivement indiqué dans ce reportage est beaucoup plus clairement affirmé dans le livre de Mme Heller paru, il y a trois ans, sous le même titre que l'émission que nous venons de voir, et avec ce sous-titre : *Habitation et vie domestique 1850-1930. l'exemple vaudois.*

Il s'agit, en effet, d'une thèse d'histoire qui raconte, en somme, l'apprentissage de la propreté dans ce canton de Vaud qui nous est si proche. Trois grands chapitres composent ce livre : la suppression des foyers d'insalubrité ; l'établissement de relations entre la propreté et la santé par le développement de l'hydrothérapie, des bains de soleil et d'une série de pratiques qui étaient tout à fait nouvelles au siècle dernier et ont débouché sur ce qu'on pourrait appeler le tourisme sanitaire, notamment sous l'impulsion des Anglais qui venaient chercher chez nous l'air pur et les glaciers sublimes que le film nous a montrés ; enfin, le rôle dominant de l'hygiène dans la vie domestique, dont la femme, bien entendu, est le pilier. Ce livre rassemble donc une série de matériaux qui, souvent, pourraient paraître simplement cocasses tout comme ce que nous montre le film d'Enderlin d'ailleurs —, s'ils ne nous conduisaient à jeter un regard critique sur notre réalité présente.

Autrement dit, il s'agit de savoir quel est, aujourd'hui, le lien entre la propreté et l'ordre en examinant ce qu'il reste de cette idéologie de la propreté que Geneviève Heller définit joliment comme une tyrannie douce et, surtout, quels sont ses rapports avec l'ordre social.

Mme GENEVIÈVE HELLER : Effectivement, la campagne d'éducation menée du XIX^e siècle aux débuts du XX^e siècle a porté ses fruits, si bien qu'il n'y a plus besoin, maintenant, d'insister, même dans les écoles ménagères où l'on n'en parle plus tellement. Seule la promotion commerciale reste acharnée pour la vente des appareils domestiques de nettoyage, machines à laver et autres instruments de rangement. L'ordre et la propreté constituent dorénavant des automatismes partagés par tout un chacun dans notre pays. D'ailleurs, dès le XIX^e siècle, ils se sont affirmés ensemble comme les vertus cardinales de la vie domestique — domaine sur lequel je me suis en effet penchée.

Ordre et désordre

Il m'est alors apparu qu'en Suisse, la propreté et l'ordre font partie de l'identité de l'individu comme de l'identité nationale. C'est une image de marque, le film l'a bien montré, au même titre que le label de qualité suisse pour l'industrie, par exemple. Et aujourd'hui encore, la publicité met en évidence cette image de marque : il y a trois ans, sur une publicité d'une fabrique de savons, on voyait un bébé qui occupait toute la page, et il était indiqué : « Steinfels met tout au net, car en bons Suisses, nos bébés apprécient déjà la propreté. » On peut aussi citer un passage intéressant de Claude Frochaux qui, dans son livre : *Heidi ou le défi suisse*, écrit en 1969 : « Le vrai représentant de l'âme suisse, de son esprit, de son idéal, c'est la ménagère. »

Chez nous, les parcs publics sont ratissés et tondus, les bords d'autoroutes sont nettoyés à la main, avec des pincettes, les rues sont balayées fût-ce pour quelques papiers innocents — c'est tout ce qu'on y trouve —, les intérieurs p.021 de maison sont nettoyés avec une régularité et une minutie absolument remarquables, les voitures sont rarement rouillées, abîmées ou sales.

Il me semble donc que si l'ordre et la propreté sont toujours présentés ensemble dans les manuels domestiques, c'est qu'ils font partie d'un même état d'esprit, d'une même mentalité, d'une même éducation, d'un même effort. Tous deux nécessitent une discipline incroyable, une obéissance à des principes, à des règles, une rigueur dans le rituel qui est assez remarquable. Tous deux, aussi, sont apparentés à la sécurité et à la santé si bien qu'il serait absurde, à mon sens, de séparer le fanatisme de la propreté de celui de l'ordre.

M. DANIEL CORNU : Vous venez de prononcer le mot de fanatisme : à voir le film, on a, en effet, l'impression que le Suisse est fanatique de la propreté mais pas nécessairement de l'ordre...

Mme GENEVIÈVE HELLER : Je pense qu'en Suisse, nous avons perdu le sens des proportions dans ces deux domaines à la fois car, dans l'ouvrage de Taylor — cet Américain qui est à l'origine du taylorisme — on découvre au contraire que l'ordre et la propreté sont deux facteurs permettant d'économiser temps et fatigue ; de même, dans un autre livre écrit, en 1915, par une femme et préfacé par Taylor, *Le taylorisme dans la vie domestique*, l'on s'aperçoit que ces deux éléments devraient être des instruments positifs, utiles, à condition de ne pas les considérer comme une fin en soi.

Ordre et désordre

D'une certaine façon, l'ordre et la propreté — tellement exacerbés chez nous — mettent en valeur les qualités de ce désordre que l'on croit être, simplement, une notion négative alors qu'en réalité, il peut être source de vie, d'action, d'évolution et non pas, seulement, signe d'un laisser-aller, manifestation du chaos.

M. MICHEL BARDE : Partons du film, puisqu'on vient de voir ce film : je crois qu'il faut le prendre, tout de même, pour ce qu'il est. Certes, on a passé un bon moment, on a ri devant certaines scènes, mais il s'agit là d'une caricature qu'on pourrait répéter pour nombre de pays : des tondeuses à gazon, des camions qui partent à cinq heures du matin pour assurer la voirie, des villas propres en ordre, vous en avez dans tous les pays. Et, mon Dieu, il n'est pas très difficile pour un réalisateur de télévision de trouver un individu légèrement dérangé qui entretient un canon dans son jardin !

Par conséquent, si ce film met en exergue, en effet, un léger travers de ce pays qui — c'est la vérité — ne cultive pas particulièrement la saleté et les immondices, il me paraît plus fructueux de connaître les origines d'une situation qui voit certains pays cultiver peut-être davantage que d'autres cette notion de propreté liée, ou non, à celle d'ordre. Je le répète : la Suisse n'a pas l'exclusivité dans ce domaine, et si l'on considère un pays comme la Suède, par exemple, qui détient certainement des records en matière de propreté, de standardisation, etc., on s'aperçoit que là aussi, il existe des ^{p.022} corollaires qu'il serait intéressant d'étudier. Au fond, l'ordre parfait n'est pas plus humain, me semble-t-il, que le désordre permanent. Ni l'ordre parfait, ni le désordre permanent ne sont supportables, et ceci est tellement vrai que même l'anarchisme a besoin d'un symbole, le drapeau noir, signe de ralliement et, donc, d'ordre.

M. GUY FONTANET : Je constate dans ce film que le chromosome « nettoyage » a passé chez de nombreux filles et fils d'Helvétie, qu'il s'est installé chez nous comme une vertu cardinale de la vie domestique, mais est-ce véritablement condamnable ? Et si, alors que nous entrons dans cette salle tout à l'heure, nous avons trouvé plein d'épluchures de cacahuètes, de mégots, aurions-nous vu ce film de la même façon ? Ce goût de la propreté, d'un certain ordre social, constitue-t-il vraiment un but en soi ou, plutôt, un moyen

Ordre et désordre

permettant à chacun de nos concitoyens de s'épanouir, de trouver son identité, d'exercer sa solidarité, de mieux respecter les autres ?

Personnellement, je me réjouis de la propreté qui règne dans nos ménages, dans nos rues et nos parcs, mais si cela s'arrête là, il ne vaut sans doute pas la peine de vivre ensemble : il faut cela plus autre chose, dont on parlera tout à l'heure.

Mlle SABINE ESTIER : Effectivement, ce film est une caricature de la Suisse mais, finalement, à écouter certaines réactions de gens rentrant, par exemple, de vacances à l'étranger, on observe combien est répandue l'idée selon laquelle « c'est tellement plus propre chez nous, et c'est tellement sale ailleurs ! » Or, à mon avis, cette propreté exacerbée exacerbe également le sens de l'ordre chez les Suisses. Et les limites de tolérance de ce que l'on pourrait appeler le désordre me semblent, peut-être, plus rapidement franchies ici qu'ailleurs.

Je ne prendrai qu'un exemple, évoqué dans ce film d'ailleurs, celui du sprayeur de Zurich contre lequel la justice de ce canton a décerné un mandat d'arrêt international alors qu'il se trouvait en Allemagne où il a été récemment arrêté : malgré l'opposition de nombreux intellectuels, cette justice ne veut pas faire d'exception, selon le principe de l'égalité de traitement, et alors même que les Suisses sont en train de se rendre ridicules dans cette affaire.

Voilà un exemple de désordre que nous ne tolérons pas, désordre pourtant provoqué par un ordre que je qualifierais d'agressif, par un environnement violent, un urbanisme dans lequel il ne fait pas bon vivre.

Cette réaction du sprayeur, je la trouve, quant à moi, pleine d'humour et extrêmement saine si on la compare avec certaines réactions qui ont eu lieu, pendant l'été, en France, où l'on tire à la carabine parce que l'environnement est hostile, parce qu'on ne supporte plus le bruit d'un grand ensemble mal conçu.

Mme YVETTE JAGGI : Dans toute caricature, il y a évidemment un fond de vérité, la question étant de savoir, à propos d'un tel film, dans quelle mesure il exagère simplement certains travers ou dans ^{p.023} quelle mesure, au contraire, il reflète la réalité profonde. Pour ma part, je constate que s'il existe une chose typiquement non suisse, c'est bien l'idée du chaos, fertile éventuellement.

Ordre et désordre

L'affaire du sprayeur de Zurich est effectivement frappante à cet égard : nous avons peur d'un certain désordre, peur de la différence, dérangés que nous sommes par l'autre qui manifeste, jeune ou pas.

Ceci dit, nous savons aussi tolérer le désordre dans certains domaines. Si nous extrapolions à l'échelon national cette folie « putzeuse » qui nous saisit tous à certaines époques de l'année, nous trouverions la législation sur la protection de l'environnement — qui n'est que la « putze » du paysage —, législation certainement la plus avancée d'Europe. A voir le temps et la peine que nous prenons à élaborer une loi d'application pour un article constitutionnel, voté — propreté oblige — à neuf contre un en juin 1971, nous pouvons juger que notre sens de la propreté ne déborde pas forcément les limites de notre haie de thuyas. Nous avons, en matière de désordre législatif, certaines tolérances qu'on retrouve, aussi, dans d'autres domaines, plus abstraits, plus discrets sans doute, comme celui de la législation et de la politique financières : ne dit-on pas volontiers que l'argent sale vient se rendre propre en Suisse ?

M. DANIEL CORNU : En revenant à l'idée selon laquelle la propreté égale l'ordre, et à la condition d'admettre, comme cela a été dit, que la notion d'ordre social est relative, qu'elle varie selon les époques, selon les sociétés, la notion de désordre me semble être, elle aussi, relative. Car ce n'est pas par hasard qu'on a cité tout à l'heure l'exemple du sprayeur de Zurich qui introduit dans la cité un désordre relativement mineur tout de même. Aussi la question que j'aimerais poser à l'un ou l'autre des participants à cette table ronde est-elle de savoir si notre pays, tellement attaché à la propreté, à cet ordre qu'il a, pour reprendre l'expression de Geneviève Heller, « intériorisé », ne s'expose pas, plus qu'un autre, à diverses transgressions ?

M. MICHEL BARDE : Si vous le permettez, je serais tenté de dire qu'effectivement, dans une certaine mesure, la Suisse est plus exposée, mais le problème est de savoir pourquoi ? Il faut, je crois, remonter dans l'histoire pour comprendre certaines raisons qui font que nous connaissons la situation actuelle. En effet, la construction historique de la Suisse est celle d'un fédéralisme qui vaut encore aujourd'hui. Ce fédéralisme réunissait non seulement des Etats différents mais aussi, des langues, des religions, des ethnies différentes. Ainsi, il allait fatalement obliger au compromis, ce fameux

compromis helvétique, qu'on peut certes tourner en dérision, mais qui s'est révélé historiquement nécessaire. Or qui dit compromis, dit, fatalement, recherche d'équilibre ; un équilibre, le plus souvent, de nature fragile parce qu'il règne dans un environnement fluctuant. Qui dit compromis dit aussi législation car ce compromis, il faut bien l'asseoir sur des textes légaux et Dieu sait si, en Suisse, on ne s'en est pas privé !

p.024 Il est donc clair que cette longue histoire a mis en place des équilibres nécessairement plus fragiles que dans des Etats centralisés qui, eux, n'ont pas à rechercher perpétuellement le compromis. C'est là une notion historique qui me paraît importante pour faire comprendre ce qui se passe actuellement en Suisse.

M. DANIEL CORNU : Pour enchaîner sur cette idée, j'aimerais citer le livre de Xavier Raufer intitulé : *Sur la violence sociale* où l'auteur, constatant que la violence sociale est, en somme, l'expression ultime du désordre, observe qu'elle a tendance à naître dans deux types de sociétés : celles dites en expansion, d'une part, — et il prend pour exemple le Nord de l'Italie dans les années cinquante, avant l'arrivée de tous les immigrés du Mezzogiorno — ainsi que les sociétés en rétraction, d'autre part. Et dans la mesure où il choisit l'Allemagne fédérale comme exemple de société rétractée — ceci afin d'expliquer, notamment, pourquoi est né le terrorisme des années soixante-dix dont l'expression la plus connue a été la « bande à Baader » —, on peut se demander si la Suisse n'est pas, elle aussi, un exemple de société rétractée, dépourvue de projets, reposant sur un ordre clos. Ceci expliquerait peut-être qu'apparaissent chez nous d'autres signes de violence sociale, tels les troubles qui se sont produits à Zurich, en 1980, et dans les mois qui ont suivi. Quelqu'un désire-t-il prendre la parole à ce sujet ?

Mlle SABINE ESTIER : Je trouve que les événements qui ont eu lieu à Zurich sont très intéressants par rapport à une société qui se fige ou qui, selon l'expression des manifestants eux-mêmes, devient comme une banquise.

Si l'on considère, en effet, les subventions culturelles qu'accordait la Ville de Zurich, on constate qu'il y avait plus de trente millions accordés à l'opéra et au théâtre municipal, le Schauspielhaus, tandis que cent vingt mille francs seulement étaient prévus pour l'antécédent de la « fabrique rouge », célèbre lieu de culture alternative. Or, au printemps 1980, le Conseil communal vote un

Ordre et désordre

crédit de soixante et un millions pour la rénovation de l'opéra, événement qui va déclencher la colère des jeunes dont l'usine de briques rouges était, elle, vouée à la démolition. Le 31 mai 1980, il y a une première échauffourée, violente, où deux cents manifestants rassemblés devant l'opéra arrosent les spectateurs de peinture. Une semaine plus tard, le 5 juin, de 19 h. à minuit, ce sont mille cinq cents jeunes qui manifestent pacifiquement pour obtenir le maintien de la « fabrique rouge » en revendiquant un espace où développer leurs propres activités culturelles. Ce qui me semble intéressant à propos de cette semaine, c'est la rapidité avec laquelle les jeunes Zurichois se sont mobilisés pour une manifestation de rue. Autrement dit, si une semaine avait suffi à rassembler autant de jeunes, c'est qu'il y avait un grave problème, né de l'incurie des autorités politiques, incapables d'imaginer une véritable politique de la jeunesse.

En revanche, si Genève n'a pas été touchée par le mouvement des jeunes, cela s'explique, me semble-t-il, par le fait que dans cette ville, des lieux ^{p.025} de rencontre et d'expression existent depuis une dizaine d'années : qu'on songe aux centres de loisirs, à la Traverse, au Grütli, au Festival du Bois de la Bâtie, etc. Certes, le « Bois de la Bâtie » fonctionne comme une soupape, de même que les centres de loisirs, mais son intérêt est ailleurs : on trouve là un cadre où l'on peut promouvoir les productions culturelles locales dans tous les domaines, d'où une fantastique émulation à la créativité. Ce qui est produit dans le cadre du Festival n'est que la pointe de l'iceberg par rapport au travail qui se fait dans les différents centres culturels ou lieux de création genevois.

Par conséquent, ce que devraient retenir les milieux politiques, c'est l'importance de ces espaces d'autonomie, d'expérimentation car il faut savoir tolérer des zones de marginalité. Il ne s'agit pas seulement d'inventer une soupape, mais bien de l'exigence que l'on a envers les jeunes afin qu'ils contribuent à la vie culturelle : par là, l'on reconnaît aussi leur place.

M. DANIEL CORNU : J'aimerais demander à M. Fontanet s'il pense que, dans les troubles de Zurich, qui nous ont passablement impressionnés par leur violence, par leur constance aussi, et qui ne s'expliquent pas uniquement par le fait qu'on ait accordé tel ou tel crédit à l'opéra, il y a une réaction à une société trop propre et trop en ordre ?

M. GUY FONTANET : Je pense que oui.

Ordre et désordre

Dans notre pays, ainsi qu'on l'a dit tout à l'heure, le vrai problème est de respecter le droit à la différence entre cantons, entre histoires, religions et langues différentes. Il s'agit d'équilibrer les libertés de ceux qu'il faut contenir et de ceux qu'il faut protéger car, lors d'une révolte, il y a, certes, ceux qui veulent clamer leur liberté mais aussi ceux qui sont brimés dans leur propre liberté, victimes du désordre créé par les autres.

Ce qui s'est passé à Zurich révèle, à mon avis, qu'on s'était braqué sur une situation donnée en croyant que la société avait définitivement réussi à réguler, en quelque sorte, les différences existantes, sans voir que le monde change et qu'il est très difficile de savoir ce qu'il faut faire. Je crois personnellement que le pouvoir politique doit assumer la recherche du consensus. Faire de la politique, c'est mettre de l'avenir dans le présent, essayer de déceler les transformations qui s'imposent afin que demain soit aussi vivable qu'aujourd'hui.

Nous avons imaginé, en Suisse, un projet de réforme fondamentale de la Constitution en nous disant que l'an 2000 serait différent de 1970, ou 1980, et qu'il fallait donc le préparer. Or, aujourd'hui, on se rétracte, tout le monde a abandonné ce projet, de la droite à la gauche, pratiquement, sauf certains nostalgiques. Au fond, cet enterrement figure l'enterrement d'une société autre, à mon sens. Et je le regrette profondément car il ne suffit pas, pour des responsables politiques, de rechercher comment une démocratie libérale peut et doit se défendre pour rester une démocratie, en usant à l'égard de ceux qui transgressent la loi ou qui lancent le désordre, de méthodes indignes, de méthodes qu'on ne peut utiliser. Une manifestation à Zurich ou à Genève, on ne peut la traiter comme une manifestation sur la ^{p.026} Place Rouge, ou sur une place d'un autre Etat qu'il soit du Nord ou du Sud, de droite ou de gauche. On a le devoir de l'autoriser en faisant toutefois en sorte qu'elle ne déborde pas au point d'attaquer les biens et les personnes : à Genève, je crois qu'on a plus ou moins réussi à admettre que le droit à la différence s'exprime par des prestations littéraires, culturelles, et même, dans la rue, à la condition de ne pas empêcher les autres de manifester également. Si l'on veut manifester contre l'armée, on a le droit de le faire, mais sans chercher à bloquer un défilé militaire qui a le droit de se faire lui aussi ; si l'on veut manifester contre la répression au Chili, cela permet aussi à d'autres de s'exprimer contre la répression dans d'autres Etats, ceci quelle que soit leur nature.

Ordre et désordre

En fin de compte, si nous n'avons pas, à Genève, les problèmes que d'autres villes ont connus, c'est qu'on y sent, je crois, une société plus libre, respectueuse de l'idée de l'autre. Par exemple, on m'a un jour demandé de pouvoir manifester contre M. Fontanet et la rigueur policière, en ajoutant à la demande d'autorisation le manifeste dirigé à l'encontre de ma personne. J'ai donné avec plaisir cette autorisation en répondant qu'il n'était pas forcément utile de me mettre au programme de cette manifestation que j'approuvais cependant tout à fait. En réalité, je prenais certaines mesures pour que les choses ne tournent pas mal... ceci pour vous dire que la démocratie, c'est accepter que l'autre soit différent tout en exigeant qu'il ne s'attaque pas aux biens, aux personnes, parce qu'à ce moment-là il userait mal de sa liberté.

M. CHARLES LEVINSON : A mon avis, la Suisse bénéficie d'un équilibre plus réel, plus stable que bien d'autres pays du monde en raison, principalement, de la petite taille du pays. D'ailleurs, vous admettrez sans peine que la violence n'a en Suisse, rien de comparable avec la violence endémique qui règne aux Etats-Unis, où, dès avec le développement du Far West, la question de la violence s'est inscrite dans les mœurs bien plus profondément qu'on ne peut l'imaginer ici. Et l'on voit, dans les grands pays, l'efficacité des pouvoirs publics diminuer dans tous les domaines ; on constate l'impossibilité de gouverner des aspects de la vie qui étaient, traditionnellement, du ressort du pouvoir politique, ce qui n'est pas encore le cas en Suisse.

Il me semble aussi que l'expansion, expression d'un certain ordre, crée progressivement le désordre dans le milieu qui l'entoure, ce qui pose de nombreux problèmes plus ou moins bien résolus aujourd'hui. Mais tel est le cas, également, des rétractions : dans l'exemple cité en Italie du Nord, une restructuration économique était en cours qui a créé le déséquilibre d'une région vers une autre — expérience que nous vivons actuellement dans nombre de domaines où l'industrie est en train de périr, d'où l'apparition de désordres locaux.

M. MICHEL BARDE : On peut évidemment émettre des évidences : la vie implique par elle-même ordre et désordre ; chaque être humain est envahi par la dualité entre l'ordre et le désordre, etc. ; mais n'est-il pas curieux d'observer qu'un pays dont on dit que Dieu même s'y p.027 ennuie, représente tout de

Ordre et désordre

même, pour d'autres pays qui connaissent davantage de désordre, une sorte d'idéal ? Au reste, suite à ce que M. Estier a dit des mouvements de jeunes, je rappellerai simplement ce qu'écrit Jean Starobinski dans son excellent texte d'introduction à ces Rencontres : « Ils s'élèvent contre l'ordre « oppressif » qui leur a été imposé par les générations précédentes ; ils ne trouvent pas, dans cet ordre, la possibilité de satisfaire leurs aspirations ; ils ne s'y reconnaissent pas ; ils veulent apporter le changement, le mouvement, l'imagination. Pressez-les alors de définir plus précisément ce qu'ils visent : à l'exception de quelques voix isolées qui allèguent poétiquement la fécondité du désordre permanent, l'une des justifications le plus généralement avancée est la création d'un ordre nouveau, plus juste, moins hypocrite, bref, l'instauration d'un ordre encore mieux ordonné. » Cette phrase, je crois, doit être profondément méditée car elle définit le cercle vicieux dans lequel nous sommes et qui aboutit, en guise de manifestation, au film que nous avons vu tout à l'heure, bref, à la dérision.

Mme YVETTE JAGGI : Précisément, ce que cette idée d'un cercle vicieux évoque, ce que les événements de Zurich auxquels on a fait plusieurs fois allusion tout à l'heure laissent entendre, c'est qu'au fond, en matière d'ordre et de désordre — deux éléments évidemment complémentaires —, on a toujours la plus grande peine à distinguer clairement la cause de l'effet : qui est, en définitive, le fauteur de désordre ?

Est-ce celui qui descend dans la rue, ou est-ce celui ou ceux qui, partisans de l'ordre établi, font — comme dans le cas de l'opéra de Zurich — des propositions qui provoquent un malaise, un mécontentement profond, voire des manifestations dites de désordre ?

Par conséquent, si l'on essaie de revenir à ce qui peut, initialement, susciter le désordre, on trouve des institutions qui, avec le temps, se dégradent peut-être mais qui, en tout cas, atteignent par prolifération interne et par auto-justification une taille qui n'est plus maîtrisable, même pas par ceux qui sont à leur tête. Taille démesurée qui donne une assurance à l'institution, qui lui donne parfois même une arrogance telle que les préoccupations de ceux qui, marginaux, ne sont pas à l'intérieur du monstre, n'arrivent plus à se faire entendre, rupture de contact qui provoque le désordre.

Ordre et désordre

Au fond, le désordre n'est qu'un signe d'inadaptation au niveau de la communication et de la taille, non pas que « small » soit, toujours, « beautiful », mais je suis convaincue que « big » est régulièrement dangereux parce que forcément distant.

M. DANIEL CORNU : Puisque l'objectif de cette table ronde est de discuter de l'ordre et du désordre que nous vivons, reprenons, si vous le voulez bien, l'examen de cette dialectique de la cause et des effets en interrogeant un certain nombre de désordres qu'effectivement, nous vivons, ou que nous percevons comme tels.

J'ai essayé d'en recenser quelques-uns dont, par exemple, un certain nombre de transgressions par rapport à l'ordre de la propriété : l'augmentation, p.028 en Suisse comme en France, de la petite délinquance ; les squatters, qui sont une offense à l'ordre du propriétaire. Ou encore, certaines transgressions par rapport à l'ordre de la propriété et même, de la santé : par exemple, dans la tenue de certains jeunes, ou en liaison avec la drogue. Transgressions de l'ordre du travail enfin, alors que beaucoup de jeunes renoncent aujourd'hui à achever une formation professionnelle et tendent à se contenter de ce qu'ils appellent des « petits boulots », phénomène qui pousse même certains à la clochardisation, dans les grandes villes du moins.

Dès lors, ne faut-il pas se demander dans quelle mesure l'ordre social suisse est menacé ou questionné, lui aussi, par ces diverses transgressions ?

M. GUY FONTANET : Je vous propose, à ce sujet, un exemple : les squatters. Il y a 180 appartements squatterisés à Genève, et 180.000 appartements occupés par des locataires légaux : s'agit-il vraiment là, à part la question du « viol » de la loi, d'un problème qui doit attirer autant de conséquences du point de vue psychologique ? La petite délinquance existe, il est vrai, elle a augmenté au cours de ces dernières années, mais si on la compare à ce qui se passait dans les campagnes il y a trois siècles, alors qu'on ne pouvait sortir sans être accompagné de gardes armés, n'y a-t-il pas lieu de relativiser le problème ?

La première chose à faire est, me semble-t-il, d'apprécier à leur juste valeur les phénomènes et de ne pas se contenter de pousser des hauts cris et d'exiger des autorités une répression aveugle. On sait fort bien que la répression ne

Ordre et désordre

mène pas à grand-chose. Encore faut-il user de prévention et, dans toute la mesure possible, de prophylaxie sociale, en pesant sur les causes de la drogue, de la crise du logement, des squatters, des immigrés qui ne réussiraient pas à s'intégrer dans notre société. Il faut s'efforcer de faire avancer le droit car ce n'est que par le droit que l'on peut créer une société nouvelle et, surtout, ne pas croire que nous autres, les Suisses, sommes les seuls au monde à rencontrer des difficultés : j'affirme ici que nous sommes un peuple heureux, un peuple de privilégiés, et qu'à ce titre nous avons au moins un devoir, celui de nous interroger objectivement sur les causes de nos problèmes afin de leur apporter des solutions raisonnables.

Mme YVETTE JAGGI : Oui, parmi ces bonheurs qui viennent d'être soulignés par M. Fontanet, il faudrait citer encore celui de posséder un chef de police qui est, aussi, un chef de justice, et qui, à tout propos, fait un plaidoyer contre la répression et en faveur de la prévention.

Je crois qu'effectivement, il faut relativiser les problèmes car si l'on considère, notamment, le vol dans les magasins à libre service — le vol étant, en l'occurrence, une notion extensible du libre service — on constate qu'il y a, dans ce cas, une sorte de réponse illégale, certes, mais modeste face à cette provocation que représente l'étalage surabondant ou la présentation de masse. A se demander, là encore, à propos d'un cas précis et très courant, où est la cause, où est l'effet ?

p.029 J'ai été surprise de ne pas entendre mentionner, dans la liste des désordres contemporains, celui qui, à mon sens, est le plus grave, et qui en Suisse nous frappe d'autant plus fort que la plupart des générations actuellement actives n'ont pas connu de situation comparable, à savoir la crise, la récession, le chômage. Voilà qui concerne plus de monde que les seules personnes occupant quelques dizaines d'appartements dans les grandes villes de Suisse. La crise touche des dizaines de milliers d'habitants, de travailleurs dans notre pays, et il n'a pas encore été question de ce désordre !

M. DANIEL CORNU : Je vous remercie. Avant de donner la parole à M. Barde, je tiens à dire que le problème du chômage n'était pas exclu de ce débat, simplement, je pensais que nous allions en parler tout à l'heure.

Ordre et désordre

M. MICHEL BARDE : Je ne cache pas que je suis étonné d'avoir entendu et M. Fontanet et Mme Jaggi tout à l'heure. Le premier a dit à propos des squatters : « c'est un viol entre guillemets de la loi », mais je voudrais bien savoir pourquoi il y a des guillemets ?

Je crois qu'on fausse le débat en disant que la loi est autrement que ce qu'elle est. Il y a la loi, l'unique question étant de savoir dans quelle mesure on doit l'appliquer, quelle est la zone de tolérance de la loi. Mais la loi est ce qu'elle est, et ceci sans guillemets. Quand Jaggi dit, à propos du vol dans une grande surface, qu'il s'agit d'« une notion très extensible du vol », je ne vois pas pourquoi, alors, je n'irais pas voler les journaux socialistes en vente sur la voie publique. Ceci ne constituerait pas un vol puisque ces journaux sont à disposition et, qui plus est, en abondance !

Encore une fois, je le répète, on fausse le débat en disant que les choses ne sont pas ce qu'elles sont.

M. GUY FONTANET : Je ne prétends pas du tout que le fait d'être squatter signifie vivre dans le cadre de la loi, mais lorsqu'il y a des immeubles vides, voués à la démolition, le viol de la loi n'est plus aussi simple que lorsqu'il s'agit de bâtiments qui attendent des locataires avec lesquels on a passé des conventions. Voilà tout. Et la meilleure preuve de ma bonne foi est qu'on nous demande d'évacuer des immeubles où sont des squatters, et qu'on le fait généralement, si bien qu'il ne faudrait pas me faire dire ce que je n'ai pas dit. En fait, il convient de savoir, en toutes circonstances, viser une juste proportion entre action, prévention et répression.

Mme YVETTE JAGGI : Je n'ai pas dit que le vol dans les grands magasins était une notion extensible du vol, mais bien du libre service, car si l'on se renseigne sur l'art d'aménager un magasin, on découvre un combat assez inégal mené contre un client pour qui tout est préparé afin qu'il soit séduit : le son, l'image, les couleurs, la mise en place, etc.

Cela dit, je constate aussi que le vol à l'étalage qui constitue bien une forme de délinquance fait l'objet d'une justice particulièrement expéditive ^{p.030} et discutable de la part des entreprises elles-mêmes qui se permettent de se substituer aux représentants de l'ordre public, à la police.

M. CHARLES LEVINSON : Un des problèmes que nous rencontrons aujourd'hui, c'est la disparité entre l'ordre dans certains domaines et le désordre dans d'autres. On observe ainsi le conformisme naturel de certaines institutions qui n'ont pas encore acquis le moyen de s'adapter à la même vitesse que d'autres. Au contraire, dans les domaines technologique, commercial, financier où l'objectif est, d'abord, de gagner de l'argent, c'est la révolution permanente, une révolution à laquelle, d'ailleurs, nos institutions sociales et morales ont du mal à s'adapter.

J'ai lu, par exemple, dans le *Wall Street Journal*, qu'il fallait désormais prendre en considération une nouvelle dimension à propos du problème de la drogue, car la cocaïne est devenue une drogue de bien-pensants, utilisée par les classes moyennes et, certainement, par les milieux financiers. Il semble ainsi que tout « Wall Street » soit maintenant drogué à la cocaïne, changement de mœurs auquel, sans doute, nous ne sommes pas préparés.

Autre exemple : celui du travail, où l'on observe une dislocation, une restructuration qui peut avoir un impact sur des millions de gens dans des proportions encore inconnues jusqu'ici. Le travail industriel, le travail d'usine, les industries traditionnelles sont en plein changement, et une bonne part du chômage que nous connaissons aujourd'hui est un chômage technologique, structurel et non pas cyclique, classique. Autrement dit, il n'y a plus aucun espoir de trouver un emploi dans nombre de ces secteurs et ceci, alors même que de nombreux jeunes entrent sur le marché du travail, qui ne trouveront plus d'emploi ni dans la sidérurgie ni dans le textile ni dans beaucoup d'industries dites traditionnelles.

Or je considère que ce changement structurel demande, pour éviter un désordre excessif qui menacerait de disloquer le système, un traitement particulier car, en définitive, il y a beaucoup de problèmes spécifiques qui demandent une réaction, elle aussi, spécifique, qui ne se prêtent donc pas à une médecine globale.

M. DANIEL CORNU : Les changements dont vous parlez sont également perçus et subis en Suisse, de manière très concrète, quotidienne : récemment, l'un de mes confrères de La Chaux-de-Fonds m'a cité le cas d'un de ses amis tombé, comme on dit, au chômage, ce qu'il avait ressenti comme une humiliation

profonde : tous les matins, il partait à la même heure que d'habitude comme s'il allait au travail, pour donner le change à ses voisins. Un jour de l'hiver dernier, on l'a cherché, on ne savait pas où il était, et on l'a retrouvé dans la forêt, transi de froid : chaque matin, il partait, il allait se cacher dans la forêt afin que personne ne sache qu'il n'avait plus de travail.

Par conséquent, si, quantitativement, le chômage n'est pas encore, en Suisse, un facteur de désordre aussi profondément ressenti qu'il peut l'être en France ou en Grande-Bretagne, qualitativement, il est reçu comme une ^{p.031} chose extrêmement difficile ; à ce propos, puis-je demander à Michel Barde qui représente, peu ou prou, le patronat si, du côté des employeurs, l'on perçoit aussi le chômage comme un facteur de désordre social ?

M. MICHEL BARDE : Je crois qu'individuellement on comprend que quelqu'un puisse se trouver dans un désarroi semblable à celui que vous décriviez. Mais sur le plan collectif, le chômage est, à mon avis, perçu surtout comme un dérèglement économique provenant de diverses raisons qu'on ne va pas analyser ici car tel n'est pas l'objet du débat.

Mme YVETTE JAGGI : Je voudrais juste savoir quelle est, pour M. Barde, la différence entre un dérèglement, une inadaptation et un désordre.

M. MICHEL BARDE : Quand je dis dérèglement économique, vous pouvez appeler ceci désordre, si vous le voulez. Mais le désordre, à partir de quand commence-t-il ? Car, de nouveau, la perturbation individuelle est une chose, mais le désordre, lui, prend une connotation collective dont on a parlé aujourd'hui d'ailleurs. Dès lors, s'agissant du chômage, la vraie question serait celle-ci : à partir de quand le chômage, produit d'un désordre économique, devient-il lui-même facteur d'un désordre qui, cette fois-ci, ne serait plus seulement économique mais, sans doute, social ?

J'avoue que je n'ai pas de réponse à cette question, mais quand on voit à quel point les pays qui nous environnent sont capables de subir le chômage, la résistance me semble malgré tout assez bonne dans ce domaine, d'autant que, depuis la crise des années trente, on a fait des progrès extrêmement considérables du point de vue des mesures de protection sociale.

M. CHARLES LEVINSON : A quel point, ou à quel degré, peut-on juger qu'un problème social est suffisamment critique pour représenter un désordre social ou collectif ?

Il me semble impossible de donner une réponse quantitative à cette question, mais il ne faudrait pas oublier, non plus, que n'importe quel organisme peut être dérangé par une malfonction quantitativement petite. Par exemple : combien de cellules doivent-elles être atteintes par le cancer avant que cela menace l'organisme tout entier ? On est dans le minuscule. De même, on peut avoir, dans certains pays, un taux de chômage relativement bas — disons 8, 9, 10% mais, dans certaines circonstances, cela peut devenir critique pour le système ; il n'est pas besoin d'atteindre 51% de chômage pour affirmer que le système entre en désordre. En fait, le chômage constitue toujours un germe de désordre si l'on n'arrive pas à trouver un moyen de le contrôler, de l'assimiler, de le modeler. Et aujourd'hui, on n'a ni l'expérience, ni les moyens de le faire, ce qui nous oblige à trouver des solutions de cas en cas en visant, notamment, plutôt la garantie des revenus que la sécurité de l'emploi, difficile à assurer.

M. DANIEL CORNU : p.032 Je crois que ce que vous venez de dire, M. Levinson, peut nous servir de conclusion à l'ensemble de cette discussion. Votre analyse rejoint d'ailleurs une préoccupation qui avait été celle de Paul Ricœur, le philosophe français, lors de précédentes Rencontres Internationales. C'était en 1969, je crois, et le thème était assez proche du nôtre puisqu'il concernait la liberté et l'ordre social. Ricœur posait alors comme exigence que ce qu'il nommait, à l'époque, la « liberté sauvage » ce que nous avons appelé désordre aujourd'hui entre d'une manière ou d'une autre en institution, donc, qu'elle soit prise en compte par le corps social dans son ensemble.

Sur cette dernière réflexion, je mets un terme à cet entretien en vous remerciant de votre active participation.

@

ORDRE ET DÉSORDRE ENTRE LES NATIONS ¹

INTRODUCTION

par Francis Wolf
sous-directeur général du Bureau international du Travail

@

p.033 Voici donc ce soir la première conférence de ces XXIX^e Rencontres Internationales de Genève. De très éminents orateurs vont se succéder à cette tribune, sur le thème général et antinomique « Ordre et Désordre », avec, pour sous-titres, selon le cas : « Ordre et Fureur », « Chaos primordial et Ordre divin », « Destructeurs ou Fondateurs de l'Ordre social », « La Boîte de Pandore des Concepts flous », etc. Serions-nous emportés dans une sorte de western à l'échelle cosmique ? Les démonstrations qui nous attendent n'en seront que plus attachantes.

Le professeur René-Jean Dupuy, pour sa part, va nous livrer, en maître-bâtitteur du Droit international, défenseur de la paix, du développement et des droits de l'homme, ses propres réflexions sur l'état actuel des relations entre nations.

Il est d'autant plus qualifié pour apprécier et juger la communauté internationale, la dénoncer ou la guider, proposer des solutions, arbitrer, enseigner et communiquer sa pensée, que se trouvent toujours réunis chez lui le réalisme le plus sûr et l'aspiration à l'universalisme. Son métier c'est d'être professeur de droit. A ce titre, ses étudiants et j'en connais bon nombre qui ont eu la chance et l'honneur de suivre ses cours à Alger, à Aix-en-Provence, à Nice, à Paris, à l'Académie de droit international de La Haye, dont il est le secrétaire général et à laquelle il a donné un nouveau rayonnement la rapprochant des autres régions du monde, — ses étudiants, dis-je — demeurent forts de sa science et de l'exemple qu'il leur a donné de ne se prononcer en droit, quels que soient la question posée ou le contentieux, qu'en se plaçant au-dessus de la mêlée et « sans se départir de sa liberté d'âme ».

¹ Le 19 septembre 1983.

Ordre et désordre

p.034 J'attribue cette bénéfique influence, qui s'étend aujourd'hui à des juristes des pays les plus divers, à l'humanisme de René-Jean Dupuy, qui l'apparente, par sa connaissance des événements, des civilisations, des continents, des langues, de la littérature et de la musique, aux grands humanistes de l'Histoire (je songe à Genève et Bâle, à la Hollande, à Paris et Strasbourg, aux penseurs aussi de la Chine, de la Perse, de la Grèce antique). Les titres, cher Ami, de vos nombreux livres et articles incluent des noms tels que Paul Valéry, Saint-Exupéry, Charles Péguy, et je ne saurais oublier votre étude sur la politique de Nietzsche.

René-Jean Dupuy est membre de l'Institut de droit international, fondateur de l'Institut de la paix et du développement, président de l'Académie mondiale pour la paix et de l'Institut européen des hautes études internationales, membre du Conseil de l'Institut des droits de l'homme, créé à Strasbourg par René Cassin (à qui nous devons bien des souvenirs communs), membre de l'Institut international du droit spatial de la Fédération astronautique, de l'IOI à Malte, et du Conseil international du droit de l'environnement à Paris.

En 1979, il fut élu au Collège de France et y devint titulaire de la première chaire consacrée à l'enseignement du droit. Dans sa leçon inaugurale, il réaffirmait sa fidélité à la tradition « sans cesse renouvelée de réflexion et de recherche », faisant du Collège « le lieu privilégié des progrès de la science ».

Le professeur Dupuy a aussi été expert auprès d'organisations internationales ou régionales, arbitre dans diverses causes inter-étatiques, conseil au Service juridique du Ministère des Affaires étrangères, membre de la délégation française auprès de plusieurs conférences internationales en particulier à celle de 1971 sur les risques de recrudescence de l'intolérance et à cette Conférence sur le droit de la mer qui prit fin l'année dernière et a été décrite comme la plus vaste et la plus complexe de l'histoire des négociations internationales.

Je ne pourrais (on voudra bien me pardonner) citer ici tous vos titres, cher René-Jean, sans semer le désordre, ce qui constituerait, je le crains, une conclusion prématurée et fautive à nos débats.

Mais ce que je puis et dois dire c'est que partout votre intelligence, votre sagesse et votre persévérance ont permis de gagner des points, au nom de la Raison et de la Justice.

Ordre et désordre

En bref, René-Jean Dupuy est de ceux qui ont le plus aidé nos contemporains à prendre conscience du fait que les rapports des hommes dépassent définitivement les continents et perdent toute relation avec les mouvements migratoires du passé, pacifiques ou non, de région à région, par terre ou par mer, et qui n'avaient pour guide que le ciel pour y scruter la marche du soleil ou l'orientation qu'offrent les étoiles. Sa pensée globale est fondée sur ce que les mots « océan », « fonds marins », « espace atmosphérique », « corps céleste » et même « temps » signifient pour l'humanité d'aujourd'hui et de demain, si l'on songe au nombre de conflits qui simultanément se déclenchent ou menacent, ainsi qu'à la puissance de forces de destruction de plus en plus terrifiantes.

p.035 Dans *L'Océan partagé*, où la rigueur de la démonstration juridique le dispute au style de nos plus grands écrivains, vous montrez précisément, cher René-Jean, qu'aujourd'hui c'est des mers que l'humanité espère sa propre survie.

Mais en même temps, nous ressentons avec vous cette sourde inquiétude face à un monde rétréci, à la fois « solidaire et déchiré », où le concept « communauté internationale » est devenu, dites-vous, « une stratégie », bien plus, sans doute, qu'une perspective d'universelle alliance. Nous savons cependant que vous tiendrez bon et poursuivrez, j'en suis convaincu, dans le discours que vous allez prononcer à présent, et au-delà, encore et toujours, la recherche inlassable de ces nécessaires apaisements auxquels, au fond, aspirent tous les hommes, les femmes et les enfants de la Terre.

Mesdames, Messieurs, je prie le professeur René-Jean Dupuy de bien vouloir prendre la parole.

@

RENÉ-JEAN DUPUY Professeur au Collège de France, institution prestigieuse, créée par le roi François I^{er} en 1530, et qui compte 52 membres. Le professeur Dupuy, élu en 1979, a été le premier appelé à y enseigner le droit international.

Auparavant, René-Jean Dupuy avait été professeur aux Universités d'Aix-Marseille, Nice et à l'Université de Paris I.

Ayant porté son intérêt, à la fois sur l'histoire de la pensée politique et le droit international, il est l'auteur, notamment, d'une *Politique de Nietzsche* (Armand Colin, Paris, 1969), et de divers ouvrages de droit international, dont les plus récents sont : *L'Océan partagé* (Pedone, Paris, 1980), et *Communauté internationale et disparités de développement* (Martinus Nijhoff, La Haye, 1980).

René-Jean Dupuy est, depuis 1966, secrétaire général de l'Académie de droit international de La Haye. Il a été, de 1974 à 1981, le premier Français à siéger à la Commission européenne des droits de l'homme au Conseil de l'Europe. Il est membre de l'institut de droit international.

CONFÉRENCE DE RENÉ-JEAN DUPUY

@

p.036 Dans le *Soulier de satin*, Claudel s'écrie : « L'ordre est le plaisir de la raison mais le désordre est le délice de l'imagination. » On ne saurait mieux mettre en évidence les rapports dialectiques de l'ordre et du désordre : face à l'édifice érigé par la raison, l'esprit remet sa création en question et imagine toutes les hypothèses qu'il eût pu retenir. Cette vertu récréative du désordre n'existe ainsi que si elle s'affronte à un ordre préalable. Si celui-ci fait défaut, le désordre est nihilisme vain, anarchie sans issue. Telle est bien l'impression que donne la contemplation du monde des nations : nul ordre ne semble y régner et, partant, la confusion et le chaos y paraissent le fait absolu. D'où cet « état de nature » décrit par Thomas Hobbes : « Aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tienne tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre. Et cette guerre est celle de tous contre chacun. » Le phénomène de l'alternance de la guerre et

Ordre et désordre

de la paix paraît, par sa régularité, si naturel, l'une et l'autre s'engendrant mutuellement que, pour Machiavel, l'art de la guerre et celui de gouverner ne font qu'un : « Les princes doivent faire de l'art de la guerre leur unique étude. » La politique de l'équilibre ne permet que des répités précaires. La fameuse observation de Clausewitz, pour qui la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens, se situe dans une pensée qui débouche tout autant sur l'idée que la paix n'est que la ^{p.037} poursuite du conflit par d'autres voies. Ces analyses demeurent courantes et trouvent d'éminents témoins de Morgentau à R. Aron. Et des sociologues de surenchérir : l'arme aurait été inventée avant l'outil. C'est un fait que le droit international, historiquement, a tenté de s'adapter à cet univers de désordre et de violence plutôt que de le réformer. Trois faits essentiels caractérisent sa période classique, du XVI^e siècle à la Seconde Guerre mondiale : la reconnaissance du droit de recourir à la guerre, l'appropriation légale des espaces et des ressources, l'exclusion de l'homme d'un monde fondamentalement interétatique.

On ne saurait s'étonner que, sauf dans les périodes d'empire universel, le désordre, c'est-à-dire, l'incohérence de situations constamment modifiées par la violence, ait été la constante des rapports entre Nations.

Or, voici qu'aujourd'hui, le désordre international change de nature.

Dans la tradition des siècles passés, les relations internationales s'établissaient essentiellement entre voisins ; ainsi apparaissaient çà et là des désordres localisés. La désagrégation des empires laissait à nouveau émerger des abcès épars. Aujourd'hui, du fait du développement des techniques de communication et

d'échanges, les dimensions du monde se sont considérablement rétrécies. Valéry l'avait aperçu, il y a plus de cinquante ans : « Toute la terre habitée a été de nos jours reconnue, relevée, partagée entre les nations. L'ère des terrains vagues, des territoires libres, des lieux qui ne sont à personne, donc l'ère de libre expansion est close. Le temps du monde fini commence. » Ainsi s'instaure une interdépendance objective entre les hommes. Un événement est instantanément appris un peu partout en même temps. L'homme devient contemporain du fait dont il est informé. Ce qui fait dire à McLuhan que le monde est devenu un village électronique. Selon les analyses systémiques, ce monde est désormais une île : le système international a atteint sa clôture. De ce fait, les tensions ne sont plus exportables et sont renvoyées, avec les conflits qu'elles entraînent, dans le système, lequel voit ainsi s'accumuler en son enclos autant de charges explosives.

p.038 La justesse de cette analyse est incontestable. Pour autant nous préférons parler de communauté internationale plutôt que de système international, ce dernier concept étant trop géométrique et désincarné. En fait, il s'agit bien d'hommes et de peuples rassemblés désormais sur une planète plus exiguë, dans un climat essentiellement conflictuel. Contrairement à ce que beaucoup croient la communauté internationale n'est pas un idéal à atteindre, c'est le monde tel qu'il est livré à de multiples antinomies dont plusieurs s'expriment dans la violence. On pense au *Huis clos* de Sartre. Or, dans celui-ci, « l'enfer c'est les autres ». Le rétrécissement du monde a pour conséquence la multiplication des conflits et la diffusion de leurs effets à l'échelle planétaire. Les deux guerres mondiales ont été le produit de l'interdépendance objective existant entre les nations. Les hommes

Ordre et désordre

se découvrent mutuellement non point avec sympathie, mais selon des réactions d'envie et de ressentiment pour les uns, de promiscuité pour les autres. Les haines raciales s'avivent dans ce passage de la coexistence à la cohabitation. Le monde n'a qu'un peuple et la terre est peuplée d'étrangers.

Il en résulte que le désordre a changé de sens. Il évoque celui qui règne à l'intérieur d'une communauté nationale, déchirée par des luttes de classes, de partis et d'idéologies. Or, à l'intérieur de l'Etat, celui-ci fait des efforts pour réduire, voire pour absorber le désordre. Toute communauté organisée est faiseuse d'ordre et c'est aussi le cas de la communauté internationale que de s'y essayer. Mais, alors qu'elle tente d'établir une certaine stabilité entre les nations, elle suscite elle-même des facteurs de troubles. Nous touchons avec elle à la dialectique de l'ordre et du désordre, nulle part aussi évidente que dans le domaine international.

La communauté des nations est impuissante à aller jusqu'au bout de ses tentatives pour s'organiser selon l'ordre d'un droit, parce qu'elle-même est l'enjeu des conflits qu'elle voudrait apaiser. Les forces idéologiques, économiques qui s'affrontent, n'ont d'autre objet que de s'en emparer. Ainsi la communauté internationale est elle-même une réalité dialectique. Elle veut établir un ordre en tant qu'elle est une communauté institutionnalisée, dotée d'organisations nombreuses et complexes, mais elle demeure un enjeu et est ^{p.039} agent du conflit, parce qu'elle est toujours une communauté à faire. L'une est formellement instituée ; l'autre, en devenir, réveille le rêve d'empire universel, lequel paraît d'autant plus réalisable que le monde est plus petit, les hommes plus rassemblés et plus faciles à atteindre, à manipuler, à enrôler.

1. La communauté internationale, faiseuse d'ordre

Son œuvre est, à cet égard, considérable. Elle puise sa force éthique dans les mythes d'organisation du monde dont les sources sont très anciennes et qui la conçoivent comme devant être le produit non de l'impérialisme mais de la coopération entre les nations. On pourrait ici citer les théoriciens de la paix par la morale, par le droit, par la structure institutionnelle, par la science. A ce dernier point de vue, on pense spécialement aux prophéties de Saint-Simon et d'Auguste Comte au début de l'ère industrielle. Puisqu'il existe une interdépendance entre les peuples dont on prend de plus en plus conscience avec les progrès des communications et des échanges, l'idée s'affirme de l'aménager et de passer de l'interdépendance factuelle à la solidarité rationnelle. Ainsi se sont développées, spécialement depuis la Seconde Guerre mondiale, les organisations internationales aujourd'hui très nombreuses et qui traduisent le passage de l'état de nature à l'état de société. Telle avait bien été l'ambition du président Wilson lorsqu'il proposa la conclusion du Pacte de la SDN, véritable contrat social. Encore faut-il, pour accéder à la société, qu'entre l'état de nature et son instauration prenne naissance une communauté reposant sur l'interdépendance de ses membres, c'est-à-dire, sur l'existence entre eux d'un certain nombre d'intérêts communs, encore qu'ils soient impuissants à en assurer la réalisation autrement que par la voie conflictuelle et la recherche du compromis. Ceux-ci sont évidemment plus aisément atteints dans le domaine technique et le travail accompli par les institutions spécialisées de la famille des Nations Unies est impressionnant. Comment oublier que c'est grâce aux règles de l'Organisation de l'aviation civile internationale qu'est assurée la

Ordre et désordre

sécurité aérienne, comment méconnaître l'œuvre de l'OMS qui nous permet d'être ^{p.040} libérés d'épidémies naguère encore meurtrières. La coopération en matière des télécommunications de la navigation maritime, dans les divers champs de la science, de l'éducation et de la culture est également considérable. Les règles de droit international n'ont jamais été aussi nombreuses. Alors que, jusqu'au milieu du XX^e siècle, elles se réduisaient à un petit nombre de principes, pour la plupart coutumiers, principalement destinés à faciliter les relations entre Etats, elles comportent aujourd'hui de multiples normes qui comprennent un contenu réglementaire volumineux. Le droit international se développe dans la communauté des nations et se structure dans leurs sociétés ; il dispose dans celles-ci des appareils organiques destinés à faciliter la coopération entre les Etats, à coordonner leurs actions, voire, dans certains cas, à les contraindre à observer un certain comportement : ce mouvement s'est développé sur trois plans : l'avoir, l'être et la paix.

A. — Dans le domaine de l'économie, le rapport Nord-Sud est l'objet d'une double contestation : contre les formes de l'aide financière et de l'assistance technique qui ont eu cours ces dernières décennies, contre l'insuffisante prise de conscience par les pays industriels de la notion de sous-développement et des comportements qui sont attendus d'eux.

Tout a d'abord commencé par le système du don. Dans les années d'après-guerre, il apparaissait comme le meilleur moyen pour les grandes puissances d'étendre leur zone d'influence. Paraphrasant Lénine qui voyait dans l'impérialisme le stade suprême du capitalisme, on aurait pu dire que le don était le

Ordre et dés^ordre

stade suprême de l'impérialisme. Les deux plus grandes puissances s'affrontaient dans cette guerre du don. Quantitativement, les Etats-Unis étaient les plus généreux, mais les Soviétiques avaient plus d'habileté à donner peu. Depuis 1974, et le lancement du thème du Nouvel Ordre économique international, le Tiers-Monde réclame une approche globale du développement. De fait, de nombreux textes ont été votés à l'Assemblée générale des Nations Unies ou à la Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement (CNUCED, créée en 1964). Ces dispositions qui constituent le droit ^{p.041} du développement se fondent sur un droit des peuples et de l'homme au développement. Il suppose le passage de l'aumône à l'obligation. Se fondant sur l'idée de communauté internationale qui exige la mise en œuvre d'une solidarité effective entre les pays riches et les pays pauvres, ces derniers considèrent que l'appartenance à la communauté met à la charge des nantis divers devoirs à l'égard des déshérités. Le développement est une stratégie dont l'objectif est clair : plus d'avoir pour plus d'être. Ce n'est qu'à partir de l'accès à un certain niveau de vie, que l'homme peut développer son esprit et protéger son identité culturelle. Pour les pays du Tiers-Monde, cette stratégie est double : d'une part nationaliser leurs ressources naturelles, c'est-à-dire récupérer la propriété de celles-ci, d'autre part, internationaliser les comportements économiques des puissances industrielles, ce qui suppose la renonciation au libéralisme et la mise en place d'un certain dirigisme international. Cette tendance s'est manifestée à la troisième Conférence des Nations Unies sur le droit de la mer qui a prévu l'instauration d'une Autorité internationale, chargée d'organiser l'exploration et l'exploitation

Ordre et désordre

des ressources des fonds marins. C'est surtout dans le commerce international que s'exprime la revendication des pays en développement. L'injustice du régime actuel résulte du fait qu'il traite également des situations inégales. Ils s'en prennent à l'accord général sur les tarifs et le commerce (GATT). Etabli en 1949 sur le thème de l'abolition progressive de toutes les entraves (tarifaires ou quantitatives), ce système reposait sur une trilogie : l'égalité dans la liberté des échanges, la réciprocité consacrant des avantages mutuels et la non-discrimination, mise en œuvre par la clause de la nation la plus favorisée. Aux termes de celle-ci, lorsqu'un avantage est consenti par un Etat B à un Etat C, il s'étend à un Etat A avec lequel B avait antérieurement conclu un accord. Les résultats du GATT ont été remarquables ; une réelle prospérité s'est développée au profit des pays industriels. En revanche, les pays en développement dénoncent la triade sur laquelle il est fondé. L'égalité est contredite par la réalité car le libre jeu du marché ne peut s'appliquer qu'entre partenaires réellement en rapport de suffisante égalité. Appliquer le même traitement aux uns et aux autres engendre des injustices car ^{p.042} les pays sous-développés sont dans une double dépendance pour l'exportation de leurs produits de base et pour l'importation des biens manufacturés. Ils vendent mal et achètent cher. La réciprocité leur paraît illusoire puisqu'ils importent plus qu'ils ne vendent. Enfin, la non-discrimination est un leurre : la clause de la nation la plus favorisée est, en fait, discriminatoire. Si un avantage est accordé par A, pays industriel, à X, pays en développement, il est étendu non seulement à Y, autre pays en développement, mais aussi à B, pays industriel, et l'avantage consenti profite aux exportations de ce dernier.

Ordre et désordre

Ainsi, le procès du droit international économique est-il celui de l'égalité formelle et abstraite. Il renouvelle celui qui, dans l'ordre interne, a été ouvert au XIX^e siècle par ceux (contre-révolutionnaires ou socialistes) qui remettaient en cause l'ordre libéral instauré par la Révolution française. De même qu'il fallait prendre en compte l'homme situé, être concret, et ne pas se contenter de l'homme citoyen, abstraction égalisée, de même, dans les rapports internationaux, les Etats doivent-ils être considérés dans leur situation réelle.

Sur la base de cette contestation, les pays en développement ont obtenu, pour l'exportation de leurs produits manufacturés, l'adoption d'un « système généralisé des préférences », fondé sur la prise en compte de leurs positions inégales, et, pour leurs exportations de produits de base, un « programme intégré », assorti d'un Fonds pour la régulation des stocks. Dans cette dernière perspective, la communauté économique européenne est allée plus loin que la CNUCED ; elle a instauré le « STABEX », c'est-à-dire la stabilisation des recettes d'exportation dans le cadre des accords de Lomé, conclus avec les pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique. Cependant les efforts se poursuivent à la CNUCED, notamment pour l'adoption de codes de conduites sur le transfert des technologies et sur le comportement des entreprises transnationales.

Ce souci de faire face, par une législation internationale, aux grands problèmes qui assaillent un monde en transit entre deux siècles, donne lieu à la convocation de vastes conférences qui s'interrogent sur l'avenir de l'alimentation, de l'énergie, de l'environnement, ^{p.043} de la démographie. Ainsi se multiplient les concertations cependant que les Nations Unies tentent d'entamer le plan opérationnel avec l'institution de programmes particuliers.

Ordre et désordre

L'effort le plus remarquable a été incontestablement celui tendant à créer, dans certains domaines, un ordre universel, avec l'avènement de la notion de patrimoine commun de l'humanité. Le progrès technique permet aujourd'hui l'exploration et, pour un avenir prévisible, l'exploitation de ressources naguère inaccessibles, celles de la lune et des corps célestes (Traité de 1967), celles des grands fonds marins au-delà des zones de juridiction nationale (Convention de 1982). Le concept de patrimoine commun de l'humanité s'étend aussi à l'orbite des satellites géostationnaires, au spectre des fréquences radio-électriques, aux biens culturels. L'entrée de l'humanité dans le droit international revêt une importance considérable. Elle est d'une double nature : transspatiale, puisqu'elle groupe tous les contemporains sans discrimination, et transtemporelle, puisqu'elle est déjà porteuse des générations futures. L'humanité se pense au-delà des vivants. C'est donc une notion prospective. Les pays en développement lui sont, pour cette raison, attachés. Ils ont, dès maintenant, un droit au partage de ces ressources en tant que membres de l'humanité présente, mais ils participent aussi des générations futures puisque leur développement devrait leur donner parmi elles une position croissante. Il en résulte que les gestionnaires actuels du patrimoine commun ne peuvent être que des intendants et des comptables, responsables d'une gestion qui doit assurer la conservation et l'exploitation rationnelle du domaine.

Il est évident qu'à travers l'humanité, c'est l'avenir de l'homme qui est visé.

B. — L'avènement de l'homme à l'ordre international est marqué par une floraison de textes consacrant ses droits et ses

libertés fondamentales. L'ambition de ces instruments est double : ils conçoivent un homme intégral dont tous les droits sont affirmés et s'efforcent de garantir sa protection en l'approchant comme un homme intégré dans la communauté internationale institutionnalisée.

p.044 L'intégralité de l'homme est touchée par le nouveau Droit des Gens. Ses droits sont proclamés : au plan politique comme citoyen, étranger, réfugié, civil, militaire ; au plan économique comme travailleur, résidant dans son pays ou migrant, comme employeur ; au plan physique comme homme ou femme, enfant, malade, handicapé ; au plan culturel comme artiste, savant, croyant ou incroyant. Or cette promotion de l'homme dans l'ordre international est un fait nouveau. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, seules quelques dispositions d'ordre humanitaire, dans le droit de la guerre ou dans le domaine de la protection des minorités, pouvaient être considérées comme réalisant une approche des droits de l'homme. Une approche indirecte seulement, car ces droits n'étaient point reconnus en tant que tels par le droit. Et surtout, dans une structure strictement interétatique, l'homme n'était point reçu. Il n'était point présent ni sujet direct du droit international. Il n'était atteint par lui qu'à travers son Etat. L'homme était en exil dans le monde des Etats.

C'est par l'organisation internationale qu'il réintègre son royaume. Dans l'ordre des Nations Unies, la Déclaration universelle des droits de l'homme du 10 décembre 1948, les Pactes sur les droits civils et politiques et sur les droits économiques, sociaux et culturels de 1966 constituent, la première, la Charte fondamentale des droits de l'homme, les seconds, les instruments de leur protection. Des procédures et des organes de contrôle ont été institués dans le cadre

Ordre et dés^ordre

de l'ONU (Commission et Comité des droits de l'homme), de l'Organisation internationale du Travail et de l'Unesco, permettant aux Etats et, dans certaines conditions, aux individus de se plaindre de la violation des droits par un gouvernement. Mais c'est sur le plan régional que la vérification du respect des droits proclamés a atteint son système le plus perfectionné. La Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales du 25 novembre 1950 a mis sur pied deux organes, la Commission et la Cour, siégeant à Strasbourg, et prévu un droit de requête individuelle devant la première. Une jurisprudence volumineuse et cohérente est venue ainsi apporter à la garantie des droits de l'homme une remarquable efficacité. Cette ^{p.045} convention est d'autant plus remarquable qu'européenne dans sa conclusion, elle possède une vocation universelle dans son application. Elle est en effet ouverte non seulement aux nationaux des Etats européens-parties, mais encore aux non-Européens se trouvant sur le territoire d'un de ces Etats et ayant à se plaindre de lui pour la méconnaissance de leurs droits. Il reste que si le régime européen donne des satisfactions effectives, l'appareillage dressé dans l'ordre universel est loin d'atteindre les mêmes résultats. Il n'empêche que les divers instruments nationaux sur les droits de l'homme constituent un incontestable progrès normatif même si, dans la réalité, fort nombreux restent les pays où il est fait gravement et cruellement injure à la dignité de la personne humaine. Nous avons dû abandonner la croyance au progrès linéaire, héritée du siècle dernier. En fait, toute conquête pour les droits de l'homme est, au même moment, partiellement ou totalement compensée par une régression, ici ou là. Il en est de même des efforts entrepris par la communauté internationale pour consolider la paix.

C. — Evacuer la guerre a été le grand souci des fondateurs de l'organisation internationale et spécialement des Nations Unies. Leur schéma conceptuel est facile à reconstituer. S'inspirant du modèle étatique, ils ont voulu l'imiter pour parvenir, comme l'Etat l'a fait lui-même, à supprimer le droit au recours à la force et à promouvoir le désarmement des sujets de droit.

Le premier objectif n'avait été qu'imparfaitement atteint par le Pacte de la Société des Nations, mais en adhérant au Pacte Briand-Kellog de 1928, les Etats renonçaient à leur compétence de guerre. Onze ans plus tard, cet engagement semblait dans un tragique ridicule, mais il faut se souvenir que, lorsqu'en 1946, il s'agira de juger à Nuremberg les grands criminels de guerre, c'est notamment à ce Pacte que les juges internationaux feront appel pour donner une base juridique à la condamnation qu'ils prononceront. La Charte des Nations Unies est venue, dans son article 2, paragraphe 4, prohiber non seulement l'usage de la force, mais la menace d'y recourir. Certes les violations de cette disposition sont singulièrement fréquentes, mais il convient de rappeler que le nombre des infractions ^{p.046} n'a pas pour effet de modifier le droit. Si la paix est violée et les agressions fréquentes, ce n'est point à lui qu'il faut imputer le désordre, mais à l'absence d'un pouvoir social préventif et coercitif. A l'intérieur de l'Etat, c'est-à-dire dans une société supposée suffisamment cohérente et assise sur un consensus social, ce n'est pas le code qui maintient l'ordre, mais le pouvoir judiciaire et le pouvoir exécutif, forts de ce soutien du corps social. Or la communauté internationale est travaillée par des contradictions trop profondes du point de vue idéologique, économique et militaire, pour doter le droit qu'elle se donne d'un pouvoir organisé et unifié chargé de le faire respecter.

Voilà pourquoi, aussi remarquable que soit le progrès normatif, souligné par la définition de l'agression, donnée par l'Assemblée générale en 1974, il bute contre la déficience institutionnelle du système international, elle-même inhérente à l'absence du consensus.

Le second objectif de la Charte est d'obtenir le désarmement des Etats et de concentrer la force sociale internationale dans le Conseil de Sécurité (Chapitre VII). C'est dire que, toujours à l'imitation de l'Etat, il s'agit de doter le pouvoir central du « monopole de la violence légitime », pour reprendre l'expression de Max Weber. Certes, le fonctionnement du Conseil est subordonné à l'accord des cinq membres permanents (Etats-Unis, URSS, Royaume-Uni, Chine, France). On a souvent récriminé contre le droit de veto ainsi reconnu à chacun d'eux, mais il exprime la condition fondamentale de leur participation à l'organisation qu'ils ont eux-mêmes créée et dont la révision, selon la Charte, supposerait leur commun agrément. La structure de l'ONU, édifiée en 1945, autour du directoire des cinq, se présente comme un ensemble figé. En réalité l'ONU n'est point faite pour assurer la coexistence pacifique ; elle la suppose entre les grands. Ceux-ci sont dans l'ONU pour régler les conflits entre les autres, mais non pour lui confier ceux qui les divisent. C'est pourquoi, lorsqu'il leur arrive d'être d'accord, l'Organisation retrouve une certaine efficacité et que bien des cessez-le-feu, prononcés par le Conseil de sécurité, ont été appliqués.

Toute organisation est guettée par l'usure entropique, absorbe de moins en moins aisément les chocs imprévus et, comme un ordinateur ^{p.047} mal programmé, ne trouve plus de réponse aux « bruits » qui l'assaillent. Or vivre, c'est défier l'entropie. On y

Ordre et désordre

parvient par l'auto-organisation qui se réalise par la complexification des structures. Autrement dit, un système survit non par la simple mécanique répétitive de l'ordre, mais par la faculté de se réorganiser. La rigidité du Conseil de sécurité n'a permis que des réponses partielles. Non négligeables cependant, avec, dans le maintien de la paix, la création des « casques bleus », conçus non comme des forces de coercition préétablies dans le cadre de la Charte, mais comme des contingents fournis par des Etats volontaires, dans une conjoncture déterminée, afin d'y remplir des missions pacifiantes d'interposition entre les combattants. De même ont été, dans d'autres cas, créés des groupes d'observateurs, nommés des médiateurs qui se sont révélés fort utiles. Cependant, l'action des Nations Unies pour le désarmement se solde par un échec total. On est loin de la prophétie de Victor Hugo : « Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains. »

En dehors des Nations Unies, les deux super-grands ont entendu circonscrire le danger nucléaire et consolider la dissuasion. Leurs initiatives ont dépouillé l'ONU de son rôle de faiseuse d'ordre, encore qu'ils aient convié les membres de l'Organisation à adhérer aux accords qu'ils concluaient entre eux. Durant la période de détente qui commence en 1959 pour s'achever en 1979, avec l'entrée des forces soviétiques en Afghanistan, les Etats-Unis et l'Union soviétique ont conclu de nombreux traités qui marquent les étapes de la coexistence pacifique : Traités de Washington de 1959 sur l'Antarctique, de Moscou en 1963 sur la suspension des essais nucléaires dans l'atmosphère, de 1967 sur l'espace extra-atmosphérique, de 1968 sur la non-prolifération des armes nucléaires, de 1970 sur la non-

Ordre et désordre

nucléarisation des fonds marins, de 1979 sur la Lune et les corps célestes. La bombe thermonucléaire a été comprise comme une arme pour la paix, puisqu'elle s'intègre dans un système de dissuasion qui suppose qu'on ne l'emploiera pas. La guerre atomique cessait d'être un instrument de politique puisqu'elle serait désastreuse. Ainsi s'est établi un équilibre de la terreur qui est devenu moins crédible lorsqu'aux armes stratégiques se sont p.048 ajoutées des armes nucléaires tactiques. Elles semblaient redonner un certain regain au concept de guerre, à supposer du moins qu'on puisse empêcher l'escalade. Quoi qu'il en soit, la dissuasion devenait douteuse. Pour la restaurer, les deux superpuissances se sont lancées non dans le désarmement mais dans l'*arms control* (contrôle des armements), consacré par les accords Salt 1 en 1972 et Salt 2 en 1979. Ainsi la détente ne s'est pas traduite par une réduction des armements, mais par une cogestion de la course aux armes et de l'angoisse du monde. Jusqu'ici les Etats-Unis et l'Union soviétique se sont toujours mutuellement ménagés et dans les crises où s'affrontent impitoyablement d'autres combattants que les leurs, eux-mêmes ne dépassent pas certaines limites.

On ne saurait être surpris de cette substitution des deux superpuissances à la communauté internationale. Celle-ci se révèle impuissante à réaliser l'ordre auquel elle aspire car elle est elle-même l'enjeu du conflit qui oppose l'Est et l'Ouest et dont les points d'impact sont dispersés sur l'ensemble de la planète.

2. La communauté internationale, facteur de désordre

La communauté est le siège des affrontements pour la prééminence. La coopération entre ses membres s'en trouve

gravement affectée. Il en résulte que la misère est consolidée, la transcendance déchirée, le conflit généralisé.

A. — L'échec des stratégies du développement s'est trouvé aggravé par l'instabilité monétaire et la crise de l'énergie. Sur trois milliards d'habitants, huit cents millions sont analphabètes, un milliard souffre de la faim, un milliard ont un revenu quotidien inférieur à 30 cents. On pourrait multiplier les chiffres terrifiants. D'où des troubles sociaux à l'échelon planétaire, notamment des migrations vers les pays industriels effectuées dans le désordre.

Annoncé il y a dix ans, le Nouvel Ordre économique international ne semble pas devoir être établi prochainement. Certes, la récupération des ressources naturelles par les pays en développement a été entreprise avec succès, des nationalisations spectaculaires effectuées. On soulignera à cet égard celles qui portent sur les espaces ^{p.049} maritimes adjacents aux côtes, sur des étendues de deux cents milles, sur des plateaux continentaux dont la limite peut être beaucoup plus éloignée des rivages, on mentionnera l'avènement des Etats archipels qui couvrent une immense superficie de mer, mais deux observations viennent réduire la portée bénéfique de ces extensions pour les Etats côtiers. D'une part, il peut y avoir une part d'illusion en elles, car il ne suffit pas de disposer de vastes étendues océaniques, encore faut-il détenir des moyens de contrôle aéronavals pour faire respecter ses droits, ce qui n'est pas le cas de la plupart des pays côtiers en développement. D'autre part, l'avènement de tous ces territoires maritimes ne manque pas d'entraîner de multiples litiges de délimitation, susceptibles d'augmenter encore le climat belligène de certaines régions.

Ordre et désordre

L'effort du Tiers-Monde pour soumettre le comportement des grands à une réglementation économique internationale se poursuit cependant. L'ensemble de l'ordre juridique est, à cet égard, remis en question et dénoncé pour son injustice. Les multiples résolutions votées à l'initiative du Tiers-Monde dans le système des Nations Unies, ne se contentent pas de formuler une contestation fondamentale de l'ordre juridique, mais elles tendent à affirmer une légitimité nouvelle sur la base de laquelle on dénonce l'iniquité de la légalité positive. Il en résulte une grande incertitude pour le droit international qui baigne dans un halo normatif aux contours indécis, au cœur de grandes mutations thématiques. Ces résolutions relèvent-elles de ce que Baudelaire appelait « la sorcellerie incantatoire », procédant par images-projectiles et développant une rhétorique de l'interpellation ? Seuls peuvent en être surpris ceux qui, désespérément accrochés au positivisme juridique, n'ont pas pris conscience de l'ampleur de la rupture qui, à l'heure présente, entame l'unité du Droit des Gens. Le droit au développement est un droit pour changer le monde ; celui-ci est l'enjeu d'une lutte entre le Nord et le Sud comme il l'est de l'antagonisme Est-Ouest.

Le concept de patrimoine commun de l'humanité, en dépit de sa nature harmoniste, ne met pas fin au conflit ; il en est lui-même un des facteurs. On a pu le constater lors des débats de la troisième Conférence des Nations Unies sur le droit de la mer durant neuf ans ^{p.050} (1973-1982). Aux yeux des pays industriels, la Convention consacre le triomphe du Tiers-Monde et les Etats-Unis, le Royaume-Uni, la République fédérale d'Allemagne, l'Italie, d'autres encore, ont refusé de signer la Convention, rendant ainsi l'exploration et l'exploitation des nodules plurimétalliques, gisant

sur les fonds océaniques, fort problématiques, étant donné que les récalcitrants devraient, s'ils ratifiaient la Convention, financer la partie la plus importante de la gestion. Il est vrai que celle-ci ne sera pas réalisable sur le plan commercial avant le début du siècle prochain et que, d'ici là, des arrangements pourront, peut-être, être conclus. Il n'en reste pas moins que, pour l'heure, l'humanité a joué le rôle d'une transcendance apaisante, celle de l'homme ne s'est pas davantage imposée.

B. — La transcendance déchirée : si dans le cadre européen, elle est acceptée, la transcendance de l'homme ne parvient pas à s'imposer au plan mondial car chacun a son propre modèle de l'homme. Celui de la Déclaration universelle reste abstrait, or la capture de la transcendance, dont Dieu lui-même a été tant de fois victime, est un comportement naturel. Pour les uns, l'homme est le blanc, pour les autres, c'est l'homme de couleur. Pour les uns, le prolétaire, pour les autres, le bourgeois, etc. Pourtant le sens profond de la Déclaration universelle est d'évacuer les religions séculaires, idéologiques, les dieux nationaux, partisans, racistes, xénophobes. Il faut voir que, comme la communauté internationale, l'homme est lui-même un enjeu du conflit mondial.

C. — Le conflit généralisé. Il prend la double forme d'une guerre transnationale et d'une terreur nucléaire croissante.

La diffusion transnationale des conflits armés a la rapidité du feu dans la brousse. Certains considèrent que la troisième guerre mondiale a, depuis assez longtemps déjà, commencé, sans recourir aux armes de destruction massive dans un antagonisme violent entre les deux superpuissances. On assisterait à une nouvelle formule de « la drôle de guerre », se réalisant, cette fois,

Ordre et désordre

en guerres civiles, guerres de libération, coups d'Etat commandés de l'étranger, actes de terrorisme divers. Des conflits militaires couvrant des combats psychologiques, ^{p.051} économiques, sociaux, se répandent ainsi sur toute la surface du globe : Moyen-Orient, Afghanistan, Asie, Afrique, Amérique latine, nul continent n'y échappe ; l'Europe elle-même est le théâtre d'actions terroristes qui n'épargnent aucun des grands pays qui la composent. Bref, nous sommes en présence d'un conflit mondial à affrontements localisés. Les messianismes se disputent les peuples. Il en résulte un effacement relatif de la distinction classique entre politique extérieure et politique intérieure. Les combats idéologiques remettent en cause l'ordre que les Etats prétendent faire régner au sein de leurs frontières ; des groupes de combattants, plus ou moins apparents, se déchaînent dans des violences transnationales au nom de légitimités contradictoires. Sans écarter l'éventualité d'un conflit nucléaire, les guerres civiles, révolutionnaires ou de libération servent d'exutoire à la force et l'appliquent en des points sélectionnés de la planète, devenue elle-même un théâtre stratégique unifié.

A cet égard, on observera que le droit national n'est guère plus apte à empêcher ces opérations que le droit international ne l'est à prévenir les guerres. A l'intérieur de nombre d'Etats se pose en effet un problème de consensus social qui, lorsqu'il n'est plus réalisé, libère des forces périphériques, sécessionnistes ou, au contraire, engagées dans la conquête du pouvoir central.

Sur cet univers à la stabilisation impossible, se superpose la terreur nucléaire.

La dissuasion est désormais discutée. L'équilibre de la terreur des années 60 n'est plus certain. Selon un ouvrage publié en 1909

par Holmer Lea, *The Valor of Ignorance*, sur 2400 ans d'histoire, on ne compte que 236 années de paix. La survie de l'humanité est due non à sa sagesse, mais à son ignorance des moyens de destruction totale. Déjà en 1871, en écrivant ses *Dialogues et fragments philosophiques*, Ernest Renan s'était livré à de mauvais rêves. Lui qui avait d'abord mis toute sa foi dans la science, prenait conscience des usages terribles qu'on pouvait en faire. « Par l'application de plus en plus étendue de la science à l'armement, une domination universelle devient possible. » Il ajoutait : « Les forces de l'humanité seraient ainsi concentrées en un très petit nombre de mains et deviendraient la propriété ^{p.052} d'une ligue capable de disposer même de l'existence de la planète et de terroriser par cette menace le monde entier. Le jour, en effet, où quelques privilégiés de la raison posséderaient le moyen de détruire la planète, leur souveraineté serait créée. Ces privilégiés régneraient par la terreur absolue » ¹. Sans même connaître ces prophéties, le monde éprouve un arrière-goût d'apocalypse. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Valéry s'était écrié : « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement les civilisations qui sont menacées, mais l'humanité elle-même. En réalité, l'humanité a pris conscience d'elle-même et a fait son entrée dans le Droit des Gens au moment où elle réalisait qu'elle était périssable. La caractéristique d'un être, c'est sa mortalité. L'humanité se vivait jusque-là comme indéfinie. Elle sait aujourd'hui qu'elle peut finir. Elle se pose tous les problèmes liés à la vie et à la mort, comme une personne. Elle diffuse alors

¹ Voir sur ce texte de Renan l'étude de Jean Onimus dans son livre *Face au monde actuel*, Desclée de Brouwer, Paris 1962, pp. 15-28.

Ordre et désordre

des valeurs, des représentations, des finalités, des influx d'autodéfense, des soucis d'auto-organisation et une volonté de survivre. Tant qu'elle n'était pas menacée, l'humanité n'existait pas. Ce sont les dangers de cette fin de siècle, famines, croissance illimitée des populations, dégradation de l'environnement, possible guerre nucléaire, qui lui révèlent à la fois sa mortalité et son existence. Tout cela dans une impression d'absurdité devant le spectacle d'une course aux armements périodiquement réaccélérée par de nouveaux progrès technologiques chez l'une ou l'autre des parties, alors que des dépenses si élevées pourraient être utilement transférées à des tâches plus fécondes et notamment au développement. D'où ce trouble de l'opinion publique internationale et des réactions pacifistes dans divers pays. Celles-ci font elles-mêmes problème et ajoutent à la confusion, car l'opinion publique est une réalité essentiellement occidentale, ce qui prive ce mouvement d'une partie importante de sa force et, quelle que soit la bonne foi de ceux qui le suivent, le rend suspect à ceux qui fondent la paix sur la dissuasion plutôt que sur le désarmement unilatéral.

p.053 Doit-on conclure au triomphe du désordre ? La vérité nous paraît être au-delà des apparences, aussi dramatiques soient-elles. Ordre et désordre ne forment pas une alternative, mais un rapport dialectique. Dans un milieu social, un ordre peut être étouffant, injuste et répressif ; le désordre peut alors être créateur. A l'inverse, il peut être nihiliste s'il s'en prend à un ordre établi sur des bases suffisamment souples et qui cherche à s'adapter aux questions que lui pose l'Histoire. La communauté internationale est un concept ouvert. Il est visible que bien des marques de désordre sont en réalité des appels à un nouvel ordre. Cette recherche

Ordre et désordre

explique la référence, actuellement si fréquente aux Nations Unies, à un nouvel ordre économique international, à un nouvel ordre mondial de l'information et de la communication, à un nouvel ordre de la sécurité internationale, à un nouvel ordre des mers et des océans, et la liste s'allongera vraisemblablement encore. Cette dialectique de l'ordre et du désordre est telle que la paix ne sera jamais l'absence de tension, mais seulement un état de choses dans lequel le conflit ne dégénère pas en guerre. Parviendrait-on à passer du monde des cités à la cité du monde que celle-ci, à son tour, serait travaillée par les mêmes contradictions. La communauté internationale est livrée à la compétition des systèmes socioculturels et à leur convoitise. Ceux-ci, comme toutes les idéologies, sont des systèmes clos qui tendent à l'hégémonie. Ainsi, les affrontements ne se limitent pas à l'Est et à l'Ouest ; les systèmes socioculturels d'Asie et d'Afrique, à fondement religieux, s'en prennent aussi au système occidental, coupable de les avoir occultés par la colonisation. Or, l'originalité de la pensée occidentale est précisément d'exporter des valeurs de contestation dont ceux qui l'attaquent se sont servis contre elle. L'Occident a secrété la démocratie, la mauvaise conscience ; il a aussi bien enfanté Adam Smith et Karl Marx, et beaucoup de ceux qui, à travers le monde, s'en prennent au libéralisme comme à la marque essentielle du système occidental, oublie qu'il a également produit le marxisme. Certes, le langage des Nations Unies charrie des valeurs démocratiques, mais chacun essaie de s'en prévaloir pour qualifier les autres. Cet aspect du désordre ne saurait surprendre car les valeurs démocratiques sont d'essence morale sinon religieuse, et ^{p.054} elles permettent le report sur l'autre de son propre péché et son excommunication.

Ordre et désordre

Rousseau observe, non sans raison : « L'ordre social ne vient pas de la nature. Il est fondé sur des conventions. » Mais celles-ci ne peuvent être adoptées qu'entre des hommes qui se reconnaissent. Or aujourd'hui, les peuples et les individus affirment à la fois leur droit à l'égalité et leur droit à la différence. Sur la base du second, ils veulent être reçus comme ils se voient. Naguère encore, l'idée de progrès linéaire conduisait à la conviction qu'une humanité plurielle allait s'achever dans l'unité. Aujourd'hui, au contraire, s'impose la vision d'une humanité distendue entre son interdépendance et son pluralisme culturel. La communauté internationale ne pourrait donc connaître un certain ordre que si elle était capable de s'organiser en termes de pluralité de systèmes de références. La lutte pour faire admettre sa différence, qui se développe à l'heure présente dans le désordre, céderait la place à une compétition stimulante dans une communauté plurivocationnelle dans laquelle chaque système socioculturel, comme chaque peuple, apporterait à l'ensemble sa propre contribution. Cette démarche supposerait une conversion d'une singulière profondeur puisqu'elle supposerait chez chaque antagoniste la renonciation à l'empire universel et la simple ambition d'être admis pour lui-même. Elle est pourtant le sens du défi prodigieux que ce siècle finissant lance à l'humanité. Pour l'heure, dans la confusion tragique où il s'achève, il faut craindre que l'aube du prochain n'évoque cette situation sur laquelle s'interroge la femme Narcès au moment où s'achève la tragédie de Giraudoux, alors qu'Electre, pour épurer l'ordre de la cité de tous ses vices, a, en réalité, accumulé les décombres, suscitant ainsi la réponse du berger, réponse d'une tragique ambiguïté, plus lourde d'angoisse que d'espérance :

Ordre et dés^ordre

Comment cela s'appelle-t-il quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent dans un coin du jour qui se lève ?

— Cela a un beau nom, femme Narcès, cela s'appelle l'aurore.

@

LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE : ORDRES ET DÉSORDRES ¹

Entretien

présidé par le prince Sadruddin AGA KHAN

@

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : p.055 Avant de chercher à situer d'une manière plus précise notre entretien de ce matin qui fait suite à l'exposé magistral du professeur Dupuy hier soir — je voudrais tout d'abord présenter les personnes qui ont bien voulu participer à cet entretien : Mme Antoinette Béguin jusqu'à tout récemment sous-directeur général de l'Organisation internationale du Travail ; l'ambassadeur Abdel Khader Chanderli qui après avoir occupé diverses fonctions nationales et internationales au service du gouvernement algérien s'est fait connaître comme expert en économie des hydrocarbures ; M. René-Jean Dupuy, professeur au Collège de France et secrétaire général de l'Académie de droit international de La Haye ; M. Kéba M'baye, juge sénégalais à la Cour internationale de justice de La Haye ; M. Erik Suy, directeur général de l'Office européen des Nations Unies ; M. Francis Wolf, sous-directeur général du Bureau international du travail.

Permettez-moi d'ouvrir le débat sur une remarque : il est certain qu'en ce qui concerne la communauté internationale, nous assistons actuellement à une sorte de désordre généralisé qui semble s'être amplifié en dimension et en complexité depuis la Deuxième Guerre mondiale, à l'époque où la Charte des Nations Unies s'efforçait de garantir l'ordre dans un monde qui se relevait très difficilement du conflit.

Hier soir, le professeur Dupuy a cherché à nous parler de cette communauté internationale avec une note que je qualifierais d'optimiste, en proposant de substituer la notion d'union à celle d'unité ; il a ainsi parlé d'une communauté internationale interdépendante, condamnée à vivre ensemble, un peu comme dans *Huis Clos* de Sartre, où l'enfer c'est les autres, et cherchant, par cette interdépendance, à développer un équilibre qui serait basé sur trois éléments :

¹ Le 20 septembre 1983.

Ordre et désordre

la paix, le développement et les droits de p.056 l'homme. Il est évident qu'à observer ce qui se passe actuellement sur notre planète, lorsqu'on lit les journaux, qu'on écoute la radio ou qu'on regarde la télévision, il y a de quoi être pessimiste. En effet, que reste-t-il de cet ordre auquel la communauté internationale aspirait à l'issue de la Deuxième Guerre mondiale et qui, pour la première fois, était basé sur la participation active de toutes les régions du globe ?

Or, qu'elle le veuille ou non, la communauté internationale est, aujourd'hui, interdépendante. La révolution technologique nous a dotés d'un réseau de communications grâce auquel nous prenons connaissance, à la minute même, d'événements qui se déroulent aux antipodes. Toutes les nations, à l'exception de quelques pays, sont actuellement membres de l'Organisation des Nations Unies ou, à défaut, de ses institutions spécialisées — c'est le cas de la Suisse. Toutefois, ce rapprochement dans le temps et dans l'espace n'a nullement contribué à créer un sentiment de solidarité. Bien au contraire, les guerres et les conflits se multiplient tandis que les superpuissances, censées garantir la paix et la coopération — c'est bien là le sens de la Charte des Nations Unies —, alimentent directement ou indirectement ces affrontements. Le monde est en équilibre instable, sur deux failles : la faille Est-Ouest, et la faille Nord-Sud. En cherchant à définir la nature de ce désordre, tout en identifiant la manière de revenir à un certain ordre qui me semble tant souhaité, il m'apparaît nécessaire d'aborder certains thèmes qui pourraient servir, en quelque sorte, de tremplin à un échange de vues stimulant.

Tout d'abord, le désordre économique, financier, et la confrontation Nord-Sud, surtout à la suite de l'échec des négociations globales et compte tenu des problèmes analysés dans le rapport de la Commission Brandt avec, en sus, et c'est un problème que mon ami l'ambassadeur Chanderli connaît bien, l'importance de l'enjeu énergétique.

Deuxièmement, la prolifération des armes nucléaires et conventionnelles, et le rôle de l'industrie militaire.

Troisièmement, les violations des droits de l'homme, le racisme, le problème du déracinement, qu'il s'agisse des réfugiés, des migrants ou des travailleurs, le rôle du syndicalisme dans ce contexte et, également, comme facteur d'ordre

Ordre et désordre

dans les pays en voie de développement — question que Mme Béguin a suivie de très près.

Nous ne pouvons pas, également, ignorer la dégradation et la déstabilisation de l'environnement liées au problème énergétique, ce qui me semble constituer un facteur important de désordre dans un monde qui, de plus en plus, est conscient des limites de ses ressources, et conscient du problème de la qualité de la vie. Et puis, point important, le rôle de l'ONU dans ce monde divisé en tant que facteur d'ordre au travers, notamment, de ses institutions spécialisées : comme le rappelait le professeur Dupuy, si nous pouvons prendre l'avion et atterrir, en général, dans un aéroport sans problème, c'est grâce au rôle d'institutions comme l'IATA. De même, si nous pouvons actuellement mener une lutte efficace contre les grandes épidémies, c'est grâce à l'OMS et l'on pourrait citer ainsi de nombreux exemples.

p.057 Certes, pour ce qui est de l'aspect politique de l'ONU, le Conseil de sécurité, l'assemblée générale, facteurs d'ordre, facteurs de polarisation et de désordre, les avis sont divisés, en particulier dans le pays qui abrite les Nations Unies actuellement, à savoir les Etats-Unis ; mais, maintien ou construction de la paix, quel est le rôle des Nations Unies dans ce domaine ?

Voilà, Mesdames et Messieurs, très brièvement présenté, le cadre dans lequel nous souhaitons situer ce débat, en laissant maintenant la parole à l'un ou l'autre de mes amis réunis à cette table. Monsieur l'Ambassadeur ?

M. ABDEL CHANDERLI : Je suis très honoré d'avoir été invité à participer à ces Rencontres, et je suis d'autant plus flatté d'être parmi vous que j'ai eu la grande joie d'entendre hier mon maître, le professeur Dupuy, qui, dans son exposé, a non seulement ouvert le débat mais l'a élargi au niveau de la conscience humaine en nous montrant qu'il ne peut y avoir d'ordre qu'en sortant du désordre, et que lorsqu'il y a ordre, il y a espérance. Pourtant, comme le disait le prince Sadruddin Aga Khan, il est évident que les échecs successifs subis par la communauté internationale au cours des dernières décennies — en fait, dès le lendemain de la Deuxième Guerre mondiale — ne sont guère encourageants. Il est clair que s'il y a un constat à dresser aujourd'hui, c'est un constat d'échec : Cancun a représenté un échec, le dialogue Nord-Sud bat de l'aile et la Commission Brandt n'a pas été très loin.

Ordre et désordre

Si la crise énergétique a bouleversé l'ordre économique, elle n'était qu'un des volets de ce bouleversement, de ce désordre, puisque avant elle la situation de l'économie internationale était telle qu'il ne pouvait y avoir que désordre : qu'on songe simplement à la démographie galopante dans le Tiers-Monde, à l'absence de dialogue réel entre le nord et le sud ou encore, à la confrontation quasi permanente entre l'Est et l'Ouest. Cela étant, sans faire de sémantique, je dirais qu'il n'y a ordre que dans la mesure où il y a eu désordre. En même temps, s'il n'y avait pas un peu d'ordre, le monde serait en anarchie totale. Par conséquent, un certain ordre existe, dans lequel nous vivons, ordre qu'il faut améliorer, consolider, enrichir. Mais alors, de quel ordre parlons-nous ?

Il n'y a pas si longtemps que les peuples de l'Europe occidentale notamment ont souffert de ce qu'il était convenu d'appeler, à l'époque, l'ordre nouveau. Nous ne disons plus ordre nouveau, maintenant, nous disons : nouvel ordre de ceci, nouvel ordre de cela. Mais il n'empêche que la question demeure ouverte et qu'en définitive, il semble bien que les notions d'ordre et de désordre aient été constamment présentes dans la vie de l'humanité, des communautés préhistoriques à la société moderne. Si bien que, si nous voulons considérer les problèmes auxquels l'humanité est confrontée, nous sommes tenus de considérer que, malgré tout, il y a un ordre dans le désordre où nous vivons. Et, je le répète, c'est cet ordre-là que nous devons protéger, défendre, encourager.

A ce titre, il y a peut-être certaines notions que nous devrions utiliser plus fréquemment : la solidarité, la tolérance, le droit à la différence — p.058 notions sans doute complémentaires qui devraient contribuer à enrichir la recherche permanente, courageuse, de l'ordre qui nous est nécessaire. C'est à ce prix seulement que les nations pourront éviter l'affrontement permanent entre les déserts de l'ignorance, de l'analphabétisme, de la pauvreté, bref, ce qu'il est convenu d'appeler le Tiers-Monde, et ces montagnes escarpées nobles, puissantes, inquiétantes, riches de technologie, de savoir et, malheureusement, d'égoïsme que représentent les pays dits développés.

Des efforts en ce sens sont déjà entrepris, et je n'y reviendrai pas ; l'une des raisons d'espérer tient d'ailleurs à cette recherche constante de l'ordre, de la paix, du respect des droits de l'homme. Cette recherche est encourageante. Toutefois, j'ai aussi l'impression qu'en définitive, aussi bien les gens du Sud que les gens du Nord ont failli car ils ont toujours cherché à colmater des brèches au

Ordre et désordre

lieu de trouver des solutions radicales en faisant taire leur égoïsme. Autrement dit, les nations ont toujours été, si je puis dire, en avance d'un compromis, en passant leur temps à chercher la meilleure façon de sauver une situation au dernier moment, appliquant autant de cothurnes sur des jambes de bois. En revanche, elles ont constamment été, elles le sont encore, en retard d'une audace. Or c'est cette audace, Monsieur le Président, que je voudrais recommander à tous ceux qui cherchent, à tous ceux qui veulent aider à la recherche de solutions susceptibles d'enrichir et de maintenir le peu d'ordre dont nous disposons.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Si je comprends bien, la question est de savoir s'il est possible de concevoir un ordre différent tant que les nations continueront de s'en tenir à leur position actuelle en ce qui concerne l'ordre économique international ?

M. KÉBA M'BAYE : Je voudrais tout d'abord remercier le professeur Dupuy pour la conférence particulièrement enrichissante qu'il a donnée hier car il a tout abordé, il a tout traité, et ceci de façon à la fois élégante et convaincante, confiance empreinte d'un optimisme raisonnable qu'il est arrivé d'ailleurs à nous communiquer malgré les circonstances actuelles. Et s'il a pu, je crois, y arriver, c'est qu'il est parti de l'homme, et qu'il est revenu à l'homme. Or c'est là, peut-être, ce qui manque à l'heure actuelle dans les rapports entre nations au sein de la communauté internationale ; en effet, il aura fallu près de quatre siècles pour que la communauté internationale — et le droit international qui prétend la régir — fasse enfin une allusion, d'ailleurs timide, à l'homme, cet homme qui, comme le disait hier le professeur Dupuy, est enfin revenu à pas feutrés par le canal de l'organisation des Nations Unies. C'est un début, et il ne faut pas désespérer. Il arrivera un moment où l'on dépassera cette époque qui, pour moi, est l'époque paléontologique du droit international pour arriver, comme on l'a fait dans certains Etats, à un stade plus élaboré.

En ce qui concerne le thème général de ces Rencontres, je souhaite dire, brièvement, que pour moi, l'ordre n'est jamais bon ou mauvais. Il est relatif, d'abord, en raison des circonstances, et selon les sociétés auxquelles p.059 il est appliqué : il y a des sociétés — en particulier celles qui font leurs premiers pas — qui ignorent jusqu'au mot « ordre » car, pour elles, l'ordre se confond en

Ordre et désordre

réalité avec la force, les dieux ou la loi. La même chose se passe d'ailleurs dans les sociétés antidémocratiques. Bien plus, l'ordre est également relatif du point de vue des sujets auxquels il s'applique. Et dans les sociétés qui sont arrivées à un degré d'évolution relativement satisfaisant, on assiste souvent à des révolutions, si bien que ce qui était ordre devient, subitement, violation de l'ordre. A ce propos, il me revient en mémoire une citation dont j'ai oublié l'auteur : « La première balle d'une révolution est en réalité un degré, et le degré est légal si la révolution réussit, illégal si la révolution échoue. » C'est dire qu'en toute chose, il faut revenir à l'homme, ce que nous avons essayé de faire, précisément, dans un petit groupe de réflexion sur ce que pourraient être les droits de la troisième génération.

On connaît en effet, la première génération des droits de l'homme, issus de la notion de liberté, puis les droits de la deuxième génération, issus de la notion d'égalité — les premiers étant les droits civils et politiques, les seconds, les droits économiques, sociaux et culturels. Mais il faut maintenant faire l'effort d'arriver à une troisième génération des droits de l'homme, basés sur la solidarité dont parlait tout à l'heure l'ambassadeur Chanderli, solidarité d'ailleurs inscrite dans la charte des Nations Unies.

Si, comme l'ont voulu les auteurs de la Charte, on a véritablement l'intention de créer une communauté internationale, il faut accepter que celle-ci entraîne des obligations dont, en particulier, l'obligation de coopération en vue du développement. Ce développement ne sera plus, dès lors, le simple résultat de rapports de force entre pays riches et pays pauvres mais plutôt l'exercice d'un droit, d'une part, d'une obligation, d'autre part. En somme, il nous faut dépasser l'idée d'une aide au développement qui resterait fondée soit sur la notion de charité, soit sur celle de comptabilité, pour en faire un droit qui appartienne à la fois à chacun et à tous, bref un vrai droit au développement.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Je remercie le juge Kéba M'baye qui, me semble-t-il, a touché un point fondamental qui est de savoir comment arriver à s'écarter du seul intérêt des Etats. Il est bien évident que, dans les pays démocratiques, comme dans les pays ayant un régime totalitaire — qui sont la majorité —, il est extrêmement difficile de faire en sorte que la volonté de l'homme, la volonté des peuples, infléchisse la politique des gouvernants. D'ailleurs, n'observe-t-on pas, de plus en plus souvent, un écart grandissant

entre pouvoir et population dans des Etats à régimes politiques pourtant différents ? Par exemple, dans le domaine de l'armement, ne peut-on dire que la grosse majorité des citoyens des pays producteurs d'armes aurait souhaité une politique différente de la part de leur gouvernement ? Et si l'on interrogeait les peuples de ces pays sous forme de référendum ou de sondage, y aurait-il même un citoyen pour approuver la production d'armes en grande quantité afin de les vendre, dans le monde entier, au plus offrant ?

En définitive, l'homme arrivera-t-il à dégager une philosophie assez solide pour modifier l'attitude des Etats ?

M. RENÉ-JEAN DUPUY : p.060 La question que vous venez de poser, Monsieur le Président, est absolument décisive. Et je crois qu'on peut la schématiser de la manière suivante : vous avez évoqué cette persistance des Etats à n'approcher les problèmes de dimension mondiale qu'à travers le prisme de leur intérêt particulier. Cela est d'autant plus grave que le monde étant devenu tout petit et la communauté internationale conflictuelle — parce que, précisément, elle n'assume pas son destin de façon collective — la question s'est posée déjà à diverses reprises de savoir si, face aux graves problèmes du temps présent, on ne devrait pas renoncer à cette approche traditionnelle pour une approche globale. Ainsi, lorsqu'en 1967, la question s'est posée de savoir à qui appartiennent les fonds marins, on a immédiatement lancé l'idée d'un patrimoine commun de l'humanité. Et nous avons été plusieurs à nous réunir afin d'examiner comment une nouvelle définition du droit de la mer devenait possible selon cette approche globale.

Au demeurant, une approche globale se révèle également nécessaire pour résoudre les problèmes de l'alimentation, de l'environnement, de la population, problèmes qui se posent aujourd'hui à l'échelon planétaire et, surtout, selon certaines données strictement scientifiques. Or on ne peut ruser diplomatiquement avec les données scientifiques : quand les savants vous conseillent d'engager telle ou telle action et que vous voyez les Etats continuer à travailler comme à l'époque du Traité de Westphalie, en négociant des concessions réciproques comme si l'on pouvait s'arranger avec la vérité objective, vous vous apercevez de l'extraordinaire décalage qui existe entre l'état du monde actuel et cette approche ancestrale qui demeure celle des chancelleries. Bien entendu, pour ce qui est du droit de la mer, l'approche

Ordre et désordre

globale a, dans une large mesure, échoué. Elle a été tentée, pourtant, et la convention en la matière est porteuse de nombreuses dispositions qui témoignent de la prise en compte des intérêts de l'humanité. Mais il est évident qu'il eût fallu une bonne dose de naïveté pour imaginer que les Etats allaient renoncer aussi rapidement à leurs pratiques classiques : ils n'y renonceront que poussés par la contrainte de l'événement, par la contrainte de l'histoire.

Lorsque vous considérez une communauté, il y a deux façons pour cette communauté d'apparaître : ou bien les membres de cette communauté se considèrent les uns les autres dans des rapports mutuels « d'inter »-internationaux, ou bien ils se considèrent comme étant « en » la communauté. Or, aujourd'hui, on parle, en droit international, de patrimoine commun de l'humanité ; et il faudrait qu'au moins pour les problèmes que j'évoquais tout à l'heure, les Etats se voient et agissent, enfin, en tant que membres de l'humanité. Et quand ils parlent de l'égalité qui est, en effet, une revendication essentielle, qu'ils soient égaux en l'humanité, ce qui est autre chose qu'une médiocre égalité, résultat d'un simple marchandage. C'est ce passage de l'« entre » à l'« en » qui me paraît la conversion absolument nécessaire. Mais il y a, bien sûr, toujours loin de la coupe aux lèvres en matière de conversion...

M. FRANCIS WOLF : p.061 Permettez-moi de revenir brièvement sur le thème des ressources énergétiques et sur ce qui vient d'être dit au sujet de la transformation des rapports entre Etats.

Je crois qu'en ce qui concerne les ressources — et pas seulement les ressources énergétiques, les ressources des fonds marins aussi — se pose la question de l'évolution du concept de propriété qui a passé du stade primordial de la propriété des monarques, bien avant que ne se forme l'idée de la propriété privée, à celui de la nationalisation puis, en ce moment, au stade de l'internationalisation, si bien qu'il doit y avoir, aujourd'hui, un esprit d'entreprise à l'échelle universelle.

Autrement dit, voilà une notion qui, d'un seul coup, se transforme sans que l'on se rende complètement compte des conséquences que recèle ce changement pour l'avenir des générations futures.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Pour en revenir au thème d'aujourd'hui, il me semble que, si la Charte des Nations Unies était effectivement appliquée, si les Etats qui avaient ratifié toutes les conventions — celles notamment qui ont été rappelées hier soir par le professeur Dupuy, sur les droits de l'homme, que ce soit dans le domaine politique, économique, social ou culturel — nous aurions là un cadre, une infrastructure d'ordre qui fonctionnerait. Or, à l'évidence, les Etats n'appliquent pas ce droit international ; tel est le cas, notamment du Traité de non-prolifération des armes nucléaires. Il s'agit là d'un facteur de désordre absolument précis. Y aurait-il ainsi d'autres remarques de la part de mes collègues sur le problème de l'armement, à une époque où on discute beaucoup du déploiement de missiles en Europe ?

Mme ANTOINETTE BÉGUIN : Est-ce que, dans ce domaine, le désordre qui s'est créé et qui, l'ambassadeur Chanderli nous l'a rappelé, ne date pas d'hier, n'est pas, en fait, responsable des tensions qui se manifestent en ce qui concerne le désarmement ?

En effet, la communauté internationale est faite d'une multitude d'Etats-nations qui dialoguent entre eux, quand ils dialoguent, mais qui ne se sentent pas encore unis dans une communauté véritable. Au contraire, chacun étant inquiet des malveillances possibles de son voisin, veut s'entourer de toutes les précautions nécessaires afin de se défendre contre une intrusion éventuelle dudit voisin, attitude qui alimente indéfiniment la course aux armements. Simultanément, des mouvements se développent pour affirmer que nous gaspillons des ressources et que nous devrions, par conséquent, être les premiers à donner l'exemple du désarmement puisque cette course aux armements nous conduit forcément à la catastrophe.

Bien entendu, il ne faut pas se cacher que sur cette question, se greffent divers intérêts économiques, notamment la crainte qu'en supprimant les industries d'armement, on ne mette au chômage des centaines de milliers de travailleurs. La question a été étudiée par le Comité des Nations Unies sur les conséquences économiques et sociales du désarmement, et il ne semble pas que, pour autant que ce désarmement se fasse en phases successives ^{p.062} et que la conversion des industries d'armement en industries de paix se fasse d'une manière planifiée, il faille s'attendre à une catastrophe. D'ailleurs, on peut penser que certains pays continuent à entretenir des industries d'armement,

Ordre et désordre

non seulement car cela permet de créer des emplois, mais aussi parce que cela rapporte des devises à une époque où la plupart des pays sont préoccupés par leur balance commerciale, leur balance des paiements. Mais, nos études l'ont montré, et certaines voies ont été tracées déjà, il devrait être possible de surmonter ces problèmes et de sortir de cet engrenage fatal dans lequel nous semblons être engagés.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Merci, Madame. Je voudrais rappeler que chacun d'entre nous ici parle en son nom personnel. Il est bien évident que les points de vues qui sont exposés ne reflètent d'aucune manière les organisations auxquelles nous pouvons éventuellement appartenir. Nous parlons en notre nom personnel, et je voudrais que nos propos soient donc aussi libres que possible.

M. ABDEL CHANDERLI : Puis-je ajouter que la prolifération des armements nucléaires ou conventionnels — nous nous en rendons compte tous les jours — est essentiellement une affaire de décision politique. Et je profite de l'occasion qui m'est donnée d'en parler pour signaler que, certes, la responsabilité majeure appartient aux grandes puissances modernes industrielles qui fabriquent ces armes mais aussi, très honnêtement, très brutalement, que cette responsabilité est partagée par les pays du Tiers-Monde qui, regroupés dans une série d'organisations représentant une certaine force politique au niveau de la communauté internationale, n'ont jamais eu l'idée, et n'auront jamais l'idée de déclarer la grève des armements. Car, actuellement, les conflits armés qui affectent la communauté internationale ont tous lieu dans le Tiers-Monde. Et ces gens dits « sous-développés », accablés par la pauvreté et par la faim, promènent dans la nature des missiles sol-sol, sol-air, des avions supersoniques, alors qu'ils ne sont même pas capables de fabriquer suffisamment de blé, de riz ou de millet pour se nourrir. Si ces gens-là refusaient d'acheter des armements, les grandes puissances seraient bien obligées de reconvertir leurs industries d'armement en autre chose. Ce serait déjà un pas en avant. Et s'ils devaient se combattre, ils se battraient à coups de pierres, à coups de bâtons, et se feraient moins mal !

Je souhaiterais aussi que les plus sages, les plus savants, les plus nobles, les plus riches, bref, les grandes puissances industrielles décident unilatéralement de ne plus vendre d'armes aux pays en voie de développement, manifestant

ainsi leur volonté commune de ne pas aggraver les conflits entre le Nord et le Sud, d'une part, entre gens du Sud, d'autre part.

M. KÉBA M'BAYE : Le professeur René-Jean Dupuy nous disait hier qu'il existait aujourd'hui un mouvement contre la prolifération des armes nucléaires et, en effet, on enregistre, ici et là, des manifestations populaires organisées, tous drapeaux confondus (bien qu'on n'y voie pas encore les drapeaux rouges), contre l'armement nucléaire.

p.063 Mais, première remarque, on n'y voit pas non plus les drapeaux des pays du Tiers-Monde ; et je pense que ce n'est pas parce que les pays du Tiers-Monde ne produisent pas de bombe atomique ou de bombe H (ils savent très bien qu'une guerre nucléaire n'épargnerait personne), mais que c'est plutôt parce que la vie dans la misère finit par donner à l'homme un comportement suicidaire ceci alors expliquerait en partie certains désordres provenant aussi bien d'individus du Tiers-Monde que des pays développés.

Deuxième remarque : Je suis tout à fait d'accord avec l'ambassadeur Chanderli, les pays du Tiers-Monde ont aussi leur responsabilité dans la prolifération des armements de type classique. Mais il faut tout de même se rappeler que, d'un côté, le sous-développement inclut en lui-même certaines insuffisances (dont celle que vient de souligner l'ambassadeur Chanderli) et que, d'un autre côté, le seul bien que les pays développés cèdent volontiers aux pays en voie de développement, c'est l'armement : si un pays veut s'armer, il le peut facilement (au besoin par la voie du prêt ou du don) ; s'il veut se développer, il a beaucoup de difficultés à le faire. Autrement dit, si les pays du Tiers-Monde ont leur propre responsabilité dans l'augmentation de l'armement classique, cette responsabilité revient, principalement, aux pays développés.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Je vous remercie. Peut-être pouvons-nous maintenant passer, à partir de ces réflexions sur l'armement, au problème de la violation des droits de l'homme avant d'aborder celui du racisme et celui du déracinement.

M. ERIK SUY : C'est surtout depuis la Charte des Nations Unies et après la Deuxième Guerre mondiale qu'on a vu apparaître la notion de défense des libertés fondamentales et des droits de l'homme. On connaît ce qui a été fait

Ordre et désordre

dans ce domaine tant au sein de l'Organisation des Nations Unies que dans des organisations spécialisées et dans les organisations régionales. Personnellement, je considère que le développement en la matière a été très rapide, du moins si on l'observe dans une perspective historique.

En 1948, lorsque l'Assemblée a adopté sa Déclaration universelle des droits de l'homme, on ne songeait même pas à contrôler efficacement comment ces droits seraient respectés par les Etats membres. Or, moins de vingt ans plus tard, le Pacte des Droits de l'homme stipulait (1966) un mécanisme de contrôle par lequel les Etats étaient obligés de soumettre régulièrement des rapports à un Comité d'experts indépendants sur la façon dont ils respectaient et mettaient en œuvre les conventions des droits de l'homme. Et aujourd'hui, il serait inconcevable qu'il y ait des conventions sur le respect des droits de l'homme qui ne tiennent pas compte de ce mécanisme. La rapidité de cette évolution me rend donc plutôt optimiste. Il n'empêche que, bien évidemment, il y a encore des violations très flagrantes des droits de l'homme. Même si, comme je le prétends, elles étaient beaucoup plus catastrophiques, il y a 50, 100 ou 200 ans.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : p.064 Je voudrais passer à notre prochain point auquel je suis personnellement très attaché, puisque j'ai été haut-commissaire pour les réfugiés pendant douze ans : la prolifération du problème du déracinement comme facteur de désordre dans notre communauté internationale.

Notre conférencier d'hier soir l'a rappelé, le monde actuellement est devenu très petit. Avant la Deuxième Guerre mondiale, avant la révolution technologique, les grands déracinements dus à des catastrophes naturelles ou humaines ne ressemblaient en rien aux mouvements actuels de populations.

L'hémisphère Nord, on le sait, attire des quantités de gens qui cherchent un avenir meilleur, des conditions économiques plus favorables, un respect des droits de l'homme, etc. Il ne parvient plus à insérer tous ces éléments affluant dans les périodes de crise et de récession économique. Et des problèmes analogues se retrouvent ailleurs. Il y a des travailleurs étrangers, des migrants et des réfugiés partout. On a assisté récemment à un bouleversement énorme à la suite de l'expulsion d'un très grand nombre de Ghanéens qui se trouvaient au

Nigeria ; on connaît le nombre des travailleurs étrangers qui se trouvent dans les pays du golfe Persique ou en Arabie Saoudite, etc.

Que dire donc de ce problème à l'échelle mondiale ? De quelle manière peut-on espérer déboucher sur une sorte d'ordre si ces mouvements continuent ? Que dire du syndicalisme comme facteur d'ordre dans les pays en voie de développement ? Que dire aussi du racisme ?

M. KEBA M'BAYE : Le problème des mouvements de population me paraît en effet toucher toutes les questions que vous venez d'évoquer, le racisme, la discrimination raciale, le principe de l'égalité à travers le monde, etc. Il suffit d'observer, dans certains pays d'Europe, l'attitude la plus courante vis-à-vis des travailleurs immigrés. A la télévision française, on entend, par exemple : « Je suis raciste parce que c'est comme ça », ou bien : « Je suis raciste parce que j'aime bien garder le travail dans mon pays, pour moi et pour les miens », oubliant donc ou ignorant que les travailleurs visés par ce genre de réflexions sont généralement venus parce qu'ils étaient appelés, plus ou moins directement, par les autorités du pays qui les recevait.

A un autre niveau, je crois qu'il faut lutter contre le clivage qui est souvent établi entre les droits civils ou politiques et les droits économiques. On dit souvent : « Seule doit être protégée la personne qui a quitté son pays parce qu'elle y était victime de la persécution politique. » Je ne le pense pas. Quelle qu'en soit la raison, une personne ne quitte pas son pays de son plein gré et, à ce titre, il faut considérer que le réfugié économique se trouve exactement dans la même situation que le réfugié politique. Qu'il fuie devant la persécution politique, devant un cataclysme naturel, devant la disette, ou devant la famine, il faut lui réserver exactement le même sort, sans tenir compte de la raison pour laquelle il a passé la frontière. Mais je pense que pour limiter l'ampleur des mouvements de populations, il ne ^{p.065} faut pas seulement se pencher du côté du pays d'accueil. La solution idéale consiste bien sûr à faire en sorte que les gens n'éprouvent pas le besoin de quitter leur pays et, pour cela, il faut réclamer impérativement l'exercice plein et entier du droit au développement. Si la personne ne voit plus ses libertés individuelles violées, si la personne trouve sur place ce qui est nécessaire à son développement physique et intellectuel, il est probable qu'elle aura très peu envie de partir définitivement ; elle se déplacera toujours pour des raisons

culturelles (et cela me paraît tout à fait normal), mais elle le fera dans un but temporaire et avec l'idée de revenir chez elle.

M. FRANCIS WOLF : Comme vous l'avez dit, les mouvements migratoires auxquels nous assistons depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale n'ont rien à voir avec les grands mouvements historiques, qui étaient souvent liés à des conquêtes, très souvent aussi à la faim. Les mouvements migratoires de l'après-guerre sont certes liés à la guerre, mais ils le sont aussi à la misère grandissante de très nombreuses régions du monde et au fait qu'une main-d'œuvre énorme est requise pour la reconstruction des pays dévastés, entraînant de nombreux groupes de travailleurs à s'installer, le plus souvent sans famille, en terre étrangère.

Ceci a transformé la structure de la population résidente de bien des centres industriels et a créé des sentiments extrêmement déplaisants, dangereux et injustes dans les populations locales, de sorte que le phénomène ne peut être considéré que comme étroitement lié à l'aberration que constitue la discrimination raciale.

Des solutions ont alors été trouvées sur le plan national comme sur le plan international. Mais ces solutions restent de portée limitée.

Vous avez évoqué l'œuvre de l'OIT, Monsieur le Président ; en effet, nous avons des conventions qui concernent les travailleurs migrants et qui leur assurent la protection et l'égalité des droits avec les autres travailleurs du pays lié par ces conventions. Les instruments dont il s'agit sont assez largement ratifiés et constituent une réelle protection, mais cette protection est relative : il s'agit uniquement du statut du travailleur, non de celui de la personne.

Dès lors, comme l'a dit le juge Kéba M'baye, ces mouvements doivent être contrebalancés par des développements intenses et des possibilités d'emplois dans le pays d'où ils émanent. Sur le plan technique, puisque j'ai parlé de l'OIT, je citerai l'exemple de « notre » Centre de perfectionnement professionnel et technique qui a été installé à Turin et qui a été précisément institué dans ce sens-là par le gouvernement italien, en accord avec l'Organisation internationale du Travail. Ce centre est destiné à former des techniciens des pays en voie de développement qui ont déjà acquis une base de connaissance dans leur propre pays grâce aux différentes équipes de coopération technique de la famille des

Nations Unies, mais qui viennent se spécialiser pour pouvoir, par la suite, former à leur tour des instructeurs dans leur propre pays. Voilà donc un modèle de programme qui ne représente qu'une catégorie de ce qui peut être entrepris pour revenir à un certain équilibre. Mais c'est, à mon avis, ce genre d'entreprise qui devrait être étendu à tous les secteurs et à travers le monde.

M. ERIK SUY : p.066 Pour ma part, je voudrais revenir sur la distinction entre les réfugiés et « les autres », entre ceux qui quittent leur pays pour des raisons politiques (droits de l'homme non respectés, conflits armés) et ceux qui le quittent pour des raisons économiques (sous-développement, famine,...).

M. le juge M'baye nous a dit tout à l'heure que les uns et les autres ne devraient pas être traités différemment. Je crois qu'il s'agit là d'un problème extrêmement grave. C'est en tout cas un dilemme pour le haut-commissaire des réfugiés de déterminer dans quelle mesure, et jusqu'où l'on peut étendre la notion et la définition du réfugié si l'on ne veut pas que tous ceux qui quittent leur pays pour n'importe quelle raison soient considérés comme des réfugiés au sens de la Convention de 1951. Je crois que certains développements dans cette direction sont assez dangereux.

Le juge M'baye a fait allusion au droit au développement, et je crois, en effet, que c'est grâce au développement économique des régions qui se dépeuplent et aux luttes contre les causes de la famine que l'on peut effectivement enrayer ces « autres » mouvements de population. Seulement, dans certains pays, on a eu recours récemment à d'autres méthodes : on a procédé à des expulsions massives ; et je ne suis pas certain que le monde entier ait vraiment conçu ces expulsions d'étrangers comme une violation flagrante des droits de l'homme et du droit international, en général. Il y a des doutes sérieux. Simplement, me semble-t-il, certains pays peuvent se permettre de telles méthodes alors que d'autres, qui voudraient bien le faire, hésitent évidemment.

Mme ANTOINETTE BÉGUIN : Je voudrais encore mettre l'accent sur le phénomène des migrations clandestines, car je crois qu'il s'agit là d'une catégorie de migrants qui sont particulièrement exploités et vulnérables, précisément parce qu'ils sont clandestins et échappent au contrôle qui pourrait permettre de leur assurer des conditions de vie et des conditions de travail

décentes. M. Wolf a rappelé tout à l'heure que des conventions avaient été adoptées par l'Organisation internationale du Travail sur les problèmes des travailleurs migrants, et il en est une en particulier, la plus récente (1975), qui s'attache à créer certaines règles concernant les migrations clandestines. Mais, hélas, je crois qu'il s'agit là d'une convention qui, jusqu'à présent, a reçu relativement peu de ratifications, une douzaine ou une quinzaine, qui émanent principalement de pays qui ne reçoivent pas un grand nombre de migrants. Pourquoi donc les Etats ne croient-ils pas nécessaire d'intervenir dans ce domaine ? On peut s'interroger et se demander si, finalement, il n'y a pas une certaine hypocrisie qui fait que, d'une part, ils prétendent renvoyer chez eux ces travailleurs clandestins (souvent sans beaucoup d'égards), mais que, d'autre part, ils ne s'engagent que fort peu à faire en sorte que ces mouvements de travailleurs clandestins soient supprimés ou que cette main-d'œuvre à bon marché et aisément exploitable ne soit plus disponible pour leur économie.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Je vous propose maintenant de passer aux questions qui nous ont été adressées p.067 par le public. J'ai cherché à les sérier suivant le type de problèmes qu'elles posaient : droits de l'homme, domaine Nord-Sud, disparité entre les Etats-nations de la communauté internationale, ONU, spiritualité ou religiosité, crises de sociétés, remise en question des valeurs existantes, etc.

La première est adressée au professeur Dupuy. Je la lis : « Vous avez mis en évidence le caractère inséparable de l'ordre et du désordre, désordre égale tension. Que pensez-vous du droit à la destruction des biens matériels que s'est arrogé l'ordre capitaliste dans un monde global où la faim règne encore ? »

M. RENÉ-JEAN DUPUY : Il est un principe bien connu du droit international, c'est que les Etats sont maîtres chez eux. Et on est toujours parti de cette hypothèse. Elle a même été renforcée par le fait que l'accession des pays du Tiers-Monde à l'indépendance les a conduits à exacerber leur volonté de récupération de leur souveraineté sur leurs ressources naturelles ; et il est bien certain que le droit des peuples à disposer de leurs ressources pour leur développement est acquis et reconnu à l'heure actuelle en droit international positif.

Ordre et désordre

Est-ce dire pour autant que tout Etat, et notamment les Etats riches qui disposent de nombreuses richesses, peuvent gaspiller ces richesses dans le but d'assurer une certaine rentabilité, un certain niveau des coûts et des prix sur le marché mondial ? Certainement pas ; et nous pouvons alors faire appel à la très classique théorie de l'abus du droit et au principe de la destination universelle des biens : des biens nous sont donnés et nous devons les utiliser, mais nous ne devons pas les détruire si nous n'en avons pas besoin car, au-delà de nous, la communauté a un droit éminent sur nos propres biens. Le fait que nous soyons souverains signifie que, dans l'ordre temporel, nous pouvons utiliser nos biens pour notre propre développement, mais nous n'avons pas le droit de les détruire. Nous avons l'*usus*, mais nous n'avons pas l'*abusus*. Nous pouvons vendre ces biens si nous ne les utilisons pas nous-mêmes — nous pouvons nous enrichir par la voie commerciale —, mais nous ne pouvons pas les éliminer. Dans un monde qui est rassemblé physiquement par le progrès des communications qui ont rendu les peuples interdépendants, il est certain que l'on ne voit pas comment un principe juridique pourrait aujourd'hui autoriser la destruction des richesses. Toute l'évolution du droit international actuel devrait aller dans ce sens — et je pense notamment à la Convention sur le droit de la mer — mais il faut reconnaître que, dans d'autres textes, le courant va exactement dans le sens opposé.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Les trois questions suivantes me paraissent toucher un peu le même problème, celui de la souveraineté.

1. « La notion d'*Etats dans la communauté internationale*, ne touche-t-elle pas une autre notion, très importante en droit international et en politique, celle de la souveraineté ? La conversion ne demande-t-elle pas le dépassement de la souveraineté pour résoudre certains problèmes ? Il y a des tentatives ^{p.068} mais il semble que les Etats n'y attachent pas encore assez d'importance. »

2. « Ne faudrait-il pas s'écarter de l'intérêt des Etats nationaux ? Ne faudrait-il pas réviser l'idée de la souveraineté nationale ? »

3. « Ne devrait-on pas cerner ici le problème de la communication (influence et relations interculturelles dans toutes les sphères de l'activité humaine, interprétation, information, etc.) ? Le problème le plus influent de notre ère ne

réside-t-il pas dans la psychologie de la communication entre les peuples (sous-entendu par opposition à celle qui s'établit entre gouvernements) ? »

M. RENÉ-JEAN DUPUY : Je crois qu'en ce qui concerne la souveraineté, il faut distinguer, comme les vieux juristes l'ont toujours fait, le droit de souveraineté et l'exercice du droit — ce qui rejoint ce que j'ai dit il y a quelques instants. La souveraineté est un principe auquel, on le comprend, les Etats sont attachés par tradition ; mais dans un monde qui, à l'heure actuelle, comprend une majorité considérable de pays en développement, il est vain d'espérer leur demander de renoncer à la souveraineté car, pour eux, psychologiquement, c'est retourner à l'asservissement. A ce niveau, la souveraineté peut donc être considérée comme un élément de leur personnalité retrouvée, de leur identité recouvrée et, dans ce sens-là, nous voyons la « face noble » de la souveraineté, qui est affirmation de soi, récupération de soi.

Mais l'autre face de la souveraineté, c'est l'exclusion de l'autre, la xénophobie, c'est-à-dire le retour de sentiments que les dimensions restreintes du monde actuel devraient rendre caducs et qui peuvent s'expliquer par le fait que nous continuons toujours à vivre comme il y a deux cents ans ou mille ans. Au sein de la communauté internationale, nous souffrons de la rémanence de l'état de nature. Nous vivons en communauté internationale et nous sommes toujours plongés dans l'impitoyable état de nature, avec des mentalités politiques archaïques. Voilà la distorsion fondamentale. Dès lors, la souveraineté peut être utilisée de façon abusive et son exercice peut être détourné des fins qui doivent être, selon moi, des fins d'intérêt général (Jean-Jacques Rousseau) ou de bien commun (saint Thomas).

Ceci m'amène à parler très rapidement du problème de la communication culturelle dont nous n'avons pas suffisamment traité et que l'on pourrait peut-être poser dans les termes suivants : est-ce qu'un Chinois, un Latino-Américain, un Africain et un Suisse lisent la Charte ou une résolution des Nations Unies de la même façon ? Certainement. Mais quel est exactement l'impact que ce texte produit dans leur culture lorsqu'ils s'accordent pour y adhérer ou pour le signer ? Est-ce qu'une marge de malentendus considérables demeure ? Ou au contraire, est-ce que, dans le domaine juridique ou dans celui de la conclusion d'un accord international, la convergence culturelle est suffisante ? Tel est le

problème. Je m'interdis ici de le traiter, mais il me semble qu'il faudrait l'approfondir.

Par ailleurs, lorsqu'on parle de communication entre cultures, je crois qu'il faut avoir en tête trois étages dans la notion de culture. Il y a d'abord, à p.069 l'origine, ce que l'on appelle en général « les valeurs » : l'idéologie, la religion — le cœur profond de la culture, la « culture originelle ». Puis il y a les conduites, les manières de vivre, les manières de sentir les choses. Et puis enfin il y a les produits, qui apparaissent dans les arts, dans l'industrie, dans la cuisine... Et lorsqu'on parle de communication culturelle, souvent, on se contente de dire : « la cuisine chinoise est excellente, les danseuses thaï sont ravissantes, l'artisanat latino-américain ne vaut pas celui de Haute-Volta ou du Sénégal », c'est-à-dire qu'on a une approche esthétique des échanges culturels sur un plan relativement superficiel. Et je crois que les hommes devront faire un effort de plus en plus grand avec le temps pour accéder au deuxième état, à celui non plus des produits mais des conduites, pour mieux se comprendre finalement au premier plan, qui est celui des valeurs.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : La question suivante est adressée au directeur général de l'ONU, M. Suy ; elle concerne les droits de l'homme : « Peut-on se contenter des rapports périodiques des Etats ayant adhéré à la Convention des droits de l'homme sur la manière de contrôler l'application de ces droits ; n'y a-t-il pas un grand fossé entre cette façade et la réalité ? »

M. ERIK SUY : J'ai dit que la mise en œuvre de ces rapports constituait pour nous une étape considérable, mais je ne doute pas que d'ici trente ans, on aura fait un autre pas en avant. On aura peut-être franchi le pas qu'ont franchi certaines organisations régionales en Amérique centrale et en Europe occidentale où il n'y a pas seulement la soumission des rapports mais où il y a la possibilité de déposer des plaintes individuelles. Notons que cette possibilité existe également dans le contexte des pactes civils et politiques. Plusieurs Etats ont accepté que des individus puissent porter plainte directement auprès du Comité des droits de l'homme. C'est un pas en avant. Les rapports périodiques ne cachent donc pas la réalité, pourvu qu'il y ait des experts suffisamment intelligents pour lire ce qui ne s'y trouve pas ou ce qui se trouve entre les lignes.

Ordre et désordre

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : La prochaine question est adressée au juge Kéba M'baye : « Comment arriver à la troisième génération des droits de l'homme si la plupart des Etats sont encore à la première ? Revenir à l'homme, c'est d'abord revenir à l'enfant et à l'éducation nationale que les pays lui donnent. Pourrait-on attacher plus d'importance à l'éducation que reçoivent ces enfants si l'on veut qu'un jour ils agissent en tant que citoyens du monde ? »

M. KÉBA M'BAYE : Comme je le disais tout à l'heure, il a fallu vaincre les féodalités pour arriver à la création de l'Etat. Je pense qu'il faudra vaincre les Etats pour arriver à la communauté internationale. On est arrivé, comme le disait M. Suy, à punir dans une certaine mesure les Etats pour les violations des droits de l'homme. C'est un pas. On peut citer p.070 d'autres exemples : il y a eu le procès de Nuremberg ; il y a eu ensuite toutes les conventions qui permettent aujourd'hui, de plus en plus, de se référer à l'homme. C'est encore un début. Nous sommes à l'époque paléolithique du droit international, nous arriverons un jour à l'époque historique et, évidemment, dans ce cheminement et cette volonté de retour à l'homme, l'éducation a une place de choix.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Je vous remercie. Plusieurs questions maintenant qui touchent l'ONU :

1. « N'est-il pas grand temps pour les Nations Unies d'instaurer un organe de coordination efficace coiffant les organisations humanitaires du système de l'ONU afin d'atteindre une plus grande efficacité, d'éviter le gaspillage et peut-être aussi de prévenir certaines catastrophes proprement humaines par une diplomatie active basée sur les principes humanitaires universellement admis ? »

2. « L'impuissance de l'ONU face aux conflits armés est un facteur de désordre, notamment si l'on considère son effet négatif et décevant sur l'opinion publique mondiale. Exemple récent : la guerre des Malouines. Qu'en pensez-vous ? »

3. « Si l'utilisation du terme communauté internationale est recommandée aujourd'hui, alors que les divers moyens de communication ont rendu les humains voisins sur le globe et ont donc accru la responsabilité de chacun pour l'ensemble des autres, pourquoi ne pas préciser que la préhistoire représente un

espace de temps cent fois plus étendu que l'histoire et que l'espace terrestre a été envahi et soumis par ceux qui ont tiré des armes destructrices de la poudre au lieu d'en faire, par exemple, des feux d'artifice à l'image de nos voisins asiatiques. Parmi les cinq grands possédant le droit de veto à l'ONU, trois (donc la majorité) sont Européens ou d'origine européenne. Les instances internationales siègent à New York, Genève et Vienne, c'est-à-dire dans des pays occidentaux, où des applications meurtrières des découvertes scientifiques sont mises au point pratiquement. »

4. « La terreur nucléaire entrevoit la destruction de l'humanité. En fait, une guerre à l'arme atomique se bornera vraisemblablement à un échange rapide de coups qui ne feront pas, comme on le dit, « sauter la planète ». Pour neutraliser un pays, il suffit de frapper sa capitale et ses grandes villes. L'Europe deviendra ainsi un champ de mines. Les vastes géographies des USA, et surtout de l'URSS, assureront à ces pays un certain avenir au-delà de la bombe. Mais des continents entiers — Afrique, Asie, etc. — subsisteront à peu près intacts. La question : la terreur nucléaire exerce-t-elle une vraie dissuasion pour ceux qui savent que les dommages seront énormes mais néanmoins limités et qu'une guerre nucléaire ne sera guère qu'une guerre conventionnelle seulement élargie ? »

M. ERIK SUY : Une brève réponse à la première question qui est probablement l'une des plus intéressantes et des plus actuelles que l'on puisse poser aujourd'hui.

p.071 Par la création, il y a quelques années, de ce qu'on appelle en anglais *United Nations Disaster Relief Organization Office*, il existe un organe qui se trouve à Genève et qui coordonne, au sein des Nations Unies, toutes les activités d'aide en matière de catastrophes naturelles ou bien de catastrophes qui sont le fait de l'homme. Je pense que la création de l'UNDRO est un premier pas.

Par ailleurs, en ce qui concerne l'aide humanitaire qui est fournie par le Comité international de la Croix-Rouge, il existe évidemment des contacts très étroits entre les différents organes des Nations Unies qui sont compétents en la matière.

M. FRANCIS WOLF : En réponse à d'autres problèmes soulevés par ces questions je vois deux points à préciser. Premièrement, il existe un contrôle d'application très strict des décisions et résolutions qui interviennent en particulier — je mets de côté les organisations régionales —, dans les institutions liées aux Nations Unies, au sein des Nations Unies elles-mêmes et dans les institutions spécialisées. Dans une organisation comme la nôtre (OIT), ce contrôle d'application comprend l'intervention d'éléments employeurs et travailleurs, qui sont donc non gouvernementaux. Il se fait ce qui est le principe général — par une commission d'experts. Ce contrôle est très sévère et a abouti à des modifications importantes, par exemple dans les pays où des atteintes avaient été portées à la liberté syndicale.

Deuxième point. A propos de l'impuissance du système de l'ONU dans les conflits, il y a effectivement beaucoup à faire pour contribuer à la pacification du monde à travers l'institution internationale. Cependant, prenons le cas de la guerre des Malouines, qui a été relevé. Elle a éclaté le 2 avril 1982 ; le 6 avril 1982, paraissait dans le Journal Officiel français une loi de ratification d'un instrument conventionnel révisant la convention franco-brésilienne sur la modification des frontières communes entre la France et le Brésil, conformément à un compromis d'arbitrage qui datait de 1906. Je cite cet exemple, qui est passé inaperçu, bien sûr, puisqu'il était moins éclatant que ce qui se passait dans les Malouines, parce qu'il montre un cas de règlement pacifique des différends et parce que je pense qu'une importance énorme doit être attachée à la recherche de ce type de procédures de règlement pacifique.

M. RENÉ-JEAN DUPUY : Je voudrais rejoindre sur un point ce que vient de dire Francis Wolf. Lorsqu'on envisage l'ONU comme un facteur de désordre, il faut tout de même bien se dire que l'ONU n'existe pas sans les Etats. L'ONU n'est pas une entité vivant par elle-même. Elle n'existe qu'à travers les Etats. Et, je crois qu'on ne peut pas occulter le maintien de la paix à travers le Conseil de sécurité et la place déterminante qu'y tiennent les Etats-Unis et l'Union soviétique, par une vision abstraite de l'ONU, prise en elle-même. L'ONU est extraordinairement transparente — on voit parfaitement les Etats qui s'affrontent derrière elle, ou en dehors d'elle —, et je crois à cet égard que c'est aux Etats qu'il faut demander des comptes.

p.072 Par ailleurs, pour répondre à la question sur la guerre nucléaire, je crois, en effet, que de nos jours, l'équilibre de la terreur n'est plus absolument crédible en raison des perfectionnements extrêmement rapides des armes dites classiques, qui commencent à approcher d'assez près les potentialités destructives des armes nucléaires. Nous disions : « Il y a la terreur à l'égard de l'arme ; donc on ne s'en servira pas ; donc, nous ne sommes plus terrifiés » ; grâce à la terreur, nous n'étions plus terrifiés. Aujourd'hui, cet équilibre est rompu et nous devons peu à peu nous faire à l'idée selon laquelle, tout compte fait, la dissuasion n'est plus totalement dissuasive. Dès lors, il faudrait espérer que nous puissions mener des combats de théâtre et non plus des combats de destruction massive, espérer que des armes nucléaires à portée plus restreinte et les autres armes nouvellement développées restitueraient au théâtre et au militaire, à la tactique et aux généraux, des moyens dont les armes massives semblaient les avoir dépouillés.

Mais il faut bien voir que ces perspectives qui, dans une certaine mesure, sont moins catastrophiques que d'autres, ajoutent néanmoins à l'angoisse du monde, parce que nous n'avons aucune expérience de ces armes nouvelles. Nous sommes dans une situation d'incertitude et même d'ignorance absolue, et je crois que c'est là un des facteurs fondamentaux du désordre actuel.

M. KÉBA M'BAYE : Juste une remarque sur l'inefficacité de l'ONU et sur la paix en particulier. Je crois que, pour qu'un organisme soit efficace, il faut qu'il soit créature de droit et créateur de droit. Or, si le Conseil de sécurité de l'ONU est créature de droit, il n'est pas créateur de droit. Et il ne le sera pas tant que les Etats ne le voudront pas, en particulier tant qu'il y aura le problème du veto.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : Les trois dernières questions touchent les dimensions spirituelles de ce débat.

1. « L'ordre n'est-il pas finalement d'essence divine, basé sur l'amour, la fraternité, l'humilité, la charité ? Pourquoi les organisations collaborent-elles si peu avec les grandes religions ? Est-ce cela la conversion dont parle le professeur Dupuy ? »

Ordre et désordre

2. « Comment verrait-on dans la communauté internationale la disparité possible entre l'ordre moral et l'ordre juridique ? Y a-t-il actuellement des inspirateurs d'un ordre moral international ? »

3. « Que penser de la montée de l'intégrisme religieux dans l'islam ? »

M. RENÉ-JEAN DUPUY : Les grandes religions ont certainement un rôle à jouer et le dialogue entre les religions peut se révéler efficace. Il est à l'ordre du jour depuis déjà près de vingt ans et il a trouvé dans la plupart des familles religieuses, des répondants et des hommes de bonne volonté qui étaient prêts à mener ce dialogue, sans rechercher une fusion de la communauté internationale (une communauté internationale ^{p.073} ne trouvera son salut que si elle est plurivocationnelle, c'est-à-dire si chacun reste ce qu'il est).

En effet, toutes les religions reconnaissent la dignité de l'homme. Une déclaration universelle islamique des droits de l'homme a été récemment adoptée, en 1981, dans un organisme tout proche de l'Unesco. Il y a une déclaration africaine des droits de l'homme. Il y a donc une rencontre possible entre toutes les cultures sur les droits de l'homme. Il y en a une sur la lutte contre la misère, il y en a une aussi sur la paix. Il n'est donc pas douteux que les grandes familles spirituelles puissent jouer un rôle à cet égard.

Mais je voudrais insister sur un point que nous n'avons pas suffisamment évoqué. C'est le rôle considérable des organisations non gouvernementales. A l'heure actuelle, elles se comptent par milliers et elles collaborent avec les organisations gouvernementales (notamment avec les Nations Unies et les institutions de la famille des Nations Unies). Les organisations non gouvernementales réalisent un effort prodigieux de coopération entre les hommes, au-delà des frontières, et elles sont en ce moment une des rares raisons d'espérance.

On a aussi posé la question de savoir si l'ordre était d'origine divine. N'étant pas théologien je ne suis pas qualifié pour répondre à cette question. Mais si l'ordre est d'origine divine, ce ne peut-être qu'un ordre qui fasse sa place à chacun. Car ou bien Dieu existe ou bien Il n'existe pas — vous avez à choisir —, mais s'Il existe, Il est universel comme Il est éternel. C'est pourquoi je vous disais hier soir qu'on a essayé de Le capturer tout au long de l'histoire, comme on a essayé de capturer l'homme et d'avoir chacun le sien. Mais, en fait, le Dieu

que les hommes peuvent découvrir, est un Dieu qui exclut l'appropriation exclusive.

Je ne suis pas qualifié pour répondre à cette question. Mais si vous vous intéressez au problème de la disparité de l'ordre intellectuel, la façon de penser et de réfléchir, et les problèmes de l'ordre et du désordre je peux, en revanche, vous indiquer le dernier livre de Jean Onimus qui s'intitule *Les dimensions du changement* et qui a été publié aux éditions Desclée de Brouwer, en 1983. Vous trouverez dans ce livre ce que je crois pouvoir définir comme une mise au point d'une lumineuse clarté sur la plupart des problèmes de l'affrontement de l'ordre et du désordre et du dépassement de ces ambiguïtés.

PRINCE SADRUDDIN AGA KHAN : A propos de la question sur la montée de l'intégrisme religieux dans l'islam, je pense que l'on peut certainement y voir, actuellement, un facteur de désordre, pour toutes sortes de raisons qu'il serait trop long d'analyser ici. Je pense qu'il s'agit d'une réaction à un processus de modernisation et d'occidentalisation qui a échoué. En effet, que ce soit en Iran, au Proche-Orient ou en Afrique du Nord, il est évident que, quand la modernisation échoue, c'est-à-dire quand les valeurs d'occidentalisation et d'eupéanisation, qui sont un héritage d'un passé souvent colonial, truffé d'injustices, de tensions et de polarisation s'effondrent, l'ensemble de la population cherche toujours, avec les chefs spirituels traditionnels des communautés rurales et p.074 urbaines, à retourner aux valeurs anciennes, aux valeurs traditionnelles, ou aux valeurs fondamentales.

C'est ainsi qu'on assiste dans l'islam à la poussée militante du fondamentalisme, dont on retrouve également des traces dans les sociétés occidentales (notamment dans ce milieu qui a été défini comme néo-conservateur aux Etats-Unis et qui a beaucoup d'influence sur la politique aussi bien intérieure qu'étrangère).

Cependant, je pense qu'il s'agit d'un mouvement de pendule qui, inévitablement, va toujours vers les extrêmes, et qu'un jour ou l'autre, on assistera de nouveau à une sorte d'équilibre, à un retour à une certaine modération dans laquelle il faudra bien trouver un compromis entre les progrès de la révolution technologique industrielle moderne des pays de l'hémisphère Nord — qui ont cherché à dominer les pays du Tiers-Monde et notamment les

Ordre et désordre

pays musulmans — et ce fondamentalisme, même si celui-ci peut paraître, à certains égards, rétrograde et non conforme aux réalités de notre temps.

Nous touchons à la fin de ce débat. Je voudrais vous remercier de vos questions qui ont été stimulantes et conclure par une citation de Confucius :

Les anciens qui aspiraient à illustrer la vertu à travers leur empire commencèrent par mettre bon ordre dans leurs propres Etats. Souhaitant mettre bon ordre dans leurs Etats, ils réglèrent tout d'abord leur vie familiale. En voulant régler leur vie familiale, ils cultivèrent d'abord leur propre personne. En souhaitant se cultiver, ils développèrent d'abord la droiture dans leur cœur. Souhaitant développer la droiture dans leur cœur, ils recherchèrent d'abord la sincérité dans leurs pensées. Souhaitant être sincères dans leurs pensées ils élargirent d'abord le champ de leurs connaissances, car la connaissance repose sur la recherche. La recherche ayant été accomplie, la connaissance devint complète. La connaissance devenue complète, leurs pensées devinrent sincères. Leurs pensées devenues sincères, leurs cœurs devinrent droits. Leurs cœurs devenus droits, leurs personnes devinrent cultivées. Leurs personnes, devenues cultivées, leurs vies familiales devinrent bien réglées. Leurs vie familiales étant bien réglées, leurs Etats furent bien gouvernés. Leurs Etats étant bien gouvernés, l'empire dans toute son étendue devint serein et heureux.

Souhaitons qu'il en soit ainsi pour la communauté internationale !

@

ORDRE ET FUREUR DANS L'ACTE D'ÉCRIRE ¹

INTRODUCTION

par Jean Starobinski
professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Genève

@

p.075 L'œuvre très ample de Michel Butor est une invention d'ordres successifs résolument au pluriel. L'essor qu'a pris cette œuvre depuis une trentaine d'années est celui d'un univers en expansion, en constant changement, intégrant des éléments de réalité contemporaine, de mémoire culturelle, d'imagination libre, sans cesse renouvelés, toujours soumis à un principe rigoureux d'organisation, mais à un principe d'organisation qui ne reste jamais le même et qui n'en a jamais fini de se réorganiser lui-même. L'expansion s'est effectuée en toutes directions : je ne veux pas parler seulement des « genres » littéraires — roman, poésie, critique, récit de voyage, théâtre, opéra, dialogue, conférence (la conférence est aussi un genre littéraire) — dont Butor a profondément remanié et réaménagé les structures ; je pense aussi aux espaces géographiques et historiques, aux domaines du savoir, à l'ensemble des arts d'autrefois et d'aujourd'hui (de la préhistoire à la modernité), aux couches psychologiques (jusqu'au « quadruple fond » où circulent les rêves), tout cela mobilisé par une connaissance joyusement encyclopédique, et mis à la disposition d'un désir inapaisable, qui parvient à tout ressaisir pour tout transformer. — Architecte de mots et de pages, il n'est pas surprenant qu'il se sente particulièrement à l'aise quotidiennement dans des vêtements de travailleur. (Ainsi apparaît-il, mais glabre encore, non loin de l'Université de Genève, parmi les statues du rond-point de Plainpalais). En une époque où l'entropie s'accroît, où les langues, guettées par l'amorphe, s'appauvrissent, Butor est un constructeur de richesses ; il oppose résistance à l'ordre pauvre ; il est notre grand inventeur de formes fixes, mais de formes fixes d'usage unique, aussitôt supplantées par de nouvelles productions. Or ce goût de construire n'est pas gratuit ; il est lié, chez Butor, à une revendication

¹ Le 20 septembre 1983.

Ordre et désordre

vitale. Il s'agit pour lui de combattre ce qui se p.076 fige et s'immobilise ce qui s'oppose à la circulation de l'amitié, ce qui nous isole, ce qui nous maintient captifs dans la satisfaction inerte. Et l'invention des nouveaux organismes de langage, ce jeu sérieux qui est un apprentissage de la liberté, ne peut aller sans une part de fureur (une fureur apparentée aux fureurs platoniciennes, donc chargée d'amour, d'ivresse et de compréhension) qui tend à abolir les ordres littéraires préconstitués, lorsque ceux-ci ne répondent plus adéquatement à la nouvelle complexité du monde. Et j'ajouterai que la fureur, dans sa radicalité exigeante, n'épargne pas les formes antérieures de l'écriture butorienne. Elle implique sacrifice et dépassement.

Au temps du « nouveau roman », Butor a, dans des livres devenus classiques, donné forme de récit au motif de la *totalité inachevable*. Cette forme ouverte est celle de la galaxie Butor tout entière. On y distingue, certes, des ensembles stabilisés ; les romans (de *Passage de Milan* à *Degrés*) ; les cinq volumes de *Répertoire* ; les quatre volumes de *Matière de rêves*. Mais d'autres ensembles sont en formation, d'autres groupements ou regroupements s'annoncent. Je n'essaierai pas maintenant d'en faire le relevé. Citer simplement les titres de tous les ouvrages de Butor serait empiéter coupablement sur son temps de parole. Citer les exégèses publiées serait encore aggraver mon cas. A travers les universités du monde entier, les « butorologues » sont à l'ouvrage. Mais l'œuvre de Butor, Dieu merci, progresse bon train, devance les commentaires, les élude, sans se laisser rejoindre.

Cher Michel Butor, je ne voulais, dans ces quelques mots d'introduction, que souligner les motifs qui vous qualifient si exceptionnellement pour parler sur le sujet proposé cette année par les Rencontres Internationales. Il y a seize ans, en 1967, vous participiez aux Rencontres qui traitaient de *l'Art dans la société d'aujourd'hui* : je me souviens de votre intervention, qui ouvrait le débat consacré à la conférence de Theodor Adorno. Ce soir et demain c'est votre exposé qui servira de point de départ à la discussion.

@

MICHEL BUTOR Né à Mons-en-Barœul, dans le nord de la France, en 1926. Après des études de philosophie à la Sorbonne, il s'est tourné vers l'enseignement de la langue et de la littérature françaises qu'il a pratiqué dans de nombreux pays.

Docteur ès lettres, écrivain et pédagogue, Michel Butor a parcouru le monde ; de cette large culture est née une œuvre littéraire féconde et variée. Il est l'un des chefs de file du nouveau roman français, et son œuvre d'écrivain est connue bien au-delà des milieux spécialisés. Son nom est étroitement associé à l'histoire de la littérature contemporaine. *L'emploi du temps*, *Passage de Milan*, *La modification* (prix Théophraste Renaudot en 1957), appartiennent aux classiques du nouveau roman et marquent les étapes d'une recherche qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Parallèlement à son œuvre romanesque, Michel Butor se fait connaître comme essayiste et comme critique littéraire, théâtral, musical et de beaux-arts dans des œuvres comme *Répertoire*, *Histoire extraordinaire*, *Essai sur les essais* ou *La rose des vents*. A côté de publications aussi nombreuses que diverses, il poursuit enfin une carrière d'enseignant, notamment dans plusieurs universités américaines, puis à Nice, enfin à Genève à la Faculté des lettres où il a été nommé professeur de littérature française moderne en 1975.

CONFÉRENCE DE MICHEL BUTOR

pour les étudiants de Louisville, Kentucky

@

1. Les frères ennemis

p.077 La page imprimée, la colonne de texte est ce qui se présente le plus naturellement à l'esprit lorsque nous cherchons une image de l'ordre. Nous pouvons certes estimer qu'à l'intérieur c'est malheureusement fort désordonné, ou au contraire nous féliciter d'y voir une superbe fureur se manifester ; mais pour pouvoir nous atteindre celle-ci aura dû passer par cette figure à tant d'égards si remarquablement régulière : lignes bien horizontales, de même longueur pour la plupart, composées des vingt-six lettres de notre alphabet, certaines beaucoup plus fréquentes que d'autres, des dix chiffres et de quelques signes de ponctuation, l'ensemble de ces

Ordre et désordre

marques obéissant à des normes que contrôle le caractère typographique.

Désordre implique ordre, il n'est souvent que l'ombre de celui-ci, la déception de le voir inobservé ou impossible, sa nostalgie ; lorsque le désordre devient fureur contre un faux ordre, il lui faut s'organiser, s'ordonner pour vaincre son adversaire, le dénoncer comme désordre ou, pour le moins, ordre insuffisant. A travers ^{p.078} l'ordre de l'écriture, s'il est normal qu'un ordre soit proclamé, la fureur aussi peut agir pour détruire son faux-semblant et, si elle est elle-même suffisamment ordonnée, le remplacer par un autre dont elle a donné le premier exemple. Mais je laisse à d'autres pour l'instant l'étude de ce couple dans le résultat de l'écriture pour examiner la façon dont il est impliqué dans le processus même qui mène au texte.

On l'imagine fort bien : des textes qui nous frappent par leur violence ont pu être rédigés dans le plus grand sang-froid ; inversement, telles grandes odes qui célèbrent un ordre établi, et surtout les prophéties fondatrices qui ont permis de l'établir, ont dû exiger une telle mobilisation d'énergie, un tel orage nerveux que leurs auteurs ont dû parfois frapper leurs contemporains comme étant possédés par quelque démon. C'est la fureur poétique des anciens.

Pourtant il est probable qu'à partir d'un certain niveau de conscience et d'organisation le processus d'écriture et son humeur s'inscrive dans son résultat. Si le texte nous propose un ordre simple et surtout conforme à ce qui est déjà reconnu comme ordre, il pourra avoir été produit sans grande secousse : c'est l'ordre engendrant l'ordre similaire ; mais aussi sans grand calcul, donc dans une sorte de paisible demi-sommeil. Si par contre il

Ordre et désordre

nous propose une violence déjà identifiée comme telle par l'ordre établi, donc remplissant à l'intérieur de celui-ci une case déjà prévue, il pourra être le résultat d'une suspension provisoire de tel contrôle, d'une crise qui n'implique pas vraie mise en cause de l'ensemble. Ce sera la production violente d'un texte violent. Ici c'est une région de tolérance, la dose de désordre admissible à l'intérieur même de l'ordre établi, suffisamment souple pour pouvoir s'illustrer, se détendre dans une sorte de carnaval. Une telle explosion suspend quelques règles, mais respecte toutes les autres, et surtout ne met pas en question l'articulation de ce qui est considéré comme ordre et comme désordre. Elle peut bien être vécue comme explosion, mais il est possible de la mimer, de la déduire : on est tranquillement furieux selon les règles.

Les choses changent lorsque la fureur s'en prend véritablement à l'ordre établi, quand c'est celui-ci qui l'a provoquée par ses contradictions ^{p.079} et insuffisances. Car ceux qui le respectent, et il faut comprendre que c'est la quasi-totalité de la société, et à bien des égards l'écrivain, le furieux lui-même, vont voir dans cette mise en question le danger d'un désordre purement négatif : gâchis, perte de temps, cafouillage qui ne ferait qu'accentuer ces insuffisances et contradictions sans rien résoudre, et contre lequel il faut se défendre. Dès qu'une fureur sérieuse commence à s'amasser en quelque point, l'ordre est alerté, et cette fureur ne pourra dès lors se manifester qu'en s'organisant. Elle sera condamnée à être efficace et donc à ruser, à méditer des stratégies, à étudier l'ordre ancien pour en utiliser toutes les vertus, même celles dont il n'avait pas besoin, en le faisant évoluer vers un ordre plus riche et plus souple qui n'aura pas les mêmes inconvénients.

Ordre et désordre

Certes le furieux cherchera par tous les moyens à conserver au moins certaines apparences de l'ordre ancien, question souvent de vie ou de mort, mais sa fureur l'amènera à le bouleverser plus ou moins sournoisement dans sa conduite même. C'est celle-ci qui lui permettra de se détacher suffisamment de l'état antérieur pour le connaître et se servir de certains de ses organes au moins, mais ce sont aussi les nouvelles structures qu'il commencera d'explorer qui lui rendront la situation préalable particulièrement odieuse. La fureur ne peut installer son nouvel ordre qu'en se manifestant elle-même contre l'un de ses aspects, son avant-coureur.

2. De l'ordre dans l'ordre

Mais avant de nous glisser derrière l'écrivain pour regarder par-dessus son épaule, il convient d'interroger d'un peu plus près ce mot « ordre » qui semble si clair, le modèle même de la clarté, mais qui en fait comporte bien des significations différentes, lesquelles, si l'on n'est pas capable de retrouver ce qui les relie, risquent de provoquer dans nos conversations et recherches les pires malentendus. Le terme même est fauteur de désordre.

Laissant de côté pour l'instant les langages techniques, qu'ils soient mathématiques ou philosophiques, pour m'en tenir aux usages les plus courants avec toutes les expressions qu'ils proposent, je ^{p.080} constate que l'ordre s'oppose d'abord au désordre comme quelque chose de positif, d'éminemment désirable. Ainsi lorsque nous disons : « Tout est rentré dans l'ordre. » Il s'agit donc du paradis. Mais comment est-il possible alors que s'arme contre celui-ci une fureur destructrice et, nous l'avons vu, constructrice aussi ? C'est que cet ordre paradisiaque n'existe pas à proprement parler. Celui que nous connaissons,

Ordre et désordre

celui dans lequel « tout va rentrer » après la crise, n'est qu'un pis-aller. C'est un ordre qui recèle du désordre. Il n'y a que quelques parties claires, le reste est obscur.

Ce qui amène inévitablement la deuxième acception du terme, à savoir le commandement, ce à quoi l'on doit obéir, et que cela vous plaise ou non. Dans la vision médiévale du monde, Dieu est la clarté (éblouissante pour la faiblesse de nos yeux), l'ordre même ; le ciel, considéré comme sa demeure, nous donne l'image d'un ordre presque pur dans les mouvements des astres, ordre qui va se compliquer et s'obscurcir singulièrement pour les astronomes plus récents qui voudront y regarder de plus près, mais qui faisait entendre alors, dans l'échelle d'observation où l'on restait, une incontestable musique. Plus on descendait vers la Terre, plus les choses devenaient confuses ; et c'est pourquoi les hommes, dans leurs ténèbres, leur désarroi, avaient besoin qu'on leur donnât des ordres.

Le roi était ainsi un représentant de Dieu sur la Terre. Les êtres formaient une chaîne au long de laquelle le don de l'ordre pouvait ruisseler. Au paysan, au fantassin qui ne savait que faire, qui hésitait dans son obscurité, l'ordre de son seigneur ou de son officier apportait la lumière. C'est bien cette cascade de l'ordre médiéval que s'efforce d'imiter l'armée napoléonienne, modèle à son tour de toutes les armées actuelles, avec son impérieuse discipline, son impressionnante hiérarchie, son ruissellement de l'ordre à sens unique. Mais l'ordre sur la Terre ne pouvant être au mieux qu'une imitation lointaine et imparfaite de celui qui règne dans le ciel, ou qui régnera dans la Terre glorieuse une fois son histoire terminée, il arrive hélas trop souvent que certains maillons de cette chaîne se corrompent. Il arrive que l'on fasse erreur sur la personne du roi.

Ordre et désordre

p.081 L'Europe traditionnelle, jusqu'à la Révolution française au moins, croit à la valeur de la filiation : la qualité se transmet par le « sang » ; le fils a vraisemblablement les mêmes vertus que son père, ce qui lui permettra de tenir les promesses de celui-ci, les paroles pouvant ainsi durer à travers les vicissitudes des corps. Mais si la reine est infidèle, le désordre s'insinue dans la maison royale sous la figure du bâtard, maillon pourri de la chaîne de l'autorité. Indigne de succéder à celui qui n'est son père qu'en apparence, ses ordres vont multiplier le désordre. Le royaume va s'éloigner de plus en plus de son modèle céleste. Pour obéir à l'ordre divin il sera nécessaire de désobéir aux ordres du faux roi jusqu'au moment où on réussira à l'éliminer, à le remplacer par un prince véritable, de sang royal ou non (il peut être le fondateur d'une nouvelle dynastie), et c'est alors seulement que tout rentrera dans l'ordre.

Shakespeare nous montre ainsi les mauvais rois, bâtards ou usurpateurs, provoquant les fureurs qui vont les détrôner. Celui qui est par tromperie dans la position de donner des ordres, même s'il n'en est pas directement responsable, même s'il n'en sait rien, ne peut que tenter de perpétuer le mensonge qu'il incarne. Parfois une fureur le prend ; faisant émerger des volcans, il entre en éruption lui-même, cataclysme qui le condamne : c'est la terreur, le massacre, les polices criminelles ; il se démasque. Bientôt même le plus humble comprend que ce n'était qu'apparence d'ordre. La folie des puissants du jour allume les saintes colères. L'ordre mauvais se déchire à tel point qu'il donne lui-même des armes aux révoltés pour le défaire.

Cette notion de la chaîne des autorités ou des êtres nous amène à une troisième acception, celle que nous propose

Ordre et désordre

l'arithmétique élémentaire avec son nombre ordinal qui peut nous conduire jusqu'aux modernes ordinateurs. Le nombre cardinal nous présente les éléments tous ensemble. Si l'on nous dit « trois pommes », nous nous les figurons en même temps, mais si l'on nous parle de la troisième, elle vient après les deux autres. L'application par excellence de la séquence des nombres ordinaux aux relations entre les hommes, c'est la linéarité du discours et surtout la ligne d'écriture. Dans la hiérarchie médiévale, ce qui est écrit implique irréversibilité ; l'écrit c'est la loi, comme nous le montrent par tant d'expressions les ^{p.082} grandes religions du livre : judaïsme, islam, chrétienté. L'idéal de cette écriture de la loi, c'est qu'elle reproduise le ruissellement de l'ordre depuis son origine divine jusqu'à ses conséquences actuelles ou futures. C'est pourquoi tant de livres sacrés, leurs imitations ou leurs parodies, commencent par des généalogies.

L'ordre rayonne d'un foyer unique, mais les chaînes se démultiplient à chaque relais. Idéalement, pour chacun des fidèles, au double sens de féal et de croyant, l'ordre qu'il reçoit est l'extrémité d'une ligne qu'il peut remonter d'étape en étape sans qu'il y ait pour lui le moindre problème de bifurcation. Ces lignes se rejoignent en Dieu. La linéarité de l'écriture apparaît comme la figure même d'un ordre bien établi. Mais comme certains maillons sont pourris, notre fidèle va se trouver souvent devant des bifurcations dramatiques. Sa propre ligne ne fonctionnant plus, il lui deviendra nécessaire de se renseigner sur ce qui se passe à côté. Ses voisins ont-ils le même problème ? Jusqu'où nous faut-il remonter pour débusquer l'origine du mal ? Le discours alors ne peut plus se cantonner dans la linéarité qui proclame que l'ordre est déjà établi et qu'il suffit donc d'obéir, mais va se déployer en

Ordre et désordre

tableaux, descriptions, enquêtes, parce que l'on est à la recherche d'un ordre et que l'on est bien obligé de considérer que l'on doit être soi-même au moins en partie l'origine de cet ordre, que la chaîne qui descendait jusqu'à soi, passe maintenant par soi pour remonter.

Ainsi la linéarité de l'écriture et du discours a partie liée avec la fermeture d'un ordre établi menacé qui se défend contre les fureurs qu'il secrète lui-même, et sa mise en question s'avère comme révolutionnaire (on retrouve ici l'étymologie géométrique de ce mot), surtout quand on est obligé de considérer, comme c'est notre heureux lot de modernes, que l'illusion du modèle céleste souvent si contraignant est désormais dissipée, que les chaînes des êtres ont toujours des maillons pourris, et même qu'il y a toujours quelque pourriture dans les maillons les plus sains, donc que toute organisation pyramidale à hiérarchie à sens unique de haut en bas, comme toutes les armées du monde, est toujours fauteuse de désordre.

Les insuffisances de l'ordre établi obligent le fidèle à prendre du recul, à quitter la singularité de sa ligne pour examiner le spectacle ^{p.083} qui l'entoure, à chercher quelque belvédère pour en contempler le panorama. Cela nous amène à une dernière acception du mot « ordre », dernière seulement pour cet exposé, laquelle appartient certes à des mathématiques un peu plus élevées, mais est adoptée par le langage courant : c'est la notion d'ensemble d'éléments suffisamment vaste pour en inclure un autre qui va fonctionner comme cas particulier ou détail, ce que nous entendons par des expressions comme « dans un autre ordre d'idées, c'est une valeur ou une grandeur d'un autre ordre, etc. », qui d'ailleurs nous fait retrouver la signification d'où nous étions

partis, ce que l'on contemple, ce qui nous satisfait, ce en quoi nous désirons vivre. Le sujet qui se révolte contre son mauvais roi est obligé pour venir à bout de ses difficultés de passer à des considérations « d'un autre ordre », donc d'inclure sa ligne et lignée personnelle dans une interprétation de l'histoire.

3. La séance d'écriture

Regardons maintenant par-dessus l'épaule de l'écrivain, et d'abord pendant la séance même de l'écriture, c'est-à-dire dans cette période relativement continue, de quelques minutes ou de quelques heures, pendant laquelle on passe d'une page blanche à une page couverte de texte. Le but poursuivi est d'arriver à un résultat suffisamment ordonné pour qu'il puisse être lu par autrui, publié même.

Je suis en train d'écrire un texte qui devra pouvoir être lu de la première à la dernière ligne, se conformant ainsi à cet idéal de linéarité dont nous avons vu les limites. La relation la plus simple entre ce produit et sa production, c'est que l'écriture se réalise dans l'ordre même de la lecture projetée. J'ai dit cette conférence avant de l'écrire ; mes phrases se sont suivies. Le son de la précédente s'éteignait pour laisser place à la suivante. Quelle tranquillité que d'écrire ainsi ligne après ligne de haut en bas sans jamais retourner en arrière ! On en rêve : ne pourrait-on, lorsqu'on vous demande un texte, ouvrir en soi une sorte de robinet, et laisser le discours déposer son fil comme un ruisseau calme ? Certains écrivains, parfois d'une admirable violence, ont réussi ce tour de force. Ainsi Benjamin Péret, en plein milieu d'une réunion bruyante du groupe surréaliste ^{p.084} au Cyrano ou à la Promenade de Vénus, prenait un morceau de papier, inscrivait une

Ordre et désordre

première, une deuxième et jusqu'à une dernière ligne sans la moindre rature. Et c'était fait : le poème était là, brûlant, à s'en illuminer mais n'y plus toucher.

Dans cette écriture linéaire où l'on « s'interdit » de revenir sur ce qu'on a déjà écrit, on reconnaît l'idéal de l'écriture automatique telle qu'elle a été préconisée par André Breton. On voit en quoi elle peut constituer un précieux instrument d'exploration de certains envers de l'ordre établi, donner voix à certaines de ses niches ou poches de fureur, mais on sent aussi ses limites. Breton lui-même nous avoue qu'il ne lui a été possible de se rapprocher d'une telle pratique que lors de la rédaction avec Philippe Soupault des *Champs magnétiques*, et dans une moindre mesure quand il a rédigé *Poisson soluble*. S'il a eu tant d'amitié et d'admiration pour Péret, ce que certains autres de ses proches avaient quelquefois du mal à comprendre, c'est que chez celui-ci presque seul, après l'éloignement de Desnos, l'écriture automatique pouvait être considérée comme naturelle, ce qui est profondément lié aux aspects populaires, folkloriques de cette poésie méconnue, aussi bien dans l'invective que dans la comptine ou la déclaration d'amour.

Breton, lui, ressentait durement, comme la plupart d'entre nous, la difficulté d'écrire. Il avait à se battre contre son texte ; il ne pouvait diriger la fureur uniquement vers l'extérieur, il était furieux contre lui-même, contre son incapacité, ses insuffisances. Alors, que de ratures ! Le mot que l'on cherche ne vient pas. On essaie quelque chose. Non, cela ne va pas. Essayons ceci. Et voici trois fois, dix fois que l'on revient sur son texte. La figure que ce brouillon propose s'éloigne de plus en plus de cette propreté qu'il faudra bien s'efforcer d'atteindre en recopiant.

Ordre et désordre

Mais ce n'est pas seulement le mot auquel j'en étais arrivé qui me fait faux bond : je m'aperçois que deux lignes plus haut, je me suis rendu coupable d'une faute d'orthographe que mon instituteur d'antan n'aurait certes pas tolérée, mais il y a plus grave, ce mot n'est certainement pas celui que je voulais mettre, c'est un lapsus. Je me relis. Je me reprends. Je change telle proposition de place. J'enlève un paragraphe entier. Mais alors entre ces deux-là il faut absolument ^{p.085} rajouter quelque chose. Ainsi la page se couvre dans certains cas d'un tourbillon graphique qui peut atteindre une valeur plastique et émotionnelle comparable à certaines toiles de Pollock.

Deux auteurs sont particulièrement spectaculaires à cet égard : Dostoïevski, ce qui ne surprend pas, étant donné le caractère tourbillonnaire et furieux de certains de ses personnages, la construction tournoyante de ses grands romans, mais aussi Flaubert, ce qui peut surprendre ceux qui ont gardé de cet auteur une image de manuel scolaire, incapable de percevoir au-delà de la surface très ordonnée, aussi « polie » que possible, même si ce polissage stratégique préserve soigneusement certaines figures, la prodigieuse hargne qui se camoufle sous l'impersonnalité cherchée. Dans sa correspondance, lorsqu'il commence à préparer *Bouvard et Pécuchet*, il espère avoir encore le temps de « déverser tout le fiel » qu'il a accumulé contre la société contemporaine. Dans ses brouillons s'inscrit, se donne libre cours et se calme cette effervescence.

A l'opposé de l'écriture ligne à ligne, le brouillon absolu réaliserait une simultanéité complète de toutes les parties de la page, de tous ces mouvements extrêmement complexes qui la parcourent. Un tel travail sur le texte va accentuer les retours en

arrière dans la lecture, donc suspendre l'illusion de la linéarité avec tous les ordres établis qui s'y attachent. La longue phrase peut produire ce résultat, et toute prosodie régulière, toute forme fixe aussi ; mais la prise de conscience de ce phénomène amènera la recherche d'organisations de la page différentes de cette colonne du temple de l'autorité qu'est la justification habituelle, montrant que ce dessin n'est qu'une possibilité parmi d'innombrables autres dont les partitions musicales et les affiches comme l'a si bien vu Mallarmé, la peinture pour Apollinaire, nous donnent déjà tant d'exemples. On passe là à un « autre ordre » d'écriture qui permet d'analyser plus aisément les figures complexes qui fonctionnent déjà dans certains textes aux apparences les plus sages. L'utilisation des digues, barrages, canaux, cheminées permet à la fureur d'atteindre son plus haut degré de morsure et d'engrenage ; les canaux anciens servent quelquefois, dans certains cas il faut bien construire d'autres machines.

4. Construisant la Babel du temps

^{p.086} S'il est assez rare de rencontrer des écrivains qui rédigent mot après mot sans repentir, il est plus fréquent d'en trouver qui travaillent durement, fiévreusement, furieusement chaque page, mais qui, cette page finie, n'y reviennent plus. Pourtant là encore, pour la plupart, il faut recopier, recommencer, cent fois sur le métier remettre notre ouvrage.

Ce n'est pas seulement sur ce que je viens d'écrire il y a quelques minutes qu'il me faut revenir, mais sur ce que j'ai écrit hier, la semaine précédente. Il faut tout de suite remarquer que de tels retours à plus ou moins long terme impliquent un degré de conscience organisatrice assez élevé. Il faut avoir une vision

suffisamment claire de l'ensemble dans lequel on se meut pour pouvoir retrouver ce que l'on cherche, y changer ce qu'il faut, et en même temps encore bien souple pour pouvoir y changer quelque chose ; autrement le texte serait déjà pétrifié.

Le tourbillonnement de l'écriture traverse ainsi la distinction des séances, enjambe ce qui les sépare. Un tel travail de relecture, de rumination, produit de remarquables structures manuscrites : inscriptions marginales chez Montaigne, « béquets » chez Proust. Même celui qui travaille page par page, pour un texte d'assez longue haleine, doit avoir avant de commencer la première quelque idée de ce qu'il va faire, qu'il précise souvent par plans, schémas, arbres généalogiques ou cartes de géographie. Il peut arriver qu'avant de s'attaquer à la rédaction de la première phrase, on ait déjà travaillé sur l'ouvrage pendant des mois, amassant de la documentation, essayant des structures. En tout cas, il faut conserver tout au long, un souvenir suffisamment précis de ce que l'on a déjà fait.

Je me souviens d'une conversation avec Roland Barthes sur ces problèmes d'organisation de l'écriture. Il savait bien que je faisais beaucoup de plans, d'algèbres, de maquettes, de modèles réduits pour mes textes. Lui, me disait-il, n'en faisait jamais ; par contre il préparait la répartition de son temps sur son agenda, décidant que pour telle préface promise il passerait par exemple tel après-midi à relire tel ouvrage, prévoyant tant d'heures pour les affres du premier jet, réservant la semaine suivante pour la mise au point. L'organisation ^{p.087} du texte est une organisation du temps pendant lequel on produit ce texte, et la disposition tourbillonnaire des brouillons dostoiewskiens ou flaubertiens est une inscription dans l'espace d'un tourbillonnement dans le temps.

Ordre et désordre

Les structures en question sont en fait un moyen d'introduire une conscience du temps et une navigation en lui toutes neuves. De même que la page blanche apparaît comme espace « pur », comme réserve, lieu quasi sacré, séparé du désordre général par sa clarté rectangulaire, de même le temps de l'écriture se présente au-delà de son découpage en séances comme retraite alchimique s'opposant à l'ennui quotidien, donc modèle par rapport à celui-ci. Nombreux sont les écrivains encore aujourd'hui qui veulent que leur page écrite reste aussi « blanche » que possible, et donc que leur temps d'écriture soit « hermétiquement » séparé de celui dans lequel ils mangent, boivent, dorment et gagnent leur vie. Mais s'il est évidemment nécessaire de garantir certains murs pour pouvoir travailler en paix à quelque grand œuvre, le laboratoire ne peut s'établir que par rapport à la maison.

5. L'écriture dévorante

Si le temps de l'écriture peut être considéré comme utopie par rapport au reste du temps, figure d'un état futur de la société et des choses, il est, dans la plupart des cas, impossible de laisser ces deux régions vraiment séparées. Le genre littéraire, le type de livre que l'on écrit, dépend de la façon dont on organise son temps d'écriture, mais celui-ci est en quelque sorte dérobé au reste, et c'est finalement la façon dont on le dérobe qui va commander le genre littéraire ou être commandée par lui.

Lorsque Roland Barthes organise son agenda pour l'écriture de tel texte précis, il faut bien qu'il tienne compte de rendez-vous professionnels ou personnels : dentiste, impôts, comité... C'est tout cela qu'il faut organiser. Pendant un repas, alors que les préoccupations devraient être tout autres, tout d'un coup l'œuvre

en cours fait un soubresaut, vous appelle à l'aide. On trouve quelque chose qu'il faudrait noter, mais c'est impossible dans l'immédiat, on a déjà été absent de la conversation pendant de longs instants, les invités ^{p.088} s'étonnent. On se reprend ; mais il faudra souvent de grands efforts pour retrouver ce qui avait ainsi fait signe.

J'étais à Louisville, Kentucky. Mes cours étaient fixés l'après-midi des lundi, mardi, mercredi. Le jeudi je partais conférer ailleurs pour ne rentrer que le dimanche soir. Il ne me restait pour écrire que trois matinées. J'avais promis à un ami photographe d'écrire des textes en marge de dix de ses photos saisissant les instants de deux villes que j'aime : Rome en Italie, et Albuquerque au Nouveau-Mexique. Si mes brouillons sont d'habitude fort noircis et si leur maturation exige de longs retours, cette fois les choses se passaient assez bien. Le premier texte m'était venu tout d'un coup, sans trop de ratures. J'avais donc décidé d'en faire un dans chaque matinée libre, ce qui impliquait avec le recopiage final quatre semaines pour l'ensemble, ce qui me permettait d'être prêt à temps pour une exposition prévue. L'une de ces photographies représentait deux chiens, un noir et un blanc, dans un jardin de Rome. Ce qui me frappait, c'était la modernité de ces deux bêtes, trait exceptionnel pour une espèce animale ; et j'avais écrit : « Les chats affamés reprennent dans leurs fosses ou sur les toits les attitudes de leurs ancêtres égyptiens ; mais les chiens sont remarquablement différents. En symbiose avec l'espèce humaine, etc. » Les choses s'étaient bien passées, je tenais mon horaire. Or voici qu'en me rendant à l'université je rencontre un chien qui me frappe par l'ancienneté de son allure. Oui, un chien de ce genre, on aurait certainement pu le rencontrer dans les rues de la Rome

impériale ou républicaine. Ce chien rendait mon texte absurde, il me fallait absolument le changer, dire « mais les chiens, au moins pour la plupart... » et pour ne pas risquer de l'oublier, j'ai noté cela sur le dos d'un billet d'avion, et me suis précipité au retour chez moi, pour reporter ma correction, troublé toute la journée par cette mince affaire.

Si l'on ne dispose que d'un temps dispersé : quelques séances d'écriture par-ci, par-là, on ne pourra écrire que des textes fort brefs. Pour travailler dans la longue haleine il faut se constituer des horaires suffisamment réguliers, pour que le corps puisse retrouver immédiatement son attitude, pour reprendre avec le moins de retard possible les choses au point où on les avait laissées la fois précédente, ^{p.089} rassembler les fils. Si le voyage joue un grand rôle dans et pour votre écriture, il faudra prévoir des voyages. Tel séjour en Australie ou au Japon peut vous donner envie d'écrire sur ces pays, le sentiment que vous pourriez en dire quelque chose de différent, mais en même temps que vous n'en êtes pas encore capable, que vous ne vous êtes pas assez approché du sujet, et qu'il faudrait y revenir. C'est l'ouvrage en gestation qui alors provoquera de nouveaux voyages et toute l'organisation quotidienne qui les permettra.

Certains styles sont tellement prévus par l'ordre établi qu'ils n'exigent pas une transformation de la façon de vivre, mais si l'on pressent des terres nouvelles, un style d'écriture devient un style de vie ; c'est la vie même de l'écrivain qui devient une sorte de brouillon utopique d'une existence transformée, la société de ses lecteurs, leur mode de lecture, une esquisse d'une société plus soûplement organisée.

Travaillant à Genève, on s'étonne parfois de me voir continuer à

Ordre et désordre

vivre une bonne partie de l'année à Nice. La fatigue me dit-on, la dépense aussi, ne serait-il pas plus simple ? Et ce serait vrai pour un autre ; mais cette répartition de mon existence en deux lieux est précisément ce qui me permet d'établir une organisation d'écriture qui me donne satisfaction. Franchissant la frontière, je change de monnaie, de tempo, de casquette et de préoccupations. Le professeur laisse la place à l'écrivain qui retrouve son courrier, ses brouillons, ses échéances, et de l'autre côté ses notes administratives, ses étudiants et ses horaires. Ces douanes que je déteste tant, et il m'arrive parfois d'avoir à calmer ma fureur, à l'engranger pour qu'elle puisse aiguillonner mon écriture, j'ai ainsi réussi à les faire contribuer à mes desseins.

A l'intérieur de l'ordre établi avec toutes ses contradictions et ses interdits, comment l'écrivain ne travaillerait-il pas spécialement aujourd'hui sur la porosité de ces frontières ? Il faut des limites à la page mais qui puissent se traverser de certaines façons, il faut des limites à la chambre mais les organiser de telle sorte qu'elles puissent servir de système de captation et d'émissions. Quant aux frontières politiques, le texte se produit en contrebande, mais il va de soi que l'écrivain est déjà bien suffisamment suspect à passer ses idées ^{p.090} ou images, et qu'il respecte scrupuleusement, du moins tous ceux que je connais, les réglementations concernant les objets, denrées ou devises, pour absurdes, tatillonnes ou vexatoires qu'elles puissent lui apparaître en certains cas.

L'occupation de la page dans le brouillon s'épanouit en construction du temps dans la vie quotidienne, en caresse de la Terre entière dans les multiples périple dans lesquels certains d'entre nous sont irrésistiblement entraînés.

En dépit de toutes leurs faiblesses et de tous leurs malheurs, souvent en vertu de ceux-ci, l'existence du poète, fêté, il en est, ou maudit, est interprétée par la foule comme prophétie, flamme prémonitoire, signe avant-coureur, d'où sa puissance mythique, flatteuse certes, mais souvent aux dépens de sa tranquillité, de sa survie même. Sacré un peu de la même façon qu'un chaman, à la fois envié et craint, encensé et méprisé presque dans le même mouvement, la même phrase, les mêmes mots, tenu à l'écart par l'ordre établi dont il annonce la décrépitude, toléré dans son pèlerinage passionné qui nous révèle nos désirs et nous fait condamner l'état de ces choses que nous aimons tant.

6. De l'improvisation à la page imprimée

J'ai opposé la linéarité du discours et en particulier de la conférence à l'effervescence du brouillon. Mais si la leçon magistrale se présentait idéalement autrefois comme transmission d'un savoir comparable à l'ancien ordre céleste jusqu'à l'élève ignorant par l'intermédiaire de toute une chaîne d'experts, une argumentation sans faille devant aboutir à la conclusion finale, *more geometrico*, de telle sorte que l'apprenti saisi par le doute pût remonter en toute sécurité jusqu'aux évidences premières, il est certain que dans la pratique, ainsi dans la conversation de séminaire, la monnaie courante c'est le retour et le détour.

La conférence entièrement préparée à l'avance n'est qu'un texte déjà écrit que l'on récite plus ou moins bien, mais lorsqu'on improvise, il s'agit d'une autre séance d'écriture, d'une écriture « orale » si je puis dire, que les moyens actuels d'enregistrement nous permettent d'ailleurs de conserver telle quelle. Une telle improvisation a ^{p.091} son style que l'on peut chercher à préserver

Ordre et désordre

au moins en partie dans sa transcription : répétitions pour prendre appui sur ce que l'on a déjà dit, tout en l'assurant dans la mémoire de l'auditeur, traque de certains mots qui vous échappent, dont on propose plusieurs équivalents jusqu'à ce qu'on les débusque enfin, ou qu'on y renonce.

A peine besoin de préciser que mon actuelle improvisation a été préparée à l'avance. Ce que je vous propose est en fait une reprise, une révision, une version nouvelle de conférences antérieures en route vers une écriture au sens habituel. Si j'ai donné comme titre à mon intervention « Ordre et fureur dans l'acte d'écrire » et non seulement « Ordre et désordre » comme m'y invitait le thème général des Rencontres Internationales, c'est, entre autres choses, qu'avant même d'être invité à participer à ces entretiens, on m'avait demandé d'intervenir à Louisville, Kentucky, à l'intérieur d'un colloque intitulé « Rage and Order », ce qui montre d'ailleurs à quel point le problème était dans l'air. Avant d'improviser pour la première fois en anglais sur cette donnée, je savais à quelle date, quelques mois plus tard, je devrais improviser à nouveau en français à Genève ; il s'agissait donc bien pour moi d'un brouillon oral, auquel j'avais réfléchi dès avant de quitter l'Europe, en quelques interstices de mes occupations, puis dans cet étrange loisir que donne l'avion, ce qui avait abouti à un schéma de quelques lignes qui accompagnait dans ma tête le fil de mon discours comme un titre courant.

J'ai dû proposer ma première version française à New York ; la première européenne a eu lieu à Fribourg. C'est alors que l'ensemble a été suffisamment fixé pour que je puisse en faire le résumé que vous avez pu lire dans le programme général de cette manifestation. Chaque instance ramenait en ma mémoire les

précédentes ; chaque phrase était une rature, et une fois la conférence achevée, avant de m'endormir, ou le lendemain en m'efforçant de penser à d'autres sujets, certains détails me revenaient comme exigeant des corrections pour les séances prochaines. Les choses s'ossifiaient peu à peu, et pour les maintenir suffisamment vivantes, risquées, pour que le trac pût continuer d'aiguillonner mes fureurs, je m'efforçais d'introduire chaque fois quelque développement nouveau, intégré ou rejeté par la suite, ne serait-ce que pour l'amusement des ^{p.092} quelques amis que je reconnaissais dans la salle et qui m'avaient déjà entendu sur le même sujet ailleurs.

Il était entendu que la séance de Genève serait la dernière avant l'écriture, ses propres fureurs et tourbillons. C'était la répétition générale avant cet autre chapitre de l'aventure qui se termine sur ma machine à Nice après avoir traversé bien des frontières, être passé d'une langue à l'autre. J'avais dit aux étudiants de Louisville que lorsque j'aurais enfin rédigé mon texte, six mois plus tard, je le leur dédierais en reconnaissance, ce qui est fait, mais si j'ajoute à cette dédicace, pour bien rappeler le trajet si complexément parcouru pour aboutir à ce que vous lisez, une autre finale, l'aimable fureur que je m'amuse à imaginer en eux s'ordonnera sans peine en un voyage avec la mienne dans un salut transatlantique pour les étudiants de Fribourg et Genève, en Suisse.

@

ORDRE ET DÉSORDRE DANS LA VIE CULTURELLE D'AUJOURD'HUI : L'ENCYCLOPÉDIE EINAUDI ¹

TABLE RONDE

présidée par Krzysztof POMIAN
professeur à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris

@

M. KRZYSZTOF POMIAN : p.093 Je voudrais, tout d'abord, présenter les participants à cette table ronde : M. Pierre Sansot est professeur à l'Institut de philosophie et de sociologie de l'Université des sciences sociales de Grenoble ; M. Abraham Moles est directeur de l'Institut de psychologie sociale des communications de l'Université de Strasbourg ; M. Jean Petitot, ancien élève de l'École polytechnique, est enseignant à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris ; Mme Simona Morini est une collaboratrice des Centres de méthodologie et d'histoire des sciences à Turin ; enfin, M. Bronislaw Baczko est professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Genève. Il faut que je précise que M. Petitot, Mme Morini, M. Baczko et moi-même avons collaboré à l'Encyclopédie Einaudi dont il va être question ici. En outre, je voudrais excuser l'absence de Ruggiero Romano qui aurait dû présider cette table ronde. A partir de l'expérience concrète qu'a été la publication des quinze volumes de cette Encyclopédie, il a écrit le texte qui figure dans le Programme de cette session.

Ces brèves présentations étant faites, je propose que nous partions d'une idée que l'énoncé même de notre sujet de ce matin présuppose en un certain sens, celle d'un désordre dans la culture contemporaine. La présence du désordre dans la culture contemporaine n'est-elle pas plus forte que celle qu'ont connue les époques précédentes ? De fait, on le sait, un certain type d'ordre a disparu. Tel est le cas, par exemple, de l'ordre et de la hiérarchie disciplinaires que connaissait le Moyen Age. La théologie venait en tête, la faculté des arts venait ensuite, et les disciplines enseignées y étaient, elles aussi, classées, ce qui définissait donc une hiérarchie de préséances p.094 à l'intérieur de

¹ Le 21 septembre 1983.

Ordre et désordre

l'Université médiévale, ce qui définissait aussi l'organisation des livres dans les catalogues médiévaux. Saint Augustin venait en tête avant saint Anselme, la peinture mettait au sommet la peinture d'histoire, plus bas la peinture des paysages et très, très bas la nature morte, etc.

Tel est le cas — autre exemple — de la classification kantienne des sciences, qui commence par les mathématiques et finit, si mes souvenirs sont exacts, par la psychologie. Mais tel n'est peut-être plus le cas lorsque Jean Piaget, dans son introduction à l'épistémologie génétique, propose une classification des sciences qui est délibérément circulaire. Qu'en est-il alors de l'ordre dans une organisation du type circulaire ? Nous sentons bien qu'il ne s'agit plus d'un ordre linéaire. Nous sentons que nous changeons d'ordre.

D'où la première question qui se pose : la culture subit-elle, effectivement, aujourd'hui une situation de désordre tout à fait particulière ? Ou peut-être : y a-t-il des ordres dont nous ne nous apercevons pas, qui ne sont pas tout à fait évidents et qu'il serait donc bon de tirer au clair ? Tel est le diagnostic, que je vous propose comme point de départ.

M. ABRAHAM MOLES : Dans ces Rencontres sur le thème de l'ordre et du désordre, j'ai été séduit par l'idée de développer l'exemple de l'Encyclopédie comme un système culturel. De fait, dans ce que vous suggérez, je vois l'ordre des connaissances derrière la façon de décrire l'ordre des connaissances. Le problème posé est donc celui du rapport entre un certain miroir d'une réalité culturelle et cette réalité elle-même. De plus, vous faites allusion à un certain désordre de la culture contemporaine que je rapprocherais, pour ma part, de ce que j'avais appelé autrefois la culture-mosaïque pour suggérer le désordre quasi total de nos connaissances plaquées comme les petites pièces d'une mosaïque au fond de notre cerveau.

Pourtant lorsqu'on regarde une encyclopédie, le désordre de la mosaïque n'apparaît pas si total. D'une part, il y a des articles longs et des articles courts, ce qui signifie par là même un certain jugement. D'autre part — M. Romano y faisait très largement allusion dans le texte qu'il a rédigé pour le document de travail distribué en préparation à cette session —, il y a des renvois qui construisent une espèce de sociométrie des concepts qui s'agglomèrent les uns aux autres selon certaines règles : je vous renvoie à tel article pour comprendre

Ordre et désordre

telle chose, qui vous renvoie d'ailleurs à tel article, lequel vous renvoie, etc. Mais de temps en temps — les étudiants connaissent bien ça — ça tourne en rond : à force de renvois successifs, le dernier maillon de la chaîne renvoie au premier et des boucles de définitions se referment sur elles-mêmes.

Ceci pose alors le problème des mots clés qui sont repérés et choisis par le constructeur de l'encyclopédie, de sorte qu'il y a bel et bien projection — et ici je ne suis pas tout à fait d'accord avec M. Romano qui, évidemment, parle d'une entreprise énorme, l'Encyclopédie Einaudi, avec toute son histoire et son passé — il y a projection de l'équipe rédactrice sur la façon de ^{p.095} construire et de rendre cette culture-mosaïque un tant soit peu ordonnée. Il y a ce que j'appellerais, en me tournant vers le mathématicien, un ordre partiel. Un des défauts des sciences sociales est de considérer les concepts d'ordre et de désordre comme des concepts dichotomiques ou manichéens, c'est-à-dire de croire que ce qui n'est pas en ordre est en désordre et que, inversement, ce qui n'est pas en désordre est en ordre. Aucun mathématicien, je crois, n'accepterait un tel concept. Il dirait tout simplement : il existe un degré d'ordre, il existe ce qu'on appelle un spectre d'ordre, une connaissance plus ou moins ordonnée.

Or, cet ordre, ou ce désordre partiel, n'est pas le propre du constructeur ; il se reflète dans l'esprit des lecteurs. Qui lit et comment lit-on les encyclopédies ? On sait, par exemple, que la plupart des intellectuels qui collaborent aux encyclopédies ne les achètent pas. Ils les consultent, mais chez les autres, parce qu'ils ont vis-à-vis du concept même d'encyclopédie une position un peu distante et critique, tout en gardant pour elle une certaine sympathie puisqu'ils ont collaboré quelquefois à l'une ou l'autre. Par exemple, les articles faits par Husserl dans certaines encyclopédies sont tout de même des articles fondamentaux. L'utilité d'une encyclopédie ne résiderait donc pas tant dans la totalité qu'elle représente mais dans la lecture partielle, fragmentaire et désordonnée qu'elle autorise en exigeant toujours une certaine distance entre elle-même et son lecteur : par définition, on lit toujours en désordre selon ses propres intérêts. Donc, au désordre partiel propre à la construction de l'encyclopédie, s'ajoute un certain degré de désordre propre à la volonté du lecteur. Comme le disait Huxley à propos des lectures de voyage, rien de tel pour une traversée transatlantique qu'un numéro sur papier bible des volumes de l'encyclopédie.

Ordre et désordre

Je crois donc que le problème de l'ordre et du désordre se pose bel et bien à propos de l'encyclopédie, mais il faudrait peut-être essayer de le reformuler à partir de concepts comme l'ordre partiel ou le degré d'ordre. En outre, pour répondre à une autre remarque que vous avez faite, je crois que le concept même d'encyclopédie a été fabriqué principalement par la société occidentale. Des compilations très vastes existent dans les civilisations chinoise, arabe, mais la finalité n'était pas la même : l'Occident, pour sa part, a voulu encercler la totalité des connaissances dans une formulation qui, de toute façon, était hiérarchique — ne serait-ce qu'à cause de la longueur des mots. Je pense que cette volonté est née très progressivement entre le XVI^e ou XVII^e et le XIX^e siècles (je citerais volontiers Atanesius Kircher comme le père d'un certain type d'encyclopédie). En ce sens, le XX^e siècle ne fait que perpétuer un mythe dynamique qui a été créé par l'Occident et qui s'impose maintenant « naturellement », de gré ou de force, à toutes les cultures qui ont envie de participer à la culture occidentale. Sans doute y aura-t-il toujours des encyclopédies. Et actuellement, IBM cherche à proposer une encyclopédie sur ordinateur, avec abonnement d'intelligence au compteur, pour les connaisseurs. Remarquez déjà qu'on pourra alors brancher la police sur le registre des connaissances.

M. PIERRE SANSOT : M. Moles a jeté le débat très loin et beaucoup de choses ont été dites : en particulier, on ne peut pas opposer ^{p.096} totalement ordre et désordre ; il y a peut-être des indices d'ordre ordres du moins partiels. Et je crois, en effet, que l'on peut avoir deux visions de l'encyclopédie : on peut la voir au-delà ou en deçà d'elle-même. Au-delà, ce serait, comme vous venez de le dire, à partir des ordinateurs ou d'une mémoire géante. En deçà, ce serait à partir d'une compilation, peut-être un peu passéiste : pourquoi ne pas revenir à la compilation un peu comme un jardinier qui s'attaquerait à un buisson plutôt qu'à un autre, qui prendrait beaucoup de variétés sans savoir de quoi il s'agit ou encore qui se perdrait dans le détail. On peut voir les choses de loin, synthétiquement (et il y a plusieurs maîtrises du regard), ou on peut aimer au contraire avoir le nez contre terre et faire son terreau, sans savoir à quoi cela nous mène.

Notre ami, le Président, pose la question « Ordre ou désordre ? » et on se rend bien compte qu'il y a là un jeu de mots. Qu'est-ce que l'ordre ? Qu'est-ce

Ordre et désordre

que le désordre ? Peut-être faut-il distinguer deux choses : d'une part et je reprends toujours ce qu'a dit notre ami Moles — l'ordre réel ou supposé tel des connaissances a-t-il un « en soi » du connaître — et, d'autre part, quels sont les moyens d'accéder à ce connaître ? Ma position serait donc, en gros, la suivante : peut-être y a-t-il beaucoup plus d'ordre dans les connaissances, même si cet ordre est décentré ou excentré, et beaucoup plus de désordre dans l'accès aux connaissances. Je sais bien de quelle manière on excentre maintenant les systèmes, mais il n'empêche qu'il y a beaucoup plus de cohérence et beaucoup plus d'exigence dans ce qu'on peut appeler la recherche philosophique, littéraire, ou mathématique qu'il y a quelques siècles. En ce sens, il y a plus d'ordre, même si cet ordre est éclaté, même s'il est polycentrique ; et ce qui fait problème, c'est plutôt l'accès à cet ordre. Comment se fait-il ? Auparavant, il se faisait par des voies quasi « royales » ; à un certain niveau, le lycée et l'université constituaient peut-être le seul registre. De nos jours, ce sont peut-être des micro-cultures qui parlent en premier.

Vous me direz, il y avait également des micro-cultures autrefois et on prétend même qu'elles disparaissent. Précisément voilà un élément de désordre supplémentaire. Admettons, qu'au départ, il y ait eu un ordre central intégrant tant bien que mal des micro-cultures qui étaient, certes, d'ordre régional, mais qui existaient. Elles ont été en voie de disparition, elles sont maintenant en voie de résurgence... On ne sait plus trop où on en est. Etrange rapport entre le local et le global...

Je vois également autre chose dans ce phénomène de désordre : dans l'accès aux connaissances — et je ne statue pas là du point de vue très sociologique et très en retrait qui serait celui de l'utilisateur du savoir et non d'une connaissance en soi —, je vois des jeunes gens qui sont, disons, en rébellion avec la société, ou qui ont leurs propres passions. On ne peut pas dire qu'ils ignorent plus qu'avant ; ils savent plus de choses que nous dans certains moments et à certains endroits ; mais ils cherchent leur propre accès et l'on sait bien qu'une passion exclut beaucoup de choses : on ne passe pas par tous les référents, par toutes les bases. Désordre ? Sans doute. Mais qu'est-ce donc que l'ordre ? Que faut-il pour qu'il y ait ordre ? Faut-il quelque chose qui strangule, qui clôture ? Faut-il des bases ? Mais où sont ^{p.097} les bases ? Quel est l'élément de départ ? Est-il au point d'arrivée ? Quels sont les référents ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Si le mode d'accès est singulier, il est forcément désordonné. C'est

Ordre et désordre

une passion. Et, cela me laisse malgré tout plutôt optimiste car — dernier exemple — si les jeunes gens dont nous parlons sont des cinéphiles convaincus, ils vont oublier de lire Stendhal, Proust, peut-être Corneille, alors que ce sont des choses qu'on peut lire et relire avec beaucoup de fruits. Mais, à partir du cinéma, ils vont quand même peut-être s'intéresser à ce qu'on peut appeler la dimension poétique. Ils vont peut-être s'intéresser au visuel, peut-être à la littérature dont parlent ces œuvres cinématographiques. Je conclus en disant que je ne me suis pas interrogé, — et j'en serais incapable sur l'ordre et le désordre en soi des connaissances, mais surtout sur la manière dont on accède au savoir.

M. BRONISLAW BACZKO : Je voudrais revenir sur la dimension historique. Quand nous parlons ordre et désordre dans la culture, il y a également un ordre et un désordre par rapport à ce qui était autrefois. Pomian a parlé du Moyen Age. Je prends un exemple qui, pour nous, semble être un bloc bien ordonné, c'est l'Encyclopédie de Diderot qui préside à toutes les entreprises de ce genre et qui nous semble être, rétrospectivement, animée par un ensemble d'idées cohérentes. Or, cette Encyclopédie est très rapidement vécue, par ses auteurs, comme un désordre complet. Diderot veut la refaire après six ans de travail ; on y ajoute un supplément parce qu'il y manque des choses ; on ajoute au supplément des index pour pouvoir s'y retrouver parce qu'on s'y perd en permanence. L'Encyclopédie qui cherchait à mettre de l'ordre se perd. Mais ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est qu'un an plus tard, pour y mettre définitivement de l'ordre, on sort une Encyclopédie méthodique. Or, cette Encyclopédie méthodique commence vers les années septante ou quatre-vingt du XVIII^e ; elle va traîner pendant cinquante ans et tout de suite, elle sera dépassée. Le volume sur le droit coutumier sort le lendemain de l'abolition du droit coutumier pendant la Révolution. Du coup, c'est une Encyclopédie parfaitement dépassée.

Autrement dit, nous assistons au paradoxe suivant : l'Encyclopédie, qui nous semble, rétrospectivement, être ordonnée était, à vrai dire, vécue comme un désordre ; l'Encyclopédie, qui était commencée avec l'idée fixe d'obtenir un ordre établi s'est perdue complètement dans l'ordre et s'y est dispersée en étant, en quelque sorte, dépassée par l'histoire.

Ordre et désordre

D'où ma question : ne faudrait-il pas quand même distinguer en reprenant ce que vous avez dit de l'accès aux connaissances deux niveaux ? Le premier serait celui de l'organisation d'ensemble de l'encyclopédie par quelques idées maîtresses qui donnent le sentiment d'avoir un ordre ; le second serait celui de l'organisation et de l'agencement des connaissances elles-mêmes, qui produiraient alors le sentiment inverse de désordre. Les idées maîtresses qui organisent l'ensemble avec une forte idée de programme me paraissent particulièrement présentes dans les grandes encyclopédies de la deuxième moitié du XIX^e siècle comme, par p.098 exemple, l'Encyclopédie Larousse. Quant au sentiment de désordre des connaissances que produit notre culture contemporaine, je dirais que c'est non seulement l'absence d'idées maîtresses qui crée ce malaise, mais aussi le sentiment nostalgique qu'il y avait, autrefois, plus d'ordre dans l'encyclopédie.

Mme SIMONA MORINI : Je voudrais reprendre, d'une façon un peu différente, ce que M. Baczkó vient de nous dire. Nous parlons ici de deux notions, le couple ordre/ désordre et l'encyclopédie. Sans doute ces deux termes sont-ils liés dans la mesure où l'encyclopédie se pose le problème de la transmission du savoir, cet « art de la mémoire » des savants du Moyen Age, et dans la mesure par conséquent, où elle recherche une certaine économie de la pensée. Leibniz parlait, quand il essayait de vendre son projet d'encyclopédie aux princes et aux rois, de cette horrible masse de livres qui continuait à croître. Je crois même que d'Alembert annonçait le jour où apprendre quelque chose dans une bibliothèque deviendrait aussi difficile que s'orienter dans l'univers. Et je pense que ce jour, s'il n'est pas encore venu, est très proche. Dès lors pour revenir à ce que disait M. Moles on peut penser que ce problème de la transmission du savoir pourra être résolu tout simplement par ordinateur. Lorsqu'on voudra se renseigner sur un terme qu'on ne connaît pas, il suffira d'appuyer sur un bouton pour avoir des informations. On peut même penser, par exemple, qu'une notion d'entropie appliquée à la théorie de l'information nous permettra de définir de façon plus précise la notion d'économie de pensée.

Alors, évidemment, la question se pose : pourquoi continuer à projeter des encyclopédies ? Pourquoi même se poser un problème de classification ou d'unification des sciences ? Eh bien, il me semble que, pour répondre à ces deux types de questions, il faut se référer à ces liens entre ordre, désordre et

Ordre et désordre

encyclopédie d'une façon un peu nouvelle et ne pas se poser seulement le problème de la transmission du savoir mais plutôt celui de la création de connaissances nouvelles. Comme le disait Otto Neurath à propos de l'Encyclopédie, la science unifiée doit être quelque chose de vif et non pas une collection de fantômes et d'idées qui n'existent plus. Mais à ce niveau, l'enjeu est considérable, car comme chacun sait, la nouveauté scientifique et plus généralement toute nouveauté dans la connaissance se présente toujours comme la rupture d'un ordre ancien ; en particulier, elles se présentent contre l'ordre qui est établi par une encyclopédie. Une encyclopédie hypothétique du VI^e siècle pouvait présenter le système de Ptolémée, non celui de Copernic ; une encyclopédie de la fin du XVIII^e siècle exaltait sûrement, sous l'entrée « espèce », les théories fixistes mais ne posait certainement pas le problème de l'évolution, etc. Ce risque d'établir un ordre dépassé se redouble encore lorsque les encyclopédistes ne se posent plus seulement le problème de créer un ordre à ce niveau il y a toujours plusieurs ordres possibles, mais quand ils prétendent (ou ont prétendu) trouver un ordre intrinsèque aux connaissances. Sans entrer dans le détail des difficultés qu'a rencontrées une telle tentative dans la recherche de principes ordinateurs de la connaissance, on pourrait même p.099 dire, en se référant par exemple à ce que dit Paul Feyerabend dans son livre *Contre la méthode*, qu'un ordre de ce type n'est peut-être même pas intéressant.

Comment donc sortir l'encyclopédie de ce genre d'impasse ? Comment pourrait-elle aujourd'hui proposer un ordre qui ne se contente pas de transmettre des connaissances dépassées mais qui soit susceptible de produire des connaissances ? Je ne dis pas que ce type d'ordre doit produire des connaissances de faits nouveaux, mais peut-être peut-il montrer et établir des liens différents entre les disciplines et engendrer, par là, la connaissance de problèmes nouveaux. C'est, par exemple, dans ce sens que s'orientait la classification des sciences de F Bacon qui se proposait, me semble-t-il, de montrer les lacunes du savoir de son époque, les problèmes à résoudre et les domaines de la recherche encore inexplorés plutôt que de donner des connaissances déjà acquises. De même, Diderot et d'Alembert écrivaient des articles scientifiques sur un sujet quelconque de la connaissance, ce qui est beaucoup plus intéressant que toute classification. En outre, ces auteurs ne se contentaient pas d'une série de vérités détachées les unes des autres, mais

Ordre et désordre

proposaient, par un système de renvois appropriés, un réseau de liens entre articles qui assurait la cohésion de l'ensemble. D'une part, ils avaient fait un dictionnaire qui donnait l'état des connaissances d'une certaine époque — la leur — d'autre part, le système des renvois entre les différents sujets constituait l'unité architectonique d'une encyclopédie qui ne se présentait plus comme une structure hiérarchisée et exhaustive mais comme un réseau imparfait de connaissances interdépendantes.

Telle est la voie que nous poursuivons aujourd'hui en essayant d'organiser le savoir sur un réseau qui n'a pas de centre unique mais qui comporte plusieurs centres différents ; et nous pensons que c'est là le type d'ordre qui peut nous permettre de trouver « plus » de nouveauté et de nous poser toujours de nouveaux problèmes.

M. KRZYSZTOF POMIAN : Samuel Kramer, dans son livre *L'histoire commence à Sumer*, prétend avoir trouvé, sur une des plus anciennes tablettes sumériennes, une phrase qui affirme que tout ordre a disparu dans la société et que les enfants ne respectent plus les vieux. Par là, je veux renouer immédiatement avec une idée de M. Baczko qui me semble importante : l'ordre dépend probablement d'un regard rétrospectif et nous avons tendance à voir de l'ordre dans ce qui est déjà fait, tandis que le monde que nous vivons, celui qui est en train de se faire, nous apparaît sous les couleurs du désordre. Et l'exemple de l'Encyclopédie Méthodique est effectivement, de ce point de vue, tout à fait stupéfiant.

Ceci dit, et reprenant aussi cette seconde idée de l'absence d'idées maîtresses, que se passe-t-il aujourd'hui ? Il y a désordre partiel a dit M. Moles à juste titre. Mais là, je voudrais un peu défendre les sciences sociales, car je pense que ça fait bien longtemps que nous sommes sortis de cette image manichéenne et dichotomique selon laquelle il y a soit de l'ordre parfait, soit de la pagaille. Désormais, nous sommes devenus très souples ^{p.100} et je pense que ce n'est pas seulement le cas de nous autres historiens qui sommes, par devoir professionnel, toujours un peu relativistes, mais aussi des sociologues, des linguistes et de beaucoup d'autres. Le développement des sciences sociales au cours des vingt-cinq dernières années me semble aller justement vers cette découverte des ordres souples et des ordres partiels, de types divers, etc. Mais, en même temps — et je pense que ce n'est pas un sentiment purement

Ordre et désordre

subjectif —, nous avons tous plus ou moins le sentiment qu'il y a quelque chose qui boite, que quelque chose ne va pas tout à fait bien. Peut-être est-ce cette absence d'idée maîtresse qui organise, qui unifie ? C'était l'idée de Baczko. Peut-être aussi est-ce la crise des autorités ?

Et là, je voudrais vous poser une question qui me semble opportune. Quel est le lien en fait entre l'idée de l'ordre (telle qu'on se la représente dans les sciences, dans la société ou dans la culture) et l'idée d'autorité (autorité des institutions sociales, autorité intellectuelle, autorité de la raison ?). Ai-je raison, ou ai-je tort, en disant que la raison ne semble pas se porter très bien de nos jours, que l'autorité de la science, pour la première fois peut-être, est quelque peu mise en cause ?

M. PIERRE SANSOT : Il est certain que l'ordre « règne » plus facilement lorsqu'il s'appuie sur l'autorité. Alors y a-t-il une crise de l'autorité ? Je proposerais pour ma part une excursion en deçà même de l'autorité : ne sommes-nous pas désorientés existentiellement ? Et n'est-on pas désorienté existentiellement avant même de l'être cognitivement ? « Existentiellement », ça veut dire : au niveau même de l'espace, des migrations, du chômage, de la crise, de la survie de l'humanité. Ce tremblement et ces angoisses existentiels ne peuvent-ils pas constituer un handicap dans la maîtrise même du savoir ? Mais on pourrait dire aussi bien l'inverse. Puisqu'il nous reste quelques années à vivre, ou puisque notre savoir ne sert à rien, allons vers le savoir le plus désintéressé. Est-ce tellement facile ? Un homme en période de survie économique, un chômeur, peut-il comme cela se livrer au savoir pur ? Peut-il retrouver un ordre qui soit le sien ? Ce n'est pas sûr.

A ce niveau, et avant même de parler d'une crise de l'autorité, je me demande donc s'il n'y a pas un tremblement du sol et des assises. Mais je ne parle pas là du fondement de la connaissance, au sens noble et métaphorique du terme, tel qu'il a été repris par Descartes, par Gouseth ou par bien d'autres. Non, il s'agirait d'un fondement plus terre à terre : on est inquiet, ça chancelle, ça dérive, avec des exceptions, car il y a des gens qui se livrent volontiers à la dérive et qui sont heureux d'aller, de ci, de là, de chanceler, d'avoir des éblouissements de néant, de survie, de suicide et ça recommence. Tel serait le premier point.

Ordre et désordre

Mais il y a quand même un deuxième point que M. Pomian a bien souligné et qui est celui de l'autorité pure et simple. L'autorité, ça existe ! On ne peut pas le nier ! La preuve, on ne fait pas ce que l'on veut. Pourtant, au risque de dire une banalité, il faut bien admettre que l'autorité pure et simple, celle qui reposerait sur un ordre transcendant ou sur quelque chose de ^{p.101} sacré, a plus ou moins disparu — la véritable autorité, c'est celle qui mêle le spirituel et le temporel. Par bonheur, par malheur, peut-être par bonheur d'ailleurs, la démocratie a délié les deux.

Alors, il y a eu quelques substituts à cette autorité spirituelle et temporelle à la fois qui nous enseignait la vérité, mais ce sont ces substituts qui disparaissent aujourd'hui. D'abord la Raison avec un grand R : M. Pomian l'a bien dit, cette raison-là ne peut plus être brandie comme un gourdin — il y a une activité de compréhension et de maîtrise, il y a des réseaux, il y a des remises en question. Puis peut-être la révolution : là aussi, on a abandonné. En revanche, que vit-on ? Une « démocratie ». Le terme est éculé, mais il faut volontairement le prendre tel qu'il est : la démocratie nous incite à parler comme n'importe qui ; chacun croit qu'il peut disserte de ceci ou de cela ; chacun de nous compte pour un ; en un sens, on est tous experts en matière d'inflation, de chômage, de paix ou de guerre au Liban, ou au Nicaragua. Vous voyez bien les conséquences. D'une part, c'est très beau : un peuple s'en remet à sa volonté générale qui coïncide peut-être avec les intérêts particuliers bien compris, ou qui les subsume — je ne sais pas. Mais, d'autre part, ça veut dire qu'on excède le domaine du savoir ; ça veut dire qu'à tout moment je peux révoquer ce que disent les spécialistes. On s'aperçoit d'ailleurs que les « experts » se contredisent, qu'ils combinent tous les mots à la fois — l'inflation, la stagflation, le chômage... pour les économistes —, que les théories sont nombreuses et qu'on ne voit plus trop à laquelle il faut se fier. Sans doute y a-t-il des sciences pures, mais dans les sciences dites impures auxquelles nous avons accès, nous ne savons que penser.

Alors il pourrait y avoir scepticisme souriant. Je ne crois pas que ce soit le cas. Car même si on pousse les choses très loin, l'enjeu est différent. Si le public ne sait à quel expert se vouer, ce sont les experts eux-mêmes qui se connaissent et se reconnaissent avant de se faire reconnaître du public en passant à « Apostrophe » ou dans je ne sais quelle autre émission. Comment se reconnaissent-ils ? A force de combats mutuels et de citations, à force de

Ordre et désordre

querelles de chapelles et d'autoréférence, et il faudrait faire appel à Bourdieu pour bien voir comment l'expert lui-même, dans le domaine des sciences, n'est pas celui qui possède le plus de vraie compétence. Donc, si les experts sont bien ceux qui sont reconnus, c'est à la faveur d'une coupure entre l'image que se fait le public de ces experts à travers les mass media et la connaissance de l'état de querelles qui permet leur « autodésignation ». Donc je me résume. Je crois que, d'une part, l'autorité n'offre plus de garantie sacrale et que, d'autre part, devant la disparition des substituts que l'on avait trouvés à cette garantie, on ne sait plus où aller.

M. ABRAHAM MOLES : Les exemples que donne M. Sansot sur les experts en économie politique sont pleins de sel. Mais il me semble que dans la grande attaque qu'il est si facile de mener contre les experts et que beaucoup de gens épousent en se disant « on en a assez de ces experts qui tranchent », je pense qu'on mélange deux mots qu'il ne faut tout de même pas confondre, l'« expert » et le « scientifique » (ou le « chercheur »). Par exemple, les plus grands économistes contemporains, p.102 en tant que scientifiques, peuvent toujours continuer leur débat scientifique quand on leur pose un problème trop difficile à résoudre, car ce débat trouvera toujours des applications, parce que la moindre phrase qu'ils auront prononcée va servir. On va même s'en servir pour la protéger. C'est ce que font les hommes politiques.

Par contre, quand vous consultez un expert technique sur les inscriptions exactes des cartouches de revolver dans telles et telles conditions, en gros, il peut y avoir des discussions d'experts, mais ces discussions sont bien souvent manipulées par les gens qui veulent s'en servir. Je vous rappelle que c'est une situation de stress, puisque je parle d'experts criminologiques, ce qui est un exemple assez typique qu'on rencontre dans les romans policiers et dans les journaux. Finalement, on ne laisse jamais à l'expert exactement le temps de bien développer son affaire. Quand il dîne avec l'autre expert de la partie adverse, juste à côté, au café du tribunal, ils discutent le coup. C'est curieux, ils finissent par se mettre d'accord ! Donc il existe bien une expertise, mais je pense ne pas confondre les experts et les scientifiques.

M. KRZYSZTOF POMIAN : Je voudrais faire tout simplement une remarque mi-anecdotique, mi-sérieuse. Il est de fait que, quand on parle d'experts, on cite

Ordre et désordre

avec prédilection les économistes, car les exemples des bourdes les plus monumentales sont absolument innombrables. L'inventaire de toutes les prévisions fausses remplirait un énorme volume. Cela dit, à un historien cela rappelle une situation bien connue dans la tradition européenne. Pendant des siècles, tout le monde se gaussait des astrologues, il n'y avait pas figure plus décriée et plus ridiculisée, mais tout le monde se faisait faire des horoscopes !

Donc, lorsque nous en appelons toujours à des experts économistes, nous leur faisons porter, d'une certaine façon, le poids du ridicule. A partir de là, ne pourrait-on pas préciser notre question en distinguant une crise de l'autorité apparente et une crise de l'autorité réelle ?

M. JEAN PETITOT : Je voulais simplement, très brièvement, abonder dans le sens de M. Moles à propos de la distinction entre experts et scientifiques. Evidemment, on peut se gausser assez facilement des résultats de certains experts économiques, mais c'est parce que l'économie est intrinsèquement difficile. Et ça, on n'y peut rien. C'est dans la nature des choses. L'économie doit analyser des phénomènes qui sont horriblement compliqués à maîtriser.

Et en dehors de l'astrologie, je retiendrai un exemple qui me touche un peu moins au niveau idéologique et qui a l'avantage d'être actuel : c'est celui de la météorologie. Evidemment, on peut aussi se gausser des experts en météo puisqu'ils ont toujours tort. Pourtant, depuis qu'on a massivement investi (essentiellement pour des raisons militaires, comme toujours) sur la simulation informatique et sur le traitement mathématique de cette simulation, d'une part, on a commencé à résoudre des problèmes mathématiques du type de la théorie de la turbulence qui sont d'une complexité ^{p.103} vertigineuse mais, d'autre part, en joignant ces débuts de grands résultats mathématiques avec une maîtrise de plus en plus fine des modèles simulables sur machine, on est arrivé maintenant à une météo de plus en plus scientifique et prédictive. On est devenu capable d'analyser mathématiquement des phénomènes intrinsèquement compliqués. Les systèmes météorologiques sont ce qu'on appelle des systèmes sensibles aux conditions initiales, c'est-à-dire des systèmes qui sont idéalement déterministes mais physiquement complètement indéterministes. Si vous faites varier infinitésimalement la condition initiale, les évolutions au bout d'un certain temps deviennent exponentiellement divergentes. Si vous allumez une allumette ici, vous êtes sûr que, au bout d'un certain temps, éventuellement très long, vous

aurez changé l'ensemble de la météorologie locale. L'analyse mathématique et la simulation sur ordinateurs des propriétés de ce genre de système ont donc fait de la météorologie une science à part entière. Et une fois de plus, à ce niveau, l'écart entre experts et scientifiques est apparu fondamental.

M. BRONISLAW BACZKO : Je voudrais poser une question à propos de l'« autorité du savoir », que l'on pourrait essayer de déplacer sur un plan « sociologico-historique » : quelle autorité incarne l'encyclopédie pour son acheteur ? Que représente-t-elle pour lui ? Pour les époques passées, nous savons à peu près qui achetait les encyclopédies et il me semble que la fonction première de l'encyclopédie était finalement, pour le consommateur, une fonction sécurisante : bien rangée sur son rayon, bien classée dans un ordre déterminé, on avait directement accès à une source qui supprimait l'incertitude et le doute. Pour tous les problèmes qui nous sont complètement inconnus, il y a là-bas une boîte noire où l'on peut toujours se renseigner. Ceci a certainement été vrai au XVIII^e siècle ; mais ce fut également très frappant en Pologne où, avec l'accès massif de nouvelles couches à la culture, il y eut un énorme marché pour les encyclopédies (ces nouveaux venus, qui n'étaient pas pour ainsi dire spécialistes de la culture, se sentaient rassurés par cet instrument à portée de main) ; et je me demande si cette fonction rassurante subsiste aujourd'hui de la même manière. La question, alors, deviendrait double : d'abord, savons-nous quelque chose du marché actuel (parce que c'est ici que l'on verrait quelles sont les fonctions effectives) ? Et, deuxièmement, l'ordre ou l'organisation des connaissances dans l'encyclopédie ont-ils une influence quelconque sur cette fonction rassurante ? Autrement dit, quoi qu'il en soit, cette fonction ne reste-t-elle pas la même, l'encyclopédie, en fin de compte, n'est-elle pas un des derniers résidus de cette autorité du savoir ? Il suffirait tout simplement de l'acheter, de s'abonner ou de la présenter sur un rayon pour avoir cette autorité.

La question : le marché, qui achète et qui lit ?

M. KRZYSZTOF POMIAN : Donc, pour aborder la question du marché, nous devrions peut-être nous arrêter un petit instant sur l'encyclopédie elle-même, en tant qu'objet, pour savoir ce qu'on achète.

M. ABRAHAM MOLES : p.104 D'abord, je voudrais témoigner dans le sens

Ordre et désordre

même de ce que vient de dire M. Baczko, car il est bien exact que les encyclopédies qui sont de type ordonné, celles dans lesquelles vous avez le droit, la littérature, la médecine, etc., ont tendance à séduire davantage un certain type de public moyen, celui auquel vous faisiez allusion tout à l'heure, celui qui vient d'avoir accès à la culture. Pour lui, les encyclopédies de type alphabétique sont plutôt repoussantes parce qu'il faut aller y chercher son mot et qu'on ne sait pas s'il y a un h au début ou s'il n'y en a pas, et surtout, parce qu'il y a une structure sous-jacente qu'on ne voit pas. Tandis que là, il y a des chapitres, des sous-chapitres ; nous connaissons tous l'importance du chapeau initial d'un article qui permet de le remettre en place dans l'organisation ou dans la politique générale des connaissances qui est imposée par l'équipe rédactionnelle à laquelle on fait confiance puisqu'elle comporte des prix Nobel. Je connais bien cette cuisine et je suis tout à fait de votre avis. J'apporte seulement un élément sur ce point.

Comme M. Pomian le faisait remarquer il y a, en fait, deux ou trois grands systèmes encyclopédiques. L'un est le système à mots alphabétiques, qui est un simple repérage et qui est, finalement, le système des très grandes encyclopédies (Einaudi, Universalis, etc.). L'autre consiste à y projeter un système culturel ou un système de classification des sciences. Il est très dangereux et, en même temps, très satisfaisant pour le public : c'est le paradoxe que je faisais remarquer à l'instant. Mais entre ces systèmes, il y a tout de même des demi-mesures et je pense que Mme Morini, par exemple, pourrait nous apporter quelques éléments importants à ce sujet. D'un côté, les encyclopédies par ouvrages successifs fonctionnent un peu comme les « handbooks » américains d'enseignement, (alors, on voit une bibliothèque de « handbooks »). De l'autre, dans les encyclopédies à caractère alphabétique, je pense qu'il y a d'autres ordres, apparents ou non.

D'autres ordres ! Je précise ce que je disais tout à l'heure, lorsque vous me faisiez remarquer, parce que j'avais fait une allusion un peu désagréable aux sciences sociales : « mais..., on a quand même fait quelques progrès ». Je vous entends bien ; nous sommes complices et nous sommes tout à fait d'accord. Mais ce que je voulais marquer, c'est, par exemple, que les concepts d'ordre proche ou d'ordre lointain, que les cristallographes et les physiciens maîtrisent parfaitement, ne sont pas tout à fait compris en sciences sociales, par nos sociologues. La distance d'ordre, l'autocorrélation des concepts, etc., ils ne les

connaissent pas bien. Ils ne savent pas s'en servir. Je modérerais donc mon point de vue en disant que les sciences sociales ont devant elles un vaste champ de recherches pour l'utilisation du concept d'ordre.

Dès lors, pour revenir au problème de la mise en ordre dans une encyclopédie, je poserais, me tournant à nouveau vers les mathématiciens, une question qui me paraît importante : un ordre statistique doit-il être considéré comme un ordre ? Pour ma part, j'aurais envie de dire oui à cette question d'épistémologie, mais je voudrais préciser.

p.105 Lorsque je pose cette question, je ne fais pas tellement allusion à la longueur des mots. Il y a certes des lois statistiques en linguistique qui démontrent que les mots les plus élaborés, ou les plus subtils, ont le plus grand nombre de lettres dans la plupart des langues. Mais ces lois sont bien connues et ce n'est pas cela qui m'importe ici. Plus simplement, je faisais allusion à la longueur des articles, qui peut faire l'objet de statistiques révélatrices. Je suppose que Mme Morini pourrait nous en dire un mot. Quelle est la longueur moyenne des articles et comment varie-t-elle d'une encyclopédie à l'autre, reflétant telle ou telle idéologie des auteurs ? C'est ce qu'on appelle l'analyse du contenu. Et on apprend beaucoup de choses. Plus que la position idéologique de l'équipe rédactionnelle, on apprend à déterminer leur position « épistémologique », on apprend à repérer les différences, on évalue l'importance relative des groupes de mots qui, par le jeu des renvois, se referment sur eux-mêmes. Dans une encyclopédie comme celle de Diderot, par exemple, les mots « Dieu » ou « raison » étaient visiblement imposés. On les a revus depuis. Dans une encyclopédie d'architecture, il y aura quarante mots sur les fenêtres, septante mots sur les portes, etc. On disperse. Il y a une politique qui est suivie. Les règles de cette politique sont les règles du jeu intellectuel ; elles sont extrêmement intéressantes à dévoiler et révélatrices des intentions initiales des organisateurs.

Mme SIMONA MORINI : Nous retombons une fois de plus sur le problème de l'autorité sur laquelle se fonde l'ordonnancement d'une encyclopédie. Je suis parfaitement d'accord avec ce qu'a dit Baczko : une encyclopédie rassure. Mais je pense que l'existence d'encyclopédies différentes des encyclopédies ordonnées qui ont pour but d'être exhaustives et de comprendre le plus possible de notions nous indique qu'il y a aussi d'autres raisons qui nous font lire ou

rejeter une encyclopédie. Je pense, par exemple, à l'Encyclopédie des sciences unifiées, que je citais auparavant. Quelle était l'autorité de cette Encyclopédie ? C'était, au fond, une idée, un grand projet qui était celui d'unifier les sciences à travers l'élimination de la métaphysique et à travers une sorte de réduction linguistique. Malheureusement, ce projet et je pense que c'est assez significatif n'est pas allé au-delà des deux premiers volumes de l'introduction parce que simultanément on montrait que cette métaphysique, qu'on voulait éliminer, devenait partie intégrante de notre savoir, devenait même le moteur de la connaissance scientifique ou non scientifique. Donc, le savoir bouge, nos idées changent. Je pense aussi à l'œuvre de Hegel, qui, s'il n'a pas fait d'encyclopédie, recherchait une sorte d'ordre intrinsèque et un lien logique entre les concepts. Mais, là aussi, Helmholtz, dans une conférence de 1866, reprochait à ce type d'opération d'avoir rendu la philosophie stérile.

Dans ce type d'encyclopédie, la sécurité recherchée ne serait donc plus celle de se renseigner sur quelque chose, mais plutôt celle de se reconnaître dans un programme de recherche ou dans une certaine idée. Or ce type de reconnaissance qui, nous venons de le voir, a toujours été difficile, l'est sans doute encore plus aujourd'hui. Nous n'avons même plus la sûreté dans les théories scientifiques. On est beaucoup plus sceptique qu'on ne l'était avant. On a encore moins foi dans des idées centrales.

p.106 Comment, donc, considérer ces essais ? Je dirais : comme des instruments heuristiques. Je pense que, quand on consulte une encyclopédie, on ne reconnaît plus l'autorité d'une idée unificatrice, mais on essaie de s'orienter dans une série de notions qui, nous le savons, bougent. La seule chose qu'une encyclopédie puisse nous aider à faire, c'est de trouver nous-mêmes le parcours et l'entrée des autres notions ; et je pense que cette fonction heuristique constitue tout de même une référence.

M. JEAN PETITOT : L'une des choses qui m'a le plus frappé dans ma collaboration à l'Encyclopédie Einaudi, c'était le fait qu'à défaut, peut-être, d'idées directrices comme les grandes idées rationnelles ou les idées de progrès, il y avait des « concepts porteurs » qui ont joué un rôle considérable dans la structuration de l'objet encyclopédie. Ceux-ci n'intervenaient donc pas tant au niveau de son contenu (qui était en gros le contenu des sciences humaines, présenté plutôt sur un mode problématique parce qu'on trouvait que c'était plus

Ordre et désordre

vivant pour le lecteur) qu'au niveau de son organisation formelle. Je me souviens des débats que nous avons eus dans les années septante-cinq ; il y avait un certain nombre de mots qui intervenaient de façon tout à fait systématique et ces mots étaient précisément ceux qui étaient en train d'émerger dans le domaine scientifique : des concepts comme ordre et désordre, ou des concepts comme ceux d'organisation, d'auto-organisation, de centré et d'acentré, de local et de global, de catastrophe, etc., c'est-à-dire essentiellement des concepts organisationnels.

Ce qui m'a alors frappé et ce qui, à mon avis, pose une question que je vous soumets, c'est de comprendre par quel processus exact ces concepts généraux changent de statut au moment où ils commencent à trouver un contenu mathématique et scientifique précis. Au lieu d'être de simples concepts ayant un contenu sémantique, ils deviennent des concepts générateurs de modèles pour des phénomènes de plus en plus nombreux. Il faut et j'insiste bien là-dessus faire la différence entre le contenu sémantique d'un concept et la façon dont on peut formaliser ce contenu en utilisant la générativité propre aux mathématiques pour transformer ce contenu en source de modèle pour des phénomènes. C'est, à mon avis, un des aspects essentiels de la démarche scientifique : elle arrive à transformer la substance conceptuelle en modélisation, essentiellement parce que les mathématiques ont la propriété tout à fait extraordinaire de transformer des concepts en objets. Donc, en transformant un concept sémantique en objet mathématique, les mathématiques produisent des univers d'objets dont elles doivent faire la théorie. Je ferme la parenthèse.

QUESTION : Si la question que vous avez posée est : comment est-il possible de passer d'une idée tout à fait intuitive sur une question, à un modèle mathématique qui peut trouver une réalité scientifique, c'est-à-dire à un phénomène répété qui se révèle vrai par rapport à la théorie de l'esprit, si votre question est celle du passage de *l'a priori* à *l'a posteriori* suivant, alors je ne l'ai pas très bien comprise.

M. JEAN PETITOT : p.107 Non, ce n'est pas une question. Ces passages sont possibles, puisque précisément l'histoire de la science est, dans une certaine mesure, l'histoire de ces passages. Et ce qui se passe actuellement illustre

Ordre et désordre

précisément un tel passage. Certains concepts d'organisation, qu'on utilise depuis toujours, n'étaient jusqu'ici que des concepts généraux qui étaient, comme disait Kant, nécessaires à la compréhension des phénomènes, mais qui n'avaient pas de valeur objective. Le concept de finalité, cité par Kant dans la « Troisième Critique », était nécessaire à la compréhension du vivant mais n'avait aucune valeur scientifique intrinsèque. Pendant très longtemps, et jusque chez certains structuralistes, les concepts de l'organisation ont donc fonctionné de façon métaphysique dans la compréhension des phénomènes. Et ce n'est que récemment, avec, d'une part, les progrès de la cybernétique et de l'intelligence artificielle et, d'autre part, les progrès mathématiques du genre « théorie des catastrophes », « structures dissipatives » (Prigogine), « théorie des réseaux », etc., que ces concepts acquièrent un contenu scientifique de plus en plus riche et se mettent par là même à acquérir une autorité en changeant de sphère. Ils deviennent, à mon avis, bien plus que des métaphores, ou, si l'on veut, ils deviennent en quelque sorte des métaphores normatives pour la pratique. Comme dirait Lyotard, ils passent du descriptif au prescriptif et ils deviennent des métaphores organisationnelles pour notre conception de l'intersubjectivité sociale et du politique. Ces Rencontres s'inscrivent d'ailleurs précisément dans ce passage du théorique au pratique : les deux concepts d'ordre et de désordre ne fonctionnaient jusqu'ici que de façon essentiellement sémantique, c'est-à-dire métaphysique.

Or, parmi tous ces concepts, j'ai eu le plaisir de travailler sur les couples local/ global et centré/ acentré qui recouvrent, en partie, le couple ordre/ désordre, le second ayant joué comme métaphore pour l'ensemble du projet encyclopédique. Retenons donc la notion d'acentrisme, qui est devenue une notion mathématique en théorie des réseaux d'automates. C'est quelque chose d'extrêmement simple à comprendre. Soit des réseaux d'automates, c'est-à-dire des réseaux d'intelligences locales connectées : chaque automate peut correspondre avec ses voisins et on se demande dans quelle mesure un réseau de ce genre peut fonctionner de façon « myope », c'est-à-dire sans qu'il y ait d'intelligence globale qui domine l'ensemble du réseau ; on se demande comment un tel réseau est capable de « performer des performances globales », comment, par exemple, il est capable de se synchroniser, sans qu'il y ait — c'est le problème du peloton d'exécution — un général ou un colonel qui dise feu ?

M. KRZYSZTOF POMIAN : Je voulais simplement attirer votre attention sur le fait que nous retombons là sur une question que Michel Butor a évoquée hier en parlant du lien dans la langue française entre le mot ordre pris comme une organisation ordonnée, et le mot ordre, pris comme commandement. La question que pose Petitot maintenant revient très exactement à se demander comment un ordre est possible sans qu'il y ait qui que ce soit qui commande.

M. JEAN PETITOT : p.108 C'est ça, absolument. C'est ce qu'on appelle la théorie des systèmes acentrés. Et cette théorie est aussi importante pour la compréhension du système nerveux, prototype d'un système acentré, que pour celle des communications intercellulaires en biologie ou pour celle du fonctionnement d'un lexique. Le passage du local au global, dans une encyclopédie ou dans un dictionnaire, pose un problème qui est exactement du même ordre : localement, il y a une organisation assez facile à comprendre et à décrire qui est l'organisation des champs sémantiques locaux, mais il est plus difficile de comprendre comment ces champs sémantiques se recollent entre eux pour donner un objet qui aurait une cohérence globale. C'est aussi un peu le problème de l'ordre à court terme et de l'ordre à long terme en thermodynamique...

Mais, encore une fois, il me semble que ce sur quoi il faut insister, c'est que, lorsque ces concepts étendent ainsi leur champ d'application, il ne s'agit pas d'une simple extension métaphorique. Il ne s'agit pas des concepts qui, partant d'un noyau dur d'explication où ils ont fait leurs preuves, se mettent à migrer un peu partout. Il s'agit bien de concepts qui vont, comme le concept d'évolution, au-delà de la simple métaphore, de concepts qui changent de sphère et qui passent, pour parler comme Kant, du déterminant au réfléchissant, de la sphère de la nature à la sphère de la liberté, du descriptif au prescriptif, du théorique au pratique.

Pourtant, si vous prenez — dans les années septante-cinq — le livre de Foucault *Surveiller et punir* et tout ce que Deleuze a pu en dire, on voit parfaitement comment, en réponse au *panopticum* de Bentham qui est justement le passage prescriptif de tous les développements qui ont été faits à partir de la Renaissance sur la notion d'espace et la relativité des points de vues, Foucault et Deleuze proposent précisément les notions de réseaux, de structure dissipative, de désordre, etc., comme métaphore alternative. Dès lors,

Ordre et désordre

s'il y a bien alternative au niveau de la métaphore, ne reproduit-on pas, tout de même, une fois de plus, le même geste, à savoir qu'un concept devenu scientifiquement pertinent redevient une métaphore descriptive pour la compréhension du social et du politique.

Dans ce cas, paradoxalement, je dirais qu'on reste dans la métaphysique quand on fait ce geste. Et je dirais donc que, dans une certaine mesure, les déconstructions du discours de l'ordre restent piégées dans ce jeu entre théorique et pratique. Un autre exemple : dans le débat qui opposait E. Morin et R. Thom, le premier disait qu'il dénonçait l'usage nominal du concept de déterminisme, mais le second dénonçait l'usage métaphysique des concepts de hasard, de fluctuation, de désordre, etc. Il y a là pour moi une question très délicate que je renvoie au philosophe des sciences et de la société.

M. KRZYSZTOF POMIAN : Avant de donner la parole au philosophe des sciences et de la société, je voudrais faire quelques remarques marginales à propos de la discussion elle-même. Il me semble que l'image de la situation présente — un désordre vécu — commence à se compliquer singulièrement. D'abord, il y a des ordres divers qui apparaissent, des ordres peut-être un peu atypiques qui s'écartent évidemment ^{p.109} des images qui viennent immédiatement à l'esprit, l'ordre linéaire, l'ordre provenant justement de quelqu'un qui commande, l'ordre qui instaure une hiérarchie au profit de quelque chose de beaucoup plus souple et de moins facile à décrire, etc. Et ensuite, il y a des observations contradictoires. Par exemple, tandis que nous diagnostiquons un peu rapidement la crise d'autorité dans la culture de ce XX^e siècle finissant, M. Moles, dans une remarque qui portait sur la cuisine encyclopédique, nous posait la question de l'autorité extraordinaire et ahurissante dont jouissent dans notre société les prix Nobel ou les grands écrivains — ce qui les amène d'ailleurs à dire, semble-t-il très souvent, un nombre de bêtises qu'on ne pardonnerait pas à un homme qui n'est pas un prix Nobel, mais à un homme qui n'est pas prix Nobel on ne poserait pas de questions qui dépassent ses compétences.

Mais poursuivons notre débat. Je pense que nous sommes arrivés au point de jonction de la problématique intellectuelle et de la problématique sociale, de la problématique purement théorique et des pratiques sociales diverses, et aussi

Ordre et désordre

à la question que nous avons laissée un peu en suspens, celle du marché de l'encyclopédie : qui les achète, qui les lit, et pourquoi ?

M. ABRAHAM MOLES : A ce qui a été dit, j'ajouterais que dans cette société démocratique, c'est fou ce qu'on adore l'autorité !

Vraiment, le lecteur adore trouver en face de lui une autorité, un système, une équipe, des gens très qualifiés — ils sont tous professeurs, saupoudrés de prix Nobel, il y a une technique... Les gens adorent cela. Pourquoi ? Parce que c'est épuisant de prendre une décision soi-même — c'est une créativité ; il faut créer intellectuellement, il faut s'informer soi-même sur des données et, à partir de ces données, se faire une idée. Tandis que là, il y a quelqu'un qui vous les donne ! Prenons-les, c'est moins fatigant, ça prend moins de temps, et comme ça, je possède toutes les connaissances que j'ai dans l'encyclopédie ; et puis, j'ai acheté l'armoire correspondante ! J'insiste d'une façon peut-être un peu caricaturale, mais c'est un problème qui me paraît très important dans une société qui est submergée par ses connaissances. Submergés par les connaissances, les gens sont absolument ravis de pouvoir s'accrocher quelque part. Je crois que c'est un des arguments fondamentaux d'achat qui régissent le marché, et les éditeurs, qui pensent à gagner de l'argent en se procurant une équipe et en leur faisant fabriquer un produit, le savent extrêmement bien. Et même, ils jouent là-dessus. Très souvent, ils en abusent, l'exploitent. Il y a des encyclopédies d'astrologie qui sont garanties, avec recettes et exercices à se proposer soi-même à la fin, etc. Ce n'est plus tout à fait notre sujet, qui reste dans un domaine fortement épistémologique, mais l'abus du concept d'encyclopédie et la vulgarisation encyclopédique me paraissent tout de même constituer une maladie dangereuse de notre société, parce que, justement, l'individu abdique.

Un autre point encore. Je l'ai dit tout à l'heure : on voit bien la future encyclopédie à l'ordinateur. Vous achetez un petit terminal, vous vous branchez sur la prise d'intelligence artificielle au compteur, qui va vous ^{p.110} être fournie d'ici quelques années, vous êtes ainsi reliés à la grande banque de données de la bibliothèque internationale universelle, située naturellement à Washington, et puis : vous consultez. Petite remarque et ce n'est pas négligeable du tout à propos des banques de données —, la police pourrait se brancher sur vous pour savoir quels sont les mots qui vous intéressent dans les connaissances

humaines. Ce problème a été évoqué dans des livres de science-fiction ; vous avez là un type de contrôle social un peu particulier sur l'ensemble des connaissances accessibles à l'individu sur la diététique des connaissances. Je m'excuse d'avoir pris une minute pour dire cela.

M. PIERRE SANSOT : Tout ce qu'a dit notre ami Moles est très vrai. C'est vrai qu'il faudrait tout savoir et qu'on ne peut pas tout savoir ; c'est vrai que c'est fatigant de créer en décidant et qu'on se reporte à quelqu'un qui peut répondre à notre place ; c'est vrai que ça se passe parfois ainsi par rapport à des compétences diverses. Et pourtant ! Cela ne se passet-il pas aussi autrement ? Finalement, pour vivre — je ne suis pas un intellectuel, je suis... je ne sais pas... —, il suffit de très très peu de choses. Vais-je aller dimanche à tel endroit, vais-je épouser telle femme — c'est assez important, mais enfin —, où mettre mon enfant à l'école ? Vais-je me lever ou ne pas me lever, bricoler mon travail ? Ne fait-on pas tout cela peu à peu, au jour le jour, avec très peu de chose, avec l'aide d'autrui, qui est ouvert, fermé, caché, mais qui n'est jamais ce livre qui est face à moi et qui renfermerait tous les savoirs ? C'est un mot d'un copain, c'est un sourire dans la rue — je ne crois pas faire de mauvaise poésie ; il y a quelque chose qui se passe comme cela, on ne sait pas trop comment, mais à un niveau qui n'est pas celui du local opposé au global. C'est vrai qu'il y a une immunologie intolérable du local et de l'indéterminisme qui rejoint la grande métaphysique traditionnelle du central. Mais ce n'est pas cela. Non, ce n'est même pas le terme de réseau au sens mathématique. Ce serait un sens beaucoup plus simple, qui serait plus proche des petites annonces de « Libé » que des réseaux du savoir. Et encore, « Libé » ce n'est pas tellement sérieux ! Je n'ai pas besoin de beaucoup de choses pour décider et ce peu de choses, on me le dit sans même me le dire ; au moment où l'on parle, ... au marché. C'est difficile de décider ce qu'on va manger à midi si on a un peu d'argent mais pas trop. Si on n'a pas beaucoup d'argent, c'est facile ; si on en a beaucoup, c'est facile aussi ; mais dans la situation du Français moyen, du professeur de faculté submergé d'impôts, que va-t-il arriver ? Il fait son marché, sa femme lui a laissé ce droit. Le poisson ? Ceci plutôt que cela ? Par quoi va-t-il être aidé ? Par la marchande, par l'allure du poisson, par quelqu'un qui achète devant lui, par quelqu'un qui a acheté le loup que je convoitais et qui était de la grosseur voulue...

Nous sentons bien à ce niveau que la décision va se faire avec des micro-événements, dont je ne suis même pas conscient, par bonheur. Autrement, c'est vrai qu'il me faudrait ce savoir et que je serais obligé de me reposer sur autrui pour l'acte créateur de choisir. Cela dit, je crois qu'on est quand même d'accord puisque vous avez devant vous quelqu'un qui, en France, s'intéresse à la micro-sociologie de la vie quotidienne. Donc, il y a p.111 aurait ce quotidien et, en même temps, cette volonté de l'encyclopédie de laisser croire qu'il y a des gens qui savent à notre place et qu'il faut savoir beaucoup de choses pour vivre. Or, non, il faut très peu de choses pour vivre — peut-être même pour enseigner, à la limite —, ce qui est plus paradoxal.

M. BRONISLAW BACZKO : Quand je parle de cette fonction rassurante, cela ne veut pas dire que chaque fois qu'on ne sait pas quelque chose, on consulte une encyclopédie mais on a le sentiment qu'il y a là une instance et que cette culture qui est inembrassable devient, pour ainsi dire, palpable. Mais j'aimerais encore attirer votre attention sur le phénomène suivant, en commençant par un cas qui est anecdotique mais qui est un cas célèbre dans l'histoire de toutes les encyclopédies. En 1954 — si mes souvenirs sont bons — les abonnés à la Grande Encyclopédie soviétique (3^e édition), ont reçu leur troisième volume avec un petit supplément qui leur demandait d'extraire du volume 2 les pages telles et telles et de coller à leur place les pages du supplément en question qui portaient sur le Détroit de Behring. Les pages à supprimer dans le volume 2 portaient sur Béria, ministre des Affaires intérieures, qui venait d'être exécuté.

Qu'est-ce à dire ? L'encyclopédie, dans son évolution historique, me paraît solidaire, dans l'espace, des connaissances démocratiques. En effet, dans les pays capitalistes, il est extrêmement frappant de constater qu'il y a plusieurs encyclopédies, parce qu'il y a un marché, parce qu'il y a concurrence, etc. Et il est fascinant de voir comment la naissance d'une encyclopédie provoque, pour ainsi dire, la production d'une suivante, ou d'une autre, ou d'une parallèle. Par contre, si nous revenons au problème de l'autorité dans un Etat totalitaire qui garde le monopole de l'information et du sens, il n'y a toujours qu'une seule encyclopédie : il n'y a pas deux encyclopédies soviétiques ; il y a une seule grande encyclopédie soviétique (et une petite qui est le résumé de la grande). Or, cette encyclopédie soviétique, d'un certain point de vue, est extrêmement renommée puisque, du fait du commandement, les deux ordres, celui qui vient

d'en haut et celui qui s'installe dedans, se rejoignent parfaitement. Elle apparaît totalement cohérente. Néanmoins — et c'est pourquoi le phénomène me paraît si important —, c'est précisément le fait que nous ayons plusieurs encyclopédies, les bonnes et les mauvaises, qui crée un espace démocratique dans lequel la diversité des autorités, des sciences et le degré d'information sont préservés. Historiquement, la carrière de l'encyclopédie est solidaire de l'installation de l'espace démocratique en vie sociale et en politique. Autrement dit, si l'encyclopédie donne une certaine chance d'égaliser les autres (au niveau des connaissances de base), c'est parce que l'égalité commence à s'installer dans la vie collective.

M. KRZYSZTOF POMIAN : Derrière le problème de l'autorité que nous avons posé, se dessinerait donc un profil à double face : une face noire, suggérée par M. Moles lorsqu'il évoquait la perspective d'un ordinateur central totalisant l'ensemble des connaissances et sur p.112 lequel nous serions tous obligés de nous brancher et une face éclairée, décrite par M. Baczko, qui ouvrirait l'encyclopédie sur une perspective « démocratique ».

Entre ces deux faces, je voudrais faire une observation à propos de ce que M. Sansot a dit de la vie quotidienne, car je pense que c'est une dimension qu'il faut introduire dans ce débat, bien qu'en un sens, elle soit anti-encyclopédique. En effet, chacun de nous, fût-il prix Nobel, vit dans des espaces qui sont, du moins au premier abord, complètement hétérogènes. Précisément : nous achetons le poisson, nous nous marions, etc. Et puis, pour beaucoup d'entre nous — un nombre croissant statistiquement parlant dans les sociétés occidentales — nous travaillons. Et si les relations de travail font partie de la vie quotidienne pour une masse énorme de gens, une encyclopédie, un « handbook » sont des objets qu'on manie quotidiennement dans des domaines très différents, même si, probablement, les gens qui les utilisent le plus sont les intellectuels (je pense, par exemple, aux chimistes et à leurs nomenclatures compliquées). Ce surgissement du quotidien signifie-t-il que nous sommes dans une situation de désordre total ? Sur ce point, mon idée personnelle consisterait à dire qu'en fait, nous vivons dans une sorte de monde qui a une structure stratifiée, comme une coupe géologique, dans laquelle il faut complètement abandonner toute idée de faire un quelconque jugement de valeurs. Le rapport entre le haut et le bas n'a strictement rien à voir avec le meilleur et le pire, ou

Ordre et désordre

avec le progressif et le réactionnaire : tout simplement, il y a des strates différentes qui constituent le monde vivant. On pourrait essayer d'en faire une phénoménologie, mais c'est un autre sujet. Et à l'intérieur de l'ensemble de ces strates, qui est donné à tous, nous organisons, chacun d'une manière un peu différente, nos ensembles individuels, nos synthèses personnelles, nos parcours. Or, même si elles sont vécues comme des traversées tragiques dans un monde où le désordre est le plus total, ces trajectoires personnelles et individuelles ont toujours un caractère ordonné quand on les regarde de l'extérieur. Ce qui est vécu dans la souffrance comme le délire et la folie pour les malades, doit devenir pour le médecin un ensemble de symptômes qui s'ordonnent, qui s'organisent, qui appellent une thérapie et, par conséquent, un ensemble de décisions et de démarches ordonnées.

Je pense qu'il serait bon de consacrer les minutes qui nous restent à une question que nous ne pourrions évidemment pas épuiser mais que, du moins, nous pouvons poser : parmi tous ces ordres partiels entre lesquels nous nous mouvons, dans certains interstices désordonnés, devinons-nous des ordres nouveaux qui nous frappent par leur caractère inédit, même si, peut-être, nous les percevons dans un premier temps comme des désordres parce que nous ne savons pas encore faire le travail d'intégration ? Avons-nous le sentiment que quelque chose de semblable apparaît autour de nous ? Si oui, en quoi cela consisterait-il ? Vous avez un peu abordé cette question sous son aspect menaçant ; il y a d'autres aspects ; il y a divers domaines. Je pense qu'il serait bon, non pas de finir sur une note de prospective, mais sur une réflexion sur les avènements concevables. L'histoire nous fait toujours des surprises, et c'est pourquoi elle est intéressante.

M. ABRAHAM MOLES : p.113 Je voudrais faire remarquer que M. Petitot, tout à l'heure, dans les allusions un peu théoriques sur les systèmes d'organisation à courte distance et à longue distance, répondait d'une certaine façon à ce que vous venez de dire sur les ordres cachés — j'emploie le mot de Girard —, c'est-à-dire des choses qu'on ne peut pas voir. Je voudrais peut-être ici rappeler qu'il y a parfois des ordres cachés à très grande échelle, qui sont très « prégnants » — si vous me permettez ce mot qui vient de la théorie de la forme mais qui, en même temps, ne nous intéressent pas parce qu'on n'y est pas préparé : par exemple, on les regarde de trop près, de sorte que, justement la bonne

distance, la bonne échelle hiérarchique, le choix du bon niveau me paraissent constituer dans une certaine mesure une réponse à la question que M. Petitot évoquait. C'est un peu l'histoire de l'échelle du microscope : avec un microscope trop puissant, il y a un certain nombre de choses qu'on ne voit absolument pas. Donc, l'idée de puissance du microscope doit être révisée.

Cette idée d'une diététique des connaissances à l'intérieur de l'univers des connaissances que j'ai mentionnée se conjugue bien avec une remarque de M. Sansot (« oh, et puis vous savez, après tout, pour vivre on n'a pas besoin de savoir beaucoup de choses, il n'y a qu'à suivre les ordres donnés... »). Elle se conjugue aussi avec cette espèce de révérence au savoir et à la compétence que M. Baczko avait dénoncée à un certain moment. Je crois que nous dénonçons tous ici la même chose. Mais, en même temps, ne disions-nous pas : « malgré tout, la bibliothèque universelle, c'est un bien beau rêve ! C'est pour ça que j'ai employé le mot « mythe dynamique » : c'est un mythe, on n'y arrivera jamais, c'est une illusion, c'est très dangereux ! Mais ça vaut la peine d'y rêver quand même et de l'accomplir par fragments. A mon avis, désigner simplement ce problème est, en soi, important car en opposition aux « self-fulfilling prophecys », les prophéties qui, parce qu'on les a énoncées se réalisent d'elles-mêmes, il y a les anti-« fulfilling prophecys », celles qui, parce qu'on les a énoncées aussi ne se réalisent justement pas. Donc, il faut parler de ce type de danger potentiel que constitue un rationnement de la culture : sur l'ordinateur, par certaines clés que vous ne posséderez pas, l'accès à certains domaines de connaissances vous sera fermé. La méthode de rationnement est donc différente de celle des connaissances actuelles qui est la méthode du « gradus ad Parnassum » : vous montez les degrés, et si vous voulez vous fatiguer, il n'y a pas de secret ; tout le monde peut fabriquer des bombes nucléaires, mais ça demande du travail ! En fait, il y a quand même un secret. Mais ce secret est ouvert. Plus précisément il y a un secret socialement, bien qu'il n'y ait pas de secret théorique. Or, dans ce nouvel univers qui nous serait proposé, ce serait un univers du *secret de principe*. Vous n'avez accès qu'à un certain nombre de connaissances — l'espèce d'univers parfait du spécialiste conversant par des contacts locaux auxquels faisait allusion, encore une fois, M. Petitot.

M. JEAN VOGÉ : Je voulais attirer l'attention sur ce qu'a dit Mme Morini sur le fonctionnement en réseaux de ces nouvelles encyclopédies qui ne visent plus

tant à apporter des réponses directes aux questions p.114 que se pose le lecteur qu'à lui permettre de trouver son propre itinéraire vers cette réponse.

Ceci me paraît très important, car je crois qu'il y a deux grands types de structures d'organisation et d'ordre et que la crise actuelle vient de certains conflits entre ces deux structures : des structures en réseaux que l'on trouve, en particulier, dans tous les systèmes physiques, biologiques, astronomiques et même dans beaucoup de systèmes humains (musique, littérature) et des structures pyramidales qui caractérisent la plupart des organisations humaines formalisées (organisations politiques et organisations économiques). La grosse différence entre les deux réside dans la diversité des trajets possibles. Dans la structure en pyramide, il n'y a qu'un seul trajet possible, la filière hiérarchique, alors que dans la structure en réseaux, chacun peut choisir son itinéraire à n'importe quel niveau d'organisation.

Dès lors, je crois que si l'on veut résoudre les crises actuelles, l'avenir des structures encyclopédiques, et aussi sans doute des structures politiques ou économiques, c'est le passage des structures actuelles pyramidales à des structures en réseaux qui donneront beaucoup plus de liberté à tous les niveaux d'organisation. Chacun pourra trouver sa vérité : la décision ne sera pas prise au sommet mais elle sera prise un peu partout par des consensus locaux beaucoup plus que par des consensus globaux. Je voudrais retourner la question à mon tour : ne pensez-vous pas que l'évolution de la structure de l'encyclopédie traduit, en fait, une évolution des structures sociales et des structures économiques qui est en train de se faire et qui se cache probablement derrière la crise économique que nous traversons ?

M. KRZYSZTOF POMIAN : J'ai deux observations immédiates à propos de ce que vous venez de dire. D'abord, on aimerait que vous ayez raison parce que, évidemment, cette évolution des structures pyramidales signifie un accroissement net de la démocratie. La démocratie n'est rien d'autre que la dispersion du pouvoir et le remplacement d'une seule autorité globale pour l'ensemble par une multiplicité d'autorités locales.

En revanche, je ne crois pas que la structure en réseaux des encyclopédies, comme celle d'Einaudi, traduise les changements qui se produisent. Je pense plutôt qu'elle anticipe en quelque sorte sur ces changements. Je crois que la

Ordre et désordre

pensée formelle des mathématiciens ou des écrivains est, en quelque sorte, « anticipatrice », c'est-à-dire qu'elle « fabrique » les comportements qui, pour le meilleur et pour le pire, orientent ensuite nos comportements individuels et collectifs. Et ici, je rejoins le problème qui a été posé par Petitot. D'abord, il y a un terme assez flou dans le langage : ordre, désordre. Pendant des siècles, on utilise ces mots dans la littérature, ici ou là. Puis, les mathématiciens s'en emparent, et ils disent que l'ordre est une relation précise qui satisfait un certain nombre d'exigences, une, deux, trois : transitive, connexe, antisymétrique. Puis on découvre qu'il y a des ordres différents et, qu'à ce type d'exigences formelles satisfont des relations extrêmement différentes. Donc, ces termes ordre et désordre cessent d'être simplement des métaphores et acquièrent un sens extrêmement précis. ^{p.115} Les thermodynamiciens découvrent que l'ordre peut aussi être gradué dans ses réalisations physiques, qu'il y a des cristaux solides mais qu'il y a aussi, par exemple, des cristaux liquides, qu'en fait il y a des structures ordonnées dans la matière condensée sous ses formes les plus diverses. Une discipline énorme apparaît, la physique de la matière condensée, etc. Puis ça revient dans un autre sens, il y a une sorte de descente ou peut-être qu'on fonctionne dans une sorte de cercle ou de spirale. Encore une fois, Piaget réapparaîtrait parce que ses concepts formels, extrêmement précis et rigides dans leur utilisation strictement scientifique, redeviennent des programmes de comportement. Nous commençons par réorganiser nos habitudes, nos manières de penser, puis nos manières d'organiser l'espace autour de nous. Comment cela se produit-il ? On ne sait pas très bien et c'est très difficile à étudier parce que tout commence par des changements peu perceptibles qui ne laissent peut-être pas tout à fait assez de traces claires. En tout état de cause, petit à petit, cela progresse et cela réacquiert une signification non seulement métaphysique mais programmatique : les métaphores deviennent performatives et les voilà qui s'incarnent.

Donc, lorsque vous parlez, Monsieur, d'un nécessaire passage des structures pyramidales aux structures à réseaux, je pense que nous sommes très exactement sur ce chemin-là, sauf que — et c'est sur cette note que nous pouvons peut-être clore ce débat — l'histoire fait des surprises. Ce type de processus est toujours suspendu à une quantité de facteurs que nous ne maîtrisons pas, et là, nous nous retrouvons dans la position des météorologistes

Ordre et désordre

car aucun ordinateur de la cinquième génération, qu'on est actuellement en train de fabriquer, ne sera capable de résoudre toutes les équations pour que l'histoire devienne transparente. Elle provoque des surprises, elle bouleverse des processus. En fait, l'histoire, c'est nous-mêmes, nous-mêmes qui ne sommes jamais absolument transparents, nous-mêmes qui nous faisons des surprises tantôt agréables, tantôt assez criantes. Toute réflexion sur l'avenir est suspendue à un certain nombre d'inconnues. C'est peut-être cette attitude problématique qui est la conclusion, en même temps morale et intellectuelle, qu'il nous faut garder de cet échange.

@

ORDRE ET DÉSORDRE EN ART ¹

Entretien

présidé par André DELESSERT
recteur de l'Université de Lausanne

@

M. ANDRÉ DELESSERT : p.116 J'aimerais introduire cet entretien par quelques remarques préliminaires et, tout d'abord, par une citation : « La beauté est la splendeur de l'ordre ». Un saint Thomas du XX^e siècle hésiterait sans doute à souscrire à une telle déclaration. Comme beaucoup de nos contemporains, il aurait eu l'occasion de découvrir quelques-uns des visages les moins engageants de l'ordre. Tout comme la beauté et la laideur, l'ordre et le désordre forment un couple étrange. Il est difficile d'exercer sa réflexion et son imagination sans recourir à ces notions, mais il semble impossible de mettre tout le monde d'accord sur leur nature et même sur leur simple présence dans une situation donnée. Ce qui est ordre pour les uns est désordre pour d'autres. Chacun se fait une image très nette de ce que devrait être l'ordre dans telle ou telle circonstance et il demeure incapable de comprendre que d'autres s'en fassent une représentation toute différente. Ainsi, le couple ordre-désordre est profondément enraciné dans notre pensée et notre sensibilité. Mais, si on désire éviter la polémique et les malentendus, il est préférable de ne pas faire référence à une idée claire de l'ordre, reconnue par tous. Comment expliquer à la fois la permanence et la fragilité de la notion d'ordre ? Les remarques suivantes permettent de deviner que la situation n'est paradoxale qu'en apparence.

Nous naissons et nous sommes plongés brusquement dans un univers inconnu, peut-être même hostile. Mais des expériences répétées provoquent l'apparition autour de nous de certaines régularités, de certaines permanences, que nous pouvons utiliser à notre avantage. Notre découverte du monde se présente comme une cosmogonie. Un principe ordonnateur sépare les éléments, les classe et finalement les nomme. A ce stade, l'ordre est ressenti comme un agent favorable et rassurant.

¹ Le 21 septembre 1983.

Ordre et désordre

p.117 Par la suite, nous découvrons sans cesse de nouvelles lois qui, apparemment, gouvernent le monde dans lequel nous vivons. Il arrive un moment où l'univers nous semble ordonné à l'excès. Nous avons le sentiment de ne pouvoir y survivre qu'à la faveur de lacunes dans le système. Nous ne parvenons à manger notre tartine que pour autant que cinquante autres personnes ne la convoitent pas au même instant, malgré tout ce qui paraît arrangé pour ça. A ce stade, qui est souvent celui de l'adolescence, c'est le désordre qui reçoit une connotation positive.

Une troisième étape, qu'on pourrait associer à l'âge adulte, consiste à transcender l'attachement à l'ordre en soi ou au désordre en soi. L'ordre et le désordre sont inséparables. Ils s'engendrent mutuellement, non seulement en tant que concepts, mais d'une manière concrète. Il suffit de ranger les livres d'une bibliothèque par ordre de grandeur ou de regarder une photographie au microscope pour s'en assurer. Tout ordre, lorsqu'il devient gênant (et il le devient toujours), appelle un désordre de type plus élevé qui le remet en cause ; et on peut intervertir les termes. L'acceptation de ce dialogue complexe de l'ordre et du désordre constitue une forme de courage intellectuel. Elle n'est jamais définitivement acquise. La tentation de redescendre au stade d'une valorisation exclusive de l'ordre ou du désordre est constante. La plupart des idéologies courantes ont pour seule fonction de justifier de telles régressions.

La description de cette progression en trois étapes perd un peu de son caractère sommaire quand on observe qu'elle s'adapte assez bien à l'évolution de nos sentiments et de nos apprentissages. Ce schéma est sous-jacent à beaucoup de récits initiatiques ou cosmologiques. C'est pourquoi on peut considérer l'ordre et le désordre comme deux images archétypiques. Etroitement liées, elles s'imposent à nous dès que nous cherchons à nous représenter le monde et nous-mêmes. Mais leur statut est ambigu, chacune d'elles pouvant recevoir à son tour une coloration lumineuse ou obscure.

Ce qui précède pourrait faire croire qu'ordre et désordre sont tout simplement interchangeables. Ce n'est pas tout à fait le cas. Les amoureux de l'ordre y trouvent l'attrait de la régularité, de la simplicité, de la logique, de la hiérarchie ; mais on peut aussi y voir la monotonie, le simplisme, la fermeture, l'inhumanité. Les passionnés du désordre se plaisent à son ouverture, sa richesse, son imprévu ; mais on peut également craindre ses aspects confus,

Ordre et désordre

excessifs, hasardeux. Il n'en reste pas moins que, dans chaque situation, la reconnaissance de l'ordre ou du désordre est liée à un référentiel relatif, voire subjectif. Très souvent, le désordre n'est rien de plus que l'ordre de l'autre. Relevons cependant que l'ordre est étroitement lié aujourd'hui à la possibilité d'une description verbale. Dans une civilisation particulièrement portée sur le discours, l'ordre jouit évidemment d'un préjugé favorable. Ce n'est pas par hasard que, syntaxiquement tout au moins, l'ordre précède le désordre.

Venons-en à l'art. La dialectique de l'ordre et du désordre se manifeste particulièrement à trois moments. Le premier est celui où l'on prend en compte la masse des témoignages artistiques accumulés au cours des millénaires. Les historiens, les critiques, les sociologues ou les spécialistes de ^{p.118} l'esthétique s'efforcent d'y discerner des genres, des tendances, des mouvements. Des princes et des théoriciens conçoivent l'ambition de mettre l'art de leur époque en formules. Ces schématiques sont régulièrement perturbés par des artistes qui négligent de disposer leur œuvre sur la trajectoire qu'on leur avait assignée à l'avance. D'où la nécessité d'une réorganisation tout aussi provisoire du système descriptif de l'art.

Le deuxième moment est celui où le spectateur — désignons aussi sous ce terme l'auditeur ou le lecteur — appréhende l'œuvre d'art. Celle-ci apparaît comme le noyau d'un univers autonome serti, enclavé dans le monde ordinaire. Mais pour être vue et reconnue, elle doit manifester quelques principes d'organisation. Toute œuvre d'art fournit son propre référentiel, et l'espace qui l'entoure — il faut comprendre aussi bien l'espace imaginaire que l'espace temporel — est structuré par un ordre émanant d'elle. C'est ce qu'on entend lorsqu'on affirme que, dans une symphonie de Mozart, les silences aussi sont de Mozart. L'ordre auquel nous venons de faire allusion a pour fonction de disjoindre l'univers familier pour y loger l'espace de l'œuvre. Ainsi toute œuvre d'art provoque le conflit de deux ordres ; elle est toujours facteur de désordre.

L'organisation propre à l'œuvre d'art est nécessairement complexe, et cela nous conduit à examiner le troisième moment où s'instaure le dialogue ordre-désordre : c'est celui de l'acte créateur de l'artiste. Nous touchons là à un phénomène mystérieux qu'il ne faut circonvier qu'avec prudence. Risquons-nous à observer que, comme chacun de nous, l'artiste doit faire face à diverses interrogations sur le sens de sa destinée. Certaines d'entre elles empruntent le

Ordre et désordre

masque de l'opposition de l'ordre et du désordre. Comme ces archétypes s'enracinent au tréfonds de la sensibilité et de la pensée, leur dialogue prend ordinairement un sens tragique. Il s'alimente à la peur et à la fascination qu'exercent la souffrance et la mort, à leur caractère à la fois scandaleux et inéluctable. Or, toute œuvre d'art est le produit d'une élaboration. L'artiste part d'un projet porteur d'un ordre plus ou moins schématique. L'acte créateur s'y inscrit par des tensions, des dissymétries qui troublent cet ordre et, à la fois, prennent un sens par rapport à lui. Dès lors les éléments de la tragédie sont réunis. L'œuvre devient le champ où se projettent les problèmes existentiels vécus par l'artiste. Toutefois la création, si pénible soit-elle, présente pour lui une fascination décisive : elle soustrait ses conflits intérieurs aux intermittences de la sensibilité et de l'imagination grâce à une activité continue et délibérée. L'artiste trouve dans l'opiniâtreté à laquelle il est contraint l'espoir de dépasser pour un temps ces conflits. C'est en quoi d'ailleurs la création artistique est tout le contraire d'une « distraction ».

Au cours de son élaboration, l'œuvre d'art apporte à l'artiste l'occasion d'affronter et de transcender l'opposition ordre-désordre. Une fois achevée, elle porte témoignage de ce dépassement.

Cette introduction, si sommaire à beaucoup d'égards, nous assure que le dialogue de l'ordre et du désordre livre un angle d'attaque pertinent pour les problèmes de l'art. Quel est le rôle de ce dialogue dans l'interaction de l'œuvre d'art avec celui qui la voit, l'écoute ou la lit ? Dans le choix des techniques ^{p.119} et des procédés ? Dans l'évolution personnelle de l'artiste et dans l'origine des mouvements en art ? Dans la collaboration entre artistes ? Dans les démêlés de l'art et de la critique ? Voilà quelques interrogations qu'il serait peut-être intéressant d'aborder sous cet angle.

Pour discuter cet après-midi de ces problèmes, l'entretien que je préside réunit l'écrivain Michel Butor, le compositeur Luciano Berio, M. Michel Thévoz, directeur du Musée de l'Art brut, à Lausanne, M. Mario Perniola, professeur d'esthétique à l'Université de Salerne et M. André Ducret, chargé d'enseignement à l'École d'architecture et à la Faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Genève et auquel je donne immédiatement la parole.

M. ANDRÉ DUCRET : Comme m'y invite la riche introduction du recteur Delessert, je dirai d'abord combien le thème qui est le nôtre aujourd'hui me semble rempli d'embûches, de traquenards. Plus que tout autre, en effet, il nous oblige à vérifier nos jugements de valeur, à en éprouver les fondements, bref, à expliciter les représentations implicites que nous nous faisons de l'ordre et du désordre en art. Si, au moins, nous disposions d'une esthétique solidement constituée, d'une théorie systématique sur laquelle s'appuyer, la tâche serait plus aisée, et nous tomberions sans doute d'accord pour admettre qu'il y a désordre ici et ordre là. Mais ces « béquilles » nous sont refusées, cette esthétique manque ou, plutôt, elle est à inventer elle aussi, de cas en cas.

On constate d'ailleurs que c'est de la rencontre singulière entre une œuvre, son créateur parfois, et le libre commentaire qu'en propose, hors références, tel critique ou tel philosophe, que naissent aujourd'hui les idées neuves comme en témoignent plusieurs ouvrages de parution récente. Idées qui, toutefois, n'entendent généralement pas former système, et qu'il serait vain de chercher à réunir en un ensemble de normes, un ordre de valeurs ayant prétention de durer : le relativisme domine la réflexion contemporaine sur l'art, d'où la difficulté de principe de ce débat mais, aussi, sa nécessité.

Quelques considérations historiques s'imposent ainsi qui, en ce qui me concerne, se limiteront à repérer quelques moments-clefs dans l'aventure de la peinture dite moderne, pour ce qui est de la problématique ordre/ désordre du moins. Bien entendu, en histoire de l'art comme ailleurs, il convient d'opérer les distinctions dorénavant habituelles entre histoire de longue durée, histoire collective et histoire événementielle. La première montrerait ce qu'est la peinture, pour ainsi dire, de toute éternité, la dimension anthropologique qu'elle engage de la grotte de Lascaux aux peintres dits « sauvages » travaillant à Berlin aujourd'hui ; aux deux autres répondrait, en revanche, une analyse des écoles, des tendances, des groupes, d'une part, de la vie et de l'œuvre du génie, du grand peintre, de celui qui fait date, d'autre part. Aussi, tout en tenant compte des remarques préliminaires de notre président, ce ne sont pas les images archétypiques auxquelles ferait écho l'une ou l'autre démarche artistique qui, ce soir, retiendront mon attention mais plutôt, à un autre niveau de compréhension, la façon ^{p.120} dont diverses formules apparues depuis un siècle environ ont affronté cette question de l'ordre et du désordre.

Ordre et désordre

Première formulation : l'expressionnisme allemand, à propos duquel à l'époque de la Première Guerre mondiale se cristallise une controverse me semble-t-il exemplaire entre, d'un côté, les tenants de la tradition classique pour lesquels existe une antithèse insurmontable entre l'art et la vie ou, suivant Georg Simmel, entre formes culturelles et contenus de l'existence et, de l'autre, ceux qui seront les « compagnons de route » d'un courant qui, bien sûr, s'autoproclame seule expression authentique de l'esprit du temps, se mêle aux troubles qui agitent la réalité sociale mais qui, surtout, annoncerait, selon eux, un ordre nouveau, une harmonie à venir. Pour ces derniers — et je songe là, en particulier, à Ernst Bloch —, la volonté d'exprimer directement un sentiment d'angoisse, de révolte sur le plan artistique ne signifie pas un retour au chaos, à l'insignifiance ; au contraire, l'inachèvement même de certaines toiles expressionnistes, leur apparente imperfection formelle, traduit la quête certes confuse, ambiguë, de valeurs nouvelles, et ce serait là ce qui fait le sens ultime de l'expressionnisme pour qui sait voir d'un œil neuf.

D'un côté, ordre, perfection, achèvement et unité de l'œuvre représentent autant d'équivalents pour désigner l'idéal que l'artiste devrait, par définition, s'efforcer d'atteindre ; de l'autre, ces principes une fois transgressés, le désordre qu'incarne l'avant-garde bouleverse jusqu'aux termes d'une question, celle du beau, qu'il s'agit dès lors de repenser — ce que Bloch fera parmi les premiers. L'expressionnisme délaisse l'ordre classique, il le refuse tout en anticipant un ordre nouveau, différent non seulement du point de vue formel ou esthétique mais aussi, socio-politique : cette interprétation sera, notons-le, simultanément revendiquée par le futurisme, le constructivisme ou le néo-plasticisme, à titre de programme d'action cette fois.

Ce qui est intéressant dans ce dernier cas — qui constitue, également, notre second exemple —, c'est la manière dont, une fois libérée de toute contrainte narrative, n'ayant plus à raconter une histoire, la peinture se retrouve confrontée au problème de l'ordre et du désordre au niveau non plus du passage de l'objet à sa représentation mais bien de l'agencement des moyens plastiques, de l'organisation des divers composants que l'artiste met en œuvre pour les traiter comme tels, sans souci de la figure.

A cet égard, il suffit de penser, par exemple, à Piet Mondrian qui, dès 1917, rejette définitivement le devoir de représentation pour se lancer dans la plus

Ordre et désordre

extraordinaire expérience non figurative de ce siècle. Ses compositions, faites exclusivement de lignes droites et de couleurs primaires ordonnées selon un rythme horizontal/ vertical, annoncent explicitement l'univers néo-plastique dans lequel, d'ailleurs, le peintre n'aura plus de raison d'être puisque s'effacera toute distance entre l'art et la vie. Pourtant, cette utopie picturale, si elle repose sur un ordre rigoureux fondé dans l'angle droit, n'en est pas moins ouverte à un certain désordre — très relatif, je le concède, et toujours provisoire —, car chaque élément qui vient s'ajouter sur la toile en bouleverse l'équilibre, en modifie la dynamique. En d'autres termes, lorsque Mondrian déplace l'une de ses compositions le p.121 long des murs de son atelier afin de vérifier les rapports que sa peinture entretient avec l'environnement, il lui arrive de découvrir que les interactions établies entre surfaces et segments ne sont pas encore assez « équilibrées », suivant le maître-mot du néo-plasticisme, et qu'il faut donc se remettre au travail afin de réordonner le tableau.

En quête, sa vie durant, de la meilleure définition possible de l'ordre néo-plastique, le peintre néerlandais — auquel Michel Butor a consacré, comme chacun sait, deux textes d'une extrême finesse — laisse donc ses toiles s'ouvrir sur un chaos extérieur qu'à la fois il souhaite absorber et commander.

Un autre « grand », Jackson Pollock, alors même qu'il renonce à préméditer ses œuvres ou à en contrôler les effets, n'en aboutit pas moins, lui aussi, à un certain ordre à partir du désordre, de la fureur de peindre. Certes, il gicle la couleur au hasard, il danse — cet autre amateur de jazz — dans sa peinture, il néglige la brosse, le pinceau. Mais il faut bien qu'à un moment le geste s'arrête, l'action s'interrompe, et qu'alors, comme on nous le rappelait hier soir, l'œuvre révèle un ordre caché, une harmonie secrète.

Il me paraît d'ailleurs que cette démarche, inverse de celle suivie par Mondrian, fait preuve de la même cohérence et qu'à elles seules, ces deux expériences désignent en quelque sorte le point au-delà duquel l'avant-garde n'est plus, en peinture du moins, que répétition — mais il me faudrait plus de temps pour développer cette idée.

Quoi qu'il en soit, avec le recul du temps, nous comprenons mieux ce que représente l'aventure de la peinture moderne, elle qui fait désormais partie d'une tradition avec laquelle, dernier moment-clef, les jeunes peintres aujourd'hui qualifiés de « néo-fauves », de « néo-expressionnistes » ou de

Ordre et désordre

« néo-figuratifs » s'efforcent de rompre, de façon peu convaincante selon moi. En effet, pas plus qu'ils ne renouent avec la peinture d'avant l'impressionnisme, ils n'inventent de formule nouvelle. On pourrait même avancer, sans exagération, qu'ils éludent la question de l'ordre et du désordre pour la remplacer par une pagaille d'expressions toutes différentes, délibérément subjectives, narcissiques souvent. Bien plus, ils jouent non sans ironie de tous les styles antérieurs et refusent de suivre l'un ou l'autre modèle éprouvé pour épancher, au contraire, en toute liberté, leurs obsessions, leurs fantasmes — situation qui laisse la critique spécialisée perplexe, comme déboussolée.

Car, et nous revenons là à notre question initiale, faut-il vraiment réduire la jeune peinture au déjà vu ? Ce retour au tableau de chevalet après une longue période où, de l'art optique à l'art minimal ou conceptuel, il semblait avoir disparu, ne requiert-il pas plus d'attention ? Et, le cas échéant, quelle interprétation en donner, quel ordre de valeurs invoquer ?

Telles sont, Monsieur le président, les questions que je souhaitais verser au lourd dossier de ce débat.

M. ANDRÉ DELESSERT : Je vous remercie. Je ne sais si quelqu'un est en mesure d'ébaucher une réponse aux questions que vous avez posées. Monsieur Perniola peut-être ?

M. MARIO PERNIOLA : p.122 Dans son admirable texte introductif à cette session des Rencontres Internationales de Genève, Jean Starobinski écrit que « les mésaventures tragiques de notre siècle nous ramènent tout droit à certains aspects de la pensée mythique ». Or, s'il est question de l'ordre et du désordre, la référence fondamentale me semble être, pour notre culture, le récit biblique de la Tour de Babel. Car, à mon avis, ce n'est pas un hasard si, aujourd'hui, l'on organise des séminaires dédiés au thème de la Tour de Babel, on fonde des revues qui ont comme titre « Babylone », on organise des manifestations artistiques sous l'égide de Babel. Mais pourquoi cette métaphore présente-t-elle une actualité toute particulière ? C'est, selon moi, qu'il n'y a plus un principe unitaire auquel réduire les différents langages artistiques, et que nous sommes à la fin de l'avant-garde, au terme de cette aventure dont nous a si bien parlé André Ducret, ceci parce que le processus historique semble avoir perdu, au fond, toute direction, fût-elle provisoire.

Ordre et désordre

En d'autres termes, j'observe une situation d'indétermination qui se manifeste — je suis d'accord avec André Ducret — dans le retour tumultueux de tous les styles du passé, non pas comme des unités cohérentes, mais plutôt, telles des manières qu'on choisit et qu'on laisse tomber avec la même indifférence. Ce qui disparaît, à mon avis, ce n'est pas telle ou telle avant-garde mais bien l'idée même d'avant-garde au sens de recherche collective, univoque et catégorique qui anticiperait sur le devenir historique. Au fond, je ne crois pas qu'avant-garde soit synonyme de désordre ; tout au contraire, je pense que l'idée d'avant-garde est étroitement liée à celle d'ordre puisqu'elle suppose un lien très étroit entre forme artistique et esprit du temps, temps historique, social.

D'ailleurs ne disparaissent pas seulement, aujourd'hui, l'idée de style et celle d'avant-garde, mais également l'idée de « revival » ou l'idée de mode. Au fond, le « revival » et la mode supposent l'existence d'une dimension temporelle, d'une norme diachronique. Le fait que le style dure un siècle, l'avant-garde, l'espace de dix ans, tandis que la mode ou le « revival » ne durent qu'une saison a, à mon avis, une importance très relative. Car l'important, c'est que le style, l'avant-garde, la mode, le « revival » se présentent, tous, comme les interprètes de l'esprit du temps.

Or, voilà qu'il n'y a plus d'esprit du temps, de « Zeitgeist », ou encore, que le temps historique ne se reconnaît plus dans une formule, lui qui revendique toutes les formes artistiques de tous les âges, de tous les pays, tous les styles, toutes les avant-gardes et toutes les modes. Aussi bien le temps qui s'annonce n'est-il pas, à mon avis, un temps sans art, mais plutôt un temps qui contiendrait tous les arts. Ou encore, la contraction de tous les temps dans un temps unique, maître de tous les arts.

C'est dire qu'à la différence de Roger Caillois dont le livre intitulé Babel vient seulement d'être traduit en italien — je ne crois pas qu'avant-garde soit synonyme de désordre dans la mesure, notamment, où celle-ci pense toujours l'histoire d'une manière très rationnelle et que sa philosophie, au fond, c'est la dialectique. La situation présente est, au contraire, caractérisée par l'impossibilité de choisir ou, mieux encore, par une parfaite ^{p.123} équivalence des choix, une réversibilité totale, par la multiplicité des propositions irréductibles à une quelconque unité, une quelconque poétique et, par

conséquent, à une critique bien établie. Ce qui s'effondre aussi, c'est la possibilité de l'histoire de l'art elle-même sans qu'on puisse pour autant revenir à une conception métahistorique et idéale de l'art dans la mesure où sont totalement absorbées les conditions d'une quelconque affirmation de la valeur éternelle de l'art. C'est d'ailleurs pourquoi, même ce post-modernisme dont on parle beaucoup en Europe comme aux Etats-Unis représente, selon moi, une équivoque car ce qui compte, ce n'est pas le post-modernisme, mais bien la fin des temps modernes. Le post-modernisme se présente, lui, comme une nouvelle poétique plus ou moins cohérente, prétend avoir le même statut que les autres mouvements, que les autres « ismes » apparus dans l'histoire de l'art. Or il s'agit là d'une manière de continuer les temps modernes en faisant semblant qu'en définitive rien de vraiment radical ne s'est passé depuis.

Je ne voudrais pas conclure cette première intervention d'une manière trop catastrophique, bien sûr, même si j'estime que toute problématique critique, poétique ou programmatique se trouve dans une impasse dont il est bien difficile de sortir. Mais, à mon avis, s'ouvrent d'autres perspectives de caractère plutôt organisationnel ou philosophique, la fin de l'avant-garde et des temps modernes offrant de bonnes perspectives à une espèce de pensée que j'appellerai « post-philosophique ». Mais, pour éclairer mieux ce que je pense à ce propos, il faudrait s'interroger sur la signification du mythe de la Tour de Babel, ce que je ne puis faire pour l'instant, quitte à reprendre la parole ultérieurement.

M. MICHEL THÉVOZ : A propos de la peinture contemporaine et des mouvements auxquels a fait allusion André Ducret tout à l'heure, qu'il s'agisse de la figuration libre, du néo-expressionnisme, des « Neue Wilde » ou de ce qu'en Italie, vous nommez la « transavanguardia », c'est-à-dire, effectivement, d'un mouvement qui s'empare hiératiquement de la culture du passé sans plus du tout l'ordonner dans la perspective de l'histoire, je me pose la question suivante : ceux qui ont vu la mort de près disent qu'ils voient redéfiler tout le passé en accéléré et d'une façon désordonnée. Et je me demande s'il n'apparaît pas là, à l'échelle d'un mouvement artistique, ce même phénomène d'extrême contraction du temps, tel que le vivent ceux qui sentent qu'ils vont mourir ? Ou encore, à en croire les déclarations pessimistes de certains biologistes pour qui nous vivons les trente dernières années de la Terre, ne serait-ce que parce que

Ordre et désordre

la pollution nous condamne, je me demande si ces mouvements artistiques ne sont pas, précisément, l'exacerbation d'une telle hantise ?

La sensibilité de ce mouvement de « transavant-garde » est, d'ailleurs plutôt « punk », l'idéologie « punk » étant d'affirmer que, si la Terre a encore trente années devant elle, c'est beaucoup trop, et qu'il faut plus de béton, plus de nucléaire, bref, que les choses s'accélèrent. S'il s'agit là, bien sûr, d'une provocation contre la génération précédente, il reste qu'elle ne se contente pas de proclamer la mort de l'art mais qu'elle anticipe, peut-être, la mort de l'humanité...

M. ANDRÉ DELESSERT : p.124 Après ces déclarations enthousiasmantes, qui pourraient réjouir certains artistes qui voient, enfin, les spécialistes de l'histoire ou de la critique d'art empêtrés dans leur propre pétrin, je suis tenté de donner la parole à des créateurs en les invitant à prendre position vis-à-vis de ces déclarations.

M. LUCIANO BERIO : Le thème qui nous réunit aujourd'hui est, à la fois, intéressant, complexe et, surtout très vaste. A vrai dire : trop vaste. Car, selon moi, ces notions d'ordre et de désordre sont tellement larges qu'il convient, toujours, des les habiter avec des contenus spécifiques. Or, le privilège de notre culture, c'est, je pense, d'avoir montré qu'à un désordre au niveau microscopique, au niveau local, peut correspondre un ordre au niveau global. Quiconque s'occupe un peu de physique connaît cela. De même, dans l'acoustique. C'est donc qu'ordre et désordre représentent deux fonctions complémentaires dans notre vie et, pourtant, je serais tenté de dire que, en musique, le désordre n'existe pas. En effet, une musique désordonnée n'est plus une musique, mais un chaos acoustique. Bien plus, dans le travail musical lui-même, il y a toujours un ordre implicite et quand, disons, quelqu'un tape sur un piano de façon désordonnée, ce piano signifie tout de même quelque chose car on pense alors à Beethoven, à Chopin, à Schumann : un petit garçon frappe le clavier, mais cet aspect significatif demeure beaucoup plus fort que ce que fera ce gosse.

De même, une partition écrite attend parfois longtemps avant de s'enraciner dans le monde de la musique. Le peintre, lui, n'a rien entre sa brosse et la toile, et son œuvre résulte d'une action directe ; en revanche, le musicien a une

Ordre et désordre

partition à écrire, partition qu'un éditeur va publier, que des musiciens vont apprendre puis jouer, avec ou sans chef d'orchestre. Pour cette raison, l'opposition ordre/ désordre est difficile à discuter en musique car on finit toujours par évoquer des choses précises, spécifiques, très importantes pour les musiciens. Mais d'une façon très générale, si vous voulez, on peut dire qu'on a connu, également, certains moments dans l'histoire de la création musicale qui sont apparus comme un désordre soudain. Pensez ne serait-ce qu'à l'ouverture du *Tristan* de Richard Wagner qui, pour beaucoup de monde, représentait la fin du système harmonique ; après coup, l'on s'est aperçu que ce n'était pas du désordre, évidemment, mais qu'apparaissait là une complexité harmonique généreuse, productrice d'ordres multiples et successifs.

M. MICHEL BUTOR : Il me faudrait des heures pour commenter les divers problèmes qui ont été touchés jusqu'ici mais je me contenterai de faire deux remarques : vous avez dit, Monsieur le président, que le désordre, c'est souvent l'ordre de l'autre. Or ce qu'a dit Luciano Berio constitue, à l'évidence, une remarque de musicien. Il a, en effet, déclaré qu'entre la brosse et la toile, en peinture, il n'y avait rien. Mais quelle erreur ! Entre la brosse et la toile, il y a, justement, la peinture, cette matière quasi alchimique mise au point, dit-on, par les frères van Eyck et qui, par conséquent, à elle seule, apporte une dimension culturelle dont il est extraordinairement difficile de se dépêtrer...

M. LUCIANO BERIO : p.125 Mais, pardonnez-moi, je ne niais pas qu'il existe une dimension culturelle et aussi une responsabilité culturelle du peintre, du musicien...

M. MICHEL BUTOR : Certes, certes, mais entre la brosse et la toile, il y a quelque chose de matériel ! Que cette matière change, et l'on assiste alors à des mutations stylistiques considérables. Ainsi, lorsqu'on a cessé de peindre à fresque, ou lorsqu'on a abandonné la détrempe pour passer à l'huile, ou encore, lorsqu'on a quitté l'huile pour l'acrylique se sont produits des changements culturels d'une extrême importance. De même qu'il y a le piano entre le compositeur et l'auditeur, de même il y a toute une industrie entre le geste du peintre et son résultat. Lorsqu'on parle, ici, de l'immédiateté de la peinture, c'est que l'on n'est pas un peintre. Car le peintre sait, premièrement, qu'il

Ordre et désordre

travaille avec de la matière, avec des couleurs et il sait aussi, bien sûr, qu'il travaille avec des institutions, de même qu'un compositeur travaille avec des organisations de concerts, avec des institutions de radio, etc., le peintre travaille aujourd'hui avec un système, une « machine à voir » d'une lourdeur énorme, et qu'il est extraordinairement difficile de tourner.

Faire une toile, c'est introduire un élément nouveau à l'intérieur d'un système qui fonctionne, déjà, d'une façon extrêmement contraignante : système des galeries, du commerce de la peinture, de la publicité, des musées, etc. Il y a ainsi un certain nombre de lieux dans le monde où l'on voit de la peinture ; ce que l'on va voir au Musée d'art moderne de New York, c'est de l'art. Ce que l'on va voir dans telle ou telle galerie, c'est, automatiquement, de l'art. Et contourner de telles institutions demande alors des efforts extraordinaires, si bien que seuls certains individus qui, contrairement à ce qu'on croit, sont particulièrement bien organisés, réussissent à contourner un tel système et à faire, en quelque sorte, de l'art pour eux et pour leurs amis.

On peut dire que l'art brut constitue, par exemple, un acte de liberté par rapport à cette gigantesque machinerie à l'intérieur de laquelle s'inscrit l'activité du peintre. Machinerie très mal connue, très mal comprise parce que, le plus souvent, l'esthétique ne s'occupe pas de cela, de même qu'en général, la critique littéraire ne s'occupe pas des problèmes d'édition. Sans doute est-ce de l'intendance, mais un tel système n'en conditionne pas moins tout ce qui se passe en son sein ; aussi n'est véritablement nouveau que ce qui bouleverse cette façon de distribuer les choses, cette machinerie.

Quant à ce qui a été dit auparavant à propos de l'état actuel de la peinture, il faut bien voir que nous vivons, aujourd'hui, une crise du marché avec, pour conséquence, que cet ensemble d'institutions se défend aussi bien qu'il le peut, en se révélant plus contraignant que jamais. Car les tendances les plus nouvelles, que l'on peut observer dans les grandes manifestations internationales de l'art s'adaptent admirablement à cette machinerie, au point d'en constituer — dans une large mesure — les produits. Autrement dit, il n'apparaîtra quelque chose de véritablement nouveau ^{p.126} que lorsqu'il y aura moyen de contourner d'une façon suffisamment astucieuse cette machine à voir et à faire voir.

Ordre et désordre

Lorsqu'on parle aujourd'hui de pagaille ou d'éparpillement dans la peinture contemporaine, il me semble que l'on est déjà en retard. Certes, il y a quelques années, on avait effectivement le plaisir immense de constater la très grande variété de la peinture contemporaine et lorsqu'on allait dans une de ces grandes machines à voir que sont, par exemple, la « FIAC » parisienne, la « Dokumenta » de Kassel ou la Foire de Bâle, on était sûr de voir des choses très différentes les unes des autres, ce qui était tout à fait excitant, rafraîchissant par rapport à l'inondation, dès les années cinquante, de ce que l'on a appelé le « style international ». Style abstrait international dans lequel, évidemment, certaines choses étaient belles mais que nous regardons aujourd'hui comme un simple phénomène d'époque. Or si, entre ce style abstrait international et ces toutes dernières années, nous avons connu un moment de libération caractérisé par la variété des recherches et des écoles, récemment nous voyons au contraire une grande monotonie recouvrir les institutions de l'art — monotonie de ce nouveau style international qu'en France on nomme la figuration libre.

Cette figuration libre se présente comme un retour à des formes antérieures. Ce retour, cette mise entre parenthèses de ce que la critique avait considéré, imprudemment peut-être, comme acquis quelques années auparavant est un phénomène qui n'a rien de nouveau. En effet, l'histoire de l'art connaît depuis très longtemps de semblables néo-classicismes ; dans le nouvel empire égyptien, par exemple, une époque est bien connue des archéologues, qui dure, je crois, un siècle durant lequel les pharaons, et la société qui les entourait, décident de reproduire aussi exactement que possible la société de l'ancien empire, en particulier l'art de l'ancien empire, si bien que les archéologues ont énormément de peine à décider si telle œuvre appartient à l'ancien ou au nouvel empire alors même que l'évolution stylistique se poursuit après cette parenthèse.

De même, dès le moment où se sont constitués l'archéologie et l'histoire de l'art, l'artiste occidental a eu à sa disposition tout un répertoire d'images, si bien qu'au XIX^e siècle notamment, on observe à plusieurs reprises de semblables retours en arrière. Ainsi, lorsque nous examinons l'histoire de la littérature ou de la peinture au XIX^e siècle, nous avons l'impression que le romantisme évolue selon une courbe extraordinairement unie, et que les grands musiciens, par exemple, se suivent en se donnant la main. Nous avons l'impression que, dans

Ordre et désordre

la littérature, et bien après Chateaubriand, surviennent Victor Hugo puis Flaubert, Rimbaud, etc. Or ces événements n'ont pas du tout été vécus de cette façon là car, à lire les journaux du XIX^e siècle, l'on s'aperçoit que, tous les cinq ans, on proclamait la mort du romantisme, le retour aux bonnes vieilles habitudes. D'ailleurs les grands succès du XIX^e siècle oubliés aujourd'hui — sauf pour des historiens spécialisés — représentent autant de phénomènes de simple retour : la *Lucrèce* de François de Ponsard, par exemple, qui triomphe au moment des *Burgraves* de Victor Hugo est accueillie dans toute la presse comme la fin du romantisme, et ce cri a été répété un très grand nombre de fois.

p.127 Au cours du XX^e siècle également, entre les deux guerres, que de fois n'a-t-on prédit que l'avant-garde était morte, que de fois ! Il suffit de se pencher sur les livres d'histoire de l'art contemporain publiés, par exemple, au moment de l'Exposition de 1937, pour constater qu'à cette époque, Picasso, Matisse et quelques autres étaient considérés comme des curiosités, des parenthèses à l'intérieur d'un développement de l'art où, heureusement, l'on retrouvait de grands artistes — qui sont d'ailleurs des artistes de qualité — tels Dunoyer de Segonzac ou, comme tenants de la « transavant-garde », en 1937, Roland Oudot ou Chapelain-Midy qui, aujourd'hui, ne nous semblent en rien nouveaux. Autre exemple : l'architecture qui, au XIX^e siècle, est un cas tout à fait éclatant de cohabitation de ce qu'on a appelé les styles historiques. Voyez, par exemple, le texte magnifique d'un des plus grands architectes au tournant du siècle, le père de l'architecture moderne, Louis Sullivan, à propos de l'Exposition internationale de Chicago, de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Car ce texte constitue une attaque extraordinaire contre cette exposition qui présentait, pêle-mêle, divers styles historiques, un pavillon gothique, un autre roman, une mosquée musulmane, un temple grec, et ainsi de suite. Il s'agissait, si vous voulez, d'une exposition ayant beaucoup de traits communs avec ce qu'on appelle l'architecture post-moderne aujourd'hui ; or Sullivan déclarait qu'il était absolument indispensable d'opposer à l'ensemble de ces styles — tous imitations du passé — quelque chose qui puisse être considéré comme l'expression de l'Amérique contemporaine étant bien entendu que tous ces styles historiques pouvaient, selon lui, être utilisés à l'intérieur de conceptions qui soient nouvelles.

Ordre et désordre

C'est dire que les retours du passé auxquels nous assistons aujourd'hui ne signifient nullement la mort de quoi que ce soit mais, plutôt, qu'ils correspondent à la crise d'un certain nombre de tendances novatrices parmi les plus intéressantes, ceci en mettant en question, en particulier, le caractère sectaire, impérialiste, de nombreux mouvements d'avant-garde. Car, bien sûr, l'avant-garde n'est considérée comme désordre que par les tenants de l'ordre ancien. Lorsque nous lisons les manifestes d'avant-garde, ce qui frappe au contraire, c'est le caractère extrêmement légaliste, extrêmement « raide » que présentent souvent ces manifestes. Le mouvement d'avant-garde veut imposer un ordre, il manque le plus souvent de compréhension pour les autres mouvements d'avant-garde. Et il faut parfois quelques décennies avant qu'on réussisse à comprendre que des mouvements contemporains qui se croyaient profondément opposés l'un à l'autre sur un certain nombre de points fondamentaux, sont en réalité l'expression du même moment, des mêmes problèmes et, surtout, ont transformé la situation dans un sens identique, mais sans le savoir.

M. MARIO PERNIOLA : J'ai une question à poser à M. Butor : vous avez dit qu'il y avait partout dans le monde, à Paris comme à Rome, à New York, des dizaines de milliers de gens qui vont dans les musées voir de l'art, mais êtes-vous certain que c'est bien l'art qu'ils vont voir ?

p.128 Je reviens en effet de Buenos Aires où, la semaine dernière, j'ai visité le Musée des télécommunications, où sont exposés aussi bien de vieux téléphones que les nouvelles merveilles de la télématique. Or, j'ai rencontré là les mêmes gens qui vont au Centre Pompidou ou au Musée du Vatican, si bien que je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous pour dire que rien de nouveau ne se passe. A mon avis, au contraire, il se passe quelque chose de radicalement nouveau de caractère sociologique, lié aux mass media dans la mesure où ceux-ci transforment profondément la perspective traditionnelle, esthétique, que nous avons l'habitude d'appliquer à l'œuvre d'art. Encore une fois quand les gens vont au Centre Pompidou, est-ce véritablement l'art qu'ils voient ?

M. MICHEL BUTOR : Le malentendu que je voulais dissiper, c'était qu'il y aurait aujourd'hui comme nouveauté le fait qu'il n'y ait plus de nouveauté. Mais

il y a encore de la nouveauté, certes, qu'il n'est pas toujours facile de déceler immédiatement. C'est après coup, qu'en général, l'on voit ce qui était vraiment nouveau, tandis que le nouveau attendu par les galeries, par cette énorme institution, ne peut pas être le « vraiment nouveau » qui est, justement, ce qui va obliger ce système à se transformer d'une façon ou d'une autre.

Cela dit, je suis d'accord avec vous pour considérer qu'il importe de prendre conscience de la relation étroite existant entre l'art et le musée, entre ce que l'on voit et la machine à voir. Le musée n'a pas toujours existé, il est un phénomène historique, et il n'y a pas de musée au Moyen Age, du moins au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Il n'y a même pas de musée à l'époque classique puisque les premiers musées n'apparaissent, sur la base de collections passées dans le domaine public, qu'au XVIII^e siècle seulement et dans certaines capitales européennes. Dans ces endroits quasi sacrés, dans ces temples de l'art, l'on ne se comporte pas de la même façon. Pourtant, les musées aujourd'hui ne sont plus les musées du début du siècle. Ce que l'on y voit n'est pas la même chose que ce qu'on y voyait au début du siècle. Et, surtout, on n'y regarde plus les choses de la même façon, à tel point que nous pouvons désormais concevoir l'idée d'un musée des musées.

Le musée lui-même peut être ainsi considéré comme un genre artistique : à Florence, on trouve des échantillons de musées anciens, et il est extrêmement intéressant de voir comment les gens du XIX^e voyaient la peinture lorsqu'on étudie, par exemple, l'accrochage du Palais Pitti. Aujourd'hui, il nous semble impossible de voir de la peinture dans ces conditions-là. Mais n'oublions pas que toute la théorie esthétique du début du siècle a été faite à partir de présentations de ce genre et qu'il était extrêmement difficile de décrocher ce qui était en haut pour qu'on puisse le regarder de près.

Le musée est donc un organisme qui se transforme, et je crois que vous avez raison d'insister sur la généralisation actuelle de la notion de musée, qui, à l'origine, n'était qu'une collection d'antiquités retrouvées dans les ruines de la Grèce ou de Rome. Puis, autour de cette collection fondamentale ^{p.129} — qui, il va de soi, fondait la définition de l'art telle que nous la trouvons, par exemple, à la fin du XVIII^e siècle, chez Winkelmann — commenceront à s'agréger d'autres collections historiques, lorsqu'on rassemblera des antiquités égyptiennes ou

mésopotamiennes au British Museum, au Louvre, non pas, d'ailleurs, en tant qu'œuvres d'art mais bien comme documents historiques.

A ce propos, permettez-moi une anecdote : il y a quelques années, je me suis trouvé à Berlin, en même temps qu'une très belle exposition sur l'art africain. Or, les organisateurs de cette exposition étaient allés voir le directeur du Musée de l'Homme à Paris pour lui demander ce qu'il pourrait leur prêter comme œuvres d'art africaines. Et le directeur du Musée de l'Homme à cette époque avait répondu qu'il s'interdisait de considérer ses spécimens sous cet angle-là ; ceci pour vous dire que, pendant longtemps, les musées d'ethnographie n'ont pas été considérés comme des réceptacles d'œuvres d'art : peu à peu, du fait même que ces musées ressemblaient fortement à ceux où l'on voyait des œuvres d'art, on a pris l'habitude de parler d'« arts primitifs » avec un statut comparable à celui des arts appartenant à la tradition occidentale classique.

Quant au musée scientifique le Muséum d'histoire naturelle par exemple il est, à l'origine, un musée purement pédagogique, qui doit aider l'instituteur dans ses tâches didactiques et qui, peu à peu, se transforme en instrument de plaisir, de jouissance. Les plus grands musées scientifiques deviennent alors des musées d'art eux aussi car les anciennes locomotives comme, jadis, les statues égyptiennes, ne représentent plus seulement des documents historiques, des jalons dans l'histoire d'un moyen de communication, mais ont une valeur comme œuvres d'art : au Musée des arts et métiers, à Paris, existe une magnifique salle qui est une ancienne chapelle gothique à l'intérieur de laquelle on voit deux objets extraordinaires : l'avion d'Ader, avec ses ailes de chauve-souris, et la marmite de Cugnot, premier char mécanique, avec son énorme chaudière, aujourd'hui ressentis comme des œuvres d'art, alors qu'il y a un certain nombre d'années, les gens auraient estimé qu'il était absolument scandaleux de souiller une œuvre d'art gothique en y présentant une machine de ce genre.

Le musée scientifique s'est donc considérablement développé, et la notion de musée devient englobante au point que, dans la même institution, on peut présenter des Piero della Francesca et des satellites de communication — tel est le cas de la Smithsonian Institution de Washington, sans doute le plus grand

Ordre et désordre

musée du monde, gigantesque machine à voir et à penser l'histoire sous tous ses aspects : peinture, conquête de l'espace, histoire des techniques, etc.

M. MICHEL THEVOZ : Si je souscris, bien sûr, à tout ce que dit Butor à propos de la lourdeur de l'appareil institutionnel de l'art, je ne partage pas son optimisme en ce qui concerne la possibilité de contourner, voire de réorienter, cet appareil. Le fait est que les musées sont relativement récents, qu'ils sont contemporains des grands établissements p.130 pénitentiaires ou psychiatriques avec lesquels, d'ailleurs, ils présentent certaines analogies architecturales : qu'on pense, pour le XIX^e siècle au modèle du « panopticon » ou aujourd'hui, à ces musées qui évoluent un peu comme les prisons, musées euphoriques, musées des copains, avec la musique d'ambiance, etc. Mais, toujours, ce musée conserve sa fonction d'encadrement et de neutralisation de l'art. Une neutralisation euphémique aujourd'hui alors qu'elle était sacralisante autrefois, mais une neutralisation quand même ; en revanche, l'art, lui, demeure un facteur de désordre dans la société, un acte de transgression dont on comprend pourquoi d'aucuns s'efforcent de le maintenir dans une enceinte sacrée, difficilement contournable à mes yeux.

M. LUCIANO BERIO : Puis-je vous faire observer, au passage, qu'il existe une relation très étroite entre les musées et les salles de concert nées plus ou moins à la même époque ? En effet, la première salle de concert a été construite à Hambourg, en 1813. Auparavant, n'existaient que des espaces privés qui n'étaient pas organisés pour « vendre » de la musique, et un public sélectionné d'aristocrates. Soudain, ce public a changé, les instruments de musique ont changé, la technique vocale a dû évoluer dès lors qu'il s'agissait de chanter pour mille personnes au lieu de cinq ou six. Chacun connaît le chant à l'italienne, et chacun sait aussi que le piano, au lieu d'un cadre en bois, a eu alors un cadre en acier. Le violon même, la technique de l'archet a changé, les cordes n'étant plus d'origine animale mais en métal. Aussi bien les raisons qui ont transformé les instruments de musique, l'acoustique, disons, de la musique, ne sont-elles jamais des raisons musicales mais bien des raisons très complexes qui regardent directement la société, l'économie, etc.

Ordre et désordre

Par conséquent, lorsqu'on se soucie de changer le musée, la salle de concert, la maison de l'opéra, il s'agit, d'abord, de modifier l'extérieur de ce musée, de cette salle de concert, de cet opéra, et l'intérieur suivra.

M. MICHEL BUTOR : Michel Thévoz est, me semble-t-il, l'incarnation du fait qu'existe la possibilité d'introduire des éléments plus ou moins perturbateurs à l'intérieur du système général des musées, puisqu'il s'occupe actuellement d'un admirable musée marginal qui, bien évidemment, emprunte un certain nombre de ses aspects aux musées en général, mais où il s'arrange pour faire voir les choses autrement. Toutefois, étant donné la crise économique générale et la crise du marché de l'art en particulier, nous voyons les structures se raidir, si bien qu'il est plus difficile de changer les choses aujourd'hui que cela n'aurait été le cas il y a dix ans : toutes sortes de tentatives amorcées autrefois sont aujourd'hui mises sous silence, en attendant des temps plus favorables pour se développer.

Quant à ce que dit Luciano Berio sur l'historicité de la salle de concert et sur la relation étroite qu'il y a entre le contenant de la musique et son contenu, je note que la relation au son n'est pas du tout la même dans une chapelle ou un salon baroque, à l'intérieur d'une salle de concert du XIX^e siècle p.131 ou dans certaines salles bâties au XX^e siècle. La relation entre le client, je dirais, et le producteur n'est pas la même : avec le système de la salle de concert, la distinction entre client et producteur devient extraordinairement tranchée, et la musique se professionnalise d'une façon différente. Il y avait déjà des professionnels, bien sûr, mais apparaît maintenant un phénomène passionnant : le concert du XIX^e et du XX^e siècles qui consacre la figure du médiateur obligé qu'est désormais le chef d'orchestre, par lequel l'expressivité et de la musique et de la foule va passer. Ce chef d'orchestre qui n'existait pas de la même façon au XVIII^e siècle et qui, aujourd'hui, dans toutes sortes de circonstances, semble quelquefois gênant d'où, chez certains musiciens, la tentation d'effacer cette figure en utilisant, par exemple, des ensembles plus petits dans lesquels le chef ne joue plus du tout le même rôle que celui d'un Karajan, par exemple, à la tête de certains grands orchestres.

M. MARIO PERNIOLA : Personnellement, je ne puis être d'accord avec la définition de l'art comme transgression car, au fond, le danger ne me semble

Ordre et désordre

pas venir, aujourd'hui, d'un ordre trop contraignant mais, au contraire, de la confusion de Babel. Autrement dit, l'hypothèse sur laquelle je travaille est à l'opposé de cette idée de l'art comme transgression et je m'intéresse plutôt à l'art comme rite, comme cérémonie. Ainsi l'étymologie du terme latin « ars » renvoie-t-elle à la racine « aerta » qui signifie, à la fois, ordre, rite, cérémonie et répétition, ce qui nous ouvre une perspective bien différente de l'idée de l'art comme transgression. Sans allonger, je souhaiterais également poser une question à Michel Butor qui, me semble-t-il, dans sa conférence d'hier soir, a nettement souligné la différence radicale existant entre le langage écrit d'un côté, qui constituerait la vraie expérience métaphysique, et, de l'autre, le langage verbal, langage de second degré.

Or ce qui m'a laissé perplexe, c'est précisément cette différence — trop nette selon moi — entre écriture et vie quotidienne. Au fond, vous affirmez cette différence à Genève, dans la ville de Calvin pour qui, au contraire, la vie quotidienne tout entière devait être investie d'un caractère métaphysique, religieux ! Là encore, mes recherches s'orientent dans une perspective quelque peu différente, allant dans la direction, plutôt, d'un art de circonstance comme exercice, comme répétition, bref, comme quelque chose de très proche de la vie quotidienne. Pouvez-vous me répondre sur ce point ?

M. MICHEL BUTOR : Comme vous le savez, la culture occidentale vient, en grande partie, des peuples du livre où, justement, l'écrit, c'est le sacré. Judaïsme, islam, christianisme, sont les peuples du livre, et se reconnaissent comme tels. Par la suite, évidemment, les choses évoluent considérablement et l'un de mes efforts consiste précisément à désacraliser la littérature en introduisant une porosité des frontières, donc en mettant cette tradition culturelle en mouvement. En ce qui concerne la différence entre oral et écrit, j'ai essayé de montrer hier que l'oral pouvait ^{p.132} être considéré comme un des moments de l'écriture, et inversement. Lorsqu'on improvise une conférence, nous avons l'exemple même d'un brouillon oral qui peut, d'ailleurs, se reprendre. De même, l'écrit peut être la préparation d'un événement oral, et ainsi de suite.

Surtout, de même que la salle de concert change, de même que le musée change, de même le statut de l'écrit à l'intérieur de notre société a considérablement changé en quelques siècles. Il a changé, d'abord, au moment

Ordre et désordre

de l'invention de l'imprimerie, de cette multiplication que l'on a cru indéfinie du livre à ce moment-là, ce qui a produit une relation complètement différente entre le lecteur et les scripteurs puisque naîtront alors ces institutions intermédiaires que sont les libraires, les éditeurs, et ainsi de suite. Et nous vivons aujourd'hui-même une révolution à cet égard dans la mesure où, il y a encore quelques années, pour reproduire un événement oral, telle notre discussion, il était indispensable de passer par l'écrit, alors qu'il suffit désormais de l'enregistrer pour retrouver le phénomène sonore avec une fidélité sans commune mesure avec celle que l'on trouverait dans les notes que nous prendrions. Le statut même de la littérature est en train de changer, la différence entre écrit et oral change, d'où la nécessité de considérer historiquement les aventures de l'écriture et des moyens de reproduction de la parole en général. Cette relation entre l'écrit et l'oral est, du reste, étroitement liée à la notion de genre littéraire, chacun des genres littéraires pouvant être examiné en tant que relation originale entre les aspects physiques de l'écriture et les aspects physiques du langage — aspects auditifs, optiques et autres, car il peut aussi y avoir des langages tactiles, l'écriture Braille, etc. La notion de genre littéraire est ainsi liée à la relation entre l'écrit et l'oral mais aussi, je vous l'accorde, à la société dans laquelle ce phénomène se produit, justement, comme cérémonie. Une partie de l'art est transgression. Mais, bien entendu, la plus grande partie de ce que nous considérons comme de l'art aide la société à fonctionner, à ne pas changer. Cette grande machine qu'est une société n'est cependant jamais d'une stabilité absolue. Par tous ses mécanismes, elle s'efforce de ne pas changer mais, qu'elle le veuille ou non, elle est en mouvement, elle change. Et l'art qui se développe à l'intérieur de cette société sera, avant tout, un art de régulation ou, au contraire, de transformation : à certains moments, ce qui est le plus remarquable sera maudit, damné, mis à l'écart, mais, au bout d'un certain temps, ce ne sont plus les mêmes choses que l'on verra à l'intérieur des musées.

On peut d'ailleurs imaginer des sociétés à l'intérieur desquelles il y ait modulation de la transgression. C'est-à-dire, où les interdits ne soient pas aussi tranchés qu'ils le sont dans certaines sociétés, aujourd'hui encore, sociétés réglées par des écrits extrêmement stricts, religieux ou politiques. Evidemment, on ne saurait espérer que les choses se passent d'une façon toujours harmonieuse et il est difficile d'imaginer une société qui soit entièrement dirigée

vers sa propre transformation, mais il existe tout de même certaines situations aujourd'hui, dans lesquelles la transgression artistique, si l'on veut, est plus ou moins facilitée. Il y a des régions où la transgression artistique est mortelle, d'autres où elle est tolérée, d'autres p.133 encore où elle est encouragée. Et peu importe si un tel encouragement provoque toutes sortes de malentendus car, très souvent, c'est justement ce qui est à côté de ce qui est encouragé qui, plus tard, se révélera comme ce qui aurait dû être encouragé.

M. MICHEL THÉVOZ : Puis-je tout de même vous faire remarquer que le musée, comme le livre, reste intransgressible ou, en tout cas, intransgressé : il y a ceux qui ont produit ces œuvres, et il y a ceux qui viennent les regarder. De même, entre l'écrivain et celui qui le lit, il y a un monde. En définitive, ne peut être révolutionnaire qu'un musée qui dirait au visiteur : « Ces œuvres-là, c'est toi qui aurais pu les faire ! » Toujours, une barrière subsiste ; dans cette salle par exemple, entre ceux qui ont droit à la parole et ceux qui écoutent...

M. MICHEL BUTOR : Mais des possibilités existent tout de même de rendre cette frontière plus ou moins ouverte...

M. ANDRÉ DELESSERT : A ce propos, j'ai reçu un certain nombre de propositions d'interventions qui sont, me semble-t-il, autant de prises de position que j'invite maintenant les personnes présentes dans la salle à défendre.

M. CONRAD ANDRÉ BEERLI : Je souhaite d'abord exprimer un regret à l'égard des Rencontres Internationales ; il concerne l'absence de la dimension urbaine dans nos débats depuis quelque temps, en particulier durant la présente session ; cela dit, les remarques faites précédemment m'encouragent à élargir notre réflexion sur l'art au domaine du social, en m'écartant quelque peu de la création strictement individuelle.

Je partirai ainsi de la notion relativement récente de « création urbaine » en tant qu'opération artistique, ainsi que la considérait Camillo Sitte à la fin du siècle dernier ou, plus tard, d'autres propagandistes de la « Sladtbaukunst ». Car, au cœur d'une étude actuellement sous presse, je me suis aperçu que, dans un endroit extrêmement limité de la basse-ville de Genève, on pouvait fort

Ordre et désordre

bien tester l'opposition entre ordre d'en haut et désordre d'en bas. En effet, du sommet de la colline l'évêque donnait ses ordres à la basse-ville afin de créer un ensemble qui, gagné sur le lac, serait formé de trois places et de quatre îlots, ceci sur des parcelles qui avaient toutes 40 toises sur 2 ou 3, soit une centaine de mètres sur sept à neuf. Cet ordre imposé d'en haut représentait lui-même un état d'équilibre suite à la lutte opposant évêque et citoyens. Toutefois, sur cette trame, s'installera alors, non pas le désordre, la fureur, mais la frénésie. Frénésie du bricolage qui se manifeste, à ce moment-là, par l'installation de tours, de piliers qui empiètent sur les places, par des entassements de fumier, l'élevage de porcs dans la rue, la construction de cabanes, bref, une création sauvage modifiant ce paysage qu'Aldo Rossi nomme le « paysage de pierre », et que nous considérons comme une œuvre d'art.

p.134 C'est dire combien, en suivant Max Weber, une ville est toujours l'expression d'un jeu de forces qui parviennent, à un moment donné à l'équilibre, avec pour résultat cette œuvre admirable qu'était, par exemple, la basse-ville de Genève au XVIII^e siècle.

Voici un exemple où, en fin de compte, la dialectique permanente entre ordre et désordre aboutit à une œuvre d'art. Reste qu'on peut se poser la question de savoir pourquoi cette ville extrêmement variée dans ses constructions, dans ses styles, sera plus tard considérée par les tenants du fonctionnalisme comme un désordre qu'il faut dépasser. A ce moment-là, intervient, en effet, une autre frénésie : la frénésie de l'ordre. Frénésie commerciale, frénésie du développement économique, de la rentabilisation à outrance des immeubles qui finit par transformer ce paysage de pierre dans le sens d'une certaine uniformité, une certaine monotonie avec, çà et là, un accent post-moderne aujourd'hui perceptible derrière certains échafaudages des Rues-Basses. Cette architecture présente un ordre extérieur extrêmement froid, symbolisé par des vitrages notamment, tandis que le désordre, le chaos, lui, est ailleurs, dans les problèmes de trafic ou encore, dans les difficultés que cause une nappe phréatique lorsqu'il s'agit de tailler cinq étages en sous-sol dans une colline mise désormais dans un désordre peu visible. L'ordre visible est un ordre remarquablement homogène, imposé non pas par les autorités, qui se contentent de limiter les gabarits, mais par une frénésie qui crée, finalement, un ordre servant lui-même de masque à un désordre.

M. ANDRÉ DELESSERT : Je vous remercie de votre intervention et je donne la parole à Mme France Quéré.

Mme FRANCE QUÉRÉ : La plus grande différence entre la peinture et la musique ne réside pas, me semble-t-il, dans une question d'outillage intermédiaire entre l'auteur et l'œuvre, mais pardonnez-moi la banalité de la remarque dans l'exploitation de la durée. La musique se coule dans le flux de la conscience, elle s'incorpore à l'homme sans pouvoir, comme la littérature, se prévaloir de significations précises ; elle exprime des sentiments, elle majore ou adoucit des passions, elle joue avec l'allegro d'une humeur ou flirte avec la mélancolie. Or, cette mission d'accompagnement des flux de conscience ne semble plus essentielle à beaucoup de compositeurs contemporains. On croit même observer une volonté de rupture avec cette dimension intimiste de la musique, rythmes éclatés, mélodies inchantables, sans continuité, amas sonores dispersés. Cette esthétique est certes intéressante mais quel but poursuit-elle ? Quelle est sa finalité ? Quel est le nouveau rapport qu'elle instaure avec l'émotion humaine ? Et comment l'auditeur doit-il s'éduquer à la nouvelle musique ? Comment doit-il l'accueillir ?

M. LUCIANO BERIO : Je pense, tout d'abord, qu'il existe une grande différence entre peinture et musique si on les considère de l'extérieur. Les matériaux de la peinture sont dans la nature, le rouge, le vert, tandis qu'un si bémol joué par une clarinette n'existe pas dans la p.135 nature. Or ce sont les matériaux qui manifestent une certaine distance entre l'esprit, la responsabilité culturelle du créateur et le résultat.

Quant à la question de l'ordre et du désordre en musique, il me paraît que les sons de l'échelle, les sons réglés, tempérés, les sons qu'on peut écrire sur la portée musicale, représentent un ordre. L'ouverture de *Tristan et Iseult* est, par exemple, harmoniquement très complexe car, pour la première fois, on a affaire à une situation harmonique susceptible de partir dans plusieurs directions. Un bruit, disons, harmonique s'est introduit et, depuis, le discours harmonique s'est considérablement développé au point qu'un phénomène complexe comme le bruit sera peu à peu intégré dans diverses harmonies cohérentes. L'harmonique de Schönberg fait, certes, beaucoup de « bruit » mais, une fois replacée dans

l'histoire de la musique, elle n'est qu'une étape de parcours très riche, très complexe aussi.

La musique a conquis le bruit, d'où un élargissement considérable de l'espace musical — développement auquel s'est ajouté le fait que les musiciens, comme tout le monde, ont peu à peu tenté d'assimiler de façon rationnelle tout ce qui était auparavant refusé comme exotique ou étranger à notre propre culture.

Assimilation ambiguë d'ailleurs, car nous sommes des colonisateurs, nous allons dans un pays et nous écrivons aussitôt un livre sur ce pays. De même, lorsque nous ramenons dans un musée des choses exotiques, musée dangereux dans ce cas parce qu'il fait oublier la fonction de l'objet exposé qui, le plus souvent, n'a rien d'artistique. Mais il reste que les musiciens ont la possibilité, et même le devoir, de chercher l'universel caché dans ces différents domaines culturels.

Je vous donne un petit exemple : désireux d'écrire une œuvre basée sur des poésies issues de la tradition orale par opposition à la tradition écrite, j'ai voulu, il y a quelques années déjà, mêler techniques musicales occidentales et non occidentales. Toutefois, je n'ai pas fait de citations, mais j'ai appris moi-même certaines techniques afin de produire des musiques qui ressemblent à la musique africaine ou yougoslave. De même, l'un des mes amis, musicologue, a étudié certaines musiques d'Afrique centrale et il y a découvert une énorme complexité et, de prime abord, un grand désordre. Aussi a-t-il appris le langage de la collectivité qu'il étudiait pour, ensuite, enregistrer chaque chanteur séparément. Il y avait quarante-deux chanteurs, et chaque chanteur faisait une chose rythmiquement différente. Puis il a superposé le résultat, et obtenu la même chose car tous ces chanteurs partageaient la même mélodie : une espèce de ténor que tout le monde connaissait, mais que personne ne chantait de façon explicite. Cette mélodie représentait donc une sorte de contrat social silencieux, si vous voulez, que tout le monde se partageait, note par note, avec des cellules rythmiques assez complexes. Il s'agit là d'une technique très semblable à celle des XII^e et XIII^e siècles en Occident, lorsque deux ou trois voix se partageaient les notes d'une même ligne en une espèce de hoquet qui n'est pas exactement le contrepoint. Or, retrouver cet universel musical au centre de l'Afrique m'a donné beaucoup d'émotion, beaucoup de plaisir, et j'ai alors employé cette

machine rythmique africaine pour moduler d'autres musiques, p.136 ce qui me permet, aussi, d'éviter le stéréotype de la mélodie séduisante, et exprimant des sentiments bien connus.

M. MARIO PERNIOLA : Je me permets d'ajouter une brève remarque à propos de ce que dit Luciano Berio car, dans la philosophie également, se produit un phénomène semblable, celle-ci s'ouvrant aujourd'hui à la pensée extra-européenne.

Cette ouverture n'est possible, à mon avis, qu'à la condition de différencier philosophie et pensée. Car la philosophie, ce n'est, au fond, que la tradition métaphysique de l'Occident. Or nous sommes, me semble-t-il, à la fin de cette tradition. En revanche, pour la pensée, de nouvelles perspectives s'ouvrent qui englobent les cultures d'autres continents...

M. ABRAHAM MOLES : Je voudrais revenir sur la controverse qui s'est établie tout à l'heure au sujet des musées. En effet, je pense, comme certains d'entre vous, que les musées sont les cimetières des œuvres d'art, qu'ils servent à les sacrifier, à les dématérialiser et, par conséquent, à nous en aliéner totalement. Le musée imaginaire constitue, en revanche, la véritable authenticité de l'art dans la société contemporaine étant donné, en particulier, qu'une proportion non négligeable de la population est incapable de distinguer l'image reproduite de l'original. Mais, dès lors, se pose un autre problème : à quoi servent les musées ?

Les musées peuvent servir, par exemple, de conservatoire, en particulier des œuvres du musée imaginaire aussitôt reproduites ; on pourrait fermer ces musées au public, ce qui éviterait un certain type d'aliénation. Mais là n'est pas le problème car, surtout, comme vous le disiez, un musée, c'est effrayant, c'est fou ce qu'il contient de chefs-d'œuvre, il y a du génie consacré et on meurt d'indigestion !

En ce cas, ne devrions-nous pas considérer le musée comme objet d'art fabriqué suivant une combinatoire originale de reproductions variées qu'on reconnaîtrait distraitemment ? Ou encore, penser le musée comme un labyrinthe inépuisable, un système de couloirs, de corridors parsemés de stimuli insipides, reproductions ou œuvres originales, cela n'intéresse personne.

Ordre et désordre

Ces circulations engageraient alors chacun des visiteurs sur des trajectoires différentes donnant lieu à des stimuli différents, à des explorations esthétiques différentes suivant des univers indéfiniment renouvelables : une telle perspective équivaldrait, je crois, à une introduction systématique d'un jeu de désordre à l'intérieur des couloirs, des salles et des œuvres d'art, toutes supposées parfaitement ordonnées dans l'esprit de leurs créateurs respectifs. Un point plus fondamental, c'est que la notion d'ordre et de désordre est, en fait, un jeu.

Je m'interroge sur l'usage que nous pourrions faire du concept de complexité, concept mathématique, étant donné que des savants comme von Neumann, par exemple, ont bien montré que la mesure de la complexité subjective se rapportait à une étude de répartition des probabilités subjectives dans un ensemble : ne pourrait-on pas, en conséquence, mesurer la complexité d'une œuvre — complexité subjective en fonction de systèmes ^{p.137} de probabilités culturelles — ce qui revient à dire, entre autres, que c'est le récepteur qui détermine l'œuvre d'art ? Autrement dit, les taches d'encre, les taches sur le plâtre humide sont-elles des œuvres, des formes, ou des produits du hasard ?

M. ANDRÉ DELESSERT : Vous me demandez, je crois, s'il y a quelque chance de pouvoir expliquer le rapport entre l'artiste et le spectateur, ou le récepteur de l'œuvre d'art par des modèles mathématiques. Je vous répondrai, à titre personnel, que je suis généralement assez mal à l'aise lorsqu'on se propose ce genre de codage mathématique. Les résultats qu'on a obtenus jusqu'ici sont relativement décevants et il semble qu'ils laissent échapper l'essentiel.

Au reste, faire à un musée le reproche d'être surabondant me fait un peu penser à quelqu'un qui trouverait qu'un restaurant est mauvais parce qu'il y a infiniment trop à manger, et qui s'obstinerait à manger tout ce qu'il y a sur la carte alors qu'il devrait précisément choisir. En d'autres termes, je pense qu'il y a un bon et un mauvais usage du musée, et que le fait de le parcourir dans ses moindres recoins n'est pas la meilleure manière de s'en servir. Cela dit, on peut souscrire, me semble-t-il, à une bonne part de vos appréciations qui, d'ailleurs, me permettent d'introduire une nouvelle question venue de la salle : « Le musée ou la salle de concert ne représentent-ils pas l'ordre dans l'art, et ne faut-il pas aller en dehors de ces murs pour trouver le désordre dans l'art ? »

M. MICHEL THÉVOZ : Tout notre système social est fondé sur la spécialisation,

Ordre et désordre

la division du travail, et ces répartitions sont intransgressibles. On ne peut que rêver à des sociétés primitives dans lesquelles l'ensemble de la population est associé à un phénomène qui, d'ailleurs, n'est même pas spécifiquement esthétique dans la mesure où l'esthétique, le sacré, le pratique, le fonctionnel se recouvrent absolument. En revanche, on peut faire travailler ces contradictions, surenchérir, mettre le musée en crise, provoquer un désordre révélateur, et l'art s'y entend à mettre en accusation, précisément, ces limites intransgressibles. Mais, à mes yeux, la seule possibilité de dépassement est dans la surenchère. Il n'y a pas de lieu extérieur au musée, il n'y a pas de lieu extérieur à notre société d'où l'on puisse prendre appui pour réorienter ces catégories. On y est immergé, et on ne peut finalement qu'affoler ce système par un déhanchement interne, seule stratégie possible.

M. ANDRÉ DELESSERT : J'ai encore sous les yeux une question qui s'adresse à M. Berio, question en trois mots : « Virtuosité, ordre, désordre » — ce qui me paraît une formulation plutôt elliptique.

M. LUCIANO BERIO : Cela ne me dit pas grand-chose, en effet. Il me semble, néanmoins, qu'il existe deux types de virtuosité : celle que tout le monde connaît, la virtuosité où tout est réglé, avec un maximum d'efficacité technique, de familiarité avec l'objet artistique, bref, où tout est, disons, en ordre, en paix. Et puis un autre type de virtuosité, qui ^{p.138} est, évidemment plus complexe, virtuosité de l'esprit qui a toujours besoin d'une bonne technique, de doigts agiles, de bonnes oreilles, d'une bonne grammaire, disons, mais, encore, qui a besoin d'un récepteur très agile lui aussi.

M. ANDRÉ DELESSERT : Une autre question m'arrive, formulée presque de la même manière : « Silence, ordre et désordre. »

M. LUCANO BERIO : La différence entre silence et son n'est pas mesurable car le premier, du point de vue physique, n'existe pas. Il y a toujours un bruit, ne serait-ce que celui de notre propre corps. Comme il y a le gris de la rétine toujours présent dans notre vue, il y a toujours un fond sonore même si, musicalement, un timbre à peine caractérisé peut, par exemple, fort bien remplir la fonction d'un silence.

Ordre et désordre

M. ANDRÉ DELESSERT : « Partir d'œuvres individuelles afin de ne pas dérapier vers des abstractions qui sont des morceaux d'ordre mort » : quelqu'un se reconnaît-il dans ces propos ? Monsieur ?

M. SÉBASTIEN KERR : Voilà de quoi il s'agit : je vois clairement l'intérêt d'une sociologie de l'art, et il y aurait sans doute bien des choses à dire encore, notamment en faveur des musées dont la fonction première est, on a tendance à l'oublier, de procurer une jouissance. Lorsque je me trouve devant un Sutter, un paysage de Balthus, de Bonnard, ou, surtout, un intérieur de Vuillard, cela demeure une jouissance pour moi, pour vous aussi sans doute, qui l'aimez, je crois.

Dans cette jouissance, il entre pourtant de l'inquiétude, le sentiment d'un drame très profond contenu dans l'œuvre, drame très différent de celui d'un Giacometti, douloureux. Très différent aussi du drame — si drame il y a — de la vie de Balthus. Autrement dit, lorsqu'on s'attache à des œuvres particulières, celles de Bonnard ou de Giacometti par exemple, on perçoit cette angoisse, cette souffrance, ce désordre qui, je crois, menace constamment de détruire l'artiste dans son combat pour affirmer tel ou tel ordre artistique : qu'en pensez-vous ?

M. ANDRÉ DELESSERT : Votre intervention enrichit, à l'évidence, notre entretien, mais l'heure avance, et j'ai encore reçu une question ainsi libellée : « Si l'art classique est le couronnement de l'ordre, « la splendeur de l'ordre » — comme le disait saint Thomas — l'art actuel n'est-il pas, tout bonnement, agression et transgression ? »

M. MARIO PERNIOLA : Deux mots : à mon avis, il y a un danger dans le fait de penser l'art antique comme quelque chose d'unitaire dans la mesure où l'art romain recèle, par exemple, une bonne part d'éclectisme, de syncrétisme, mélange qui correspond malgré tout à la réalisation d'un certain idéal artistique.

Du point de vue de l'histoire de l'art, il y a là bon nombre de questions à discuter.

M. ANDRÉ DUCRET : ^{p.139} Pour ma part, je me demande à quel point les termes mêmes de l'entretien que nous avons ce soir ne conduisent pas, nécessairement, à l'apologie de la sensibilité esthétique que nous venons

d'entendre. Car, nous avons essentiellement mis l'accent, soit sur les différentes médiations qui entourent l'œuvre d'art, médiations tantôt contournables, tantôt incontournables, soit, encore, sur la difficile nécessité de regarder par-dessus l'épaule du peintre, de l'écrivain, du musicien. Mais, au fur et à mesure qu'avancait notre discussion, je me demandais : et l'esthétique ?

Mario Perniola proclame, par exemple, à la suite de Heidegger, la fin de la philosophie et le début de la pensée, mais cette fin condamne-t-elle pour autant l'esthétique ? Cette dernière, qui, autrefois, définissait l'ordre des valeurs selon lesquelles mesurer la réussite de l'œuvre d'art, est-elle encore concevable ? Et selon quels termes post-philosophiques alors ?

M. MICHEL THÉVOZ : Il est en effet frappant de voir le débat tourner de cette manière manichéenne entre Abraham Moles, qui applaudit à la confiscation de l'art, à sa divulgation et à sa programmation par des technocrates plus ou moins éclairés et cet intervenant dont la réaction vibrante me paraît parfaitement justifiée : à quelles positions extrêmes, conflictuelles, est-on amené dès qu'on parle de ces problèmes !

M. MARIO PERNIOLA : Malheureusement, il me reste peu de temps pour répondre à la question que posait André Ducret sur l'avenir de l'esthétique.

Bien entendu, l'esthétique fait partie intégrante de la métaphysique occidentale et, à ce titre, son développement s'achève, me semble-t-il, avec Hegel. Pourtant, il existe, à l'évidence, une esthétique post-hégélienne ; mais je parlerais plutôt, à partir de Wagner, de Nietzsche, de « sur-esthétique », soit d'une esthétisation de tous les aspects de la vie. La différence entre l'esthétique traditionnelle et cette sur-esthétique serait, dès lors, que l'esthétique traditionnelle occupe un lieu bien précis, enclose à l'intérieur de frontières qui la différencient de la morale, de la pensée théorique, de la pensée pratique. En revanche, dans la perspective ouverte par Wagner et par Nietzsche — dans laquelle nous vivons encore aujourd'hui — se produit une esthétisation globale du monde, une spectacularisation de la culture que, d'ailleurs, chacun d'entre nous connaît bien.

M. ANDRÉ DELESSERT : Je vous remercie vivement. Le problème que nous avons essayé d'aborder au cours de cet entretien nous touche profondément, je

Ordre et désordre

crois, et tous, nous avons dû faire un effort pour dissimuler l'élan affectif qui nous habite à l'égard de ces questions ; j'espère, en conclusion, qu'au travers de nos interventions, l'ordre et le désordre en art se sont révélés être, une nouvelle fois, des questions qu'il s'agit de considérer avec beaucoup de sérieux.

@

LE CHAOS PRIMORDIAL ET L'ORDRE DIVIN ¹

TABLE RONDE

présidée par Philibert SECRÉTAN
professeur de philosophie à l'Université de Fribourg

@

M. PHILIBERT SECRÉTAN : p.140 La table ronde que j'ai l'honneur de présider est consacrée au thème de l'ordre et du désordre dans les religions et les philosophies. Bien évidemment, il ne s'agira pas de décrire ou d'analyser les désordres ou les remises en ordre qui pourraient se rencontrer dans les mouvements religieux ou dans les « sectes » philosophiques, comme disait Pascal. Notre tâche est de discerner la place que font au thème ordre/ désordre les religions ici représentées : judaïsme, christianisme, islam, bouddhisme, et la réflexion philosophique dont certains d'entre nous cherchent à porter témoignage.

Le professeur Gabriel Widmer, en sa qualité de théologien protestant, va d'abord présenter une suite de réflexions sur les accents d'ordre sensibles dans la doctrine et l'idéologie chrétiennes, et sur les désordres qu'en style de rupture ou de protestation y introduisent toujours à nouveau le Message de l'Évangile et l'interpellation à laquelle se soumet le croyant. Cette première intervention sera l'envoi de nos discussions auxquelles prendront part : le Révérend Jean Eracle, conservateur au Musée d'ethnographie de Genève ; M. Jean Onimus, professeur honoraire à la Faculté des lettres des universités de Nice et d'Aix ; Mme Esther Starobinski, privat-docent à la Faculté des lettres de l'Université de Genève ; Mme Gabrielle Dufour-Kowalska, philosophe, Genève ; Mgr Paul Poupard, président exécutif du Conseil pontifical pour la culture et pro-président du Secrétariat pour les non-croyants, Cité du Vatican ; M. Mahmoud Bouzouzou, imam de la Mosquée à Genève, M. Michel de Preux, avocat, Sierre.

Pour ma part, je voudrais faire précéder ces discussions de quelques remarques tout à fait générales.

¹ Le 22 septembre 1983.

Ordre et désordre

p.141 Il me semble de bonne méthode de ne pas se fixer d'emblée sur une « idée » de l'ordre dont alors le contraire serait le désordre. C'est bien plutôt en devenant attentif à la polysémie du terme « désordre » que l'on verra combien l'ordre lui-même est divers. Je proposerai, pour le moins, de circonscrire quatre modalités du désordre, auxquelles correspondent à chaque fois un aspect différent de l'ordre.

1. Le désordre peut être compris comme le contraire absolu de l'ordre : comme chaos, comme quasi néant, à quoi correspondent les expressions grecque : *mè on* ou allemande : *Unding*. La traduction éthique de ce désordre serait alors le Mal.

2. On peut également se représenter le désordre comme le résidu d'un ordre bouleversé, à l'image d'un champ de ruines ; et, au mieux, comme un ensemble de traces qui, malgré leur dispersion et la confusion qui en caractérise l'assemblage, permet encore de deviner un Ordre ou une Harmonie originaires.

3. Le désordre sera, en plus, compris comme une phase de transition entre deux ordres, ce qui engage à inscrire le désordre dans une vue dialectique d'un Devenir qui, lui-même, — Ordre ou Vérité englobants — intègre l'ordre comme un moment, momentanément plus stable et néanmoins transitoire, de son déploiement. J'estime que c'est aujourd'hui la version la plus fréquemment admise de la notion de « désordre ». On peut y rattacher, par exemple, les thèses sur la violence créatrice.

4. Le terme « désordre », dans certains de ses dérivés : « paradoxe », « absurde », peut signifier l'au-delà de l'ordre intelligible ; un non-ordre où la négation sert d'indice de transgression de l'ordre connu ou connaissable vers un inconnu ou un inconnaissable « extra-ordinaire ». Les théologies négatives comme les silences apophatiques, les mystiques de la Nuit comme le Néant heideggerien, témoignent d'une tradition vive de cette acceptation du dés-ordre. Et n'est-ce pas le sens le plus profond du *credo quia absurdum* ?

Peut-être aurons-nous à situer certaines interventions dans cet échantillonnage des significations du terme « désordre ». Et tel que j'en ai perçu le dessin, le propos de Gabriel Widmer, professeur de théologie systématique à l'Université de Genève, me paraît se rattacher à la troisième hypothèse. J'attends, en lui cédant la parole, la confirmation ou le démenti de mon pronostic.

M. GABRIEL WIDMER : Dans la recherche anxieuse et concertée d'un nouvel ordre, dont témoignent les premières conférences et les entretiens de ces XXIX^{es} Rencontres, quel rôle assigne-t-on aux religions, quelles contributions pourraient-elles apporter ? Ces questions sont d'autant plus pressantes que les organisateurs de ce nouvel ordre constatent le transfert à l'époque moderne de la transcendance de Dieu à l'homme.

p.142 L'Etat moderne, l'homme de la modernité se définissent, en effet, par la conquête lente et incessante de leur autonomie. Jusqu'au XVIII^e siècle la grande majorité des esprits font de l'autonomie la prérogative de Dieu, de celui qui existe par soi (tandis que l'homme existe par un autre), à savoir le Dieu créateur et sauveur. Mais dès l'ouverture de ce qu'on a nommé la crise de la conscience occidentale, une nouvelle majorité se constitue peu à peu qui se distance des Anciens et qui, tout en jetant un regard sur le passé, se tourne résolument vers l'avenir. Si, pendant plus d'un millénaire, la religion chrétienne avait tenté de modeler la vie de la société et de l'individu, elle devenait désormais de plus en plus une affaire privée. Le nouvel esprit scientifique n'était pas étranger à ce changement de cap ; il contribuait à réduire l'hétéronomie que la nature et donc Dieu exerçaient sur la société et sur l'homme ; il donnait aux hommes les moyens de conquérir leur autonomie par rapport à la nature et vis-à-vis de Dieu. Ce n'est plus Dieu qui fixe et garantit l'ordre des choses et des idées, mais ce sont les lois qui régissent l'enchaînement des phénomènes sociaux et naturels ; or c'est l'homme qui, avec son savoir positif et son instrumentation technique, découvre ces lois et les vérifie.

Que cette modification préparée depuis le XIV^e siècle se soit produite en Occident, un Occident christianisé, donne à penser et m'autorise à formuler l'hypothèse suivante : le christianisme postulerait une conception dialectique de la religion, c'est-à-dire de la religion comme conservatrice de l'ordre de Dieu et destructrice des ordres humains. La question est de savoir si le judaïsme, l'islamisme, le bouddhisme et les autres grandes religions manifestent dans leur histoire un postulat analogue ; les participants à cette table ronde y répondront.

En ce qui concerne l'histoire de l'Eglise, je constate que le christianisme ou, pour être plus précis, la prédication de l'Evangile est à la fois un facteur d'ordre et de désordre. L'Evangile se présente historiquement comme un principe d'organisation et de désorganisation de la vie sociale et individuelle. Il se réfère

Ordre et désordre

à une exigence d'ordre (*ordo ordinans*) qui, comme telle, transcende tous les ordres historiquement constitués (*ordines ordinati*). Le christianisme, en effet, cimenter les membres d'une société dont il conserve les valeurs, mais il contribue aussi au renversement de l'ordre établi en vue de l'établissement d'un ordre nouveau. Il sacralise et il profane. Il dogmatise pour sanctionner l'ordre, mais il s'autocritique pour le réformer.

La vie et la survie du christianisme en Europe et dans le monde dépendraient en partie de sa capacité à dénoncer les illusions d'une société dont les croyances se limitent à une pratique formaliste de quelques rites et à une recherche théorique de ses origines et de son développement. Sa régénération résulterait de son aptitude à inventer des procédures qui tiennent compte des changements politiques et culturels, pour déjouer les menaces d'un retour au désordre établi.

Une fois défini le cadre de mon hypothèse, je voudrais faire quelques remarques qui pourraient servir à sa vérification.

p.143 Dans sa conception des rapports entre l'ordre et le désordre, le christianisme est l'héritier du judaïsme et de l'hellénisme. Jusqu'au déclin du Moyen Age, l'ordre est considéré, pour le mettre à l'abri du scepticisme, comme la propriété des choses ayant force de loi : l'ordre d'une chose et donc sa valeur lui viennent du rang et de la finalité que le créateur divin lui assigne dans la hiérarchie des êtres et des perfections, et cela en vertu de sa souveraineté ordonnatrice. C'est ainsi que l'homme est plus parfait que les animaux, mais moins parfait que les anges, que son âme est plus digne que son corps, que le maître est plus respectable (au sens d'honorable) que le serviteur.

A l'époque moderne, la notion d'ordre tend à signifier non plus la propriété d'une chose, mais une relation. Un philosophe chrétien comme Nicolas Malebranche, par exemple, fait la distinction entre les « rapports de grandeur » et les « rapports de perfection » : « Les rapports de grandeur sont entre les idées des êtres de même nature, comme entre l'idée d'une toise, et l'idée d'un pied ; et les idées des nombres mesurent ou expriment exactement ces rapports, s'ils ne sont incommensurables. Les rapports de perfection sont entre les idées des êtres ou des manières d'être de différente nature, comme entre le corps et l'esprit, entre la rondeur et le plaisir. Mais tu ne peux mesurer exactement ces rapports. Il suffit seulement que tu comprennes que l'esprit, par

Ordre et désordre

exemple, est plus parfait ou plus noble que le corps, sans savoir exactement de combien... »¹. Dieu aime l'ordre des perfections, donc l'homme doit avoir l'amour de l'ordre. Rousseau va dans la même direction : « ... l'Être souverainement bon, parce qu'il est souverainement puissant, doit être aussi souverainement juste ; autrement il se contredirait lui-même ; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, et l'amour de l'ordre qui le conserve s'appelle *justice* »². Cet amour de l'ordre, l'homme doit le partager avec Dieu et ne pas demander à celui-ci de faire des miracles en sa faveur : « Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse et maintenu par sa providence, voudrais-je que cet ordre fût troublé par moi ? »³ Quant à Pascal, il commence ses réflexions sur les ordres de grandeurs par cette constatation : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle »⁴.

Pour comprendre ces conceptions de l'ordre, il faut d'abord préciser la dette de l'Occident à l'égard du judaïsme et tout particulièrement de sa doctrine de la création. A la différence des croyances de son milieu religieux p.144 ambiant, Israël croit que son Dieu, celui qui l'élit parmi tous les peuples pour être partenaire de son alliance, est unique et personnel. Ce Dieu est le Vivant qui n'a rien de commun avec les idoles inertes. Son activité créatrice crée, librement et par amour, le monde et l'homme selon l'ordonnance qu'il établit ; elle les conserve ; elle les gouverne en respectant la différence qu'il a mise entre lui et sa création. C'est pourquoi toutes les créatures et l'homme tout particulièrement, sont bonnes, à la place et pour le rôle que le créateur leur a assignés.

Les récits de la Création et de la Chute qui servent de préface à la Bible comme les échos qu'on en trouve dans les Psaumes, dans le Livre de Job et chez les prophètes, expriment la conscience qu'Israël a de son destin et de son but, et les connaissances cosmologiques et anthropologiques qu'il a recueillies au cours de son histoire. Ces récits visent à fortifier la foi d'Israël, quand elle est

¹ Nicolas Malebranche, *Méditations chrétiennes* IV, 7 in *Œuvres complètes*, tome X, Paris, 1967, p. 38. Cf. *Traité de morale* I, tome XI, Paris, 1966, p. 19 s. *De la recherche de la vérité*, X e. Éclaircissement, tome III, Paris 1964, p. 137 ss.

² Jean-Jacques Rousseau, *Emile*, Livre IV in *Œuvres complètes*, tome IV, Paris, 1969, p. 589.

³ *Id. op.* p. 605.

⁴ Blaise Pascal, *Pensées* 308 in *Œuvres complètes*, éd. L. Lafuma, Paris, 1963, p. 540.

Ordre et désordre

tentée par les divinités païennes et les cultes agraires, lorsqu'elle vacille sous les coups de l'adversité, la méchanceté des hommes et la malice de la nature. Ces récits répondent aussi aux questions essentielles : comment le monde vient-il à l'existence et commence-t-il ? Comment et pourquoi son état actuel diffère-t-il de son état originare ? C'est-à-dire les problèmes de l'origine et du mal. Ils y répondent à partir de l'alliance que Dieu a conclue avec les Patriarches, qu'il a renouvelée avec Moïse, puis avec ses successeurs. Ces récits de la création et de la chute considèrent les problèmes de l'origine et du mal à la lumière d'une révélation qui se communique dans les hauts faits de l'histoire et non plus à travers les phénomènes de la nature.

De tels textes font voir comment la tradition en Israël a historicisé le matériel mythique qu'elle emprunte à celui des religions avoisinantes, comme elle démythologise les épopées évoquant la création du monde, comment elle dédivinise les astres en les faisant servir à la mesure du temps, comme elle sécularise la sexualité en en faisant la caractéristique de l'humanité. Ainsi la transformation de l'ordre social et individuel, sa constitution en un ordre original par rapport à ceux qui caractérisent les voisins d'Israël, résultent-ils du travail de la tradition dans le culte, dans le droit et dans l'éthique.

La mort des dieux cosmiques, qu'ils soient ouraniques ou telluriques, prononcée par le Dieu vivant, favorise la conception d'un homme qui est créé de manière originale « à l'image de Dieu » pour devenir le mandataire du créateur dans sa création. Adam avec Eve, l'humanité, est à la fois au sommet de la pyramide des créatures (Gn I :27-31) et au milieu de la création (Gn. 2 :15-23). L'humanité est donc le sens et le but de toute la création ; elle est la conscience de sa perfection.

Mais le statut spécial de l'homme le place devant le choix inéluctable : remplir son mandat, ou bien avec l'aide de son créateur, c'est-à-dire avec sa grâce en tant que communication de son être, ou bien avec ses propres forces, par lui-même, sans la grâce. Dieu, le Dieu libre, ne soustrait pas l'homme qu'il veut libre, au risque de transgresser son statut, de s'aliéner et de se perdre. Malgré la révolte de l'homme, la création demeure bonne du fait même qu'elle existe. Par contre le chaos comme l'informe, l'inordonné, ^{p.145} l'indifférencié, l'abîme, reste menaçant jusqu'à ce que Dieu le soumette définitivement au terme de l'histoire du salut ; Dieu le repousse par son acte créateur auquel il

Ordre et désordre

veut associer l'homme en en faisant son mandataire ; il repousse vers le néant, ce qu'il n'a ni voulu, ni créé.

La conception biblique de l'ordre refuse le hasard comme le fatalisme, mais elle rend possible le miracle. Le miracle qu'il ne faut pas confondre avec le merveilleux, signifie les interventions constantes de l'activité providentielle divine pour préserver la création de la ruine et pour la préparer à son futur renouvellement. Cette croyance repose sur la reconnaissance de la souveraineté et de la liberté de Dieu : Dieu est maître de l'ordre qu'il choisit et du désordre qu'il écarte, parce qu'il est le maître de l'histoire de ses origines à sa fin, c'est-à-dire le créateur du temps dans son irréversibilité.

C'est dans le cadre de cette conception qui se distance de toute conception mythique de l'ordre qu'il faut comprendre l'intention déstabilisatrice de Jésus. En prêchant la venue imminente du Royaume de Dieu qui doit mettre un terme à l'histoire de la révolte de l'homme, Jésus provoque une crise à l'intérieur même du judaïsme : avec sa prédication commence l'accomplissement des promesses et des prophéties. En prétendant être le fidèle porte-parole de la volonté de Dieu, Jésus se permet de critiquer ce qu'il considère comme des traditions humaines (Mc. 7 : 8-13) ; en les critiquant au nom de la parole du Dieu vivant, il attaque directement l'ordre établi, par exemple le respect du sabbat (Mc. 2 : 27 ; 3, 4) qui freine l'universalisation de la foi au vrai Dieu. Il s'arroge des prérogatives divines en pardonnant (Mc. 2 : 11), en appelant à la conversion (Mc. 1 : 15), en faisant des miracles (Mc. 1 : 32-34). Son autorité se substitue à celle de la Loi, dont il dénonce l'effet déshumanisant en multipliant les interdits. Accusé de blasphème et de menées séditeuses, le prédicateur du Royaume de Dieu meurt pour sa cause et celle des hommes.

Mais sa défaite s'inverse en victoire pour ses disciples qui le reconnaissent, lui le crucifié comme le vivant, sous l'action de l'Esprit. Pour la communauté primitive, le candidat à la messianité est confessé comme le Seigneur Jésus-Christ dont le règne commence par la lutte contre les puissances et contre les autorités. Poussé par l'Esprit, Paul poursuit l'œuvre du Christ Jésus en l'universalisant. Ni la loi et les œuvres méritoires (Ga. 3 : 23-26 ; Rm. 10 : 4), ni la sagesse du monde et l'obéissance à la conscience morale (I Co. 1 : 21 ; 3 : 19), ni l'enthousiasme religieux et son mysticisme (2 Co. 12 : 9-10) ne peuvent être des voies qui conduisent au salut, lorsque le temps est « écourté »

Ordre et désordre

et que la « figure de ce monde passe » (I Co. 7 : 29, 31). Mais seule la foi au Christ Jésus, qui est participation à sa mort et à sa résurrection et imitation de sa voie, apporte le salut (Ga. 2 :16 ; Ep. 2 :8-9) à l'heure de la crise finale qui coïncide avec le dévoilement, l'apocalypse, du sens ultime de l'histoire.

L'attente apocalyptique des communautés primitives s'attéduit dans l'Eglise ancienne, tandis que s'allonge le retard de la venue du Christ victorieux. De persécutée par le judaïsme et par le paganisme, la foi nouvelle est conduite à s'institutionnaliser. Le christianisme, de religion licite devient ^{p.146} religion officielle de l'Empire. Il fonde et garantit un ordre qui renforce le pouvoir spirituel de l'Eglise par un pouvoir temporel.

Tout au cours de leur histoire, les églises durent manœuvrer pour défendre l'ordre qu'elles instituaient, contre les contestations des courants qui leur rappelaient l'exigence de l'attente apocalyptique. Ces courants « millénaristes » vivent dans l'exaltation provoquée par la croyance en la fin imminente du monde. Ils prêchent le rigorisme ou le libertinisme moral en comptant sur le rétablissement final par Dieu de toutes choses dans leur ordre. Le Royaume de Dieu, en effet, est un royaume de paix, de justice et de bonheur, dont sont exclus toute violence, tout crime, toute misère et surtout la mort, à la suite de la victoire sur le péché. C'est ainsi que le montanisme, certaines formes aberrantes de l'origénisme, le joachimisme et bien d'autres mouvements de « spirituels » donnent une nouvelle vigueur aux thèmes apocalyptiques de la première prédication chrétienne ; l'Eglise les condamne ou les absorbe.

A la charnière du bas Moyen Age et de l'époque moderne, les Réformateurs dénoncent le « désordre établi » dans l'Eglise de Rome entre le temporel et le spirituel. Ils cherchent à rétablir l'ordre dans l'Eglise en la réformant et dans la société civile en lui garantissant une relative autonomie par rapport au pouvoir spirituel. Pour réaliser leurs réformes, ils doivent, eux aussi, éliminer toutes les dissidences de type anabaptiste et de type antitrinitaire qui menacent à leurs yeux l'ordre qu'ils rétablissent en s'appuyant sur le pouvoir temporel.

Pour bien comprendre cette préférence des églises pour l'ordre, il me paraît indispensable d'en signaler les sources hellénistiques après cette esquisse de son fondement biblique et de ce que les églises ont construit sur lui.

Le christianisme réemploie certaines des composantes de la conception hellénistique de l'ordre. Cette conception postule la critique de la religion

Ordre et désordre

homérique que l'on trouve par exemple chez Xénophane de Colophon entre le VI^e et le V^e siècle avant J.-C. Xénophane dévoile le caractère tout humain des passions des dieux et des déesses de l'Olympe, la relativité des représentations et des images que les hommes se font de leurs divinités ¹.

Platon s'efforce de comprendre la pensée archaïque et la mentalité mythique qui est en train d'être remplacée par la pensée philosophique dont il est à la suite des premiers philosophes, des sophistes et de Socrate, l'un des champions. Il est conduit à préciser les règles de la définition et en particulier de celle de l'ordre. Pour lui, l'ordre est fondé sur la justice et la tempérance ², dont on trouve des analogies dans l'harmonie qui régit l'univers des idées et dont on trouve un reflet dans le monde sensible.

p.147 Selon Aristote, l'ordre ne repose pas sur l'un ou sur l'ensemble des éléments « eau », « air », « terre », « feu » comme le pensaient les philosophes-physiciens ioniens, mais sur l'activité de la Raison ³. Parmi les nombreux effets que causent les mathématiques se trouve l'ordre avec ses symétries ⁴. L'activité rationnelle parvient à découvrir les lois qui régissent d'une part le cosmos pour le rendre habitable et d'autre part la cité pour la rendre sûre. Le stoïcisme orchestrera ces thèmes et leur donnera un vaste développement pratique.

Tout au cours de ses confrontations avec les philosophies antiques, le christianisme, comme ce fut le cas dans le passé pour le judaïsme, et comme ce sera le cas dans l'avenir pour l'islamisme, est conduit à opérer des synthèses des thèmes proprement théologiques reçus de la révélation biblique avec des thèmes philosophiques fournis par la raison. C'est ainsi, par exemple, qu'il rapproche l'amour chrétien, l'« agapè », de l'amour platonicien, l'« érôs », la justice au sens grec du terme de la justice au sens hébraïque, la notion hellénistique de la vérité de la notion judaïque de fidélité, etc. En déclarant que le Fils, le Christ, est le Logos, le Verbe de Dieu, le christianisme johannique

¹ Xénophane de Colophon, fragments 10-18 (traduction française de P. Voilquin in *Les penseurs présocratiques*, Paris, 1964, p. 64).

² Cf. Platon, *Gorgias* 504 d (traduction française de L. Robin in *Œuvres Complètes*, tome I, Paris, 1950, pp. 456-457 ; *Les Lois*, 728 a-b (*Id.* éd. tome II, Paris, 1950, p. 777).

³ Aristote, *La métaphysique* A 3, 984 b 10 (traduction française de J. Tricot, tome I, Paris, 1948, pp. 17-18).

⁴ *Id. op.* M 3, 1078, a-b 36 (traduction française, tome II, pp. 209-210).

Ordre et désordre

facilita ces rapprochements avec l'hellénisme qui attribuait au Logos une place éminente. De tels essais de synthèse devaient justifier la part prise par l'Église dans les domaines de la politique et de la culture et, par voie de conséquence, l'extension de ses pouvoirs temporels et spirituels.

C'est ainsi que saint Augustin, pour donner un exemple, fournit un modèle au Moyen Age en distinguant la Cité céleste de la cité terrestre : « Deux amours ont fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la Cité céleste. L'une se glorifie en elle-même, l'autre dans le Seigneur. L'une demande sa gloire aux hommes ; pour l'autre, Dieu témoin de sa conscience est la plus grande gloire... »¹. L'amour entretient avec l'ordre des liens d'autant plus étroits qu'il peut être bon ou mauvais, vertueux ou vicieux : « Ainsi en est-il de toute créature, toute bonne qu'elle soit, elle peut être aimée d'un amour bon ou mauvais, bon si l'ordre est sauvegardé, mauvais s'il est violé »². Saint Augustin, en définissant la vertu comme l'ordre de l'amour, opérait une synthèse entre le judaïsme et l'hellénisme qui, à travers le Moyen Age, conserve sa valeur, comme je l'ai noté dans mon introduction, pour un Malebranche et même encore pour un Rousseau : « Car l'amour par lequel nous aimons ce qu'il faut aimer, doit être lui-même aimé d'une façon ordonnée, pour que nous possédions la vertu qui fait bien vivre. Aussi, me semble-t-il, une définition brève et juste de la vertu est celle-ci : l'ordre de p.148 l'amour »³. On pourrait dire, en s'inspirant du titre d'un ouvrage célèbre d'Etienne Gilson⁴, qu'à travers les métamorphoses de la Cité de Dieu, la vertu comme ordre de l'amour et amour de l'ordre demeure une référence pour tous ceux qui luttent contre le retour au chaos primordial.

Les courants protestataires critiquent de telles synthèses, qu'interdisent, selon eux, la foi et l'espérance dans le Règne de Dieu. L'Église établie, qui se confie dans la pérennité de ses institutions, devrait donc renoncer à son établissement et se méfier de la plus insidieuse des tentations qui la guettent : la divinisation de l'ordre établi qui lui assurerait justement sa pérennité. Car, en fait, une telle divinisation signifierait sa perte, l'oubli de sa différence d'avec le

¹ Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, XIV, xxiii (traduction française de G. Combès in *Œuvres complètes*, tome 35, Paris, 1959, p. 465).

² *Id. op.* XIV, xxii (*id. éd.* tome 36, Paris, 1960, p. 139).

³ *Id.* p. 140.

⁴ Cf. Etienne Gilson, *Les métamorphoses de la Cité de Dieu*, Paris-Louvain, 1952.

Ordre et désordre

Royaume de Dieu. C'est ainsi qu'au milieu du XIX^e siècle, Kierkegaard, qui n'a rien d'un illuminé, ni d'un fanatique, s'efforcera de miner la synthèse hégélienne par le paradoxe et l'alternative pour mieux déstabiliser la chrétienté établie, quitte à privilégier l'Eglise invisible. Pour réintroduire le christianisme dans toutes ses exigences là où la chrétienté l'avait aboli, il faut donc provoquer une crise, du désordre dans les institutions ecclésiastiques.

A la fin de notre siècle, les mouvements charismatiques ou « du renouveau » cherchent à rendre l'Eglise fidèle à sa foi première ; ils s'y emploient sous l'impulsion des dons spirituels et des inspirations dont ils se prétendent bénéficiaires. En même temps, mais dans une direction apparemment opposée, les mouvements des chrétiens pour le socialisme veulent, eux aussi, restaurer le message chrétien dans son originalité première ; ils en soulignent la portée révolutionnaire en examinant les aspects politiques et sociaux : la prédication des prophètes et de Jésus concerne la justice et la paix. Les courants charismatiques et les mouvements politiques diffèrent certes par leurs intentions, mais aussi par les principes qu'ils mettent en œuvre pour interpréter le message du Christ et des apôtres : les premiers, au nom d'un certain fondamentalisme, s'attachent à sa lettre inspirée, les seconds, en recourant à l'analyse matérialiste, mettent au jour son sens transformateur. Pourtant, ils se rejoignent, semble-t-il, dans leur commune volonté de déstabiliser les églises institutionnelles et dans leur commun désir de rendre à la prédication sa force formatrice.

De tels courants témoignent de la permanence de la puissance explosive que recèlent la foi et l'espérance en un monde meilleur. Ceux qui croient et qui espèrent activent la réalisation du Royaume de Dieu en provoquant le désordre au nom même de l'ordre de Dieu. Non seulement les théologiens, mais aussi les politologues doivent prendre en considération de tels mouvements dont ils ont tendance à minimiser l'importance, à l'heure où le centre de gravité du christianisme se déplace de l'Occident vers l'Amérique du Sud et l'Afrique. Certes ces mouvements sont encore minoritaires, mais ce sont des minorités qui, parce qu'elles sont à la fois conscientes et convaincues, sont plus actives que les églises majoritaires.

p.149 Il y a, dans le messianisme spirituel et politique de ces mouvements en pleine effervescence, une résurgence du prophétisme. Tout prophétisme est à la fois spirituel et politique. Comme tel, il anticipe confusément et

Ordre et désordre

obscurément, mais avec une vigueur riche en possibilités, une nouvelle conception de la vie communautaire et personnelle, une nouvelle manière de se situer dans le monde et devant Dieu. Ce prophétisme apparaît en partie dans les critiques de ces mouvements adressées à l'héritage judéo-hellénistique du christianisme occidental et dans son rejet et, en conséquence, dans le refus de la conception de l'ordre qui prévaut dans les églises institutionnelles. Prophétisme protestataire : contre le maintien de l'ordre, pour son changement radical. La réouverture de la voie du Royaume est à ce prix.

La crise actuelle des églises en résulte. Elle les confronte à un double danger : le repli sur elles-mêmes, leur dissolution dans la société civile ou dans les nouvelles religions populaires. Ce double danger peut être un symptôme de leur disparition ou de leur renaissance. Mais leur crise est en tout cas un indice que le christianisme continue d'être à la fois, mais non pas sous le même rapport, un facteur d'ordre et un facteur de désordre pour la chrétienté elle-même et pour le monde. Il ne parvient pas, en effet, à rationaliser le ferment de l'Évangile dont il est le porteur, ni à éteindre le feu que son messager est venu allumer dans le monde. Le christianisme demeure polémique à cause de son ambiguïté qui reflète celle de son fondateur. La communauté primitive n'a-t-elle pas discerné dans son seigneur un signe de contradiction, à la fois la pierre de scandale sur laquelle vient buter le peuple élu et la pierre d'angle sur laquelle se construit un nouveau monde, à la fois l'occasion d'un désordre et celle d'un nouvel ordre ?

On pourrait donc vérifier l'hypothèse de départ par les remarques précédentes, si on leur ajoutait le post-scriptum suivant : le christianisme est polémique dans la mesure où il est fidèle à son projet initial, c'est-à-dire la lutte contre toutes les forces nihilistes qui se conjuguent pour faire retourner la création au chaos primordial, surtout quand ces forces destructrices se dissimulent sous les masques du divin et du sacré, et en même temps le combat pour un ordre à venir, celui de la réconciliation de Dieu et de l'homme.

M. PHILIBERT SECRÉTAN : Je disais tout à l'heure que la dialectique de l'ordre et du désordre était nécessairement soutenue elle-même par un ordre. Je dirais que Gabriel Widmer vient d'en donner la preuve par un discours complètement ordonné comprenant tous les repères historiques dont nous avons besoin pour situer ce mouvement dialectique.

Ordre et désordre

Il vient de nous dire que c'est dans la synthèse du judaïsme, du christianisme et de l'hellénisme que se sont formés les grands documents de l'ordre religieux chrétien. Je me tournerai vers Mme Esther Starobinski pour lui demander si elle peut confirmer cette hypothèse en se penchant cette fois sur la synthèse du judaïsme.

Mme ESTHER STAROBINSKI : p.150 J'ai beaucoup apprécié l'introduction très dense à ce débat présentée par le professeur Gabriel Widmer. Dans cette introduction est énoncée l'idée que « le judaïsme et l'hellénisme ont donné naissance à l'humanisme chrétien et à son idéal de l'ordre ».

Il convient d'observer à ce propos que la synthèse opérée entre le judaïsme et l'hellénisme dans la culture occidentale n'a jamais été pleinement satisfaisante ; quel que soit le système philosophique qui ait servi de point d'appui, aucune harmonisation parfaite n'a pu être réalisée entre la pensée juive et la pensée grecque.

En ce qui concerne l'idée d'ordre, des différences notables séparent la philosophie hellénique de la Bible : dans celle-là, l'ordre est conçu d'une manière visuelle et, plus précisément géométrique ; dans l'Écriture, l'ordre spatial apparaît, certes : l'ordonnance de l'univers atteste l'action du Créateur ; néanmoins, l'ordre temporel est infiniment plus important (l'institution du sabbat en témoigne) : il fonde celui de la rédemption.

Pour les Grecs, la Raison est à même, ainsi que l'observe le professeur Widmer, d'instaurer l'ordre du cosmos et celui de la Cité, qui est à l'image du cosmos. Dans la mesure où l'esprit humain participe à la Raison, il est capable d'instituer un ordre, notamment dans le domaine politique. En revanche, selon la conception biblique, Dieu seul peut établir un ordre fondamental.

Si de la pensée philosophique nous remontons à la pensée mythique, la distance par rapport à la Bible apparaît encore plus marquée, les incompatibilités plus profondes. Considérons le chaos : la *Théogonie* d'Hésiode le désigne comme primordial, il donne naissance à une descendance divine. Quant au premier verset de la Genèse, il affirme tout d'abord l'existence de Dieu, qui crée le ciel et la terre. Il est le premier, chronologiquement, mais aussi le Souverain du monde, absolument distinct du chaos. D'autres passages

Ordre et désordre

scripturaires proclament que la création a été réalisée avec sagesse. L'ordre initial, que suggère le texte biblique, justifie l'espoir d'un ordre eschatologique.

Il sied aussi d'examiner la différence entre le concept de chaos, « ouverture béante », « abîme », et celui de tohu et bohu, que nous rencontrons dans Gen. 1 : 2. Ici, nous trouvons deux termes au lieu d'un. La plupart des traducteurs de la Bible considèrent les deux mots quasiment synonymes et les rendent par « désert et vide » ou « solitude et chaos ». Néanmoins, la juxtaposition de ces deux termes peut exprimer également deux réalités contraires, « le vide et le plein », « l'absence et la présence » : dès le début de la création, un principe d'opposition s'instaure dans l'univers.

MGR PAUL POUPARD : La lecture historique que vous avez proposée est une lecture qui se situe à un certain niveau qui est d'un certain ordre. Je crois que nous parlons beaucoup d'ordre ces jours-ci et que périodiquement nous avons besoin de remettre un peu d'ordre dans nos notions de l'ordre. L'ordre règne à Varsovie —, il y a l'ordre des cimetières, il y a aussi l'ordre des berceaux. Nous oscillons, me semble-t-il, d'un ordre à p.151 un autre. Pascal parfois pourrait intervenir dans nos débats et nous glisser à l'oreille : ceci est d'un autre ordre. Il y a l'ordre des grandeurs terrestres, il y a l'ordre des grandeurs spirituelles, et il y a l'ordre de cette grandeur suprême pour le disciple du Christ, qui est l'amour.

Car, en effet, avant qu'on ne parle de christianisme, on a appelé chrétiens ces gens qui persistaient à croire qu'un certain Jésus, qui était mort, était vivant, ce qui, par rapport à un certain ordre, représente un beau désordre ! C'est pourquoi, comme le dit saint Paul, cela a été perçu dès le départ comme un scandale pour les juifs et comme une folie pour les païens. Tout repose pour le chrétien sur cette perception fondamentale que le Christ est devenu pour lui le centre de sa vie, ce qu'évoque la formule presque intraduisible de saint Paul : pour moi, vivre c'est le Christ. Qui est le Christ ? C'est cet homme qui s'est dit Dieu. Et par rapport à l'ordre des pensées que le judaïsme percevait à cette époque, ceci constituait un désordre intolérable, qui s'est marqué par la croix. On a évoqué saint Augustin — et à juste titre — mais je crois que saint Paul avant saint Augustin demeure pour tous les chrétiens une référence fondamentale. Toute la réflexion de saint Paul s'ordonne autour du Christ mort et ressuscité. La croix, qui pour le juif ou le païen est scandale et folie, est

Ordre et désordre

devenue suprême sagesse pour saint Paul et pour le chrétien. Et le retournement de pensée va, par-delà les avatars du christianisme que vous avez décrits, inspirer tous les comportements fondamentalement chrétiens et si différents : d'un saint Jean de la Croix, au cœur de la mystique à un saint François d'Assise, qui a pu être considéré, à un certain moment, comme un nouveau Jésus-Christ qui refondait en quelque sorte un christianisme un peu englué dans certaines valeurs de l'ordre. C'était un moment où il y avait une société-église qui continuait à chanter le Magnificat mais qui peut-être ne percevait plus ce qu'il y avait dans ces mots que le chrétien redit chaque jour après la Vierge Marie : il a dépossédé les puissants, il honore les humbles. C'est là tout le courant qui vient de l'Ancien Testament, ce courant des pauvres, les pauvres de Dieu, qui vivent dans cet ordre qu'est la Justice de Dieu.

Gabriel Widmer a parlé tout à l'heure de justice. Il y a très souvent une équivoque sur cette notion de justice. Le Christ est venu apporter une certaine justice, mais cette justice n'est pas celle des hommes, c'est celle de Dieu. Et la justice de Dieu est d'un tout autre ordre que la justice des hommes. Je lisais hier soir quelques pages de ce très beau livre du cardinal Wysinski *Carnets de prison* : à la date du 6 août 1954, il méditait ainsi : « La miséricorde divine se mesure moins à la gloire et à la sainteté de ses amis qu'à la rédemption des criminels. Que Dieu sauve les malfaiteurs, haïs et condamnés par le monde entier, nous révèle son infinie miséricorde. Il nous faudra d'abord reconnaître notre propre misère au Jugement dernier pour comprendre pourquoi Dieu ne rejette pas les criminels. » Voilà donc un autre ordre, celui de Dieu créateur, qui a fait l'homme à son image. Le désordre absolu pour le chrétien, c'est le péché. Et fondamentalement, toute l'histoire de l'Ancien Testament, et du Nouveau Testament est une histoire sainte dans laquelle Dieu ne prend pas son parti de ce que l'homme s'est détourné de lui : il revient vers lui et ce sont les alliances successives, à p.152 commencer par l'alliance noachique, après le déluge, suivie de l'alliance des prophètes et du messianisme qui, pour le chrétien, culminent dans le Christ.

Désormais, pour le chrétien, Dieu est au commencement, comme Mme Starobinski vient de le rappeler, de façon absolue : « Dieu créa Dieu. » Mais Dieu est aussi au terme. C'est l'Apocalypse : « Viens Seigneur Jésus. » Entre les deux, comme le dit saint Augustin auquel vous avez fait référence, c'est le temps de l'Eglise, c'est le temps du péché, de la grâce et du repentir, car

Ordre et désordre

dans le désordre du monde, du mal et du péché, un nouvel ordre s'instaure. Comme le dit saint Paul, le Christ est mort pour réunir les enfants de Dieu qui ont été séparés et dispersés par le péché.

Mme GABRIELLE DUFOUR-KOWALSKA : Je suis très sensible à ce que vous venez de dire. Une chose sur laquelle on ne saurait trop insister, qui transparaît d'ailleurs dans le très beau texte que vous avez cité de Mgr Wyszinski, c'est qu'il y a, dans le domaine religieux, émergence d'un autre ordre. Lorsqu'on aborde le débat sur l'ordre et le désordre dans ce domaine, c'est comme si le mot ordre prenait un autre sens.

L'ordre qu'envisage le croyant, ou l'homme de conviction, n'a rien à voir avec les ordres qu'envisage le politicien, le sociologue ou le savant, dans quelque domaine que ce soit. Il y a là une perspective radicalement différente qui est celle d'une référence à la transcendance et qui me semble aujourd'hui extrêmement importante parce qu'elle est totalement évacuée dans les systèmes de pensée de nos sociétés. De la même façon, le sens de péché humain qu'a redonné Mgr Poupard à la notion de désordre est actuellement complètement évacué.

Ceci veut dire que, dans ce débat concernant l'ordre et le désordre, l'homme religieux doit rappeler des notions qui n'ont plus cours du tout, alors qu'elles expliquent l'état de nos sociétés et de nos systèmes de pensée. Il doit rappeler des notions sans lesquelles pour ma part — mais cela il faudra le démontrer — il n'y a pas d'instauration possible d'un ordre humain.

M. PHILIBERT SECRÉTAN : Je crois que ce qui vient d'être dit est capital : si l'on situe le religieux dans la perspective de l'absolu, il devient effectivement très difficile d'entrer dans cette perspective dialectique ; le désordre finit toujours par coïncider avec un moment d'un ordre en développement. Il subsisterait donc, si je comprends bien Mme Dufour-Kowalska, une disparité fondamentale entre le péché et la grâce pour donner des contenus proprement religieux à l'ordre et au désordre. Je pense que sur ce point M. Jean Onimus a certainement une protestation à formuler.

M. JEAN ONIMUS : Avant de protester, je voudrais approuver de tout mon cœur l'exposé inaugural de M. Widmer. Tout ce qu'il a dit sur cette fonction

Ordre et dés^ordre

déstabilisatrice du christianisme m'a enchanté. C'est p.153 profondément vrai, profondément juste. Il se trouve que j'ai écrit un livre sur Jésus ; je l'ai intitulé *Le perturbateur*. Il appartient à cette race des prophètes, qui sont les témoins de l'esprit ; et ils nous brûlent, car l'esprit est du feu. Mais, malheureusement, nous ne sommes pas comme le buisson ardent qui brûlait d'une façon inextinguible, sans se consumer : nous avons besoin aussi de l'ordre des institutions. Je crois qu'en profondeur notre destin tragique d'êtres humains, c'est d'être pris perpétuellement dans cet intervalle entre l'esprit qui nous pousse en avant vers un dépassement, une transcendance, une transformation ou une révolution permanente et les institutions qui sont toujours plus ou moins provisoires et jamais satisfaisantes mais dont nous avons besoin pour nous reposer. Davantage, c'est en nous appuyant sur l'institution que nous pouvons instaurer un nouveau désordre inspiré peut-être par l'esprit. Voilà pour l'approbation.

En revanche, ce que je conteste radicalement, c'est le titre de cette table ronde : « Le chaos primordial et l'ordre divin ». Cette antithèse est trop simpliste. C'est une vue très ancienne et respectable puisqu'elle a rassuré beaucoup de générations avant nous ; elle date de millénaires. Les hommes ont été émerveillés par l'exactitude céleste. Ils ont dit : c'est divin, les éclipses de lune se produisent à la seconde près, alors que nous vivons dans la contingence et le chaos. Et c'est pourquoi ils ont mis Dieu là-haut, dans l'exactitude céleste. Mais l'astronomie actuelle nous apprend que le ciel est un immense désordre, un tourbillonnement infini de cataclysmes de toutes espèces. La conception d'un ordre qui viendrait du dehors et qui serait, pour ainsi dire, imposé au chaos doit donc être dépassée.

D'une part, cette notion d'ordre extérieur a des conséquences terribles qu'on ne saurait énumérer — vous ne m'en donneriez pas le temps. D'autre part, il s'agit d'un dualisme et on oppose alors l'être aux apparences, l'authentique à ce qui passe et ce qui devient sans cesse. En outre, c'est une notion terriblement simpliste de l'ordre. L'ordre n'existe pas. Il n'y a que *des* ordres, des espaces d'ordre. Vous ne pouvez pas comparer l'ordre biologique (la « logique du vivant » comme dit Jacob) à l'ordre juridique ou à l'ordre institutionnel. Ce sont des ordres absolument différents.

Ordre et désordre

Dès lors, je proposerais que l'on passe de la notion statique et exclusive du rapport ordre-désordre à la notion d'organisation, dans laquelle, comme nous le montrent les scientifiques, l'ordre se sert du désordre pour complexifier le système. Il y a une perpétuelle interaction entre les situations d'ordre et les agressions du désordre. L'organisation est vivante, l'organisation se développe, et c'est pourquoi le développement de l'organisation nous donne la conscience de ce que j'appelle le sens — ce mot désigne à la fois la signification et l'orientation. Nous découvrons alors un sens global que nous ressentons existentiellement, par nous-mêmes, et cosmologiquement, dans la nature toute entière, comme une orientation de la création en cours, autour de nous. Prenons conscience de cette montée de la création. L'astronome Hubert Reeves parle de l'univers comme d'une machine à fabriquer de la conscience. C'est la clé peut-être. En tout cas c'est le pari que je fais, car on ne peut pas le prouver : c'est une affaire de foi. Je crois que l'univers a un sens et, dès lors, je crois que nous ne pouvons pas ne pas y p.154 découvrir d'ordre. Mais cet ordre n'est pas un ordre abstrait et philosophique, il est une forme de conscience de l'être tout entier.

M. PHILIBERT SECRÉTAN : Je pense qu'il est possible de sauver un tout petit peu le titre que vous contestez, car ce titre ne dit pas nécessairement qu'il y a d'un côté le chaos et de l'autre un ordre qui viendrait s'imposer du dehors — ce dehors pourrait d'ailleurs être une transcendance —, mais il dit peut-être ce que Mme Starobinski évoquait tout à l'heure : l'univers du mythe d'un côté, avec cette notion de chaos primordial que l'on a retrouvée en étudiant la pensée grecque à ses origines, et l'ordre divin de l'autre, dans l'acception biblique qui nous est donnée par les grands documents de la Genèse.

Donc, la question qui commence à prendre forme dans notre débat pourrait être la suivante : ne faut-il pas distinguer deux conceptions de l'ordre, une conception proprement biblique et une conception de « l'ordre qui viendrait d'ailleurs » ? En définitive, Gabriel Widmer n'a-t-il pas tenté de montrer comment, peut-être, ces deux représentations de l'ordre fusionnent et se séparent à la fois aux divers moments du développement de la conscience chrétienne ?

Je voudrais me tourner vers M. Bouzouzou pour lui demander si l'islam peut se retrouver dans l'une ou l'autre de ces représentations de l'ordre. Y a-t-il

Ordre et désordre

suffisamment de sources bibliques retenues dans la tradition islamique pour que la notion d'ordre divin y soit représentée fortement ? Y a-t-il place pour un chaos primordial ou des représentations de ce type ? Et quelles seraient les synthèses opérées de ce point de vue par l'islam ?

M. MAFIMOU BOUZOUZOU : Je souscris d'abord entièrement à ce que vient de dire Mme Dufour-Kowalska. Je pense qu'en parlant des ordres et des désordres provoqués par la religion, il faut revenir à la définition de celle-ci. Pour l'islam, la religion est un mode de vie basé sur une relation permanente avec Dieu. Cette relation est définie par la révélation divine qui est faite à tous les prophètes, depuis Abraham jusqu'à Mahomet. Dans le Coran, il est affirmé fortement que la révélation de Dieu est une, et que Dieu unit, alors que les théologiens divisent. Il est aussi affirmé que tous ceux qui ont reçu les écritures doivent observer cette relation permanente entre l'homme et Dieu.

J'ai dit que cette relation est définie par la révélation. Que dit la révélation ? Elle parle d'abord de la condition humaine, de la place de l'homme dans la création. Lorsque Dieu, selon le Coran, informa les anges de sa décision de créer Adam, l'homme, ils rétorquèrent : comment vas-tu créer quelqu'un qui va semer le désordre ? L'idée donc existe déjà. De quel ordre s'agit-il ? Nous n'en savons rien. Mais nous pouvons l'expliquer ainsi : Adam étant dans le Paradis, c'est-à-dire dans l'état de grâce parfait et permanent, Satan lui inspira de rompre cet ordre divin ; Adam fut alors puni, mais Dieu lui inspira la repentance ; et cette repentance est honorée par Dieu qui maintient la grâce qui accompagne Adam toute sa vie, alors que Satan, le germe du désordre, est banni éternellement. La relation permanente ^{p.155} entre l'homme et Dieu est conservée par Adam et ceci lui permet le retour au Paradis qui est l'au-delà et qui est l'ordre parfait, l'ordre absolu auquel nous aspirons.

Tout ordre ici-bas est imparfait, tout ce qui vient de l'être, qui est lui-même imparfait, ne saurait avoir la perfection. La relation entre l'homme et Dieu est exprimée par le mot islam, qui signifie soumission à la volonté de Dieu. Et le Coran affirme que tous les prophètes étaient des êtres soumis à la volonté de Dieu. Aucun prophète n'a essayé d'imposer sa propre volonté et de suivre uniquement ses propres divagations. Ils étaient tous soumis à Dieu. Ils ne philosophaient pas. Ils ne contestaient pas. Ils vivaient simplement, parlaient simplement et prêchaient simplement ; et surtout, ils vivaient ce qu'ils

Ordre et désordre

prêchaient. La soumission à la volonté de Dieu ne signifie pas un état de servitude ou d'esclavage. La volonté humaine n'est pas totalement brisée, puisque l'homme est responsable. Il a la liberté d'agir et de choisir, et c'est pour cela qu'il y a des contraires dans le comportement humain.

En plus et au-delà de la soumission, il y a la relation d'amour entre l'homme et Dieu. Dieu est amour. Et on trouve, chez les musulmans, des hommes et des femmes qui ont fait le parcours du chemin vers Dieu à travers l'amour. Mais c'est un amour indicible. La psychanalyse et la psychiatrie sont incapables de le définir et de l'expliquer. C'est un amour débordant, ce sont des gens ivres de Dieu, fous de Dieu, à tel point que l'un d'eux est arrivé à s'écrier : « Je suis la vérité », c'est-à-dire je suis Dieu, Dieu est en moi. Evidemment, les pouvoirs publics ont considéré ceci comme une perturbation de l'ordre et ils ont exécuté l'homme.

Ainsi, il y a une dimension à laquelle nous devons revenir pour saisir l'ordre divin. Et sachons qu'à côté de tout ce que nous entreprenons, il y a la grâce de Dieu. Tout ce que l'homme crée et invente et qu'il attribue à son propre génie vient de cette grâce. Un grand soufiste a dit : « Lorsqu'il veut manifester Sa grâce à ton égard, Il crée, et c'est à toi qu'Il attribue cette création. » Ainsi, si l'homme moderne, avec toute son intelligence et toutes ses connaissances, peut avoir un peu de modestie, réfléchir et se recueillir pour revenir à Dieu, je crois qu'il y aura beaucoup moins de désordre dans la vie des peuples et des nations.

Mme ESTHER STAROBINSKI : Je voudrais reprendre la réflexion très stimulante de M. Onimus à propos de l'ordre de la création qui serait imposé par un être extérieur de manière autoritaire et qui impliquerait l'existence d'un ordre figé. En ce qui me concerne, je n'ai pas du tout le sentiment que la description de l'ordre, tel que le présente la Genèse, présuppose qu'il soit figé ; tout au contraire ; et à ce propos, je voudrais rappeler ce que je disais tout à l'heure de l'expression « tohu-bohu » : si la plupart des traducteurs ont vu derrière ces deux mots deux termes similaires, il est possible d'y voir aussi deux termes antagonistes.

Dès le deuxième verset de la Genèse, ce sont donc des principes antagonistes qui sont mis en œuvre, et dès le début, il y a le ciel et la terre, le

Ordre et désordre

vide et le plein, l'absence et la présence, le *tohu* et le *bohu*, la lumière et les ténèbres, le vent et l'eau, la mesure du jour et la mesure de la nuit.

M. JEAN ONIMUS : ^{p.156} Qu'est-ce donc finalement, que le chaos ? Nous l'avons souvent considéré comme le lieu de l'indifférence pure. L'idée même d'un monde d'indifférence, sans aucune structure, nous donne la nausée. C'est insupportable. Or, moi je pense que nous nous acheminons vers une conception tout à fait différente. Le chaos, c'est l'homogénéité, c'est l'identique à côté de l'identique, c'est l'entropie définitive, c'est-à-dire le lieu où il n'y a plus de différence. Et ce qui m'émerveille dans la création, c'est sa puissance d'hétérogénéisation qui fait apparaître des différences parce que, dès qu'apparaissent des différences, apparaissent des relations. L'univers est un immense lieu de relations de toutes espèces et c'est ce « relationisme », qui part des forces cosmiques les plus élémentaires pour aboutir aux relations entre les hommes et aux relations d'amour, qui me paraît représenter l'ordre essentiel, c'est-à-dire l'influx proprement divin. Dès lors, le désordre essentiel ne serait autre que l'absence de relations, c'est-à-dire un univers parfaitement homogène ressemblant à l'état ultime des étoiles ou aux trous noirs dans lesquels les noyaux indifférenciés, collés les uns contre les autres, n'expriment plus aucune énergie. Voilà comment, me semble-t-il, nous pourrions distinguer le *tohu-bohu* qui serait le lieu de l'indifférencié et l'ordre qui, au contraire, serait le lieu des différences régulées.

M. PHILIBERT SECRÉTAN : Je me tourne maintenant vers le Révérend Jean Eracle qui vient encore d'une autre tradition : est-ce que, dans la pensée bouddhiste, les notions d'ordre et de désordre ont une place quelconque et si oui, comment ce rapport s'organise-t-il ?

M. JEAN ERACLE : Après avoir entendu les propos de nos amis qui, d'une certaine manière, révèlent un certain ordre dans leur convergence, j'ai l'impression que je vais jeter une bombe dans cette salle et créer un certain désordre.

En effet, je commencerai par contester, comme l'a fait tout à l'heure M. Onimus, le titre de ce débat, l'ordre divin et le chaos, car du point de vue

Ordre et désordre

bouddhique, il n'y a pas d'ordre divin et il n'y a pas de chaos. Mais je dirais qu'il n'y a pas non plus de sens, tel que l'entendait M. Onimus dans sa remarque.

Pourquoi n'y a-t-il pas d'ordre divin ? Tout simplement parce que, dans la pensée bouddhique, il n'y a pas de création et il n'y a pas de dieu créateur. Du point de vue bouddhique, les univers qui, d'après les textes, sont aussi nombreux que les grains de sable dans la rivière du Gange, n'ont jamais eu de commencement à proprement parler ; ces univers se font et se défont ; ils passent par des phases d'expansion et de rétrécissement ; il y a, si vous voulez, des commencements de mondes et des fins de mondes, mais il s'agit là d'un processus éternel pour les êtres vivants : ils sont emportés depuis un temps infini dans un cycle de naissances et de morts et, apparemment, il n'y a pas de fin. Dans un tel contexte, les notions d'ordre divin ou de chaos sont donc essentiellement relatives et ne désignent que des états particuliers dans l'évolution des choses les unes par rapport aux autres.

p.157 A cela, il faut ajouter que le mouvement infini des univers ne se fait pas et ne se défait pas par hasard. Du point de vue bouddhique, le hasard n'existe pas non plus, car tout est régi par la loi des actes que tous ceux qui ont abordé des ouvrages sur l'Orient connaissent sous le nom de Loi du Karma. Les univers eux-mêmes renaissent à cause du Karma des êtres qui se trouvaient dans l'univers précédent et qui doivent renaître selon certaines conditions dans l'univers nouveau. J'ai ici un texte d'un des plus grands sages de la tradition bouddhique, Vasubandhu, qui pose, à ce sujet, cette question : « Par qui est faite la variété des êtres vivants et du monde réceptable ? » (Dans l'analyse que le bouddhisme fait de la réalité on distingue toujours les êtres vivants et l'univers matériel qui supporte ces êtres vivants). Il répond : « Ce n'est pas Dieu qui l'a fait intelligemment. La variété du monde naît des actes des êtres vivants. » Mais dans cette hypothèse, il imagine donc un contradicteur ; « comment se fait-il que les actes produisent en même temps d'une part des choses charmantes, comme le safran, le santal, etc., et d'autre part des corps de qualité tout opposée ? » Réponse : « Les actes des êtres dont la conduite est mêlée d'actes bons et mauvais produisent des corps semblables à des abcès dont l'impureté s'écoule par neuf portes et, pour servir de remède à ces corps, des objets de jouissance charmante, couleurs, figures, odeurs, goûts intangibles. Mais les dieux n'ont accompli que des actes bons ; leurs corps et leurs objets de jouissance sont également charmants. »

Ordre et dés^ordre

Il faut penser que, quand on parle de dieux dans la tradition bouddhique, il s'agit ni plus ni moins d'êtres vivants comme vous et moi qui, par leurs actes, ont mérité d'être actuellement dans des plans célestes d'existence. Autrement dit, les mondes se développent de manière à servir de lieux de rétribution à tous les êtres qui doivent y prendre naissance. Nous avons le monde que nous méritons, mais nous pouvons maintenant poser des clauses qui devront être rétribuées dans un monde différent. Alors nous renaîtrons, un jour, dans un tel monde.

Le bouddhisme n'envisage pas un ordre cosmique où tout serait organisé selon le plan d'une sagesse infinie. Il n'envisage pas non plus d'ordre humain ayant telle ou telle caractéristique exemplaire — il ne définit pas, par exemple, un type de société parfaite. Le Bouddha enseigne à briser la causalité qui nous fait renaître dans le cycle des naissances et des morts afin que nous puissions atteindre le Nirvâna. Or le Nirvâna est un « état » — le mot n'est peut-être pas tout à fait propre — qui se situe au-delà de toute notion, au-delà du bien et du mal, au-delà de l'ordre et du désordre. Quand on parle d'ordre et de désordre du point de vue bouddhiste ce ne peut être que par rapport à des faits concrets et précis de l'existence. On pourra parler de désordre par rapport à un ordre donné ; mais ce désordre à son tour pourra être lui-même considéré comme un ordre par rapport à une situation différente apparaissant elle-même comme désordre, et ainsi de suite.

Le Bouddha, donc, n'enseigne pas à respecter un ordre donné et à rejeter ce qui lui serait contraire. Il enseigne qu'il y a la souffrance — qui, elle, pourrait être éventuellement considérée comme un désordre —, et il va donner le moyen de libérer les êtres de cette souffrance. Pour lui, celle-ci ^{p.158} résulte de la non-acceptation de tous les phénomènes qui se présentent immédiatement dans l'expérience quotidienne. Et de ce point de vue, un ordre peut créer la souffrance tout aussi bien qu'un désordre. La question n'est pas de savoir si cette expérience est un ordre ou un désordre, mais de savoir si elle va être pour moi source d'attachement, de répulsion, de désir, etc. Si tel est le cas, elle va engendrer en moi un état de souffrance. Si au contraire, j'arrive à me délivrer totalement des attaches, et par conséquent, à ne plus transposer sur la réalité les rêves, les remords ou les idées toutes faites, alors j'atteins la paix, la sérénité, celle du Nirvâna.

Ordre et désordre

Tout le bouddhisme est une méthode, ou plutôt un ensemble de méthodes, pour essayer de réaliser cet état.

M. PHILIBERT SECRÉTAN : Jean Eracle vient de nous montrer comment la pensée bouddhique se dégage de toute référence cosmologique pour s'orienter vers la question éthique d'une libération de la souffrance qui, d'une certaine manière, pourrait être considérée comme un désordre. Nous assistons donc à la séparation du cosmologique et de l'éthique et je crois que c'est dans notre entretien un moment extrêmement important.

Est-ce à dire que nous devrions changer de vocabulaire, poser la question d'un sens et d'un non-sens plutôt que celle d'un ordre et d'un désordre ? Est-ce que nous rejoignons le point où cette détermination éthique va même dépasser ce que j'appellerais le sens de la grâce et le non-sens du péché qui affecte la nature humaine ?

M. GABRIEL WIDMER : Je voudrais simplement rappeler ceci et peut-être que vous en êtes les témoins. Les trois grandes religions de l'Occident — le judaïsme, l'islam et le christianisme — ont un fond commun : l'affirmation d'un dieu unique, distinct de sa création, l'homme qui pèche et se révolte contre l'ordre de Dieu. Au contraire, M. Eracle l'a très bien montré, dans la religion bouddhiste il n'y a pas la foi en un dieu unique qui précède sa création et qui l'exécute. Par conséquent il y a là deux mondes séparés et je pense qu'il serait très intéressant de poursuivre ce dialogue.

Dans la tradition occidentale, les trois religions, judaïsme, islam et christianisme sont historiquement, qu'elles le veuillent ou non, les héritières de la pensée grecque et, de ce point de vue, nous partageons tous, dans l'arrière-fond de notre pensée, une notion d'ordre à peu près semblable. En gros, l'ordre est voulu par Dieu parce que Dieu est un dieu ordonné. Prenons un exemple : dans les récits de la Genèse, il y a ce qu'on pourrait appeler la hiérarchie des êtres ou la ligne des êtres ; on part des minéraux, puis on passe aux végétaux, puis aux animaux que l'on diversifie, et enfin on arrive à l'homme. A chacun de ces groupes d'êtres est accolée une valeur : l'homme est supérieur aux animaux, les animaux supérieurs aux végétaux, etc. Cet ordre est fixé par Dieu dans l'ordre même de la création. En conséquence, il reflète son ordre à Lui. Il en est de même à un niveau plus proprement humain : dans l'organisme, l'âme

Ordre et désordre

est au-dessus du corps ; dans l'ordre ^{p.159} social, l'esclave est au-dessous de l'homme libre ; etc. Donc, jusqu'à la fin du Moyen Age, on peut dire que la notion d'ordre est comprise comme une propriété des êtres, chaque être, chaque homme et chaque faculté humaine étant à la place qui lui est dévolue par Dieu. La notion d'ordre est attachée à un univers totalement hiérarchisé. C'était l'enjeu de mon exposé.

Or, depuis la fin du XVI^e siècle, c'est la rupture : l'ordre n'est plus une propriété des êtres — et j'attendais là un peu les philosophes ; il devient une relation entre les êtres. Et je crois que cette rupture a été provoquée principalement par l'apparition des mesures. L'invention du télescope, ou celle du microscope, va avoir un retentissement extraordinaire qui rejoindrait d'ailleurs les réflexions de M. Onimus.

Dès lors, je pense qu'il faut être très attentif dans ce débat. Ou bien nous nous situons à la fin du Moyen Age en retenant une notion d'ordre fondée sur la hiérarchie des êtres et nous rejoignons la réflexion de Mme Dufour-Kowalska — et dans ce cas, je veux bien que la religion (et le christianisme en particulier) fonde tout un ordre sur l'ordre de Dieu. Ou bien nous nous situons aujourd'hui dans une crise de l'ordre telle que le définit l'esprit ou le savoir positif depuis le XVII^e siècle. Il y a là réellement un point de friction entre l'ordre qui est considéré comme une propriété définie par la conception religieuse traditionnelle et l'ordre qui est considéré comme une relation due à nos appareillages et à nos instrumentations de mesure.

Mme GABRIELLE DUFOUR-KOWAUSKA : Je ne comprends pas très bien votre perspective, M. Widmer. Quel est le rapport entre l'invention du télescope et la conception chrétienne de l'ordre ? Je ne vois pas du tout.

M. GABRIEL WIDMER : Je répondrais ceci : il n'y a pas de vérité en dehors de l'histoire qui la constitue. Il n'y a pas de vérité sans histoire, il n'y a pas d'ordre sans histoire. A mes yeux, la notion d'ordre ne nous tombe pas des cieux comme une espèce de révélation. Plutôt, nous constituons une notion d'ordre à travers l'histoire, et nous la constituons toujours en parallèle avec la notion de désordre. L'ordre est une conquête sur le désordre — sur les conceptions successives du désordre, du hasard, etc. —, et la notion d'ordre ne peut être détachée de l'héritage de toute une histoire qui l'a précédée. Tel est à mon sens le vrai problème.

M. MICHEL DE PREUX : J'enchaîne. Il y a un conditionnement historique à la problématique de l'ordre et du désordre ; et le débat qui vient de se dérouler maintenant montre à l'évidence que ce conditionnement est très fort. Ordre et désordre dans la pensée « distinguer pour unir », disait Maritain. Je crois que les sociétés occidentales modernes sont, à travers l'ordre politique ou le désordre établi, l'expression d'un scepticisme métaphysique et d'un agnosticisme religieux qui a terriblement pesé sur ce débat et qui sans doute a conduit à placer l'ordre ou le désordre dans un rapport dialectique à l'intérieur duquel, pourtant, on ne tranche ^{p.160} pas tout à fait. On a des coquetteries. L'ordre fait en quelque sorte la cour au désordre, et puis le désordre se dit que peut-être il recèle quelque chose de créateur — le propos extrême a été tenu à cet égard par M. Onimus.

Pourtant, je crois qu'il y a, dans cet ordre ou dans ce désordre de la pensée, une référence qui, pour le chrétien, semble fondamentale ; et je voudrais me référer à un texte très majestueux des Evangiles dans lequel le Christ annonce le Jugement dernier, Il dit : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

Il y a dans cette phrase quelque chose d'époustouflant ; le Christ s'efface et fait en quelque sorte abstraction de l'histoire, en consacrant le rétablissement de la totalité de la création dans l'ordre divin voulu par le Père. Donc, à l'intérieur même de la Trinité, il y a un consentement à l'ordre du Père. Et ce consentement à l'ordre du Père est le fondement ontologique de l'ordre de la création. Dès lors, si Dieu s'efface, comment nous, hommes, osons-nous nous poser en spectateurs de l'ordre créé ? Quelle puissance, quel désordre fondamental nous permettent-ils de regarder cet ordre divin d'un point de vue extérieur, au lieu de nous placer du point de vue de la créature qui adore le Créateur par la relation de culte ? La seule relation qui puisse définir l'ordre philosophique, c'est la notion de culte de l'homme à Dieu, car si vous rompez ce rapport fondamental, vous vous égarez ensuite dans l'ordre inférieur, c'est-à-dire que la philosophie se perd.

C'est, en particulier, ce que je perçois dans le propos de M. Onimus : cette réduction du philosophe qui fait abstraction de l'homme religieux en lui, se perd dans les sables du scientisme, du pseudo-scientisme, et fait de la science sa propre religion. M. Onimus demande que le cosmos ait un sens à travers le

Ordre et désordre

désordre. Mais qu'est-ce qui lui permet d'affirmer que ce sens est possible ? Qu'est-ce qui lui permet de le dire ? Qu'est-ce qui lui permet de le prévoir ?

Je reprends aussi ce que disait le professeur Dupuy : les rapports de l'ordre et du désordre sont de nature dialectique ; un ordre peut être oppressif, un désordre se révéler créateur. De ce fait, le désordre international recèle une recherche confuse d'un nouvel ordre. Il y a là une projection dans l'avenir ; et je crois qu'il faut dénoncer ce grand mythe contemporain de l'avenir meilleur et des lendemains qui chantent.

Dans votre premier exposé, Monsieur Widmer, il y a justement une fausse approche du problème et je regrette qu'elle n'ait pas été dénoncée par le représentant de l'église catholique. La tradition prophétique en Israël doit être considérée comme un retour permanent à la mission traditionnelle du peuple hébreu et non pas comme une révolution ou une rupture dans cette tradition.

De même, Monseigneur Poupard, vous avez parlé, dans des termes un peu équivoques, du « désordre intolérable » qu'avait pu représenter le Christ en Israël. Non. Il n'est pas un désordre, puisque le Christ est le dernier des prophètes, puisque le Christ consacre la mission d'Israël, puisque le Christ l'assume et puisque les textes du dernier Concile du Vatican reconnaissent la mission spéciale d'Israël comme peuple élu, et lui demandent ^{p.161} d'aller jusqu'au bout de cette mission. Par conséquent, toute la tradition prophétique et toute la tradition chrétienne sont fondées sur un ordre et sur un retour à cet ordre. S'il y a une révolution dans le christianisme, elle ne peut que se situer dans l'ordre de la création ; elle ne peut être que le retour au cosmos premier et à l'ordre voulu par Dieu par assimilation plénière de l'ordre fondamental à sa volonté. C'est là toute la justification du temps de l'histoire, car il n'y a pas de preuve en dehors du temps. Le Paradis, c'est précisément l'espace de vie où le temps n'existe plus où nous sommes hors du temps, c'est-à-dire que le jugement est fait. D'où l'importance de la Révélation, qui entraîne l'apparition du peuple élu, l'apparition d'une tradition qui inscrit une direction dans le temps — un sens. Si vous sortez de la Révélation, le temps n'a plus de sens, le temps est aboli, et c'est tout à fait logique que le représentant du bouddhisme dise que finalement le temps n'existe pas. Hors de la Révélation, il n'y a plus de preuve véritable.

M. JEAN ONIMUS : Je voudrais revenir un petit peu en arrière, si vous le permettez, sur ce que disait M. Eracle de la « délivrance » — mot cher au Bouddha —, car dès qu'on prononce le mot délivrance, on envisage un avenir radieux une délivrance peut-être qui pourrait être celle de l'humanité. Je ne veux pas récupérer M. Eracle, mais je pense qu'il y a tout de même chez lui une vision cosmique de progression, car ces retours ne sont peut-être pas éternels dans la mesure où la purification dont nous rêvons tous, quelle que soit notre obédience religieuse, amènerait enfin les êtres humains à être ce qu'ils devraient être, c'est-à-dire des âmes fraternelles. Peut-être alors serions-nous, comme le dit le bouddhisme, des espèces de dieux, c'est-à-dire des êtres nouveaux. Et il y aurait une délivrance en perspective. Pourriez-vous nous répondre à ce sujet ?

M. JEAN ÉRACLE : En effet, je n'ai peut-être pas assez insisté sur cet aspect. A partir de la question qui nous préoccupait, j'ai parlé des mondes qui se font et se défont depuis toujours, des êtres qui sont emportés depuis toujours dans le cycle des naissances et des morts, mais je n'ai pas beaucoup parlé de la possibilité de la délivrance.

En fait, ceci est primordial. J'ai cité tout à l'heure un texte de Vasubandhu qui montrait en fait la séparation entre la représentation de l'état humain (avec ses éléments cocasses comme le corps qui suppure par neuf portes, etc.) et la représentation de l'état divin, les êtres, ayant accompli parfaitement le bien, renaissant sous l'aspect de dieux. Or, j'ai cru comprendre, il y a un instant, que le but, au fond, était d'atteindre l'état divin et par conséquent, de quitter l'état humain. Du point de vue bouddhiste, les deux choses ne sont pas compatibles. Ou bien on est humain, ou bien on est divin. Mais les deux choses sont temporaires, les deux choses sont naissance et mort, l'état divin comme d'ailleurs les états infernaux qui existent dans le bouddhisme, sont temporaires et le processus continue indéfiniment.

Or, quand j'ai parlé des mondes qui se font et se défont, j'ai dit ceci : il n'y a pas eu de commencement à ce processus, et apparemment il n'y a pas ^{p.162} de fin. Je dis bien apparemment, car ce que justement le Bouddha est venu montrer, c'est qu'il y a un état où ce processus s'arrête : le Nirvâna. J'ai fait allusion au Nirvâna en le situant dans l'expérience concrète de la vie, ce qui a pu laisser l'impression que le bouddhisme restait, en quelque sorte, immanent.

Ordre et désordre

En réalité, le Nirvâna total et définitif est un état qui transcende complètement le monde des formes, le monde mental, les notions d'ordre et de désordre, etc. C'est un état différent dans lequel le processus du Karma est brisé, la roue des renaissances est cassée et les êtres sont délivrés.

M. JEAN ONIMUS : J'en veux maintenant un peu à M. Widmer parce que, sans peut-être s'en rendre compte, il a eu une expression tout à fait significative : il a parlé d'un Dieu ordonné. Or, c'est d'une ambition anthropocentriste folle ! Nous n'avons pas le droit de dire de Dieu même qu'il puisse être ordonné. Aucun qualificatif, aucun attribut ne peut être donné à Dieu sans le délimiter. Et l'ordre divin ce sont deux mots qui semblent s'exclure, car il y a une folie en Dieu, qui est absolument inconcevable pour l'homme. L'homme, dans son orgueil absurde, imagine que son esprit est capable de Dieu. Mais de Dieu nous ne pouvons avoir que des idées superficielles, limitées, partielles et, pour ma part, je suis tout à fait d'accord avec la théologie négative qui dit : de Dieu, on ne parle pas. On écoute, mais on ne parle pas.

Cette remarque rejoint alors certaines observations de M. de Preux à qui je voudrais maintenant répondre. En effet, sa conception de l'ordre est humaine, incarnée et installée dans le temps. Mais il croit pouvoir la transposer dans je ne sais quel univers de transcendance et il se rassure ainsi, en donnant à sa conception de l'ordre une valeur transcendante qu'elle n'a probablement pas, puisque c'est une conception statique (finalement peut-être politique et éthique) qui fait comme si l'ordre existait une fois pour toute et ne changeait jamais. Or, il faut bien comprendre que nous vivons dans le temps, dans le mouvement, dans le changement, et que tout change : les montagnes, les lacs..., l'esprit humain aussi, et les relations que l'esprit humain entretient avec l'« ordre ». Dés lors, il faut admettre qu'il y ait des ordres successifs, des « espaces d'ordre » comme je le disais tout à l'heure. Et je me réfère aussi à ce que dit Ruffié dans les dernières pages de son *Traité du vivant* : il parle d'une « mégagenèse », ce qui veut dire qu'à côté de la création d'espèces variées, il y a apparition, au début de l'évolution, d'ordres successifs totalement imprévisibles. Les macromolécules s'associent en cellules, ces cellules s'associent en organismes, les organismes s'associent en sociétés d'organismes. Nous sommes en train, nous, avec notre responsabilité d'êtres intelligents, de nous associer dans un ordre qui est construit par nous. Et nous sommes à cet

Ordre et désordre

égard co-créateurs. Nous participons à la création et nous sommes en train, sans nous en rendre compte et à travers de terribles désordres qui sont véritablement des impasses, de construire un ordre dont nous ne savons rien et qui transcende absolument toutes les idées que nous pouvons avoir de l'ordre.

C'est cette ouverture que je voulais opposer à la conception close de l'ordre que prêche M. de Preux.

M. PHILIBERT SECRÉTAN : p.163 J'ai distribué quelques questions qui nous sont parvenues et je demanderai à Madame Starobinski de bien vouloir répondre à celle que je lui ai transmise.

M. EVANDRO AGAZZI : Quel rapport peut-on établir entre le judaïsme et la pensée grecque à propos de l'espace d'intelligibilité de la transcendance et de l'eschatologie ?

Mme ESTHER STAROBINSKI : Dans la philosophie grecque, on opère la distinction entre le monde sensible et le monde intelligible. Bien dirigée, la pensée peut s'élever du sensible vers l'intelligible, vers les idées et même, dans une certaine mesure, jusqu'au Bien suprême. La tradition hébraïque, pour sa part, se signale par un sentiment très vif de la transcendance : ainsi, le premier chapitre de la Genèse ne dit rien sur Dieu.

Quant au deuxième point, la pensée grecque est attentive au temps cyclique, au caractère répétitif de certains phénomènes. L'eschatologie, elle, présuppose la progression linéaire du temps, qui part d'un commencement pour aboutir à un terme ultime : elle est propre à la tradition juive, dont le christianisme a été, à cet égard, l'héritier.

M. JEAN ÉRACLE : On me pose la question : « Le bouddhisme parle de détachement. L'amour est-il détachement ou attachement ? Quelle est la réponse du bouddhisme ? »

Je répondrai qu'il faudrait peut-être s'entendre d'abord sur le sens du mot « amour ». Si amour implique désir et esprit d'appropriation ou de possession, il est évident que l'amour ne peut pas être compatible avec l'idée de détachement

Ordre et désordre

et par conséquent, cet amour engendrera fatalement — et je pense que tous ceux qui sont ici en ont déjà fait l'expérience — la souffrance.

Mais le bouddhisme ne parle pas exactement de « détachement » ; il parle plutôt d'« être sans attache » ; il y a une petite nuance. Il ne s'agit pas de briser quelque chose, il s'agirait plutôt de « laisser couler ». Quand on parle alors du « non-attachement », on fait allusion à cet aspect de la réalisation bouddhique qui s'appelle la sagesse, qui consiste à voir les choses telles qu'elles sont et à ne pas s'attacher à ce qui est « impermanent » car tout, absolument tout, dans le monde physique comme dans le monde mental, est impermanent. Rien ne dure. Tout est transitoire.

Si maintenant on parle d'amour comme d'un dévouement pour autrui, il faut distinguer deux aspects qu'on appelle le Grand Amour et la Grande Compassion. La compassion, c'est la volonté de libérer les êtres qui souffrent, tandis que l'amour, c'est la volonté d'apporter le bonheur. Dès lors, le suprême amour que l'on peut donner du point de vue bouddhique, c'est montrer la voie de la délivrance. C'est ce que font les bouddhas.

MGR PAUL POUPARD : En vous écoutant, je voudrais simplement rappeler que pour le chrétien, la notion d'amour est évidemment très différente. Dieu est amour et il n'y a pas de plus grand amour que ^{p.164} de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Ce sont les deux références qui s'éclairent mutuellement. Donc, dans le bouddhisme, personne n'a besoin d'être délivré alors que dans le message de l'Évangile au contraire, tout homme a besoin d'être délivré du péché — c'est pourquoi le Christ est mort pour le péché. Et je vois là se profiler une question essentielle dans la rencontre du christianisme et du bouddhisme, rencontre que certains affirment devoir être l'un des événements majeurs de notre temps.

Vous m'avez transmis une question de France Quéré : « Les Béatitudes ne constituent-elles pas le grand renversement de l'ordre humain établi, peut-être le cœur de l'Évangile : pourquoi personne n'en a-t-il parlé ? »

Pourquoi ? Je pense que le moment n'en est pas venu. J'avais moi-même ce matin recopié les Béatitudes : « Heureux les pauvres de cœur, heureux les cœurs purs, heureux les faiseurs de paix, heureux les miséricordieux »... Je partage tout à fait le sentiment de France Quéré. J'enlèverais simplement le

Ordre et désordre

« peut-être ». Pour moi, cela ne fait aucun doute, c'est bien sûr le cœur de l'Évangile.

Mme GABRIELLE DUFOUR-KOWALSKA : Question : « Les exposés ont beaucoup parlé de Dieu, d'ordre etc. Quid de l'amour qui peut être vu à la fois comme désordre — révolution — et comme ordre suprême — harmonie ? »

Je suis très contente de cette question et j'ai envie d'en renvoyer l'auteur à ce que dit Pascal de l'ordre de la charité. Quand on a parlé de la transcendance et de cet ordre autre, où les mots ordre et désordre prennent un autre sens, c'est précisément à l'ordre de la charité qu'il faut penser. L'amour, la charité, c'est le nom de la transcendance dans la perspective chrétienne.

M. JEAN ONIMUS : Très brièvement, on me demande si ma position n'est pas relecture des textes sacrés.

Mais je voudrais dire que les textes sacrés sont justement sacrés en ce qu'ils prêtent à l'herméneutique. Ce sont des textes symboliques qui sont chargés de sens et que chacun, à travers les siècles, peut relire en s'appuyant sur les méthodes de l'herméneutique. A la différence d'une communication formalisée dont le sens est univoque et qui ne peut absolument pas être interprétée puisqu'elle ne peut être que comprise une fois pour toutes, les textes sacrés sont ouverts à des lectures toujours neuves ; ils sont des semences — des germes de réflexion, de méditation et de renouvellement de l'esprit.

M. PHILIBERT SECRÉTAN : J'ai moi-même une question à laquelle je vais répondre. Elle se lit ainsi : « Devant l'affirmation selon laquelle le désordre est la volonté d'extension de son ego, ne peut-on pas dire que l'ordre est la dissolution de son opinion au sein de l'unité ? »

Je serais d'accord avec la première affirmation si l'on prend l'expression « extension de son ego » comme volonté de puissance, comme volonté de se constituer centre du monde et en quelque sorte de devenir « captateur p.165 d'autrui ». Ceci peut, en effet, constituer une forme tout à fait spécifique de désordre moral ou psychologique, puisque cet égoïsme-là peut avoir des formes proprement pathologiques.

Ordre et désordre

Est-ce à dire que l'ordre consiste alors dans la dissolution de son opinion, c'est-à-dire de l'ensemble de ses références personnelles au sein de l'unité ? Là, je suis beaucoup plus réservé, car je ne pense pas qu'il y ait à faire une sorte d'oblation et de perte de soi dans une unité totalement indéfinie, pour que l'on soit libéré de cet égoïsme. Si « unité » veut dire « capacité de relations » — et cela a été évoqué par le mot amour —, je ne vois pas comment réaliser un amour si on ne sait pas qui on est soi-même et si on n'investit pas dans ces relations une construction de soi-même. Ce n'est que dans cette capacité de relation à autrui, me semble-t-il, que la recherche d'une unité peut correspondre à une édification ordonnée de soi-même.

Je donne la parole, pour un dernier mot, à Gabriel Widmer.

M. GABRIEL WIDMER : Pascal a été évoqué tout à l'heure. Je crois qu'il peut nous donner le mot de la fin : chacun des trois ordres de grandeur qu'il dégagait (celui de la puissance et de la gloire militaire, celui du savoir et de la science, celui de la sainteté et de la charité) montrait qu'aucun d'entre eux ne pouvait être divinisé.

La leçon, peut-être, doit être tirée de notre débat. Je pense que cette table ronde, avec toutes les divergences qui s'y sont manifestées, nous conduit quand même vers un certain consensus, qui pourrait être énoncé ainsi : quelle que soit la religion considérée, il n'y a pas de divinisation de l'ordre.

@

FEMMES ET ENFANTS : DESTRUCTEURS OU FONDATEURS DE L'ORDRE SOCIAL ¹

TABLE RONDE

présidée par Eugène ENRIQUEZ
professeur de sociologie à l'Université de Paris VII

@

M. EUGENE ENRIQUEZ : p.166 Quelques mots préliminaires concernant l'origine de cette table ronde et le rôle que je dois y jouer me semblent indispensables. J'ai écrit un ouvrage *De la horde à l'Etat*, publié récemment. Dans ce livre qui traite du lien social, j'aborde nécessairement le problème de l'ordre des sexes et celui de l'ordre des générations. Les responsables des Rencontres Internationales de Genève m'ont fait l'honneur de s'intéresser à ce texte et ont pensé qu'il était possible de consacrer une table ronde à ce sujet.

Je vais donc avoir pour tâche de présenter et de défendre mes idées, et d'une manière concomitante, de conduire une discussion qui doit être, par certains aspects, une critique, en bien comme en mal, de ces idées. C'est un travail ardu d'être à la fois conférencier et président, en quelque sorte juge et partie. J'espère m'acquitter au mieux de cet exercice périlleux mais je suis loin d'être assuré du résultat.

Toute société recherche l'ordre, la régularité, la soumission de ses membres aux lois qu'elle promulgue, lois dérivant elles-mêmes d'un système de légitimité qui la fonde et qui l'assure de la pérennité. Elle se pose contre l'*indifférencié*, le chaos, l'informe, le mélange, le désordre primordial, le non-ordre ou le contre-ordre. Elle est le lieu d'une altérité autant reconnue que refusée ou méconnue (car elle se veut société pacifiée, dans laquelle le débat entre partenaires s'est substitué au combat entre adversaires). Mais, en même temps, elle reste fascinée par ces *imagos* et ces réalités du désordre, ce dernier représentant la vie en tant qu'elle est surgissement surprenant à partir de l'indifférencié, en tant donc qu'elle y prend naissance, forme et vertu germinative.

¹ Le 22 septembre 1983.

Ordre et désordre

Quel est le rôle, réel ou imaginaire, assigné aux femmes et aux enfants (ou plus exactement à l'ordre des sexes et à l'ordre des générations) dans cette création. Y participent-ils ou au contraire la mettent-ils en cause ?

p.167 La réponse est double (et se trouve indiquée dans le titre de la table ronde). Ils sont fondateurs (mais ce caractère est le plus souvent masqué) et, simultanément, réellement et/ou fantasmatiquement destructeurs de l'ordre social ou y apportant au moins le trouble et la promesse d'un vacillement.

A. Fondateurs de l'ordre social

La femme comme *mère réelle* permettant la reproduction de l'espèce et comme *mère symbolique* exprimant la fertilité des êtres et des choses, la nourriture, la caresse et la tendresse (et nous savons maintenant l'importance des rapports émotionnels et des relations corporelles aussi bien pour l'éveil de l'intelligence que pour la maturation affective de l'enfant), transmettant directement, de par son contact privilégié avec l'enfant, les valeurs et les codes sociaux, est la messagère à la fois de la vie et de la société. Quant à l'enfant, il est ce qui permet que l'espèce se perpétue, qu'une lignée puisse exister, qu'un nom soit immortalisé.

Mais cette première analyse (à laquelle personne, je pense, ne trouverait rien à redire), aussi pertinente soit-elle, est insuffisante.

Ce qu'il est essentiel de souligner maintenant c'est que, femmes comme enfants, sont à l'origine du premier système de *classification* (l'ordre des sexes, l'ordre des générations) autorisant une vie sociale organisée.

De ce fait, ils sont *ordonnateurs de la culture*. La différence des sexes est et demeure le prototype de toute différence. En cela elle est le symbole même de l'*altérité*. Elle appelle à la lutte contre le mélange, elle endigue la venue d'un monde de doubles, elle empêche la non-individuation et, par voie de conséquence, la prédominance de la pulsion de mort dans la vie. Un exemple remarquable *a contrario* est constitué par l'œuvre de Sade. Ce que Sade nous donne à voir et à réfléchir, c'est un monde du mélange total, où différence des sexes et des générations s'estompent, où l'altérité est bafouée, où l'inceste, la sodomie, le viol deviennent alors des éléments structuraux, un monde où la mort rôde constamment et surgit comme le maître d'œuvre principal.

Ordre et désordre

La reconnaissance de la différence des sexes a un autre mérite. Elle favorise le système d'échanges dans lequel les femmes peuvent être (même si ce n'est pas toujours le cas), simple objet des rapports entre les hommes, elle permet l'instauration de l'exogamie, donc la constitution de liens de parenté, d'alliance et d'amitié qui transforment en frères des ennemis potentiels et qui contribuent à la création d'« amitiés toujours plus grandes » (Freud) où se révèle la puissance de l'Eros.

De son côté, la reconnaissance de la différence des générations signifie la perception et le respect de la *temporalité*. Elle empêche l'illusion de l'immortalité de se cristalliser et celle de la toute-puissance narcissique de se maintenir. Elle rappelle à l'homme que son destin est d'être mortel et que la venue de l'enfant et son développement ne peut se faire que par la mort symbolique d'abord, réelle ensuite de ses parents. Hegel écrivait justement p.168 « l'enfant vit la mort de ses parents ». Chacun est donc renvoyé à sa vie et à ses actes. Mais par cette voie, l'enfant constitue simultanément ses géniteurs en parents. En particulier il fait de l'homme, ce perpétuel vagabond qui pourrait être tenté par la femme ou les richesses de ses voisins, un *père* c'est-à-dire un être inséré dans le tissu social, fixé à un foyer, transmetteur de la loi qui régit le socius : un pôle de référence et non un pôle de désordre. Enfin l'enfant en tant qu'il est pris dans l'interdit de l'inceste et en tant que sa présence rappelle constamment à ses parents qu'ils y sont également soumis, s'ils ne veulent pas retourner au monde de la horde et des rapports de force, désigne l'Œdipe comme un complexe structural, non seulement pour la psyché mais pour la vie sociale.

Le rôle joué par les femmes et les enfants dans la création culturelle et sociale commence à se révéler à nous. Pourtant ce que j'en ai dit jusqu'à présent doit être complété. Le social n'existe pas sans pensée consciente ni langage. Et là aussi les deux ordres dont nous traitons ont leur mot à dire.

Ils sont *ordonnateurs de la pensée consciente* dans la mesure même où l'inconscient ne connaît ni la différence des sexes, ni la différence des générations, ni la temporalité, ni la mort, ni l'impossible. L'inconscient, ai-je écrit ailleurs, « en tant que fonctionnant sur une logique sans opposition, sans contradiction, où toute chose peut être elle-même et une autre, sans repères chronologiques est un monde du mélange, de la force, de la démence ». La perception de ces deux ordres, articulés fondamentalement sur l'interdit de

Ordre et désordre

l'inceste, entraîne l'interrogation sur ce qui est possible et impossible, ce qui dure et ce qui meurt, ce qui est autre et ce qui est le même. Elle permet à la raison de s'instaurer, à la pulsion de savoir de se développer, à la volonté de se manifester. Ils sont peut-être également *ordonnateurs du langage*. J'avancerai volontiers l'hypothèse que la femme est à l'origine du langage des hommes, du fait même qu'elle incarne le *différent*, l'inquiétant et le fascinant à la fois. En acceptant ou en refusant le désir de l'homme, elle lui rappelle sa condition et sa finitude, son pouvoir comme son impuissance. Elle le force à l'interrogation. La femme, en tant qu'énigme et porteuse de l'énigme, suscite le langage qui aura d'abord pour but de l'apprivoiser, de la séduire ou au contraire rie la rejeter, et dans ce dernier cas, de permettre aux hommes de s'aimer entre eux d'un amour sublimé et de construire des ensembles sociaux. Quant à l'enfant, s'il est sans doute moins directement à l'origine du langage, son arrivée intempestive, la turbulence qu'il introduit dans la vie est certainement source de joie et de frayeur qui, à un moment ou un autre, doivent pouvoir être parlés.

B. Destructeurs de l'ordre social

Pourtant, force est de constater que ce ne sont pas ces images qui sont associées le plus souvent aux femmes et aux enfants mais des images de destruction. Pourquoi sinon parce qu'ils sont vécus comme porteurs des deux scandales qui bouleversent l'humanité : *la sexualité* (identifiée avec le débordement et l'excès) et *la mort* (rappelant à chacun la toute-puissance de la nature et ses grands cycles opposés à la construction culturelle). p.169

Les femmes et la sexualité

Les femmes dont le corps est appréhendé comme impur (soumis à la menstruation) génèrent l'angoisse car elles sont suspectées de pouvoir connaître une jouissance propre et de se laisser entraîner au dévergondage sexuel.

Le monde a toujours perçu intuitivement l'existence chez la femme d'une sexualité précoce dans laquelle s'intriquent pulsions orales, anales et vaginales ; sexualité qui, si elle devait se maintenir, ferait obstacle à l'acceptation de la castration et de la loi, et se situerait au dehors du cercle des hommes. Quant au dévergondage sexuel possible (de la passion amoureuse à la tentation de

l'inceste que symbolisent hautement les figures de Phèdre et de Jocaste), les sociétés ont essayé de l'empêcher en édifiant le tabou de la virginité, le péché de chair ou en mettant en œuvre des pratiques visant la suppression de la jouissance féminine, comme l'infibulation ou l'excision.

Néanmoins, ce qui provoque la crainte des femmes ce n'est pas seulement qu'elles puissent se retirer dans leur corps ou se laisser aller à leurs pulsions, c'est surtout qu'elles sont ressenties comme ayant un intérêt privilégié pour la sexualité.

De ce fait elles sont plus particulièrement attirées par les êtres avec lesquels elles ont un rapport sensoriel (relation sexuelle avec leur compagnon, rapport d'allaitement et de tendresse amoureuse avec leurs enfants) d'où leur centration sur la famille et non sur le socius et ses institutions ; elles peuvent placer les hommes en situation de rivalité à leur propos et provoquer disputes ou guerres ; elles mettent en question la virilité des hommes puisque ceux-ci sont tributaires de la parole de la femme pour être assurés de leur capacité à apporter la jouissance ; enfin elles sont porteuses d'une soif de vérité (Freud nous a montré les liens entre pulsion sexuelle et pulsion de savoir) qui ne peut que troubler la certitude des hommes (ce qui expliquerait que toutes les sociétés aient essayé de maintenir les femmes dans l'ignorance).

Les femmes et la mort

Dans l'Antiquité grecque, Aphrodite n'avait pas absolument renoncé à tout commerce avec les Enfers. Aphrodite et Atropos ne s'étaient pas encore différenciés. D'ailleurs dans le langage courant ne disons-nous pas fréquemment que « l'amour et la mort sont une même chose » ?

La femme est le symbole de la mort. Que celle-ci s'exprime : — par l'englobement de l'enfant par sa mère qui ne lui donne pas la possibilité de naître véritablement et de se développer ; — par l'inceste qui signifie l'endogamie généralisée et la mort du social ; — par le maniement de l'énigme, comme en témoignent les mythes de la Sphinge et de Turandot, qui doit aboutir à la défaite et à la mort des hommes ; — par la destruction violente au travers de l'acte sexuel lui-même (songeons au mythe de Penthésilée, reine des Amazones qui déchiquète Achille ou à l'identification du comportement des femmes à celui de la mante religieuse) ; — par l'annonce de la fin de la vie (la

femme comme Moire), la Mort a toujours cause liée avec ^{p.170} la femme. La femme, vue comme un être naturel, avertit l'homme qu'il n'est pas seulement un être social mais qu'il fait partie de la nature et qu'il est, lui aussi, soumis à l'inexorable loi de la mort.

L'enfant, la sexualité et la mort

Si les femmes renvoient inconditionnellement l'humanité à la sexualité et à la mort, les enfants font de même. En ce qui les concerne la relation entre la sexualité et la mort est encore plus nette. N'oublions pas que l'enfant est un « pervers polymorphe », qu'il est pris dans la tentation de l'inceste et du meurtre du père, qu'il exprime le désir de contester ou de détourner les lois et de ne se référer qu'à lui-même, de prouver à ses parents que leur volonté et leurs connaissances sont caduques. Comme nous l'avons déjà indiqué l'enfant vit la mort progressive de ses parents. Dans bien des sociétés, l'antagonisme opposant le père et le fils est tel que le premier a la certitude que l'avancement social de son enfant dépend de sa propre mort. Remplacer le père, en le détruisant, être le maître du phallus et pouvoir s'approprier les femmes tel est le désir du fils nous dit Freud dans *Totem et Tabou*. L'analyse des civilisations confirme une telle vision même si, en même temps, nous voyons apparaître l'inverse, c'est-à-dire le désir chez tout enfant d'une référence paternelle.

C. L'ordre social

La perception privilégiant les femmes et enfants comme uniquement auteurs d'un désordre mortel pour la vie sociale comporte des conséquences précises dans la manière dont va être conçu l'ordre social.

L'oubli (ou plutôt le refoulement) de leur rôle dans la construction du social (ils sont des éléments centraux de toute existence différenciée, c'est-à-dire d'une existence où le questionnement peut se déployer, où la limite ne signifie pas forcément la castration, où le désordre est pensé comme consubstantiel à l'ordre, où le sexuel et le social ne s'opposent pas radicalement) entraîne la création d'un ordre où les valeurs que peuvent représenter et porter la femme et l'enfant tendent à disparaître ou à s'estomper. S'érige alors le primat du phallus, non en tant que signifiant, mais en tant qu'organe, à la fois fétiche adoré et seule réalité à prendre en compte. Un tel primat nous introduit, non

Ordre et désordre

dans un monde régi par la loi, mais par la violence, même si celle-ci s'affirme comme légitime, car fondée sur la nature des choses.

La classification (l'ordre des sexes et l'ordre des générations) qui se trouve à l'origine de tout lien social et de la création des premiers rapports de réciprocité va se transformer en *séparation stricte*, en donnant naissance à des structures d'exclusion-inclusion (ex. enfant vécu comme être asocial, rejeté à la périphérie de la vie familiale et pourtant comme être indispensable pour prouver la puissance fécondante du père), et progressivement en système de domination.

Les femmes vont être astreintes au travail. Dans toutes les sociétés, des plus primitives comme celles étudiées par P. Clastres (dans lesquelles les hommes travaillent deux mois environ tous les quatre ans alors que les femmes doivent planter, sarcler, récolter et servir leur mari) aux plus modernes (où la plupart sont assujetties au travail domestique comme au travail salarié), les femmes ont une charge de travail plus considérable que celle des hommes. Pendant que la femme peine au travail, elle ne peut, en effet, être obsédée par la sexualité et désireuse de séduire les hommes. Tout danger de sa part est écarté. De plus elle réalise des tâches qu'il aurait fallu, en tout état de cause, effectuer.

Elles vont de moins en moins être tentées par la sexualité. La mise au travail (comme les pratiques d'évitement de la sexualité que j'ai évoquées) contribuent à les mutiler dans leur sexualité.

Si on ajoute que cette implication dans le travail ne leur a donné pendant longtemps aucun droit politique et économique et que, même à l'heure actuelle, ces droits leur sont mesurés étroitement, on se doit de constater que les femmes, dans leur immense majorité, sont dominées politiquement et économiquement. Comment un être impur (et ne pouvant figurer l'organe phallique) pourrait-il avoir accès aux deux domaines sacrés : celui du pouvoir et celui de la régulation économique ?

Si donc les femmes favorisent l'établissement d'un lien social entre les hommes, ceux-ci ne montrent guère d'empressement pour les y faire participer.

Quant à l'enfant mâle (la fille suivant le destin de sa mère), il va être réenfanté par le père, au travers des rites d'initiation, en présence des autres mâles de la tribu, afin qu'il ne se révolte pas, qu'il n'essaie pas de tuer le père

Ordre et désordre

ou de se substituer à lui, qu'au contraire, il le situe comme son pôle fondamental de référence et qu'il accepte de prendre la place qui lui est assignée dans sa lignée, sans faire preuve d'invention. Certes, dans nos sociétés, l'initiation est plus souvent le fait des institutions (école, armée), que du père lui-même. Pourtant si on se rappelle que toute institution pose la question du père et qu'elle fonctionne comme représentant de la métaphore paternelle, que lorsque les institutions font défaut, le père peut tenter de recouvrer son pouvoir en exerçant une violence directe sur ses enfants, on doit bien admettre que, si tout enfant est un contestataire en puissance, il demeure, même dans nos sociétés égalitaires où l'enfant est théoriquement roi et peut avoir d'autres identifications, soumis au désir paternel. Certes, celui-ci est loin d'être arbitraire et les interdits qu'il avance sont structurants pour la psyché comme pour la vie sociale. La violence symbolique que le père exerce est nécessaire. Mais nous ne savons que trop qu'il est facile de passer de la violence nécessaire à la violence par excès, des interdits structurants aux interdits répressifs, de la castration symbolique au meurtre psychique ou réel de l'enfant.

Malgré tout, la plupart du temps, femmes et enfants vont accepter leur soumission. Les femmes tendent à devenir complices des hommes, éduquent leur enfant mâle comme un homme de devoir et comme substitut du pénis manquant. En ce qui concerne leurs filles, elles n'imaginent pas qu'elles puissent avoir une vie différente de la leur. Elles se replient sur le foyer, dont elles deviennent les gardiennes comme celles des valeurs terriennes ; p.172 elles se définissent comme maîtresses d'un pouvoir sexuel, fait de séduction et d'esquive, les empêchant d'être totalement soumises aux caprices des hommes, et leur permettant, en brouillant les règles d'un jeu qu'elles connaissent admirablement, de prendre parfois les hommes dans leurs rets ; elles surinvestissent l'homme, étant extrêmement sensibles aux avatars de la castration masculine ; elles acceptent le pouvoir des hommes qui leur affecte des attributs précis, un rôle déterminé leur évitant ainsi l'angoisse afférente à toute recherche d'une identité.

Certes toutes ne sont pas ainsi. L'évolution récente le montre éloquemment. Mais il est impossible, si on veut comprendre la situation des femmes, de faire l'économie d'une collusion, qui s'est inscrite historiquement, entre le désir de puissance des hommes et le désir de reconnaissance des femmes.

Ordre et désordre

Quant aux enfants, traversés par l'histoire de la famille, ayant besoin d'un socle à partir duquel ils peuvent se développer, leur révolte (quand elle a lieu) se transforme, dans la majorité des cas, en une acceptation tardive des valeurs paternelles, le rejet du père en la recherche d'un père symbolique ou encore en la transformation du père réel en père symbolique. Une telle soumission débouche sur la création d'un monde où la certitude est la règle, le travestissement la valeur de référence, le lien social d'ordre homosexuel ou, à tout le moins, unisexuel.

Le socius se révèle, dans son essence, lieu de la *certitude*, exprimant, par là, le regret d'un moment où pour l'homme savoir et certitude coïncidaient, et par conséquent de l'intolérance, du mépris de l'étranger ou même du différent ; lieu du *travestissement* (la croyance, l'illusion et l'idéalisation allant de pair pour déformer et obscurcir le réel) ; lieu de la canalisation de la sexualité, de l'homosexualité sublimée dans des formes organisées (telles l'Eglise ou l'armée), monde du même, de la reduplication, de frères s'identifiant les uns aux autres, travaillant ensemble mais en même temps prêts à entrer en lutte les uns contre les autres puisque (tous les mythes nous l'indiquent surabondamment) le frère est toujours, par un certain aspect, un ennemi à éliminer.

Pourtant, le socius ne peut se résumer à une telle conception. Si, en effet, les questions étaient constamment oubliées ou éludées, si les réponses, quand elles existent, étaient toujours énoncées par un seul sexe, toute approche de la « vérité » serait impossible. Il n'y aurait plus place que pour des rapports de force, que pour la manifestation de la violence masculine dans la guerre et la révolte qui, paradoxalement, nous renverrait à la situation d'indifférenciation contre lequel l'ordre social s'est érigé, Il faut donc, malgré tout, que les valeurs féminines et enfantines n'aient pas été totalement et définitivement enfouies, que les paroles de ces deux « ensembles » structurels aient pu, dans une certaine mesure, être entendues et retenues et que, complémentaiement, les lois édictées par les hommes ne soient pas uniquement arbitraires et répressives, mais qu'elles puissent écarter certains dangers réels et non seulement fantasmés provoqués par les femmes et les enfants, que ceux-ci l'aient ou non voulu consciemment.

p.173 Pour terminer, j'aimerais faire deux remarques :

Ordre et désordre

1. Si les seules réponses des femmes et des enfants étaient écoutées, l'ordre créé serait aussi aberrant que celui où le seul discours des hommes aurait droit de cité. Toute exclusion est mortifère et aboutit à la fondation d'un monde homogène et répétitif. Les différences sont indispensables, chacun ayant à assumer sa position, condition indispensable pour qu'une interrogation sur ces positions et une évolution de celles-ci soient possibles.

2. La vérité ne se donne pas, elle s'exige et souvent rudement. C'est pourquoi il est impossible de penser une reconnaissance mutuelle sans problèmes. Si la réciprocité est désirable, elle n'est guère facile car nous sommes toujours questionnés par autrui dans notre sexe, dans notre rapport à la mort. N'oublions pas que nous sommes des êtres humains, c'est-à-dire des êtres faillibles, des êtres clivés, des êtres de méconnaissance voués à l'approximation et à la démesure. Il n'y a donc pas de modèle de société à réaliser, même si nous pouvons préférer comme formes sociales celles qui favorisent le dialogue, aussi ténu soit-il, la multiplicité des valeurs et la confrontation lucide aux questions fondamentales plutôt que l'imposition et l'évitement des problèmes.

Participeront à cette table ronde : M. Georges Abraham, professeur associé, département de psychiatrie de l'Université de Genève ; M. Gérald Berthoud, doyen de la Faculté des sciences sociales et politiques à l'Université de Lausanne ; Mme Sonia Dayan-Herzbrun, sociologue, maître-assistante à l'Université de Paris X ; MM. Victor Smirnoff et Michel Schneider, psychanalystes, et Mme France Quéré, écrivain, tous trois de Paris.

Je donne la parole à M. Gérald Berthoud.

M. GÉRALD BERTHOUD : A parcourir la littérature anthropologique récente comme celle des sciences humaines en général, un consensus semble se dégager, entre de nombreux chercheurs, pour affirmer de manière indiscutable la domination, voire même l'exploitation, de la femme par l'homme en tout temps et en tout lieu. De même, cette subordination fondamentale, dans son universalité, passe pour constituer la condition d'une deuxième soumission, tout aussi universelle, des jeunes aux aînés. Ces deux modes de domination, à la charnière de l'ordre biologique et de l'ordre culturel, représentent ainsi les véritables fondements de toute inégalité. Faut-il suivre, sans la moindre

Ordre et désordre

réticence, la vision d'une femme toujours dominée, pour ne traiter ici que cette seule forme d'opposition primaire, à l'exclusion de celle qui divise les jeunes et les aînés, parmi les hommes surtout ?

Une justification souvent avancée pour fonder la subordination des femmes est de voir ces dernières, dans leur réalité ontologique, comme des êtres dangereux et malfaisants même, marqués par la passion et le déchaînement des sens.

p.174 Curieusement, cette image d'une féminité excessive est partagée par la science et par le mythe. Un seul exemple : dans une société de Nouvelle-Guinée, la femme apparaît, dans les mythes, comme un être doué d'une créativité débordante et en conséquence, laissée à elle-même, elle ne pourrait qu'engendrer le plus grand désordre. Ainsi, il y aurait concordance entre les savoirs scientifique et mythique pour affirmer que l'homme, par un coup de force nécessaire, perpétré au premier temps de la culture et constamment répété jusqu'à aujourd'hui, aurait ainsi mis la femme sous le joug civilisateur.

Plus particulièrement, par l'imposition de la règle exogamique, ou la prohibition de l'inceste, il en serait résulté une relation fondatrice de la société, à la fois créatrice d'un ordre culturel, mais simultanément, en raison de la nature intrinsèque de la femme, porteuse de désordre potentiel. Aussi l'homme aurait imposé son ordre dominateur la culture en se servant de la femme comme d'un instrument. Pleinement engagée dans une tâche d'enfantement, assurant, selon des normes variables, la reproduction démographique de toute société, la femme assurerait simultanément la plus grande part de la production des richesses.

Soumise à un tel ordre, la femme resterait un être ambivalent, justifiant ainsi toute mesure à son encontre. Toutefois jamais totalement assujettie, toujours sous l'emprise de ses caractéristiques biopsychologiques propres, la femme ne cesserait de sentir l'appel de l'insubordination.

Dès lors il devient légitime de parler, par exemple, de « lutte des sexes », à la manière de la « lutte des classes », ou de la « lutte pour la vie », selon le savoir biologique néo-darwinien. Si l'on ajoute à ces luttes celles des classes d'âge, les sociétés humaines pourraient aisément s'assimiler à autant de champs de bataille. On serait alors en droit de se demander si le désordre destructeur n'aurait pas subverti l'organisation que constitue toute société ou

Ordre et désordre

toute culture, faite de relations indissociables entre ce que nous pouvons qualifier abstraitement d'ordre et de désordre.

Aussi apparaît-il judicieux de se demander si cette belle construction théorique de l'origine et du maintien de la domination masculine, échafaudée surtout à partir des savoirs anthropologique et psychanalytique, ne relève pas d'une connaissance tronquée et culturellement liée, résultant de données sélectives.

A titre d'exemple, comparons l'usage contradictoire d'une même œuvre par deux auteurs. Ainsi Moscovici, adepte de l'idée d'une subordination universelle de la femme, cite le passage suivant de Malinowski : « La femme étant éliminée de l'exercice du pouvoir et de la propriété foncière et étant privée de beaucoup d'autres privilèges, il s'ensuit qu'elle ne peut prendre part aux réunions de la tribu ni faire entendre sa voix dans les délibérations publiques où sont discutées les affaires se rapportant au jardinage, à la chasse, à la pêche, aux expéditions maritimes, aux détails cérémoniels, aux fêtes et aux danses » (*La société contre nature*, 1972).

Au contraire, une anthropologue américaine, sur laquelle je reviendrai dans un instant, infirmant cette vision réductionniste, cite un autre passage de Malinowski : « Dans la vie de la tribu, la position des femmes est fort p.175 importante. Il n'est pas d'usage qu'elles se joignent aux conseils des hommes, mais elles ont leur mot à dire sur de nombreux problèmes, et elles exercent un contrôle sur maints aspects de la vie de la tribu. Ainsi une partie du travail de jardinage leur revient, ce qui est considéré comme un privilège autant que comme un devoir. Elles interviennent aussi à certains stades des grandes distributions cérémonielles de nourriture, associées au déroulement complexe des rituels funéraires » (A. Weiner, *La richesse des femmes*, 1983).

Aussi, peu impressionnés par les avis autorisés de quelques grands noms des sciences humaines, plusieurs chercheurs, aujourd'hui, voient dans l'idée de l'universalité d'une subordination féminine l'objet d'un débat bien plus qu'une affirmation indiscutable. Diverses raisons permettent d'emprunter une telle voie, qui vise à montrer que la question de la condition féminine, envisagée de manière comparative, doit être saisie dans toute sa complexité, relativisant ainsi la relation simple de subordination-domination et du même coup la nature exclusivement masculine de l'ordre social et culturel.

Déjà au début de ce siècle, plusieurs anthropologues nous mettent en garde contre les affirmations trop tranchées d'une domination de la femme.

Dans son ouvrage, *Primitive Society*, publié en 1920, l'anthropologue américain Lowie, au début de son chapitre intitulé « La position des femmes », nous avertit qu'il existe deux vues diamétralement opposées sur la situation de la femme dans les sociétés « primitives » : « d'une part elle n'est guère mieux considérée qu'une esclave ou une bête de somme, condamnée à exécuter les besognes les plus fastidieuses et les plus pénibles, achetée comme une marchandise et sans remède contre les brutalités de son maître ». L'autre vue consisterait à voir « la femme primitive comme une maîtresse incontestée de la famille, sinon même de la vie communautaire ». Or pour Lowie, ces deux conceptions ne sont que des images sans rapport avec la réalité, et surtout « il y a une telle variabilité dans les relations entre la femme et la société que tout énoncé général doit être pris avec précaution ».

Vers la même époque, Mauss affirme : « On peut dire à nos étudiants, surtout à ceux ou à celles qui un jour pourraient faire des observations sur le terrain, que nous n'avons fait que la sociologie des hommes et non pas la sociologie des femmes ou des deux sexes » (*Essais de sociologie*, 1971). Un peu plus près de nous, l'anthropologue anglais Evans-Pritchard n'hésite pas à dire : « Les découvertes des anthropologues modernes s'accordent pour démontrer que le statut de la femme parmi les peuples primitifs a été mal compris et sous-estimé » (*La femme dans les sociétés primitives*, 1971). Or aujourd'hui, ces remarques, ces mises en garde n'ont rien perdu de leur force. Elles tendraient donc à confirmer la fragilité de toute théorie générale sur le statut inférieur de la femme, par manque de données diversifiées et par insuffisance méthodologique et épistémologique.

A première vue il semble paradoxal de prétendre que cette manière de voir de Lowie, de Mauss et d'Evans-Pritchard reste valable, alors que le ^{p.176} nombre de recherches sur le terrain, publiées depuis près de vingt ans, est considérable. Et pourtant, trois raisons au moins peuvent être avancées pour soutenir un tel point de vue. Elles permettent d'entrevoir dans le thème de la subordination universelle des femmes un objet de débat plus qu'un acquis scientifique.

En premier lieu, les études intensives et en profondeur, portant sur la condition féminine dans de multiples sociétés, sont insuffisantes tant en quantité

Ordre et désordre

qu'en qualité. Cette situation résulte tout naturellement d'une longue tradition, marquée par la centration sur les valeurs masculines, dont il n'est pas si aisé de se débarrasser.

Retournant dans les îles Trobriand, dans le Pacifique Sud, cinquante-six ans après Malinowski, une anthropologue américaine, Annette Weiner, dans un ouvrage intitulé *La richesse des femmes* et publié en 1976 — traduit en français cette année — relève avec force certaines limites de la démarche anthropologique actuelle : « Dans tous les domaines majeurs de notre discipline, nous avons réévalué et reformulé les théories du XIX^e siècle, concernant la société et la culture. Mais nous avons accepté quasiment sans question l'héritage occidental de ce même XIX^e siècle, fondé sur la ségrégation effective des femmes et leur éloignement des positions de pouvoir. Nous avons soigneusement fait la part, dans les documents des missionnaires et des voyageurs, de leurs préventions à l'égard des « indigènes ». Mais avons-nous mesuré les effets de leurs préventions à l'égard des femmes ? Nous avons laissé la « politique des hommes » structurer notre conception des autres sociétés ; nous avons été amenés à croire que, si les femmes n'occupent pas de position dominante dans la sphère politique, leur pouvoir demeure, au mieux, mineur. Nous acceptons le discours masculin sur les femmes comme s'il s'agissait d'une évidence d'ordre factuel concernant l'organisation sociale, sans jamais nous appuyer sur la perception qu'ont les femmes de leur propre rôle. Dès lors que nous comparons les femmes et les hommes sur le plan politique, nous ne pouvons pas ne pas arriver à l'idée, presque universellement admise, que le statut des femmes est secondaire par rapport à celui des hommes. »

Il est vrai que dans ce domaine notre héritage culturel constitue un handicap de taille. J'en veux pour preuve cette élucubration de Gustave Le Bon, médecin et sociologue, dont l'œuvre volumineuse est à cheval entre la fin du XIX^e siècle et le début de ce siècle. Il n'hésite pas à affirmer par exemple : « Dans les races les plus intelligentes comme les Parisiens, il y a une notable proportion de la population féminine dont les crânes se rapprochent plus, par le volume, de ceux des gorilles que des crânes du sexe masculin les plus développés. Cette infériorité est si évidente que personne ne peut la contester un instant : seul son degré d'infériorité mérite une discussion. Tous les psychologues qui ont étudié l'intelligence des femmes, aussi bien que les poètes et les romanciers, reconnaissent aujourd'hui qu'elles représentent les formes les plus inférieures

Ordre et désordre

de l'évolution humaine et qu'elles sont plus proches des enfants et des sauvages que d'un homme adulte civilisé. Elles excellent dans l'humeur volage, l'inconstance, l'absence de réflexion et de logique, et dans l'incapacité à raisonner.

p.177 Sans doute, il existe quelques femmes de marque, très supérieures à l'homme moyen, mais elles sont aussi exceptionnelles que la naissance d'une monstruosité comme par exemple un gorille à deux têtes ; en conséquence nous pouvons les négliger totalement. »

En deuxième lieu, le thème de la condition féminine est trop souvent appréhendé de manière parcellaire, au lieu d'être envisagé dans toute sa complexité comme dans ses multiples relations avec d'autres aspects de la réalité sociale. Retenons ici la nécessité d'établir clairement la distinction analytique entre le domaine des idées et des valeurs et celui des pratiques effectives. Mentionnons encore l'exigence d'une perspective relationnelle, centrée sur la dynamique sociale faite d'une multiplicité d'interactions entre tous les acteurs et actrices sociaux. Formes diverses de contre-pouvoir, pratiques communautaires variées (fêtes, rituels, entraide, etc.) constituent autant de processus correcteurs de toute domination.

En troisième lieu enfin, la question féminine, envisagée de manière comparative, pose un problème méthodologique et épistémologique crucial. En effet, la démarche qui consiste à dégager, par-delà les différences culturelles évidentes, une position fondamentalement identique de la femme dans toutes les sociétés, s'enferme inmanquablement dans une perspective sociocentrique. Pour éviter ce piège classique, il s'agirait de pratiquer une mise en perspective réciproque à l'aide de notions et de concepts suffisamment généraux, pour ne pas traduire les réalités culturelles des autres dans les limites étroites de notre représentation dominante du monde.

Dès lors, que faut-il penser de cette idée d'une domination universelle réduisant la femme à un objet, un instrument, un moyen, ou encore un simple élément médiateur des actions des hommes entre eux ? La réalité de la femme réifiée traverserait ainsi toute l'histoire de l'humanité, établissant à ce niveau une continuité entre « primitifs » et « civilisés ».

Par exemple, dans son ouvrage, *Les structures élémentaires de la parenté* (1947), Lévi-Strauss voit dans les femmes « le bien par excellence », ou encore

« une commodité raréfiée », une « valeur essentielle », un « produit raréfié ». Ces quelques expressions trahissent un langage proprement économique, même si Lévi-Strauss critique avec force l'approche réductionniste de Frazer, assimilant le mariage à « une simple opération de troc », et insiste, à la suite de Mauss, sur l'aspect totalisant de l'échange matrimonial, ou affirme encore, à l'extrême fin de son volumineux ouvrage, « dans un monde d'hommes, elle [la femme] est tout de même une personne ».

Derrière Lévi-Strauss, d'autres auteurs contribuent à promouvoir l'image de la femme-chose. Ainsi, « au long de l'histoire des sociétés humaines, la femme apparaît comme un instrument d'usage généralisé » dans les trois domaines du mariage, de la procréation et de la production, où « dès le départ, tout est joué : la marginalisation, la subordination de la femme et son cantonnement dans la région des « choses » (Balandier, *Anthropologiques*, 1974).

De même, Moscovici reprend strictement la même interprétation. A titre d'illustration, citons : « Le mariage, en tant qu'échange, a lieu entre p.178 deux groupes d'hommes : la femme est l'objet à échanger, l'indice physique et symbolique médiant la relation qui s'établit ou se renouvelle à cette occasion. Le jeu social comprend uniquement des acteurs masculins, la donnée féminine offrant les matériaux dont il a besoin » (*La société contre nature*, 1972).

En poursuivant dans la même voie interprétative de la femme objet, perçue ainsi comme le moyen pour les hommes de fonder le lien social, il faudrait également s'interroger sur la position de la femme par rapport à l'homme dans le champ de la production et du travail. Peut-on alors souscrire sans autre à des affirmations comme « les femmes, dans toutes les sociétés, travaillent plus que les hommes » ou « à l'homme le plaisir, à la femme le devoir et la peine depuis le début des temps » (Enriquez, *De la horde à l'Etat*, 1983). Il serait aisé d'opposer à une telle généralisation, reposant sur quelques exemples choisis à dessein, d'autres exemples propres à la nuancer et même à l'infirmier.

Encore une fois l'anthropologue Annette Weiner, à partir d'un exemple concret célèbre, prend le contre-pied de cette image d'une femme instrumentalisée et réifiée par tout un savoir académique reconnu, et souvent utilisé comme caution scientifique dans les revendications féminines et les luttes féministes actuelles. Elle considère que « les relations entre hommes et femmes dans une société donnée ne peuvent être expliquées uniquement par le

Ordre et désordre

développement du pouvoir économique et politique, idée qui constitue le point de départ de travaux tout récents centrés sur les femmes ». Aussi elle avance l'idée que « contrôle et pouvoir sont exercés dans la société à la fois par les hommes et par les femmes, mais qu'ils n'opèrent pas seulement dans le cadre de la « politique » des relations sociales. La sphère de pouvoir s'étend au-delà du champ social jusqu'aux concepts qui articulent l'ordre social avec l'ordre cosmique et transcendantal. » Ainsi chez les insulaires des îles Trobriand, les femmes jouent un rôle essentiel dans la distribution de cette richesse de base que constituent les ignames et dans les cérémonies funéraires.

Au-delà de leurs différences, les sociétés étudiées traditionnellement par les anthropologues, comme d'ailleurs les classes populaires, tant rurales qu'urbaines, de l'ancien régime en Occident, se présentent, de manière constante, comme un enchevêtrement de relations sociales incluant chaque personne, quel que soit son statut, dans un réseau étendu de droits et d'obligations, dans des pratiques collectives, où la rigidité de l'ordre social codifié dans des règles et des normes peut être et est transgressé. Cette dynamique sociale, ou cette sociabilité directe, comme l'avaient bien vu Bataille et Caillois à la suite de Mauss, constitue un champ d'excès, de violence possible, de consommation. Cependant, par leur ritualisation, ces pratiques ne débouchent jamais sur un désordre aboutissant à la destruction de l'organisation sociale. Au contraire, en permettant l'affirmation de contre-pouvoirs, de telles pratiques limitent les prérogatives et les privilèges des uns aux dépens des autres.

Par exemple, dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles, on constate que les jeunes et les femmes, dans les textes religieux et administratifs, p.179 incarnent l'irrespect du pouvoir ecclésiastique et étatique, la licence, les abus, les extravagances ou encore la démesure. Cependant, des pratiques populaires de transgression sont souvent organisées par la jeunesse. De même, « à travers la fête, sous le masque et grâce au langage parodique, les distances et les tensions peuvent se dire, partant, selon le cas, se désamorcer ou s'exacerber » (Chartier, *Discipline et invention. Les fêtes en France, XV^e-XVIII^e siècle*, 1980). L'opposition entre les sexes et les différences d'âge peuvent ainsi s'exprimer, sans soumission exclusive des uns aux autres.

Or, cette organisation sociale, constituée dialectiquement par le désordre créateur de la fête et d'autres pratiques similaires plus ou moins diffuses

Ordre et désordre

(champ de la créativité), et par l'ordre de la quotidienneté et des institutions (champ de la discipline), est devenue peu à peu, pour les dominants, un obstacle en vue d'instaurer un ordre social érigeant la relation individu-chose en valeur primordiale. Un processus historique, long de plusieurs siècles, marqué par la violence légitimée de l'Etat, prenant appui pendant longtemps sur la hiérarchie religieuse, a finalement abouti aujourd'hui à ce que nous pouvons définir comme un ordre de production. Le tissu social s'est peu à peu fragmenté jusqu'à faire de la société, sous la surveillance de l'Etat — idéalement tout au moins — un ensemble atomisé d'individus n'entrant en relation les uns avec les autres qu'en vue de servir leurs seuls intérêts.

Un ordre de production sépare, oppose, discrimine ; il tend à ramener tout à l'univers des choses et des moyens ; il nous enferme dans une instrumentalité généralisée, jusqu'à concevoir l'abstraction ultime, celle qui découpe toute personne en moyens et en fins. Nous devenons ainsi tout naturellement les moyens de nos propres fins. En d'autres termes, la représentation du monde propre à un ordre de production ne peut envisager le lien social et plus largement la vie que sur le mode du faire et donc de l'utilité. La chose devient la mesure de tout. La personne s'assimile à l'objet qu'elle produit, échange et consomme. L'être humain lui-même est un produit, à partir d'un donné génétique il est vrai. Si tout est concevable sur le mode de la fabrication, toute communication se ramène essentiellement à une combinaison de moyens en vue d'atteindre des objectifs individuels. L'accumulation et l'appropriation de toute chose par les individus, tel est notre mode d'être ensemble. Ou encore, être c'est avoir et même plus fondamentalement c'est valoir, c'est se produire soi-même comme condition première de tout enrichissement.

Or, c'est à partir de cette représentation d'un ordre social littéralement fabriqué que nous appréhendons le plus souvent les sociétés autres. N'est-ce pas alors un langage économique qui est ainsi projeté sur l'ensemble de l'humanité passée et présente ?

L'idée d'une instrumentalisation universelle de la femme, relevée surtout dans le domaine du mariage et du travail, n'illustre-t-elle pas l'emprise de notre univers culturel, de notre ordre du monde ? Ne tenons-nous pas là un exemple particulièrement probant des difficultés majeures à sortir de notre représentation dominante de la société, à moins de soumettre tout ^{p.180} d'abord

une telle représentation à une critique serrée, grâce à une véritable mise en perspective de nous-mêmes ?

C'est par cette incapacité à avoir une vue claire sur les fondements de notre société et de ses valeurs que toute une partie de l'anthropologie culturelle et sociale actuelle peut proposer, à toutes les autres sciences humaines, l'image d'une femme universellement exploitée, parce que réduite à l'état d'objet et de moyen. Cette permanence ou cette invariabilité laisse croire qu'entre nous et les autres (par exemple, l'altérité la plus radicale, celle de l'humanité dite sauvage ou primitive), il y aurait simple continuité d'une logique sociale fondamentalement identique, celle qu'instaure l'ordre économique.

Or, nombre d'études anthropologiques le montrent abondamment, les sociétés fondées sur des relations personnelles, hiérarchisées ou non, se distinguent foncièrement de notre société individualiste. Louis Dumont, dont l'œuvre est précisément centrée sur la constitution d'un savoir comparatif sur les sociétés et les cultures, montre clairement, au sujet du lien entre l'homme et la femme, les différences s'établissant entre nous et les autres : « Vous pouvez bien déclarer les deux sexes égaux, mais plus vous parviendrez à les rendre tels et plus vous détruirez l'unité entre eux (dans le couple, ou la famille) parce que *le principe de cette unité est en dehors d'eux et que, comme tel, il les hiérarchise nécessairement l'un par rapport à l'autre*. Il faut ajouter aussitôt que ce n'est là qu'une vérité incomplète, et que le même principe hiérarchique qui asservit en quelque sorte un niveau à l'autre introduit en même temps une multiplicité de niveaux qui permet à la situation de se retourner : la mère de famille (indienne, par exemple), tout infériorisée qu'elle soit par son sexe à certains égards, n'en domine pas moins les relations à l'intérieur de la famille. Si l'on veut, d'un point de vue égalitaire, ce sont ces retournements qui font que les sociétés traditionnelles sont vivables. La mentalité égalitaire perd cela de vue parce qu'elle ne sait fixer son attention que sur un seul niveau. Si elle est obligée d'en considérer plusieurs, elle les construit sur le même patron ». (*Homo hierarchicus*, 1966).

Toute considération générale sur la condition féminine, à travers l'histoire de l'humanité, devrait préalablement tirer les conséquences logiques de cette discontinuité. Cette précaution permettrait de ne pas confondre, ou de ne pas amalgamer, des formes de domination propres à des relations personnelles à

Ordre et désordre

forte charge symbolique, et des relations de nature contractuelle entre individus à la recherche du plus grand avantage. Dans le premier cas, les objets mêmes qui entrent dans les multiples échanges et partages constituent des symboles ; ils sont comme le prolongement des êtres eux-mêmes. On pourrait parler d'une personnalisation des choses. Comment peut-on alors simultanément concevoir, dans ces sociétés, des êtres, en l'occurrence les femmes, aliénés par leur réduction à l'état d'objets et des objets vus comme des éléments expressifs d'une totalité symbolique ?

Dans le second cas — notre propre situation — le monde des choses triomphe au point d'en submerger même les êtres. Nous sommes ainsi insérés dans un univers social, où tout réseau de relations personnelles et p.181 symboliques constitue la condition d'un désordre inacceptable pour l'instauration et le fonctionnement d'un ordre de production, transformant toute la société en un vaste domaine de ressources matérielles ou non à la disposition d'individus concurrents et rivaux.

Dans un tel contexte de luttes économiques, l'exploitation s'exerce certes contre un grand nombre de femmes. Mais, de manière sans doute plus tragique et unique dans l'histoire de l'humanité, les personnes âgées, dans leur ensemble, exclues du champ de la production, perdent ainsi leur raison d'être dans un ordre où chacun en arrive à s'identifier à un capital humain. L'usage de plus en plus banalisé du terme capital montre bien que le critère décisif pour évaluer être et chose est celui du rendement et de l'accumulation. Mesurées à cette aune, les femmes partagent, pour la plupart, leur position dévalorisée avec bien d'autres catégories sociales à travers le monde.

Un tel ordre social porte donc en lui-même les conditions de sa destruction violente. Mais nous pourrions aussi penser, avec optimisme, que des forces contradictoires pourraient surgir, sur le mode d'un désordre créateur. Nous pourrions alors assister à la subordination progressive de l'économique, et en conséquence de l'univers des choses, et à la lente montée de pratiques et de valeurs multipliant les réseaux de communication sociale directe.

Mme SONIA DAYAN-HERZBRUN : Ce que dit Eugène Enriquez concernant l'ordre des sexes et le rapport hommes/ femmes m'inspire réflexions et questions. A me sentir ainsi rangée parmi les « symboles du désordre et de la

Ordre et désordre

nature excessive », j'éprouve d'emblée un double sentiment. Sentiment, d'abord, d'être éclairée sur mon vécu, sur le vécu des femmes, toujours surprises et souvent blessées par l'incompréhensible comportement des hommes à leur égard. Là où les femmes ne voient qu'incohérence, que discontinuités, que vaine agitation, Eugène Enriquez nous montre l'instauration d'un ordre social qui conduit les hommes à s'expliquer sans cesse, à travers les femmes réelles, avec ces grandes figures de l'amour et de la mort, indissociablement mêlées, que les œuvres de culture nous représentent sous les traits de Phèdre, de Turandot, ou de Salomé. Apparaissent ainsi, en pleine lumière, les articulations de la fantasmagorie mâle, et se trouve dissipée aux yeux des femmes une partie de ce qu'il faut bien nommer le mystère de la masculinité.

Mais parmi ces femmes, objets du désir, objets du discours des hommes, je cherche les femmes réelles, ancrées dans des rapports sociaux et historiques, et je m'étonne de ne pas les trouver. D'où une première interrogation, qui pourrait bien être qualifiée d'épistémologique : de qui ou de quoi est-il question quand on parle des femmes, et encore davantage de la femme ? Ne convient-il pas de distinguer entre un concept qui permet d'appréhender quelque chose du réel, dans sa complexité, et une idée abstraite et générale, qui nous informe plus sur celui qui la produit que sur ce qu'elle est censée désigner ?

p.182 Si méfiant que l'on soit, aujourd'hui, à l'égard de toute forme d'essentialisme et de naturalisme, dès qu'il est question de femme(s) ou de féminin, ces vieux démons resurgissent, y compris sous la forme du biologisme. On peut entreprendre de les conjurer en recourant à la distinction que font certains auteurs américains (par exemple R. Stoller ou N. Chodorow) entre sexe et genre. Si l'appartenance de sexe relève bien de la nature, c'est-à-dire de la biologie, elle est en elle-même très peu signifiante. L'appartenance de genre, au contraire, c'est-à-dire pour ce qui nous concerne, tout ce par quoi se marque et se sursignifie le féminin (et qui, bien entendu, dans la plupart des cas s'articule sur l'appartenance de sexe), est le fait d'une construction sociale, extrêmement coercitive, variant selon les périodes historiques, la culture et même la classe sociale (E. Goblots a montré, dans ce classique de la sociologie qu'est *La barrière et le niveau* que les classes dominantes accentuaient le dimorphisme sexuel, qui devient une marque de distinction). Il est bien vrai que dans toutes les sociétés connues l'appartenance de genre se marque dans une

Ordre et désordre

relation de domination : se ranger du côté féminin, c'est se situer, par toutes sortes de mimiques, de conduites, de choix..., parmi les dominés, ce qui bien sûr ne s'opère pas de façon délibérée, et s'inscrit aussi dans un jeu de pouvoirs où les femmes sont loin de tout perdre et les hommes d'être entièrement gagnants. C'est ce que d'aucuns constatent sous la forme de l'universalité du patriarcat. Reste à savoir si ces rapports de domination, avec leur cortège de souffrances, marquent définitivement la condition humaine, ou s'il est possible de leur imaginer une fin.

Les femmes ont été très longtemps prisonnières des images que les hommes se forgeaient d'elles, et empêchées d'exprimer et d'analyser leurs expériences propres. Mais depuis quelques années, on sait qu'elles réfléchissent sur leur histoire, sur leur statut social, et sur les multiples représentations dont elles sont l'objet. La Mère est, bien entendu, une figure centrale de la fantasmagorie masculine, et, jusqu'à une période très récente, l'appartenance au féminin se marquait par la maternité (sans parallèle avec une paternité qui aurait marqué le masculin). Mais les femmes ont cessé de communier dans cette image. La maternité sociale (et non biologique) avec ses manifestations diverses et précises (dont, depuis le début du siècle dernier, l'enfermement en tête à tête avec l'enfant), apparaît comme une obligation subie, contre laquelle se sont développées des vagues successives de révolte, des religieuses aux sorcières. Est-ce des femmes qu'émanait alors la tentation de l'inceste ? Ne peut-on plutôt y percevoir la conséquence de l'imposition d'un ordre mortifère ? Mortifère, parce que dans l'histoire des femmes il signifie la mort des mères. Je voudrais, à ce propos, citer un passage de la Genèse. Rachel, la femme de Jacob, le patriarche, est sur le point d'accoucher. « Comme elle était en proie aux douleurs de cet enfantement, la sage-femme lui dit : « Ne sois pas inquiète, car c'est encore un fils qui t'arrive. » Or, au moment de rendre l'âme car elle mourut elle le nomma *Ben-Oni* (fils de ma douleur) ; mais son père l'appela *Benjamin* (fils de la droite, ou de la vieillesse) (Genèse, 35 :17-18). Tout est dans le passage de Ben-Oni à Benjamin.

p.183 De la même façon, si l'on place les femmes du côté de la jouissance, d'un ordre sexuel opposé à l'ordre social, on ne peut ignorer que c'est là aussi la conséquence d'une mutilation, qui, au cours de l'histoire leur a interdit, à de très rares exceptions près, de se manifester comme sujets, dans la connaissance, l'action ou la prise de parole, soumises qu'elles étaient au seul désir des

Ordre et désordre

hommes, en fonction duquel elles se définissaient et se déterminaient, et grâce auquel, parfois aussi, elles triomphaient. Si les femmes ont préféré l'amour, sous toutes ses formes, à l'ordre social, faisant alors courir aux hommes le risque de se perdre par elles, c'est qu'elles étaient exclues de leur ordre social à eux, et que l'aventure amoureuse ou la passion maternelle étaient pour elles la seule façon d'avoir accès à une histoire.

C'est aussi que cet ordre leur paraissait ne pas en être un, confronté au leur propre : assignées à la reproduction, il leur fallait, il leur faut encore, suivre les grandes régularités de la vie, de la croissance des enfants à la préparation des repas, dans une temporalité qui est celle de la répétition et du rituel (dans bien des sociétés, du reste, ce sont les femmes qui ont en charge l'agriculture). Abreuvées, à l'époque moderne, de discours sur les joies de l'amour et du don de soi à travers l'ordre domestique, les femmes jugent incohérentes la fuite des hommes, leur incessante agitation en vue d'objectifs dont elles perçoivent mal l'utilité. Les ménagères ont d'ailleurs servi de relais à l'ordre social, en éloignant les hommes loin des lieux de boisson et de débat politique, grâce à l'attrait des maisons ordonnées. Mais en même temps, elles disent souvent de leurs hommes qu'ils « dérangent », ce qui doit être pris au pied de la lettre. A travers le regard des femmes, l'ordre social qu'incarnent les hommes, se révèle bien comme désordre, et même comme violence légitime. Violence exercée tant sur elles-mêmes que sur les hommes mis au travail, entraînés dans les luttes et les guerres, comme s'il était possible d'échapper à la mort en se détournant de la vie.

La question plus générale qui se trouve alors posée est celle de la relation entre les fantasmes des hommes, le vécu des femmes, et les pratiques des hommes et des femmes dans leurs relations mutuelles. Si les fantasmes éclairent les pratiques, pourquoi ne pas penser que leur constitution est indissociable de certaines pratiques ?

Naguère encore, l'ordre social opposait les hommes aux femmes. Il semble cependant que les choses changent, tout au moins dans les sociétés occidentales. On a vu apparaître quelques signes évidents d'une moindre différenciation des sexes. Mais surtout, et cela me semble beaucoup plus important, des femmes se revendiquent comme sujets, sujets de la connaissance, sujets de l'histoire, et sujets de leur désir. Dans un mouvement

Ordre et désordre

proche de la critique idéologique d'origine marxiste, elles contestent, en partie et jusqu'à un certain point, l'objectivité, voire la pertinence de certaines démarches intellectuelles ou scientifiques, qu'elles appréhendent comme produites à partir du lieu social qu'occupent les hommes. La question du sujet, que la philosophie contemporaine pensait avoir évacuée, se pose de nouveau. Cette nouvelle interrogation sur le sujet connaissant est aussi pour les femmes une manière de poser leur désir.

p.184 Qu'advient-il alors ? Les hommes sont-ils désormais prêts à entendre les femmes et à leur répondre, ou bien sont-ils toujours soumis à l'ordre patriarcal, et leurs relations aux femmes régies par les mêmes structures fantasmatiques ? Va-t-on vers la reconnaissance de l'autre, ou vers l'affrontement de différents ordres et de différents langages ?

Hélas, même s'ils tirent leur origine dans l'histoire, les fantasmes ont la vie dure, et une redoutable force d'inertie. Ainsi, des figures de Phèdre, ou de Jocaste, dans lesquelles Eugène Enriquez voit un des visages de la femme dangereuse, et par conséquent maltraitée : celui de la passion. Dans l'histoire de l'Occident, la femme fatale revêt successivement deux aspects jusqu'à la fin de l'âge classique, c'est quand elle aime qu'elle constitue une menace pour l'ordre des hommes, comme Phèdre et Jocaste, mais aussi Hélène de Troie et Médée. Quand, avec l'apparition de l'intimité familiale, les femmes se trouvent dans l'obligation d'aimer, c'est-à-dire, en fait, de fournir les travaux domestiques « par amour », la mauvaise femme devient celle qui n'aime pas, et qui du reste, il y a une justice, le paie cher. Il y a là un thème littéraire ou cinématographique inépuisable. Or il semble bien que l'image dont Phèdre est le prototype, même si elle n'est plus au centre des œuvres de culture, et même si elle n'est plus fonctionnelle dans une organisation sociale qui repose en partie sur le don d'amour par les femmes, sous la forme de travail gratuit, de disponibilité..., fait toujours écran dans les relations entre les sexes. Ecran d'autant plus épais que ce fantasme, culturellement déphasé et dépouillé de la fonctionnalité qu'il a pu avoir à une certaine époque, est difficilement articulable. W. Lederer considère qu'un travail important est déjà effectué quand, dans une situation thérapeutique, on réussit à faire reconnaître à un homme sa gynophobie.

Ordre et désordre

Comme dans certains scénarios, on a le choix entre une issue tragique (ici, l'épaississement du malentendu, et la fuite vers certains compromis, dont une homosexualité de moins en moins sublimée, la dissociation de la reproduction des rapports amoureux, etc.), ou un *happy end*. Pour moi, je ne saurais choisir.

M. MICHEL SCHNEIDER : Mon propos consiste à éclairer de l'intérieur de la pratique et de la théorie analytique une question qui n'a pas de simples enjeux logiques ou épistémologiques : la part respective de la symétrie et de l'antisymétrie dans la psychanalyse.

Pour cela, je partirai de la notion d'ordre, au sens des mathématiques, qui se distingue précisément par la propriété d'antisymétrie d'une relation.

Soit R , la relation « analyser ». Au sens mathématique, cette relation sera dite *transitive*, si, existant entre x et y d'une part, y et z d'autre part, elle s'établit par là même entre x et z .

Une relation est dite *réflexive* si tout élément x appartenant à E se trouve dans cette relation avec lui-même.

Une relation est dite *symétrique* lorsqu'elle existe à la fois dans le sens x, y et dans le sens y, x , sans que x et y soient confondus.

Une relation qui est à la fois transitive, réflexive et symétrique constitue une *classe d'équivalence*.

p.185 Une relation transitive, réflexive et antisymétrique constitue un ordre ¹.

De la relation « analyser », on peut donner la définition minimale de Freud, qui la répète à maintes reprises, notamment quand il se trouve confronté à des dissidences qui le forcent à dire qui est et qui n'est pas psychanalyste : est psychanalyste, pratique l'analyse — même s'il en refuse l'étiquette —, celui qui reconnaît l'existence de l'inconscient, c'est-à-dire qui est sujet au transfert et capable de reconnaître et de lever les résistances. C'est celui qui, non seulement écoute l'inconscient — chacun le peut, à des degrés divers, et les fous généralement mieux que les normaux — mais peut entendre qu'il l'écoute. A

¹ On ne mentionnera que pour mémoire les trajets dont le caractère de symétrie ou d'antisymétrie est indécidable et qui relèvent de l'entre-deux, c'est-à-dire du préordre.

l'inverse, n'est pas analyste, même s'il porte ce nom, celui qui s'écarte de ces deux faits : transfert et résistance ¹. Définition nécessaire et suffisante.

La propriété de symétrie ou d'antisymétrie peut donc être placée au cœur d'une réflexion concernant le lien analytique. On maintiendra délibérément l'expression équivoque de lien analytique pour désigner à la fois le lien qui unit l'analyste et son patient (lien thérapeutique), et celui qui unit l'analyste et son analyse (lien didactique). En effet, toute la question est précisément de déterminer dans quelle mesure ces deux liens sont identiques dans leurs propriétés, auquel cas la relation peut être dite symétrique, et il n'y a plus là d'analystes et d'analysés, dès lors que chaque analysé peut, soit au même moment être dit analyste de son analyste, soit ultérieurement devenir analyste d'autres analysés ; de déterminer également dans quelle mesure ils sont structurellement différents, une antisymétrie fondamentale interdisant d'inverser le sens de la relation, et l'analyse thérapeutique demeurant distincte de la didactique.

Ainsi définie, la relation analytique est-elle une relation d'ordre, ou une relation d'équivalence ?

Cette relation « analyser », *a* analyse *b*, notons-le, est de plus en plus rarement formulée ainsi, par un verbe d'action, transitif, pouvant donc être mis à la voix passive : « être analysé par ». On préfère en donner une formulation par un verbe « d'état » : « devenir », être analyste. Il serait sans doute hasardeux, mais tentant, de conclure de cette préférence pour l'intransitif à une propension culturelle — propre aux analystes ou plus générale — à se situer à l'écart de ce qu'impliquent ces termes lourds : un complément d'objet direct. On évoquerait, sur ce versant, la narcissisation croissante des relations jusqu'à présent dites d'objet, observable dans les sociétés modernes, narcissisme dont la psychanalyse est à la fois le reflet et l'agent. Quoi qu'il en soit, on préfère généralement dire : « je suis en analyse avec », que : « je suis l'analysé « de ». « J'ai analysé X. », est très rarement employé. ^{p.186} Curieusement on préfère substantiver la relation, et dire : « je suis l'analysé de », plutôt que : « j'ai été analysé par ».

¹ Cf. par exemple, S. Freud, *Correspondance*, p. 344, Gallimard, ou « Contribution à l'histoire du mouvement analytique », in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, p. 82.

Ordre et désordre

Le propos, retardataire, qui consiste à s'en tenir à la bonne relation transitive « analyser », versera pourtant facilement dans le propos réactionnaire, s'il méconnaît cette vérité montrée par Freud et soulignée par Lacan, que le patient est autant l'agent du travail analytique que son objet. Ce que vise à exprimer la substitution générale du terme d'*analysand* avec un d ou un t, comme pour les Dupond-Dupont, à celui d'analysé, mais dont il ne faudrait pas inférer que l'analysant est, plus que l'analyste, celui qui fait le *travail* du transfert et de sa dissolution, à travers les résistances.

Le but majeur que se fixe l'analyste est-il d'avancer dans la connaissance de soi-même, afin d'aider le patient à progresser dans sa propre connaissance de soi, et que celui-ci, en retour, aide l'analyste à aller plus loin dans la connaissance de soi, et ainsi de suite ? Symétrie, réciprocité, mutualité, tout cela est bel et bon, et tellement dans le ton des sociétés post-modernes qu'on aurait mauvaise grâce à faire entendre dans ces harmoniques de l'indistinction, la fausse note qu'impliquent les connotations « répressives » de la notion d'ordre, fût-ce au sens strict des mathématiques. Mais quid, alors, de cette « direction » de la cure que proposait Lacan, si le lien analytique est entièrement circulaire, et sa topologie non orientable ? En bonne logique, d'ailleurs, le verbe analyser étant transitif, l'analysant analyse quelque chose ou quelqu'un. Si ce quelque chose est lui-même, l'analyste devrait, lui aussi, se nommer analysant, et l'on rencontre immédiatement les impasses de l'auto-analyse, dont Freud, qui a pourtant employé le terme, affirme que si elle était possible, il n'y aurait pas, alors, de maladie. Si ce n'est pas lui-même que l'analysant analyse, c'est son thérapeute qui devrait en conséquence être nommé analysé, et non analyste, de la même façon que celui à qui enseigne l'enseignant est enseigné. La limite, ici aussi, n'est pas facile à établir, mais elle existe, à un endroit de la pente qui conduit de l'attitude — s'agissant juste de schizophrènes hospitalisés, et d'un temps de leur cure — d'un Searles, acceptant d'être le patient de son patient, à quelque « folie à deux », si on extrapole cette position technique et éthique au traitement des névrosés et des pervers, ou que l'on en fait l'axe même de la cure.

D'ailleurs, à prendre les choses dans leur matérialité même, si l'analysant était l'agent unique ou principal de sa cure, et par-dessus le marché de celle de son analyste, quel statut logique, quelle explication économique, quelle justification éthique donnerait-on à ces dissymétries majeures : l'un paie, l'autre

Ordre et désordre

est payé ; l'un fixe le cadre, la durée et la fréquence des séances, l'autre accepte ; l'un peut se taire, l'autre doit parler ; à l'un la règle (fondamentale), à l'autre la fluctuation (attentive) ; quelle symétrie donc, entre l'un qui demeure allongé sur un divan, et l'autre qui se tient assis dans un fauteuil ? ¹

p.187 On peut enfin souligner les singularités idéologiques du terme d'analysant. Il participe de l'euphémisation générale du lexique, et de l'effacement des termes traditionnels désignant ceux qui sont, réellement ou imaginativement, socialement ou culturellement, en position d'infériorité.

Nous sommes tous des analysants. Tel serait le slogan de notre psychanalyse moderne, symétrique, égalitaire et... interminable ; car quoi de plus interminable que d'être l'analysant de qui est votre analysant ? La situation évoquerait alors, comme l'indiquait finement Michel Neyraut, il y a quelques années, cette circularité éternelle du transfert et du contre-transfert, les deux « analysants » se poursuivant l'un l'autre comme dans une porte à tambour, deux individus à peine séparés par une vitre qu'ils poussent à tour de rôle ². On peut en rire. Ou s'en inquiéter, pour peu que l'on voie, dans l'emploi des participes présents, le refus du révolu et la dénégation de l'inexorabilité d'un temps ordonné et vectorisé. Le déni de l'acquis s'accompagne du culte d'un présent perpétuel et d'un flottement des places et des identités. Comme si les choses et les êtres pouvaient toujours devenir le contraire de ce qu'ils sont, comme s'ils ne fixaient pas nécessairement leur devenir dans une succession d'états et de formes agencés en un ordre. Qu'il faille refuser les assignations définitives, sociales ou psychologiques à demeurer dans son état, sans doute. Les titres, les noms, les fonctions peuvent être pris pour ce qu'ils sont : des désignations dans le jeu social quotidien n'impliquant aucune persévérance dans l'identité au rôle. Il n'en demeure pas moins qu'un sourd n'est pas un malentendant, un aveugle, un non-voyant, un pays pauvre, un pays se développant, double dénégation de ce qui ne va pas, et de l'état durable, voire irréversible, de ce qui ne va pas.

L'emploi du participe substantivé « analysant » s'inscrit donc dans un certain refus de la dimension thérapeutique de l'analyse, les termes de patient ou de

¹ Cf. P. Fédida, « D'une essentielle dissymétrie dans la psychanalyse », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, N° 7, p. 160.

² M. Neyraut, *Le transfert*, P.U.F., 1974, p. 7.

Ordre et désordre

malade étant employés avec une réticence croissante, ce qui est sans doute l'indice d'un déplacement de la cure vers une entreprise culturelle, et de la perte de son lien d'origine avec ce qui va mal et ce qui fait mal. Enfin, l'analysant, terme ambigu qui est à mi-chemin du sujet et de l'objet, de l'analyste et de l'analysé, s'inscrit assez bien dans l'évolution idéologique qui récuse la relation d'autorité, où un sujet affronte ou façonne un objet, au profit de la relation de séduction et d'autoséduction interminable où le sujet est son propre objet, où l'on parle de soi, sur soi, pour soi, le narcissisme cultivé remplaçant les relations d'objet et la parole adressée à l'autre.

Toute la question, que marque précisément l'emploi du terme d'analysant, est donc de démêler, dans l'analyse, les aspects symétriques des aspects antisymétriques.

Du côté des éléments symétriques, de l'illusion d'équivalence, on inscrira un certain nombre d'acquis de la psychanalyse :

- la libre association a pour pendant l'attention flottante ;
- l'investissement mobilise un contre-investissement ;
- p.188 l'inconscient ignore le temps ;
- le transfert suit le contre-transfert et lui répond ;
- le désir de l'homme, c'est le désir de l'autre ;
- le moteur de la cure, c'est le désir *de l'analyste* ;
- la résistance est résistance de l'analyste ¹ ;
- le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même ;
- le patient comme thérapeute de l'analyste.

Tous ces énoncés dont l'énumération n'est pas exhaustive, sont profondément justes, adéquats à l'expérience même de la cure, à son déroulement concret fait d'un trajet imaginaire entre deux sujets qui acceptent ou sont contraints de subir un certain degré de non-différenciation, de fusion, de mutualité, à la fois des représentations et des affects. Partir sans relâche du

¹ Cet énoncé est tout à fait vrai, du point de vue du psychanalyste, et tout à fait faux, dès lors que le patient s'en empare et impute à son analyste, et à lui seul, le blocage de sa cure. On voit ici le danger qu'il y a à symétriser l'emploi d'une formule.

Ordre et désordre

patient qui est en soi, c'est la démarche de Freud qui se l'est vu assez reprocher par les disciples, comme toujours édificateurs acharnés de l'infaillibilité de leur maître. Partir du patient, c'est reconnaître, avec Winnicott et Bion, que nous apprenons la psychanalyse de nos patients bien plus que de nos analystes. L'analyse emprunte bien certains de ses traits à la relation docile mère-enfant, statique, indestructible, mortifère, indépassable en tant que telle ; une sorte de folie à deux. Le terme d'équivalence est ici justifié. On peut évoquer aussi l'équivalence et l'interchangeabilité des places occupées dans le roman familial de l'un et de l'autre partenaire : vous êtes mon père à tel moment, je suis votre père à tel autre, dans un même rêve, par exemple. On est ici, est-il besoin de le souligner, dans le registre même de l'imaginaire.

Mais qu'en est-il du reste, de ces éléments antisymétriques présents dans l'analyse ? Que dire de ces éléments tiers, nécessaires pour que l'analyse ne soit pas jeu perpétuel de miroirs se réfléchissant à l'envi l'un l'autre, étendant à l'infini les images renvoyées ? Comment les nommer et les énumérer sinon par leur trait commun d'inscrire un ordre, de constituer le système symbolique lui-même :

— le cadre fixé par l'analyste, et dans lequel l'analysant doit se tenir quitte à l'adapter en tant que de besoin ;

— la matérialisation des places dissymétriques : un divan, un fauteuil ;

— le temps et l'argent, dont Winnicott a su nous dire qu'ils étaient la marque même de la haine dans le processus analytique, cette part de haine nécessairement inscrite dans le transfert pour que, précisément, il puisse se dénouer ;

— le temps ; car si l'inconscient est a-temporel dans son fonctionnement, il ne l'est ni dans son contenu historique, et souvent actuel, ni dans ses modes de mise au jour. Le travail de l'inconscient qu'est la ^{p.189} cure ne saurait échapper au temps. Elle s'inscrit dans un temps vectorisé. La théorie analytique, réflexion de et sur l'inconscient, ne saurait elle-même échapper au temps. Le temps est précisément ce qui n'est pas symétrique, l'espace l'est toujours. Le temps est la seule chose qui ne s'inverse pas. La mère est traditionnellement présentée comme celle qui introduit l'enfant à la dimension de l'espace, toujours symétrisable, le père étant, entre autres, de par sa non-proximité physique, celui qui inscrit l'enfant dans le temps.

Ordre et désordre

Ce sont tous ces éléments trop vite évoqués qui contribuent à faire du lien analytique un ordre marqué par deux dissymétries essentielles : celle qui ordonne la bi-sexualité et la différence des sexes au primat du référent phallique, celle qui inscrit l'engendrement et l'ordre des générations en référence au Nom du Père.

Mme FRANCE QUÉRÉ : En étudiant par les textes les sociétés dont nous dérivons, la juive, la gréco-latine, la chrétienne, je constate que plus il y a d'ordre dans les mœurs, plus se développe le soupçon du désordre. La stricte discipline dans les faits produit du désordre dans les esprits. Ainsi enregistre-t-on une distorsion croissante entre les situations historiques et les mythes secrétés autour d'elles. L'ordre a parmi ses effets, de démesurer la peccadille en péché mortel, et de ramener ainsi fictivement le désordre qu'elle avait chassé.

Les fantasmes inspirés par femmes et enfants affèrent pour une part à ce phénomène de compression mentale. Si les femmes passent pour destructrices, c'est, à côté des raisons psychanalytiques soulignées par les précédents conférenciers, parce que de fortes contraintes ont pesé sur le féminin. La famille était leur seul espace concevable, et, par conséquent, la discipline l'unique morale. D'où, l'obsession de la faute.

Qu'est-ce en effet que la famille sinon un lieu étroitement réglementé, véritable papier millimétré, qui contraste avec le champ libre du social ? D'abord elle fixe des hiérarchies et des dépendances mutuelles. Que le tissu familial soit inégalitaire est l'évidence, et il le faut : les générations successives, les rangs d'âge entre enfants, la présence d'hommes et de femmes posent ces inégalités constitutives des structures de parenté. Remarquons que si les enfants en réchappent parfois, puisque le fils à son tour devient père et qu'il arrive que le cadet usurpe la place de l'aîné (dans l'Ancien Testament, c'est même presque la règle), la femme en revanche est toujours une femme et ne peut échapper à son statut d'éternelle mineure. Cet ordre familial informe le destin féminin ; il précède toute régulation sociale. L'inégalité aux dépens des femmes est d'abord familiale ; infanticide ou éducation différente sont des phénomènes domestiques.

La famille est aussi un lieu d'identité. Elle distribue à chacun ses rôles et définit les natures. Ne voyons pas là une noire machination des hommes.

Ordre et désordre

Durant des millénaires, et en l'absence de tout autre relais, les femmes procèdent aux divers entretiens de la vie, qui mènent un enfant à l'âge d'homme ; il y faut la bagatelle de vingt années à quoi succèdent l'assomption p.190 des parents vieillissants et les longues patiences des autres tâches du foyer.

Le caractère impératif de ces rôles commande des disciplines plus fines, dans les trajets, la circulation et le maintien. Dans les sociétés orientales, la clôture interdit aux femmes le champ ouvert de la cité. Dans nos civilisations, la femme, longtemps, n'a pas eu la locomotion libre. Qu'elle sorte de ses trajets utiles, le soupçon s'installe. Malheur à la baronne si sa calèche n'est pas arrêtée sur l'avenue coutumière ! Mais, selon les époques, le maintien est encore l'objet de prescriptions plus détaillées. Lorsque la foi chrétienne exerce une sensible influence, le silence est requis, les yeux doivent rester baissés, le sourire se mesurer, et le vêtement ne rien suggérer de ce qu'il cache. Mais c'est surtout en matière d'éducation culturelle que la prescription familiale se surpasse. La femme, comme il vient d'être dit, assure la transmission des valeurs, des traditions et autres coutumes. A son rôle biologique se superpose, dans la quasi-totalité des sociétés, cet office de médiation qui perpétue les patrimoines spirituels. Elle transmet, elle n'invente pas. Une analogie facile assimile son intelligence à son ventre : un sac, propre à emmagasiner, et à rendre le dépôt confié, intact. Conservant, elle ne crée pas. Lorsqu'on se décide à l'instruire, il y a à peine plus de cent ans, on lui accorde volontiers d'apprendre l'histoire et la géographie, et autres matières à mémoire. Mais de mathématiques, point : elle ne peut raisonner, sauf de travers ; de littérature, encore moins, son imagination tournant au délire.

Enfin la famille est un lieu d'invincibilité. Ces diverses injonctions y ont en effet peu de chance d'être ébranlées. En cas de révolte, le huis clos de la maison permet au maître, en toute impunité, d'exprimer ses volontés par voies de fait, ce qui sur la place publique ne saurait advenir sans émoi de police. L'ordre familial est aussi soutenu par les opinions convergentes d'idéologies même ennemies, partout ailleurs en bagarre. Ainsi les esprits religieux, et notamment les grands monothéismes méditerranéens rapportent la famille à la propre institution de Dieu qui suggère par ce modèle approché, la forme de son dessein d'amour. Les doctrines politiques les plus farouches ne touchent pas à l'ordre familial. Plus même l'Etat est étatique, plus son âme est belliqueuse, plus la

Ordre et désordre

famille est sommée de fabriquer des enfants à la patrie et d'opposer son ordre stable aux pensées dérégées des trublions de tout genre. Enfin ceux qui se réclament d'une philosophie de la nature voient dans celle-ci une douce exhortation à la nidation, aux soins des jeunes, et au dévouement femelle.

Ces mailles serrées et ces prescriptions lumineuses rendent inconcevable l'introduction du désordre dans un schéma aussi parfait. On ne comprend pas cette insoumission devant cet ordre imparable. Le moindre écart dilate le soupçon. Femmes et enfants deviennent des sujets de scandale ; plus rien ne retient l'outrance du reproche. Pour se dérober à des travaux si essentiels et si précis, il faut être dénaturé, traître ou démoniaque. Il est piquant de constater la sorte de panique qui envahit les moralistes des premiers siècles chrétiens ou, ce qui revient au même, du siècle dernier. L'ambition, normale chez un homme, est chez la femme le signe d'une folie ^{p.191} des grandeurs qui en fait un danger public. La fantaisie a des effets différents selon les sexes. D'un homme qui rêve, naît un poème. D'une femme, un adultère. Chacun a ses capacités.

Ces littératures méditent gravement sur l'interminable postérité d'un menu délit, qui entraîne des malheurs en cascade. « Un coup d'œil a ruiné le monde » disent les Pères de l'Eglise. Et voyez l'enchaînement. Distraction, dépense ou menue faute chez la femme : le mari en est déshonoré. Le déshonneur du mari ruine l'entière maison. La maison ruinée entraîne le mauvais esprit du quartier. Les cancans du quartier perturbent la charité de la paroisse et voilà le Royaume de Dieu qui se met à trembler sur ses bases.

La femme sans défaillance n'attire pas de semblables chaînes discoureuses. Si elle est parfaite, on n'en parlera pas ; le silence est son plus bel éloge. Elle coïncide si bien avec son rôle, se conforme si exactement au modèle familial qu'il n'y a littéralement rien à en dire. Telle un véhicule en parfait état de marche, on ne prête pas attention à cette adéquation paisible entre l'organe et le mécanisme. Cela lui vaudra une prescription supplémentaire, celle de l'effacement. J'en cite pour exemple, tel distique écrit par des évêques à la fin du siècle dernier, dans un ouvrage qui a nom *Les Paillettes d'or* et résume ainsi l'idéal féminin :

Absente, on la réclame,
Présente, on l'oublie.

Ordre et désordre

Sommes-nous conscients des révolutions opérées en moins d'un siècle et qui ont soustrait les femmes à cette discipline ? Le premier effet a été de leur ouvrir l'espace social que le XIX^e siècle avait brutalement refermé. Et l'augmentation de liberté s'est tout naturellement assortie d'un dépérissement des mythes péjoratifs.

La société a ses contraintes, on ne peut le nier. Mais elles ne se comparent pas avec celles qui prévalaient dans les anciens arrangements familiaux. D'abord la société est un lieu ouvert, ce n'est pas une alcôve ; le sexe, occasion de tant de discours contraignants, n'y occupe plus la place royale. Son rôle y est discret, et généralement clandestin. Ainsi d'autres aspects de la personne se libèrent-ils, l'esprit, le talent, la robustesse du corps. Bref, la femme dispose de plusieurs visages. Ensuite, si injuste soit-elle, la société ne pose pas des hiérarchies aussi fermées. On y trouve des supérieurs mais aussi des inférieurs, et en tout cas on y rencontre des égaux. La collégialité instaure un espace neuf de rapports libres. Enfin, les situations y sont évolutives ; elles acceptent les changements. On peut y choisir librement son métier, et varier ses trajets sans que personne n'y ait à redire. Bref, la société permet la convertibilité et le mouvement. La femme peut y être autre chose que ce qu'elle était. La révolution est considérable.

La détente ainsi introduite dans les disciplines entraîne l'effondrement des mythes que les causes contraires avaient accumulés. Les plus misogynes aujourd'hui sont obligés de prendre en compte les leçons de l'expérience, casseuse de préjugés. Les terreurs outrancières de jadis se calment. Il est intéressant de considérer la littérature écrite à ce moment charnière ^{p.192} où les femmes commencèrent à entrer dans les secteurs sociaux et professionnels traditionnellement réservés aux hommes. Il s'y peint une frayeur pathétique. Ainsi, prophétise-t-on que dans les métiers grossiers que sont la médecine, le droit, le professorat, la femme perdra son charme, sa bonté, sa féminité. Un quotidien prévoit qu'à défaut de véritable éloquence, l'avocate troublera les jurés par des effets de jupon et de « cheville découverte ». Le ministre français de l'Instruction publique, en 1868, apprenant qu'une jeune fille s'est inscrite à la Faculté de pharmacie de Montpellier, somme le doyen de lui indiquer par retour du courrier si la nouvelle est vraie, et si l'orgie s'est installée dans l'amphithéâtre.

Ordre et désordre

Les représentations ridicules sur l'intelligence féminine se modifient sous la poussée des faits. Il apparaît que les ponts de Madame l'Ingénieur ne s'écroulent pas, et que leur conception ne trahit par aucun caractère une origine féminine. Des thèses de mathématiques ou de philosophie rédigées par des femmes, on serait bien en peine de dire de quel sexe est le cerveau qui les a élaborées ; peut-on même soutenir que le cerveau a un sexe ?

La mixité, tant redoutée, a favorisé une sorte de banalisation dans les rapports entre hommes et femmes. Des relations inédites surgissent qui n'émargent ni à l'amour ni au mépris. Ce sont des rapports neutres ou soutenus par le sentiment de camaraderie. On n'en soupçonnait pas l'existence. Ces liens sont devenus ordinaires dans nos sociétés, sans exclure, heureusement, la douce conversation du charme réciproque.

Face au sombre pronostic selon lequel la femme au travail serait responsable des plus grands désastres familiaux, l'expérience encore a parlé. Certes elle est diverse. Mais qui ne démêle dans ces cas enchevêtrés la force et la prépondérance de la tendresse, fondatrice, à elle seule, de l'harmonie d'un foyer ? Le bonheur dépend du regard de la bonté, non d'une occupation ou d'une oisiveté féminines, ni même peut-être, sauf sur ses bordures extrêmes, du niveau de vie.

L'expérience dirige désormais le jugement, et non le préjugé, la discipline. Ces effets de détente (que l'on pardonne le présent optimisme, apparemment sans nuances, mais le genre court de la « table ronde » oblige à une simplicité dont je demande qu'on excuse les abus) ricochent sur la famille, théâtre d'événements insolites. Ainsi de l'interchangeabilité des rôles parentaux, qui implique l'équivalence des sexes ; ou, tout au moins, un partage raisonné des tâches ; de même, la fraternité renouvelée des frères, depuis que l'on ne fait plus de différence, par éducation ou héritage, entre filles et garçons, aînés et cadets. Les rapports des parents et des adolescents ont entamé l'ancienne rigidité des générations. L'autorité des pères, certes, n'a pas à se démettre, mais le sérieux qui entoure l'enfant favorise une éducation qui fait parts égales aux devoirs futurs et aux demandes du bonheur. Enfin, la religion de la chose domestique s'est elle-même distendue. On se souvient des réflexions alarmantes qu'inspirait, comme en témoignent les romans de Zola, la vue d'un intérieur mal tenu, reflet d'une âme malveillante et corrompue. Aujourd'hui la

vue d'un foyer en désordre inspire d'autres pensées : « ce sont des artistes », dit-on paisiblement.

p.193 Nous vivons, dans l'histoire des mœurs, une phase plus libre. Des turbulences agitent les idées reçues, le jeu des institutions s'est assoupli, les représentations s'allègent, et ces mouvements changent nos visions du monde et des personnes. Que nos idées aillent, malgré quelques excès, dans le sens de l'apaisement et d'une connaissance plus juste parce que enrichie d'expériences, ne fait pas de doute. Un ordre heureux se met en place ; nous le devons, comme d'habitude, à un peu de ce désordre qui s'appelle la vie.

M. GEORGES ABRAHAM : Je crois que nous vivons toujours comme le font certains enfants adoptés qui savent très bien qu'ils ne seront jamais au clair quant à leurs origines. En effet, tout d'abord je pense que nous sommes en train de nous poser la question de l'état d'ordre ou de désordre qui régnait à l'origine. Ou plutôt y avait-il à l'origine ce qui correspondrait à notre actuelle conception de l'ordre et du désordre ? D'autre part, nous savons que nous finissons par projeter nos fantasmes, comme le font justement les enfants adoptés, et peut-être que l'idée qu'il régnait l'ordre ou le désordre est-elle fonction de cela. La Bible, par exemple, nous dit qu'à l'origine il y avait l'ordre : l'ordre du Paradis terrestre, l'ordre du projet divin de la création, tandis que la théorie du « Big Bang » nous dit qu'il y avait le désordre.

Quant à moi, comme médecin, je m'interroge plutôt sur quelque chose qui m'intrigue. Y avait-il d'abord la santé, ou d'abord la maladie ? Est-ce que cette santé, qui correspond pour nous à l'ordre, à l'équilibre, à l'harmonie, était là d'abord, fournie par la nature, alors que nous nous en serions éloignés par la pollution, par notre vie sociale et qu'ainsi nous aurions perdu l'ordre primitif en tombant dans le désordre, dans une sorte de pathologie collective ? Ou bien, à l'origine y avait-il un désordre, une pathologie déjà, la nature nous ayant en quelque manière trahis, et la culture, apparaissant ensuite, nous aurait-elle permis la conquête de la santé, de l'équilibre, de l'ordre ?

Prenons un exemple, Freud : je crois qu'il hésite un peu devant ces deux possibilités, lui qui a réussi mieux que beaucoup d'autres à introduire dans la médecine, et à lui faire accepter, des concepts philosophiques. Eh bien, tantôt Freud nous dit qu'à l'intérieur du ventre maternel il y avait une santé primitive,

Ordre et désordre

équilibre rompu, bien sûr, par la naissance. Et tantôt il dit que pour nous tous il y a à l'origine une névrose infantile, une pathologie foncière, par laquelle, comme le péché originel, nous devons passer afin de conquérir petit à petit — si nous y arrivons — cet ordre postérieur que sera l'équilibre psychique, la santé affective.

L'autre question, qui découle de la première, et qui se pose à cette table ronde en particulier, peut se formuler ainsi : du côté de la femme y a-t-il ordre ou désordre ? Rappelez-vous que les biologistes actuels prétendent que la femme apparaît en premier, que donc la Bible a triché, puisque ce n'est pas l'homme, Adam, mais bien Eve qui est là la première. Alors, ordre ou désordre du côté de la femme ?

p.194 Je me demande, par ailleurs, pourquoi nous voulons à tout prix mettre, de ce point de vue, une antithèse entre l'homme et la femme. Y a-t-il vraiment antithèse ? En apparence, peut-être. Mais nous savons qu'en psychologie presque tout le monde reconnaît que bien des aspects de la femme pourraient être qualifiés de masculins, et d'autres, chez l'homme, pourraient être qualifiés de féminins. Mais enfin, si nous voulons à tout prix que cette antithèse existe, je dirais que l'ordre et le désordre sont différents pour l'homme et pour la femme.

Pour la femme, je dirais que l'ordre ou le désordre demande une durée plus longue, comme si son ordre ou son désordre était fondé sur le temps. Il faut une durée à la femme, pour avoir soit un ordre, soit un désordre, en tout cas une durée plus grande qu'à l'homme. J'arrive même à imaginer dans cet ordre constitué, divin, du Paradis terrestre, ordre terriblement instable, avec toujours cette épée de Damoclès du fruit défendu, j'imagine qu'à un moment donné la femme ne supporte pas qu'il y ait un ordre sans avenir. Alors, elle tente Adam, elle se tente elle-même, elle veut mettre au clair justement l'essentiel : que va-t-il se passer après ?

L'ordre et le désordre de l'homme, du mâle, me semblent être beaucoup plus fondés sur l'instant, c'est-à-dire plutôt dans l'espace. Par exemple, l'érection masculine présume de quelque façon un ordre spatial pour se réaliser, ou plutôt elle met du désordre dans l'espace. D'autre part, je dirais aussi que la femme cherche de quelque manière de l'ordre à travers le désordre. Et ceci, nous le constatons en rapport avec ses difficultés orgasmiques, même minimales.

Ordre et désordre

En effet, la femme vit l'orgasme, la possibilité orgasmique, comme quelque chose de désordonné ; elle en a peur. Mais il suffit qu'elle puisse imaginer une sorte d'enveloppe d'ordre qui contiendra ce désordre pour qu'à ce moment-là elle s'accorde l'orgasme. Alors que l'homme, lui, chercherait plutôt le désordre dans l'ordre. L'homme se présente toujours comme le transgresseur.

Une autre question de cette table ronde est celle des enfants : ordre ou désordre sont-ils à placer du côté de l'origine de la vie, c'est-à-dire du côté des enfants ? Eh bien, là aussi il faut que nous nous entendions sur le sens d'ordre ou de désordre. En tout cas, si désordre veut dire abondance énergétique, potentialité biologique, oui, il y a désordre du côté de l'enfant. Si désordre veut dire velléité, je dirais encore qu'il y a du désordre. Mais désordre peut aussi vouloir dire, par exemple, préparation. En effet, Thomas Kuhn, dans son histoire des découvertes scientifiques, nous dit qu'avant une découverte il y a toujours de la confusion, il y a du désordre, et que ceux-ci préparent l'ordre de la découverte.

Quoi qu'il en soit, je me demande si le désordre que nous craignons le plus n'est pas du côté des vieillards. J'emploie là un terme relatif. Il serait peut-être mieux de dire des personnes d'un certain âge. En tout cas, je crois que toute personne très jeune, tout adolescent par exemple, n'est qu'un pseudo-révolutionnaire. Tandis que, si on y regarde bien, la personne âgée dévalorise toujours l'actuel. Pour elle, l'actualité est toujours empreinte de désordre, qu'il soit déjà réalisé ou encore potentiel. Et elle situe l'ordre dans le passé, dans une situation mythique et perdue de quelque façon.

p.095 Pourquoi cette personne âgée sèmerait-elle le désordre, et aurait-elle même le désordre à l'intérieur d'elle-même ? Parce que, avec l'approche de la mort, elle risque de perdre le sens de la vie. Et, pour moi, la perte du sens de la vie est l'essence même du désordre.

Maintenant, j'aimerais faire allusion à la sexualité, puisque je m'intéresse à la sexualité sur le plan clinique. La sexualité, j'en suis convaincu, cache sous un désordre apparent, un ordre tenace, un ordre d'acier. Je dirais que la sexualité joue habilement à cache-cache avec les règles. Nous le savons. Vous abolissez les tabous, eh bien, la sexualité, elle, institue des règles en quelque sorte plus rigides encore que les tabous. En effet, la sexualité a besoin de règles. Parce qu'elle veut comprendre l'efficacité du désir, elle veut comprendre et codifier

Ordre et désordre

l'adéquation de la réponse sexuelle. Elle veut comprendre et codifier l'utilisation de l'expérience. Tout cela demande des règles. Vous savez que depuis qu'on s'occupe de sexualité on a toujours polarisé celle-ci sur deux piliers : la pulsion et ce qu'on appelle la relation. Eh bien, prenez ces deux thèmes : la pulsion pourrait vous apparaître comme appartenant à la famille du désordre aussi bien qu'à la famille de l'ordre. Elle peut apparaître comme une force aveugle ; à ce moment-là nous crions au désordre. Mais elle est aussi un instinct qui se répète, et cette répétition signifie stabilité, ce qui, nous le savons, veut dire ordre. La relation, elle, peut apparaître comme appartenant d'emblée tout entière à la famille de l'ordre si nous pensons à la symétrie du couple ; et pourtant, nous savons que dans cette symétrie il peut y avoir la précarisation, la possession, il peut en tout cas y avoir cette tricherie qu'est la séduction, et donc du désordre.

Le trouble sexuel, alors, excès d'ordre ou excès de désordre ? Il y a certainement des gens qui souffrent dans leur vie sexuelle parce que, par exemple, ils l'ont abordée d'un côté qu'un psychiatre appellerait obsessionnel ou phobique. Ces gens-là, je dirais qu'ils ont peur du désordre. Leur problème est la peur du désordre qu'ils croient voir, ou qu'ils voient dans la sexualité. Si vous voulez, ils sont des malades de l'ordre. Mais les pervers, alors ? Le pervers, lui, au contraire a peur de l'ordre. Il est vrai qu'il va instituer d'autres formes d'ordre. Comme Enriquez nous le dit, mais, ceci, contre un ordre préexistant. C'est un peu la situation de ceux qui pratiquent la sexualité de groupe. En quelque sorte, ils renversent l'ordre établi et se présentent comme des révolutionnaires en ne reconnaissant plus les tabous, ou en ne reconnaissant plus la jalousie, la possession. Néanmoins, ils créent des règles extrêmement rigides, un ordre strict dans leur activité, celle-ci se transformant en une véritable ritualisation. Et si nous en venons au plaisir lui-même, bien sûr nous retrouvons ce double visage, puisque le plaisir peut être considéré comme confusion, comme une perte de contrôle, mais peut aussi être ressenti comme un but, comme épanouissement. Donc, nous avons toujours ordre et désordre en situation dialectique, en perpétuelle confrontation.

Je conclurai en disant que s'il est désormais clair que la ligne de force des Rencontres Internationales est cette année de mettre en évidence la dialectique ordre, désordre, il y a un domaine dans lequel cette dialectique ^{p.196} et cette imbrication sont non seulement fondamentales, mais je dirais indispensables, c'est le domaine de la sexualité humaine.

M. VICTOR SMIRNOFF : En tant que psychanalyste je ne m'engagerai pas sur le terrain de la sociologie. Pourtant le thème de l'ordre et du désordre concerne la psychanalyse à divers titres.

D'abord, dans son histoire même, elle eut à s'affronter à cette question face aux jugements hostiles et contradictoires énoncés à son égard.

D'un côté ceux qui ont voulu voir dans la psychanalyse un facteur de désordre. L'analyse serait par excellence iconoclaste : irrespectueuse des valeurs morales et des croyances, déicide et matérialiste, pervertissante et révolutionnaire. L'analyse apparaissait ainsi comme un facteur de désordre et de déstabilisation.

Sur l'autre versant se rassemblèrent ceux qui percevaient dans l'analyse une tentative de normalisation : elle se proposait d'abolir les différences et apparaissait comme pourvoyeuse de conformisme. On l'accusait en quelque sorte d'être l'opium de la bourgeoisie dont elle cherchait à endormir la réflexion. Thèse qu'on a vu fleurir pendant et après la remise en cause de Mai 1968.

Désordre d'une part, trop d'ordre de l'autre, la psychanalyse pouvait-elle se reconnaître dans ces caricatures ?

D'autant moins sans doute que la psychanalyse traitait de faits psychiques dont la portée était indépendante des systèmes politiques ou philosophiques ambiants. Les adversaires de l'analyse semblaient plus soucieux de la dénoncer comme un danger idéologique, que de prendre en considération le contenu scientifique de la découverte freudienne. J'y insiste car, selon moi, cette querelle idéologique représente ce que l'analyse désignerait par le terme de déplacement, car ce qui est menacé par l'analyse n'est pas un ordre social, ni d'ordre social, car l'analyse se propose de s'occuper d'un désordre, du désordre psychique de l'individu.

Où serait donc le danger ? D'où vient que l'on pouvait craindre que cette remise en ordre psychique vienne menacer la société ? A moins que la connaissance de l'inconscient n'apparaisse comme plus redoutable que le désordre même...

Ce qui nous importe c'est que l'analyse véhicule, à son insu peut-être, une visée qui concerne au premier chef l'individu : celle de vouloir affranchir le sujet de sa volonté de puissance, de sa pathologie paranoïaque ou perverse, de la

rigidité de sa pensée, des interdits névrotiques, de ses inhibitions. En somme de le délivrer de l'essentiel de ses préjugés. On pourrait y reconnaître une sorte d'idéal que décriraient assez bien les termes de liberté, d'égalité et de fraternité qui se trouvent ainsi promus en tant que principes de fonctionnements sociaux. Cela ne présuppose la recommandation d'aucune structure politique ou économique précise, mais implique quand même des « idéaux » qui seraient incompatibles avec certains systèmes où règnent l'arbitraire, la dictature, l'autocratie.

p.197 Rappelons, en passant, que les régimes autocratiques ont toujours interdit, voire persécuté, la psychanalyse, que ce fût en tant que peste juive, émanation du capitalisme, subversion des valeurs traditionnelles.

Mauvaises raisons invoquées. Mais excellentes raisons en fait car la psychanalyse dénonce les préjugés et le pharisaïsme, en démontant les sources inconscientes de telles attitudes.

Ainsi l'analyse se trouve (indirectement) affrontée à la société, ou plutôt à tout pouvoir qui cherche à maintenir un *statu quo* de l'ignorance, de l'hypocrisie et du refoulement. Il est vrai que l'analyse, tout en se voulant science de l'homme et non science sociale, trouve son dénouement véritablement fondateur lorsque Freud introduira le complexe d'Œdipe : pivot de la théorie analytique, en tant qu'il pose l'irréductible rapport du sujet à son *Umwelt*.

Peut-on envisager que Freud ait voulu faire œuvre de sociologue ? Ce n'est pas sûr. Mais Freud démontre que toute pratique sociale est sous-tendue, voire structurée par l'inconscient. Et que les thèmes ainsi élaborés par l'imagination folklorique font retour dans le psychisme individuel. L'Œdipe, le meurtre du père, la castration sont les *mythes* forgés par l'homme pour expliquer son destin individuel. Destin individuel (et non destin de la société), celui que je rencontre dans ma pratique analytique où je suis confronté au désordre spécifique dont souffre le sujet, égaré dans le labyrinthe de ses fantasmes, troublé dans sa réalité intérieure.

Ce désordre interne résulte du conflit intra-psychique qui oppose le principe de réalité au principe de plaisir, conflit où les pulsions libidinales et les pulsions agressives s'affrontent aux limites de sa liberté individuelle. Il faut voir dans ce désordre une formation inconsciente qui doit permettre au sujet de concilier d'irréductibles contradictions internes. C'est par les symptômes que le refoulé

Ordre et désordre

fait retour dans la vie du névrosé. L'analyse ira à la découverte de l'*inaccessible* contre lequel s'est installé ce que, faute de mieux, nous appellerons le désordre mental. L'inacceptable c'est la détresse infantile, la sexualité précoce, l'Œdipe, la castration, la pulsion de mort. Tout ce que les symptômes cherchent à camoufler, à faire taire, à nier. Tout ce que la société aura mis tant de soins à canaliser, à apprivoiser, à étouffer.

Là où Eugène Enriquez, dans le domaine social, trouve l'imgo de la femme en tant que « mauvais objet » à combattre parce qu'elle incarne le débordement sexuel et amoureux, je rencontre dans ma pratique analytique une entité plus diversifiée et moins cernable : je veux parler de la fonction subversive que joue le *sexuel* en tant que tel, dans la multiplicité de ses symboles et de ses représentations. Je n'envisage pas ici la sexualité en tant que biologie, gymnastique amoureuse, perversion ou pathologie ; à quoi se résume habituellement ce qui s'évoque quand on en parle.

Je me réfère au sexuel en tant qu'il introduit dans le psychisme un effet de turbulence. La sexualité pose d'emblée la question de la différence, de l'altérité, des rapports du sujet à un objet. Elle oppose l'unicité au duel, le féminin au masculin, l'actif au passif, l'enfant aux parents. N'oublions pas que dans le champ social c'est à coups d'interdits, de tabous, de prescriptions ^{p.198} morales et de cérémonies rituelles que vont être peu à peu prohibés l'auto-érotisme, l'inceste, le mariage endogamique.

Mais est-ce vraiment si simple ? L'inceste fantasmé, l'homosexualité latente, les meurtres imaginaires, les pratiques perverses qui surgissent dans les rêveries, ne sont pas sanctionnés. Le bon ordre apparent, souvent précaire, se maintient dans le psychisme à force de refoulements, c'est-à-dire du fait de la méconnaissance.

Le travail analytique s'évertue à rendre conscient ce qui a été si précautionneusement refoulé.

Ainsi apparaît une crainte fantasmatique : en faisant tomber la barrière du refoulement, ne risque-t-on pas de faciliter la réalisation des désirs refoulés ? En fait l'analyse démontre que c'est le contraire qui se passe : ce sont les contenus inconscients qui déterminent les manifestations les plus violentes et les plus dangereuses. Seules les représentations, les émois et les désirs accessibles à la conscience peuvent être soumis au contrôle de la *raison*.

Ordre et désordre

J'ai écrit, ailleurs, que la fonction de l'analyste dans sa pratique interprétative était d'*ordonner*. Dans quoi l'analyste pourrait-il mettre de l'ordre sinon dans l'arrangement des signifiants, des symboles, des imagos qui jalonnent l'histoire et selon lesquels s'édifie l'existence psychique du sujet. Interpréter c'est désenclaver le sens latent des symptômes, des rêves, des fantasmes. Ce faisant, l'analyse met au jour des contradictions et des antinomies qui coexistent dans l'inconscient : le sujet sera confronté à sa bisexualité psychique ; il pourra reconnaître ce qui persiste d'infantile dans l'adulte, constater que tout amour est aussi infiltré de haine et que tous les affects, en apparence si simples, si sincères, s'édifient à partir de composantes multiples et contradictoires, reflétant ainsi l'ambiguïté foncière de tout désir et la confusion des sentiments.

C'est là le scandale de l'analyse qui est censée établir l'ordre : non qu'elle prône le désordre mais qu'elle découvre son inéluctable et nécessaire présence. *L'ordre psychique*, contrairement à l'ordre social, ne s'impose pas au sujet.

Eugène Enriquez nous montre que, dans le domaine social, la femme colportait symboliquement la menace d'un désordre. La femme, qui se situerait du côté de la jouissance, est censée préférer l'amour à l'ordre.

La sociologie permet de découvrir que la femme incarne la sexualité et l'amour aux yeux de l'humanité. Quant à moi, il me semble percevoir un facteur de désordre encore plus fondamental : la psychanalyse fait advenir quelque chose de subversif dans le champ de notre compréhension. A savoir la *chose sexuelle* en tant que telle. La chose sexuelle est cause de désordre car en elle s'incarnent notre inquiétude et notre incertitude : sur notre identité sexuelle (à ne pas confondre avec notre appartenance à tel ou tel sexe), sur notre ambivalence affective où se mêlent la haine et l'amour. En cette chose sexuelle s'incarne la stratégie inconsciente du conflit pulsionnel qui oppose la libido à la pulsion de mort et où se joue pour chacun son destin.

@

LE PRÉVISIBLE ET L'IMPRÉVISIBLE DU VIVANT ¹

INTRODUCTION

par Bernard Mach
professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Genève

@

p.199 Il est relativement facile de trouver un lien entre le thème de l'ordre dans la nature et l'œuvre scientifique de Werner Arber. En effet, on pourrait dire, en ironisant à peine, que l'ordre c'est aussi la *défense de l'ordre*, la défense de l'intégrité du soi, et ceci même au niveau d'un organisme simple formé d'une seule cellule ! Or, c'est Werner Arber qui a découvert comment les organismes les plus simples, les microbes, étaient capables de défendre l'intégrité de leur patrimoine génétique. Cette défense d'un ordre biologique se fait grâce aux fameux *enzymes de restriction* qui furent découverts par Arber au cours des nombreuses années qu'il passa à Genève, à deux pas d'ici, dans son laboratoire au sous-sol de l'Institut de physique. Ces enzymes se comportent, en effet, comme les défenseurs de l'ordre de ces microbes, en empêchant avec efficacité toute pénétration de matériel génétique étranger, donc tout mélange par de l'ADN étranger. Ils sont capables de discriminer, selon le « propriétaire » des lieux, entre le « soi » et le « non-soi », au niveau du matériel génétique.

Pour en revenir au thème de ces Rencontres, c'est une chose pour l'homme de vouloir discuter de l'ordre et du désordre dans le contexte de ses propres structures, de ses propres activités, ou de ses rapports avec les hommes ; mais c'est assurément une démarche bien différente que de prétendre débattre de l'ordre et du désordre de la nature elle-même, c'est-à-dire du cadre physique dans lequel l'homme existe. N'y a-t-il pas, en effet, une certaine arrogance à vouloir appliquer notre propre jugement à la nature (jugement de valeur d'ailleurs, ainsi que l'impliquent les termes mêmes de l'ordre et surtout de désordre), arrogance à vouloir transposer notre ethnocentrisme face à la nature, dont l'analyse devrait échapper à toute subjectivité ? (je dis bien « devrait » échapper !). Et c'est pour éviter ce risque de jugement vis-à-vis de la nature,

¹ Le 22 septembre 1983.

Ordre et désordre

que le biologiste Werner Arber a p.200 préféré, aux termes d'ordre et de désordre, le thème très évocateur du prévisible et de l'imprévisible du vivant, ce dont il nous parlera à partir de son expérience de chercheur.

Pour vous préparer à mieux saisir ce message de Werner Arber, permettez-moi de vous rappeler, d'une part, comment la biologie contemporaine comprend et explique l'ordre de la vie, le programme de toute structure vivante, et d'autre part, comment cette même biologie découvre de plus en plus l'importance des exceptions à cet ordre. La biologie, et en particulier la génétique moléculaire a découvert l'existence d'un réel programme génétique qui dirige tout être vivant. Cet ordre biologique est maintenant très bien compris, jusque dans les moindres détails de la structure de l'information génétique qui en est l'essence. Cette information, c'est-à-dire le ruban de l'ADN de nos chromosomes, est un peu comme le ruban d'une cassette de magnétophone ; et, dans la nature, ce programme génétique est transmis fidèlement, de génération en génération, tout comme le ruban d'une cassette peut être copié, ou reproduit, en une autre cassette identique, et contenant le même programme. Et quelle que soit l'espèce vivante, l'exactitude de cette transmission est impressionnante au niveau des détails moléculaires. De plus, à chaque génération, le programme s'exprime fidèlement et avec rigueur, permettant la genèse programmée d'un individu bien précis (qu'il soit abeille, saumon ou kangourou), un peu comme s'exprime le message d'une cassette jouée en haute fidélité. L'élégance et la rigueur de cet ordre biologique ont quelque chose de fascinant... *et pourtant* !

Et pourtant cet ordre et ce programme de la nature ne sont pas absolus ! En effet, si le ruban de la cassette avait été recopié avec une fidélité totale depuis l'origine de la vie, le monde du vivant ne serait composé aujourd'hui que de copies de l'espèce première, qui se reproduiraient sans erreur. Or, l'évolution des espèces (évolution qui a abouti à la remarquable diversité du règne animal, y compris à Werner Arber lui-même qui s'interroge ce soir sur cette diversité !) l'évolution n'est basée que sur une toute petite marge d'erreur (marge d'écart serait un terme plus objectif que celui d'erreur), dans la transmission du programme de la cassette, c'est-à-dire sur les mutations. Et nous sommes obligés de constater que la nature, en permettant à son système génétique ces quelques rares entorses au programme et à l'ordre, réussit à tirer parti de ces écarts pour aboutir finalement, grâce à cette trace de désordre, à l'arche de Noé

Ordre et désordre

du monde vivant et à sa diversité. C'est le paradoxe de l'ordre et de la diversité dans l'évolution.

Un autre exemple de paradoxe (qui m'est personnellement plus proche), entre l'ordre du programme et une petite dose de désordre, finalement bénéfique et même essentielle à l'individu, se rencontre au niveau de la croissance et du développement d'un individu, c'est-à-dire au niveau de la lecture du programme de la cassette. S'il n'y avait que la haute fidélité, s'il n'y avait dans notre développement qu'une obéissance aveugle au programme de nos gènes, comment expliquerions-nous la défense immune, c'est-à-dire la capacité que nous avons de produire des anticorps d'une multitude de spécificités différentes, et même de produire des anticorps ^{p.201} dirigés contre des substances qui n'ont pas encore été inventées aujourd'hui ! Or, nous avons appris que, là encore, ce sont quelques écarts par rapport à l'ordre du programme, des « variations », qui sont à l'origine de cette remarquable diversité des anticorps, laquelle est, d'ailleurs, indispensable à notre survie. La nature a donc utilisé la possibilité du désordre, ou le « droit au désordre », à son avantage et par nécessité.

La biologie moderne est devenue de plus en plus l'art de concilier l'existence d'un ordre génétique clair, rigoureux et programmé, avec cette diversité phénoménale du monde vivant, diversité qui est maintenant presque totalement explicable et compréhensible. On pourrait dire que le charme actuel de la biologie, tel que nous le vivons d'ailleurs intensément, réside dans cette conjugaison de la notion de programme avec celle de diversité.

J'espère vous avoir préparés, en termes peut-être un peu simplistes, à recevoir et à apprécier le message important de Werner Arber, qui est celui de l'interrogation du savant *devant l'imprévisible du vivant*. Malgré la modestie connue de Werner Arber, je tiens à vous rappeler qu'il a été honoré en 1978 par le Prix Nobel de biologie et de médecine, et ceci pour des travaux dont nous nous souvenons aujourd'hui avec émotion qu'ils ont été réalisés à Genève.

@

WERNER ARBER Né en Argovie en 1929, où il poursuit ses études ainsi qu'à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich. Mais c'est à Genève qu'il obtient le doctorat ès sciences biologiques pour une thèse intitulée *Transduction des caractères 'gal' par le bactériophage Lambda*. En 1958, il se rend aux Etats-Unis et travaille dans différents laboratoires, notamment au Département de microbiologie de l'Université de Californie à Los Angeles. De retour en Suisse, il poursuit ses recherches dans les laboratoires de biophysique de l'Université de Genève où il donne un enseignement en qualité de privat-docent, puis de professeur avant d'être nommé à Bâle.

En 1978, Werner Arber reçoit le Prix Nobel de médecine pour ses travaux sur les « enzymes de restriction ». Utilisés en génétique moléculaire, ces enzymes fournissent les instruments qui permettent d'analyser en détail le mécanisme biochimique du processus génétique. Cette découverte va ouvrir de nouveaux horizons dans la recherche de la lutte et de la prévention des malformations congénitales, de différentes maladies héréditaires et du cancer.

Auteur de nombreuses publications et d'exposés remarquables, Werner Arber est mondialement connu pour l'ensemble de ses recherches. L'Université de Genève, en 1962 déjà, a su reconnaître ses mérites en lui décernant le Prix Plantamour-Prévost.

Werner Arber préside actuellement la Commission suisse de génétique expérimentale.

CONFÉRENCE DE WERNER ARBER

@

p.202 J'aimerais tout d'abord vous expliquer le choix du titre de ma conférence qui, évidemment, devrait traiter des concepts d'ordre et de désordre dans la matière vivante. J'aborde cette tâche en tant que chercheur scientifique. De ce fait, j'ai l'habitude de faire des observations et je m'efforce de les faire de manière objective, sans jugement préalable. Est-ce compatible avec la recherche d'une distinction entre des états ordonnés et des états désordonnés d'un être vivant ? Je ne le crois pas, car il me semble que les notions d'ordre et de désordre impliquent un jugement subjectif. Ceci du moins aussi longtemps qu'on n'a pas défini une norme commune, une loi générale, comme base de ce jugement.

Il y a déjà longtemps que l'homme, en observant attentivement

Ordre et désordre

la nature, a pu formuler des règles, voire des lois, selon lesquelles se déroulent certaines manifestations de la vie. Plus récemment ces lois ont été largement confirmées et leur nombre a été considérablement étendu par les sciences de la vie. La connaissance d'une ou de plusieurs lois naturelles permet à l'homme de faire des prévisions, car il est logique que les mêmes lois qui ont servi dans le passé servent également dans le futur. C'est en fonction de cela qu'un ^{p.203} observateur attentif de la nature finit par saisir si telle réaction particulière se déroule selon une loi. Dans ce cas, la réaction est devenue prévisible pour l'observateur. Cette prévision représente un jugement objectif, sans valeur imposée par une définition arbitraire. Ainsi que je l'ai suggéré, je crois que la notion d'ordre est conçue de manière plus arbitraire, bien qu'elle inclue la prévisibilité. Pour garder la pleine objectivité du chercheur scientifique, je préfère me référer au prévisible du vivant plutôt qu'à un « ordre » dont la définition peut me paraître douteuse.

Qu'est-ce alors que l'imprévisible du vivant ? Il y a deux classes de réactions imprévisibles. La première inclut toutes les réactions dont l'observateur n'a pas encore réussi à reconnaître les lois qui régissent leur déroulement. La deuxième classe contient les cas où une réaction n'obéit pas strictement aux lois, et prend donc la liberté d'être imprévisible. Permettez-moi d'ajouter qu'il est souvent difficile de distinguer si une manifestation n'est réellement pas entièrement prévisible, ou si les lois qui la guident restent tout simplement bien cachées.

Il est temps de vous donner quelques exemples pour illustrer ce que je viens de dire. J'aimerais commencer en considérant un des êtres vivants les plus complexes : l'homme. Les parents, dans

Ordre et désordre

l'attente de la naissance de leur enfant, peuvent faire de nombreuses prévisions : leur bébé appartiendra comme eux à l'espèce humaine ; il n'aura pas de trompe d'éléphant, pas de pattes de lapin, pas de queue de souris, pas de cornes de vache, pas d'ailes d'oiseau. Il possèdera une anatomie semblable à celle de tous les hommes et il sera pourvu d'organes communs à nous tous. Pourtant, on ne peut pas complètement exclure qu'il lui manquera un bras, malformation due à un défaut lors du développement embryonnaire. La prévision est donc absolue pour les grandes lignes des manifestations du vivant, bien qu'elle rencontre certaines limites si quelque aberration mène à un développement anormal. Cependant, de nombreux détails des structures et des fonctions de ce bébé ne peuvent être prévus de manière précise. Aura-t-il le nez de sa mère ou celui de son père, ou un nez ne ressemblant ni à l'un ni à l'autre ? Peut-être nous manque-t-il les connaissances exactes qui nous permettraient ^{p.204} de faire des prévisions valables pour ce genre de détails. Bien sûr, nous savons que l'hérédité dépend de la distribution des chromosomes parentaux dans les cellules de la progéniture, mais il paraît y avoir, dans cette distribution, un aspect du hasard que le généticien ne peut saisir que statistiquement, et non individuellement pour le cas d'une conception particulière. Cette situation s'applique également à une propriété assez importante du bébé : son sexe. Là encore, c'est le hasard qui joue son rôle dans la course des millions de spermatozoïdes à la recherche d'un œuf à féconder. Nous savons que près de la moitié des spermatozoïdes apporte l'élément féminin, l'autre moitié l'élément masculin, de façon que la chance « d'initier » le développement d'un nouveau-né soit à peu près la même pour l'un ou pour l'autre.

Ordre et désordre

Permettez-moi de faire ici allusion à la table ronde de cet après-midi et d'exprimer mon espoir que l'homme aurait suffisamment de prudence pour ne pas perturber cet équilibre naturel entre les deux sexes, alors même que des méthodes d'intervention seraient en principe à sa disposition.

Tournons maintenant nos regards sur le reste du monde vivant. Là non plus on ne s'attend pas à des miracles : le grain de blé ne donnera pas naissance à une plante se développant en sapin ; la spore d'un champignon ne produira pas une mouche. Mais personne ne pourra prévoir le nombre de branches qu'un jeune pommier développera jusqu'à sa maturité, et encore moins le nombre de pommes qu'il produira. Par contre, l'on peut prévoir absolument que ce pommier ne portera que des pommes, et non des cerises ou des tomates. Je suis un peu gêné de vous donner des exemples aussi simples, car vous allez sans doute penser qu'il s'agit là de comportements évidents de la nature. Et pourtant, n'est-il pas étonnant qu'un jeune pommier possède déjà toutes les informations nécessaires quelques années plus tard à la production de pommes savoureuses et qu'aucune autre plante ou animal ne possède cette capacité-là ?

Les sciences biologiques offrent une explication simple et convaincante des lois que nous venons d'exposer. Cette explication nous dit que toutes les réactions biologiques sont déterminées de manière directe ou indirecte par ce que l'on appelle les gènes.

p.205 J'en donne une définition simplifiée : le gène est l'unité d'information nécessaire pour déterminer une fonction particulière. Parce qu'une cellule vivante peut et doit exercer un grand nombre de fonctions différentes, elle doit aussi porter un grand nombre de gènes différents. Les bactéries, par exemple, sont des êtres

Ordre et désordre

vivants très simples, et elles sont unicellulaires. Néanmoins, leur information génétique contient plusieurs milliers de gènes. Personne n'a encore réussi à compter le nombre de gènes contenus dans les chromosomes de la cellule humaine. Ce nombre atteint peut-être les centaines de mille. Or, on estime le nombre de cellules du corps de l'homme adulte à plus de 10^{13} , c'est-à-dire 10.000 milliards. Il s'agit donc d'un nombre difficile à imaginer. On croit que chaque cellule d'un individu multicellulaire contient les mêmes gènes bien que l'on sache que les cellules du corps se sont fortement spécialisées. Suivant le tissu qui les héberge, les cellules exercent des fonctions spécifiques. On doit donc postuler que, dans une cellule spécialisée donnée, seule une fraction des gènes est active, les autres restant silencieux. Nous voici soudain arrivés en plein milieu des préoccupations actuelles de la génétique moléculaire. En effet, pour les chercheurs dans ce domaine, une des questions brûlantes qui se posent est celle-ci : comment une cellule réussit-elle à exprimer un nombre limité de ses gènes, et ce dans un dosage optimal pour le bon fonctionnement de cette cellule, en fonction des tâches qui lui sont assignées dans l'ensemble des cellules formant le corps vivant ?

Il y a une trentaine d'années que l'on connaît la nature chimique des gènes : c'est de l'acide désoxyribonucléique, terme que l'on abrège en ADN. L'ADN se trouve comme macromolécules en forme de filaments très longs, mais très minces. Je ne veux pas vous confronter aux formules chimiques, mais je crois utile de savoir que l'ADN est bâti à partir de quatre éléments fondamentaux seulement. On les appelle des nucléotides, que l'on abrège par les lettres A, C, G et T. Dans la macromolécule filamenteuse de l'ADN, la séquence linéaire et variable de ces

quatre éléments représente le message génétique. L'alphabet génétique est donc assez simple, et il consiste en quatre lettres seulement. Le message génétique étant inscrit de manière linéaire dans l'ADN, il peut être comparé avec le ^{p.206} message linéaire de notre écriture qui se sert de vingt-six lettres et de la possibilité de laisser des espaces libres. Cette comparaison me permet de vous donner une idée de la grandeur du message génétique d'une seule cellule. Pour la bactérie cela correspond à peu près au contenu de la Bible, Ancien et Nouveau Testaments. Pour l'homme, le contenu en information génétique cellulaire correspond à celui d'une bibliothèque de plus de mille volumes de l'épaisseur de la Bible. Utilisant toujours la même métaphore, un gène peut correspondre à un petit chapitre dont la longueur variera entre quelques lignes et deux pages environ. En effet la grandeur des gènes est fort variable.

Je doute que vous soyez préparés maintenant à écouter une explication détaillée sur les mécanismes d'expression des gènes. Je ne vais donc pas vous présenter cette leçon. J'aimerais cependant vous rendre attentifs à deux choses. Premièrement, le langage utilisé dans l'expression des gènes, et que l'on appelle le « code génétique », est universel, commun à tous les êtres vivants. J'interprète ceci comme nous indiquant que le monde vivant de notre planète, y compris l'homme, forme déjà à sa base une unité et représente donc une population interdépendante. Néanmoins, il y a aussi des indices d'individualisation des espèces différentes et — au niveau moléculaire — également des gènes différents.

Ceci m'amène à ma deuxième remarque : le contrôle de l'expression des gènes est très compliqué et la nature ne se sert pas d'un schéma unique. Il y a vingt ans, quelques biologistes

annonçaient, pleins d'euphorie et fascinés par les progrès qu'ils venaient d'accomplir, que l'on pourrait sous peu dévoiler les secrets de la vie. Pensaient-ils vraiment qu'alors tout deviendrait prévisible ? Ce fut la naissance d'un nouveau déterminisme qui, dans sa forme extrême, voulait réduire toutes les manifestations de la vie à l'exécution d'un programme strict, inscrit dans les gènes, et se déroulant suivant des lois chimiques et physiques. Selon ce modèle, la seule chance d'un comportement aléatoire aurait résidé dans un éventuel accident. Assez rapidement, de nouveaux progrès devaient dissiper ces idées simplistes. J'aimerais illustrer ceci par quelques exemples ^{p.207} tirés soit de mon propre laboratoire, soit d'autres données recueillies récemment par la génétique moléculaire.

Je commence par évoquer quelques questions en relation directe avec la thèse de doctorat que j'ai présentée ici, à l'Université de Genève, il y a vingt-cinq ans. Je pense que toute personne présente dans cette salle a déjà été affectée par une infection virale. L'agent responsable, le virus, n'est rien d'autre qu'un tout petit paquet de gènes soigneusement enveloppés dans un manteau protecteur formé d'autres substances bio-organiques. Bien qu'elle contienne de l'information génétique, la particule virale ne peut se propager sans aide extérieure. Cette aide lui est donnée par une cellule que le virus peut infecter. C'est alors que les gènes viraux commencent à s'exprimer et leur ADN à se multiplier. Il va en résulter, en peu de temps, une multitude de particules virales nouvellement produites. Ceci cause souvent la mort de la cellule hôte. Le schéma est généralement valable pour les virus de l'animal et de l'homme, mais aussi pour ceux de la plante et même des bactéries. Cependant pour beaucoup de virus il y a une

deuxième réponse possible à une infection.

En voici un exemple : lorsque le virus bactérien connu sous le nom de Lambda infecte une cellule de la souche bactérienne *Escherichia coli*, la probabilité que le virus Lambda se reproduise est seulement d'environ 70%. Avec une probabilité de 30% la cellule infectée survit, ne produit pas de particules virales, mais incorpore l'ADN viral, c'est-à-dire l'ensemble de l'information génétique du virus, dans son propre chromosome. Par la suite, l'ADN viral fera partie du patrimoine génétique de la bactérie et sera propagé en tant qu'ADN et non pas en tant que particule virale lorsque la bactérie se multipliera. Soit spontanément à basses fréquences, soit induite par des influences extérieures, la reproduction de particules virales peut être « initiée » à un moment ultérieur et le même cycle peut alors recommencer par une infection nouvelle.

Les chercheurs se sont souvent demandé quels étaient les critères utilisés par la bactérie infectée pour répondre soit par la reproduction de virus, soit par l'intégration de l'ADN viral dans son chromosome. On sait maintenant que ni l'une ni l'autre des réponses ^{p.208} n'est strictement préprogrammée. Il n'est pas possible de prévoir quelle sera la réponse donnée par une bactérie infectée particulière. En simplifiant un peu nos connaissances, on peut interpréter ce qui se passe dans la bactérie infectée comme une « course au temps » entre différents produits de gènes viraux. En effet, peu après l'infection certains gènes du virus commencent à s'exprimer, un peu plus tard d'autres gènes, et alors les produits de quelques-uns de ces gènes peuvent ou bien « initier » l'expression d'autres gènes, ou bien freiner l'expression de gènes déjà actifs. Dans cette course qui comporte de multiples

Ordre et désordre

interactions auxquelles prennent également part des produits de gènes bactériens, il arrive avec une certaine probabilité que la reproduction de particules virales soit entièrement inhibée mais que soient fournis les produits nécessaires à l'intégration de l'ADN viral dans le chromosome bactérien. Dans d'autres cas, par contre, ce sont les activateurs du cycle de reproduction de particules virales qui gagnent la course. Comme vous le voyez, l'issue de cette course est aléatoire, bien que toutes les réactions qui y participent soient évidemment déterminées dans leur spécificité par les gènes et par l'intermédiaire des produits des gènes. Donc, même en connaissant tous les détails des fonctions de chaque gène participant aux réactions, il n'y aurait pas moyen de prévoir le sort subi finalement par la cellule infectée.

Combien plus compliqué que cette situation simple d'une infection virale doit être le développement embryonnaire de l'homme ! On n'a pas encore la moindre idée de la course à l'expression de différentes fonctions telle qu'elle doit avoir lieu au cours de ce développement. Mais par simple extrapolation, j'ose postuler que, là également, on pourrait s'attendre à ce que, dans des interactions multiples, certaines décisions aléatoires, et donc non entièrement prévisibles, puissent jouer des rôles importants.

Je reviens aux bactéries qui portent dans leur chromosome de l'ADN viral. J'ai déjà dit qu'il est possible d'induire à un moment choisi la production de particules virales. Cette induction peut se faire par exemple par une simple irradiation aux rayons ultraviolets, c'est-à-dire par un agent extérieur. Vous voyez ici un exemple de l'influence de l'environnement sur le comportement d'un être ^{p.209} vivant. Les conditions de l'environnement influençant la vie quotidienne d'un être vivant n'étant en général pas,

Ordre et désordre

strictement prévisibles, on ne doit pas s'attendre non plus à pouvoir prévoir, l'ensemble des réactions de cet être vivant en réponse aux stimuli reçus de l'extérieur.

Il y a encore d'autres aspects de l'aléatoire dans l'induction de la reproduction virale. En général, l'ADN est alors excisé du chromosome bactérien de manière tout à fait précise. Mais, de temps à autre, cette excision manque de précision. Dans ces cas-là, le matériel génétique excisé du chromosome bactérien consiste en gènes de deux sources différentes, virale d'un côté, bactérienne de l'autre. Le nombre de gènes bactériens ainsi associés à l'ADN viral est petit, mais variable et imprévisible. On a observé que de tels virus hybrides maintiennent souvent leur pouvoir infectieux et peuvent alors transférer leurs gènes d'origine bactérienne à d'autres bactéries, lorsqu'ils infectent ces dernières. Ce virus est donc devenu un transporteur, ou un « vecteur », de gènes bactériens. Pour la bactérie infectée, la réception d'un gène d'une bactérie étrangère peut signifier l'acquisition imprévue de nouvelles capacités, pourvu évidemment qu'elle survive à cette infection. Cette bactérie aura alors fait un pas important d'évolution. En effet, ce que je viens de vous décrire contribue à ce qu'on appelle l'évolution horizontale, c'est-à-dire l'évolution dans laquelle des gènes sont échangés par des moyens naturels entre des espèces vivantes plus ou moins séparées. Vous savez peut-être que l'homme a appris, il y a quelques années, à faire de même en laboratoire. Il s'est inspiré pour cela des mécanismes naturels que je viens d'esquisser.

J'aimerais maintenant aborder un autre sujet en relation avec mes propres travaux. C'est le sujet auquel je consacrais la majeure partie de mon temps de chercheur à Genève, entre 1960

et 1970 ; l'étude des enzymes de restriction. Pour ceux qui, ne sont pas familiarisés avec ce sujet, je vais essayer de le décrire simplement.

Un enzyme est une protéine et ceci n'est rien d'autre que le produit d'un ou plusieurs gènes. Par contre, chaque protéine n'est pas nécessairement un enzyme, car on ne parle d'enzyme que lorsqu'une protéine catalyse de manière spécifique une réaction biochimique particulière. C'est ainsi que les enzymes de restriction sont capables de couper les longs filaments de l'ADN en produisant des filaments plus courts, ce qui les rend inactifs. Ces enzymes sont produits dans des bactéries et ils y exercent leur activité sur du matériel génétique étranger, par exemple sur celui d'un virus en train d'infecter la bactérie en question. Il faut peut-être encore mentionner qu'en général les bactéries porteuses d'un enzyme de restriction ont appris à protéger l'ADN de leur propre chromosome contre des coupures éventuelles effectuées par leur propre enzyme de restriction. Un enzyme de restriction peut donc être considéré comme appartenant à un système de protection contre une infection par du matériel génétique étranger. Il sert à limiter les possibilités d'évolution horizontale à un niveau bas et contribue donc à la stabilité génétique des bactéries. On connaît aujourd'hui plusieurs centaines d'enzymes de restriction différents, et pour beaucoup d'entre eux on sait même comment ils coupent les filaments d'ADN. Ce qui est commun à tous c'est qu'ils n'exercent leur activité qu'après avoir reconnu une séquence spécifique de nucléotides le long de l'ADN. Et chaque enzyme particulier reconnaît une séquence différente, spécifique. Certains enzymes de restriction coupent l'ADN aux sites mêmes de reconnaissance. Mais d'autres enzymes agissent différemment, et

Ordre et désordre

ceux-ci me fascinent tout particulièrement. Ce deuxième type d'enzymes ne coupe pas immédiatement une molécule après l'avoir reconnue comme étrangère. Cette coupure ne se fait qu'après qu'une sorte d'entrelacement du filament d'ADN se soit produit, et l'endroit où finalement la coupure se fait semble être choisi au hasard.

Voyez-vous, je viens de vous décrire une réaction enzymatique qui, d'un côté est très spécifique : l'enzyme interagit avec une séquence spécifique de nucléotides le long d'une molécule d'ADN. Cette interaction apprend à l'enzyme que cette molécule d'ADN est étrangère et devrait être dégradée. L'enzyme obéit à cet ordre, mais, d'un autre côté, c'est de manière assez peu spécifique qu'elle l'exécute. Pour chaque réaction indépendante dans une population de molécules d'ADN identiques, le lieu de la scission sera différent et donc imprévisible. Malgré ceci, l'enzyme s'acquitte parfaitement ^{p.211} bien de sa tâche, bien que pour l'observateur la variabilité des lieux de scission, et par conséquent celle de la longueur des filaments qui en résultent, ne révèle aucune spécificité de la réaction. Cet exemple devrait illustrer le fait que certaines réactions biologiques, bien qu'étant guidées par des enzymes tout à fait spécifiques, peuvent fournir des produits dont les propriétés peuvent être variables et absolument pas prévisibles.

Je quitte la base solide de mon exposé en extrapolant à la vie d'une cellule ou d'un individu impliquant de nombreuses réactions dont résultent des produits à propriétés variables. Dans ce cas, combien plus difficilement peut-on prévoir l'ensemble des détails de la vie de cette cellule ou de cet individu ! Comprenez-moi bien : il est clair que chaque réaction

biologique particulière suit les lois imposées à cette réaction. Par exemple, l'enzyme de restriction dont je viens de parler ne pourrait pas transporter un sucre à travers une membrane. La seule chose qu'il sache faire est de catalyser la scission de l'ADN. Mais les détails fins de cette fragmentation ne paraissent nullement lui être imposés. On voit donc dans cette réaction une liberté individuelle bien que limitée. Et si de nombreuses réactions biologiques jouissent de petites libertés semblables, l'ensemble des réactions, c'est-à-dire la vie tout court, devrait contenir une somme importante de libertés. Mais n'oublions pas que cela se joue toujours dans le cadre de l'ensemble des lois naturelles. Ces dernières ne sont pas violées.

J'aimerais encore illustrer ce principe par une esquisse d'autres interactions macromoléculaires ayant lieu sur l'ADN. Comme moi-même, vous avez probablement appris à l'école — si on vous y a parlé de l'hérédité — que le patrimoine héréditaire est quelque chose de très stable, qu'il reste constant pendant toute la vie d'un individu, qu'il se transmet aussi de manière stable de génération en génération, et que les rares altérations, mutations, doivent être considérées comme des erreurs. Au vu des connaissances récentes ces notions doivent être corrigées. Laissez-moi vous dire tout de suite qu'elles ne sont pas vraiment fausses, mais qu'elles ne sont pas tout à fait correctes non plus. Je vais m'expliquer. Des études génétiques ^{p.212} avec des bactéries, mais aussi avec d'autres espèces vivantes, ont révélé la présence de segments tout à fait particuliers sur les longs filaments d'ADN. Ces segments ont la propriété de pouvoir se reproduire indépendamment de la reproduction des chromosomes. Ils ne le font que très rarement ; chez les bactéries par exemple cela

Ordre et désordre

n'arrive qu'une fois sur environ cent mille divisions cellulaires. Mais, lorsqu'un de ces rares événements se produit, la nouvelle copie d'un segment d'ADN ira généralement s'introduire ou s'insérer ailleurs, sur la même ou sur une autre molécule d'ADN. On appelle ce phénomène « transposition », et le segment d'ADN, qui a d'ailleurs à peu près la longueur d'un gène, s'appelle « élément d'insertion ». Comme vous allez le prévoir, l'intégration d'un élément d'insertion au milieu d'un gène risque fort d'abolir les fonctions de ce gène, et alors se produit une mutation. On a, par ailleurs, de bonnes évidences de ce que ce mécanisme est une des causes les plus fréquentes de la production de mutations spontanées. Ce qui est très intéressant, c'est que ce genre de mutations ne peut pas être attribué à une erreur. En effet, on sait que la transposition, est une activité biologique absolument normale et qu'elle est guidée par des enzymes spécifiques. La spécificité de cette réaction se manifeste également dans le choix des sites d'insertion. Dans ce phénomène il y a des parallèles frappants avec les mécanismes par lesquels les enzymes de restriction coupent les molécules d'ADN. Dans la transposition on constate également que la spécificité du choix des sites dépend de l'élément d'insertion particulier. Certains éléments d'insertion s'intègrent de préférence dans telle séquence particulière de nucléotides sur les molécules d'ADN. Par contre, d'autres éléments d'insertion ont davantage de liberté. Je pense en particulier à l'élément appelé IS2, qui semble s'insérer n'importe où le long de l'ADN. Cependant, dès que l'on compare la distribution de tous les sites d'intégration ou d'insertion choisis par IS2, le long d'une longue molécule d'ADN, on constate une accumulation de tels sites dans certaines régions. IS2 doit donc

Ordre et désordre

favoriser ces régions particulières pour la transposition ; néanmoins, à l'intérieur de ces régions préférées, il semble choisir un peu au hasard le site exact de son intégration. Ce que je viens de vous décrire a des conséquences.

p.213 Puisque la transposition est un des mécanismes importants de la mutagenèse spontanée, les mutations spontanées ne se distribuent pas entièrement au hasard le long des chromosomes. Certains enzymes imposent, par leur spécificité, un choix programmé, soit de manière catégorique, soit permettant des fluctuations plus ou moins grandes, tout en exigeant la limitation à une région préférée. Le temps me manque pour parler ici en détail de l'importance que l'on attribue au phénomène de la transposition en ce qui concerne l'évolution biologique. En plus de la mutagenèse déjà décrite, la transposition peut avoir comme conséquence des réarrangements de gènes ou de segments de gènes. De temps à autre de nouvelles fonctions peuvent en résulter. De plus, les réarrangements de gènes peuvent également affecter des vecteurs naturels de gènes, vecteurs dont nous avons déjà parlé. A travers ces mécanismes, la transposition a donc également un rôle important dans l'évolution horizontale, c'est-à-dire dans l'échange de gènes fonctionnels entre des êtres vivants différents.

Rappelez-vous maintenant que la transposition suit des lois tout en se gardant quelques libertés : Vous pouvez, en conséquence, postuler que ce principe s'applique également à l'évolution biologique. Celle-ci ne serait donc pas attribuable à des effets aléatoires uniquement, mais elle suivrait aussi, dans une certaine mesure, un programme ancré plus profondément dans le monde vivant.

Ordre et désordre

Il y a quelques années seulement, les biologistes ont appris avec étonnement que certains gènes n'étaient pas encore, dans leur structure définitive, présents dans l'embryon. Ce n'est qu'au cours de la différenciation cellulaire que certains gènes se forment, suite à des réarrangements de segments déjà présents quoique non fonctionnels, dans l'embryon. Dans ce processus un certain nombre de variantes de chaque segment est mis au choix. Je parle ici des connaissances acquises à propos des gènes responsables de la production d'immunoglobulines, donc de gènes faisant partie de notre système d'immunité. A la suite des résultats obtenus par ces mêmes recherches, il y a eu une deuxième surprise. Dans les réarrangements de matériel génétique que je viens de vous décrire, les sites de recombinaison sont assez spécifiques, mais pas au nucléotide p.214 près. En conséquence, deux gènes légèrement différents peuvent résulter de deux événements de recombinaison séparés qui impliquent les mêmes segments de gènes embryonnaires. Dans cette multiplication des possibilités, la nature semble avoir gardé l'option de produire un très grand nombre de gènes semblables mais qui se distinguent dans leur spécificité fine et ceci à partir d'un stock d'éléments de base dont le nombre est relativement limité. Parce que, dans ces cas, le gène fonctionnel n'est produit que peu de temps avant que la cellule exprime sa fonction particulière, et parce que le choix des possibilités est assez grand, on ne peut pas logiquement prévoir le moment où telle ou telle fonction spécifique sera mise à disposition. Voici donc encore un exemple fascinant de la difficulté de prévoir, dans tous leurs détails, les manifestations de la vie. Il est donc très probable qu'en ce moment même, dans cette salle, chez certains,

Ordre et désordre

plusieurs, ou même chacun d'entre nous, une nouvelle fonction biologique naisse par le mécanisme de recombinaison, et donc que nous rentrions chez nous avec de nouvelles propriétés, dont nous resterons cependant inconscients !

Si nous pouvions détecter ces nouveautés avec nos sens, nous serions peut-être tentés de témoigner de la création perpétuelle. Cette création, tout en suivant les lois de la nature vivante, ne pourra jamais fournir des produits prévisibles en tous leurs détails.

Il est temps de tirer quelques conclusions générales. Il n'y a pas de doute que les manifestations de la vie sont, dans leurs grandes lignes, déterminées par le patrimoine héréditaire. Ceci ne mène cependant pas à un déterminisme absolu. Au contraire, nous constatons que beaucoup de réactions moléculaires se sont donné passablement de libertés, de fluctuations, d'aléatoire. C'est à ce niveau, par exemple, que des influences externes pourraient s'imposer. La vie d'une cellule doit dépendre d'un réseau multidimensionnel d'interactions, et nombre d'entre elles pourraient s'être gardé l'option de ce petit degré de liberté que nous venons de décrire. Pour l'ensemble des réactions de cette cellule il s'agira donc d'un degré de fluctuation assez considérable.

Alors avec quelle complexité la vie des êtres supérieurs, multicellulaires, ne doit-elle pas se dérouler ! Ceux-ci, comme nous ^{p.215} l'avons également exposé, se sont même apparemment réservé la possibilité de n'assembler qu'au cours du temps certain de leurs gènes. L'imprévisible concerne donc les composantes du temps comme celles de l'espace. Mais, soyons réalistes, et admettons que, malgré notre étonnement devant cette énorme complexité du vivant, la nature n'abuse guère de ses libertés. Les grandes lignes des manifestations biologiques de chaque être

Ordre et dés^ordre

vivant sont et restent prévisibles ; la nature vivante n'est pas anarchique. Elle ne fait que jouir des libertés qui lui sont assignées, qui paraissent permettre un plein épanouissement de chaque individu. Voilà mon message de ce soir.

@

LA BOÎTE DE PANDORE DES CONCEPTS FLOUS ¹

INTRODUCTION

par Claude Weber
professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Genève

@

p.216 C'est la première fois, sauf erreur, qu'un mathématicien est invité à donner une conférence aux Rencontres Internationales de Genève. Cette longue absence serait-elle due au fait que les mathématiciens n'ont, en général, rien à dire ? C'est possible. Mais je préfère abriter la réputation de notre corporation derrière un argument apparemment plus sérieux : le domaine d'investigation des mathématiques n'est pas directement le monde réel, mais bien plutôt une (ou des) construction(s) élaborée(s) à partir du réel. Les mathématiques sont « abstraites », dit-on. D'où une certaine distance entre les travaux des mathématiciens et le grand public. Il faut avoir la volonté et le talent de la franchir ; qualités que possède René Thom à un très haut degré.

Notre conférencier est connu, en dehors des mathématiques, pour les analogies qu'il a découvertes entre, d'une part, la façon dont les formes, au sens le plus large, s'engendrent et, d'autre part, un domaine des mathématiques qu'il a grandement contribué à développer et qu'il a appelé « déploiement universel ».

Ses idées sont exposées dans un livre fameux : *Stabilité structurelle et morphogénèse* ainsi que dans de nombreux articles. Elles sont maintenant condensées en un mot qui a fait fortune : « la théorie des catastrophes ».

Cependant, pour préciser un peu le portrait de notre conférencier, il faudrait ajouter ceci :

René Thom était connu en mathématiques bien avant sa théorie des catastrophes. Tout d'abord par sa thèse, publiée en 1952. Ensuite par son grand article sur le cobordisme des variétés différentiables, publié en 1954, article qui est, à mon avis, un des plus beaux et des plus féconds jamais publiés en

¹ Le 22 septembre 1983.

mathématiques. Mon point de vue n'est d'ailleurs pas très original, p.218 puisque l'article en question a valu à René Thom la consécration officielle de la Médaille Fields en 1958.

Ensuite, ont suivi quantité d'articles sur des sujets variés. Ils ont presque tous certains traits caractéristiques que l'on peut décrire de façon imagée comme suit :

1. René Thom découvre une terre nouvelle.
2. Il montre ses relations avec les régions voisines.
3. Il organise cette terre.

Autrement dit, il est tout à tour : explorateur, géographe et architecte.

Autre trait caractéristique : il utilise volontiers un ton légèrement prophétique, voire polémique.

Toutes ces qualités se retrouvent dans son livre. Cet ouvrage est tellement neuf dans sa conception qu'il a engendré beaucoup de malentendus chez les scientifiques et en particulier chez les mathématiciens qui n'ont pas su où le situer. Bien sûr, il n'est pas question de le dévoiler devant vous en quelques instants. Néanmoins, on peut en dire ceci :

René Thom s'attaque à la description des morphologies (systèmes de formes), problème de phénoménologie capital dans un point de vue rationaliste de l'univers. Plus précisément, il cherche à savoir quand et comment une description des morphologies est possible et il propose une solution (j'insiste sur « propose »). Il le fait par paliers, se déplaçant par degrés grâce à des hypothèses épistémologiques adéquates. Finalement, il arrive à une description mathématique, qui coïncide avec la théorie du déploiement universel des singularités, théorie dont il est un des fondateurs.

Une étape capitale de sa démarche consiste à utiliser la théorie mathématique appelée « dynamique qualitative » et la théorie des déformations des systèmes dynamiques. La dynamique qualitative est un moyen mathématique de décrire (localement) l'évolution interne d'un système. Une déformation d'un système dynamique est une perturbation (peut-être importante) des conditions d'évolution d'un tel système.

Ordre et désordre

Etant donné une telle déformation, on distingue les points de l'ensemble des paramètres qui sont « structurellement stables », c'est-à-dire les points où l'évolution interne est qualitativement la même pour tous les points d'un voisinage. Le fermé complémentaire est l'ensemble de bifurcations, appelé parfois aussi fermé des catastrophes. (René Thom fera dans sa conférence une distinction entre ces termes, en séparant le mathématique du phénoménologique.)

Intuitivement, l'ensemble de bifurcations est l'ensemble où il y a changement de formes.

On le voit, il faut distinguer pour le moins deux aspects dans les travaux de René Thom sur la théorie des catastrophes :

A. Un aspect philosophique, méthodologique. Cet aspect peut être discuté. Il a été, il est, sujet à controverse. Il suppose une certaine vision du monde, que l'on peut ne pas partager.

B. Un aspect mathématique, non sujet à discussion.

p.219 J'aimerais souligner un dernier point. Grâce à René Thom, on assiste à une totale réhabilitation du qualitatif. Avec lui, le qualitatif est quelque chose de rigoureux, de précis et d'extrêmement riche. Tellement riche, que c'est le numérique, le quantitatif qui apparaît comme pauvre, renversant ainsi la boutade traditionnelle. C'est une des raisons du grand champ d'applications possibles de la théorie des catastrophes qui atteint des domaines inaccessibles pour le quantitatif naïf. En fait, tout ceci montre que cette querelle qualitatif-quantitatif est complètement dépassée.

@

RENÉ THOM Originaire de Montbéliard, France, où il vit le jour en 1923, René Thom, poursuit ses études à Paris, à l'École normale supérieure et obtient, en 1951, un doctorat ès sciences mathématiques. De 1954 à 1963, il enseigne à la Faculté des sciences de l'Université de Strasbourg, avant d'être détaché en qualité de professeur permanent à l'Institut des hautes études scientifiques à Bures-sur-Yvette.

Auteur de nombreux travaux de topologie algébrique, de topologie différentielle et de dynamique qualitative, il reçoit en 1958 la Médaille Fields pour l'ensemble de son œuvre.

Parmi les techniques qu'il a développées, on notera la transversalité, en 1956, et la notion d'un espace stratifié, en 1969. Ses études sont à la base des développements connus sous le nom de « théorie des catastrophes », qu'il expose dans son ouvrage *Stabilité structurelle et morphogénèse*. Il s'agit d'une méthode qualitative d'interprétation des formes naturelles, qui a trouvé ses applications en sciences et en médecine comme en sciences humaines.

En 1974, René Thom est lauréat du Grand Prix scientifique de la Ville de Paris.

CONFÉRENCE DE RENÉ THOM

@

p.220 L'exercice auquel j'invite ici mes lecteurs est un exercice de salubrité intellectuelle. Il s'agira d'analyser un certain nombre de concepts « scientifiques ou abstraits » d'emploi fréquent, d'usage courant, mais dont la signification précise se laisse difficilement cerner. La méthodologie sera la suivante et toujours la même :

1. S'efforcer de *spatialiser* les concepts, de manière à pouvoir utiliser les ressources de la description géométrique qui seule permet l'objectivation.

2. Passer de l'espace géométrique aux divers espaces sémantiques plus abstraits où peut « vivre le concept » : préciser alors les dangers d'imprécision. Nous commençons par le concept de système.

SYSTÈME

Deux définitions :

a) *Définition combinatoire*, « cybernétique » : un système est constitué d'éléments en interaction. On peut prendre comme notion primitive l'action d'un système (A) sur un système (B), notée par la flèche $A \rightarrow B$. La structure du système est alors définie par le graphe orienté constitué de toutes ces flèches. p.221

b) *Définition morphologique*, « spatiale » : un système est la portion d'espace contenue à l'intérieur d'une boîte (B).

Les parois de la boîte peuvent être matérielles, ou purement fictives, dans la mesure où on peut dresser un bilan précis des flux (énergétiques et matériels, qualitativement décrits) qui traversent ces parois.

Entrée (Input) et *Sortie* (Output) d'un système :

Avec la définition a), on considère tous les sur-systèmes contenant (A), qu'on réunit éventuellement en un système ambiant (W). Alors les entrées sont constituées de toutes les actions de la forme $X \rightarrow A$, les sorties paries actions $A \rightarrow Y$, X et Y éléments de W.

Avec la définition b), les entrées sont les flux entrant dans la boîte (B), les sorties les flux sortants.

Etat d'un système : Notion difficile à définir formellement (classes d'équivalence de Nérode en théorie des automates).

Correspondance entrée-sortie :

Lorsque entrée et sortie peuvent être représentées quantitativement, par des vecteurs dans des espaces euclidiens U et Y respectivement, la correspondance entre entrée-sortie définit

en général un nuage de points dans $U \times Y$, parfois concentrée sur une sous-variété de $U \times Y$ (caractéristique).

A mon sens, le problème de reconstituer les mécanismes internes de la boîte à partir de la correspondance entrée-sortie forme l'aspect scientifiquement le plus intéressant de la notion de système (théorie des automates, théorie des applications différentiables...).

CAVEAT à propos de la notion de système :

Les « systémistes » préfèrent de beaucoup la définition a) à la définition b), parce qu'elle permet de parler d'objets abstraits (non spatiaux) comme l'économie d'une société par exemple. Mais, ce faisant, on perd pratiquement tout contrôle dans la définition de l'état de ces systèmes, ainsi que des actions entre systèmes. Etant p.222 donnés deux systèmes (C) et (D) quelconques, contemporains, on peut toujours penser que l'interaction entre ces systèmes, bien que faible, n'est jamais nulle. Alors le graphe d'interaction relie tous les systèmes imaginables et il n'y a plus qu'un seul système, le monde (l'univers) : la théorie devient triviale... Si on veut éviter cet inconvénient et négliger certaines interactions parce que trop faibles, alors il faut faire la distinction signal-bruit, et l'étude de la dynamique interne du système exige des considérations de stabilité structurelle (invariance qualitative de la dynamique par rapport au bruit).

Bien qu'il existe de par le monde un assez grand nombre d'instituts consacrés à la théorie générale des systèmes, on ne saurait trop insister sur le caractère scientifiquement suspect de cette prétendue « Théorie », qui n'excipe d'aucun théorème mathématique, n'est guère que l'ensemble (ci-dessus énoncé) de

Ordre et désordre

définitions et ne peut au mieux être considérée que comme un (vaste) programme qui n'est guère qu'amorcé. Tout appel fait à cette théorie embryonnaire doit être *a priori* regardé avec une légitime méfiance...

ORDRE-DÉSORDRE

Définition : On dira qu'une forme spatiale est *ordonnée*, si elle peut être construite par un procédé géométrique génératif (descriptible en peu de mots). Un facteur d'ordre typique est l'expérience d'une symétrie. La théorie des milieux ordonnés (nématiques, smectiques... etc.) est un exemple paradigmatique ; alors l'ordre est engendré, non par un groupe, mais par un pseudo-groupe.

Si l'ordre est défini positivement par un mécanisme générateur, le désordre, lui, ne peut être défini que négativement, par l'absence d'ordre *évident*. Il y a là une source de difficulté, car certaines lois génératives, de définition très brève, peuvent néanmoins conduire à des formes apparemment désordonnées : l'ordre caché se dissimule sous un désordre apparent.

L'immense majorité des formes naturelles sont des mixtes d'ordre et de désordre (défauts des cristaux, des milieux ordonnés, p.223 structures stratifiées, brisures de symétries... organismes vivants... etc.).

Formes canoniques du désordre

On définit en science certaines formes typiques de désordre tels que bruits gaussiens, ensembles de Gibbs en mécanique statistique... Ces désordres sont alors statistiquement définis par une loi mathématique explicite (courbe en cloche de Gauss...). La

Ordre et désordre

réalisation de ces formes typiques de désordre exige la présence de symétries sous-jacentes souvent difficiles à vérifier (indistinguabilité des particules par exemple). Si les prédictions qu'on tire de ces « lois du hasard » sont souvent remarquablement vérifiées par l'expérience, la justification théorique en est souvent très déficiente...

CAVEAT

Seul le concept d'ordre a valeur positive en science, car seul il permet l'extrapolation d'une donnée sur un ensemble plus grand par l'application du mécanisme générateur (symétrie, par exemple). Du désordre, on ne peut rien tirer... De plus les notions d'ordre et de désordre peuvent être relatives au niveau d'observation : le désordre parfait au niveau moléculaire se traduira par une apparente homogénéité à l'échelle de l'observation macroscopique...

Les termes (très usités) d'augmentation de l'ordre, augmentation du désordre n'ont *aucun sens* en dehors d'un cadre formel antérieurement précisé, (par exemple, celui de la mécanique statistique...).

La valorisation du désordre observée chez nombre d'épistémologues actuels (surtout français !) m'apparaît comme une transposition dans le champ des sciences du mythe trotskiste de la « révolution permanente » en matière politique...

SIMPLICITÉ-COMPLEXITÉ

Une forme *simple* dans l'espace peut s'entendre, en gros, de deux manières : la forme peut être géométriquement simple, p.224

Ordre et désordre

c'est-à-dire elle peut être décrite par un discours bref (un cercle, un triangle...). Ou elle est topologiquement simple, par exemple, une boule. (Tout individu biologique est spatialement une boule : il y a donc de ce fait une certaine relation entre simplicité et individuation...)

Une forme est complexe, si sa description (si elle est possible) exige un discours très long, un très grand nombre de symboles. La notion de complexité d'une forme n'est donc pas intrinsèque, elle est toujours relative à la nature du formalisme utilisé pour décrire cette forme. Ainsi des formes topologiquement simples peuvent être algébriquement très complexes (par exemple un point à coordonnées transcendante générique).

CAVEAT

Parler de la simplicité ou de la complexité d'une forme sans spécifier la nature du formalisme utilisé pour construire cette forme n'a pratiquement aucun sens. L'affirmation standard : « le tout est plus complexe que la partie » peut se révéler fausse si on n'applique pas au tout et à la partie les mêmes critères d'appréciation ou de construction.

En ce, sens, l'affirmation chère à maint biologiste, « l'homme est (trois mille fois) plus complexe que la bactérie *E. coli* » ne prend sens qu'en référence au poids d'ADN. Idem pour : « Au cours de l'évolution, les formes organiques se complexifient. »

DETERMINISME-HASARD

Le modèle standard de déterminisme scientifique est fourni par la description d'un système différentiel dans un espace (déterminisme laplacien). Il repose sur le théorème classique

Ordre et désordre

exprimant l'existence et l'unicité d'une solution (trajectoire) issue d'une position initiale donnée, et la continuité de cette solution par rapport à la donnée initiale.

Indépendamment des objections qu'on peut faire vis-à-vis des hypothèses nécessaires au modèle (différentiabilité partout du p.225 champ, inexistence de singularités ou de discontinuités), les travaux modernes ont révélé dans cette théorie des complexités considérables affaiblissant considérablement la portée pratique du modèle différentiel. Si par exemple, les trajectoires vont partout divergeant, les évolutions de deux positions initialement voisines les amèneront très loin l'un de l'autre, d'où impossibilité pratique de prévoir. C'est là une propriété robuste (structurellement stable) de beaucoup de systèmes différentiels.

Dans l'optique de la causalité, la notion de déterminisme s'estompe considérablement, car il y a maintes espèces de causalité : un effet n'a pas qu'une cause, mais tout un système de causes. S'il est légitime (principe de raison suffisante) d'affirmer qu'il n'y a pas d'effet sans cause, par contre, un effet significatif peut avoir une cause insignifiante (mon accès de toux en janvier peut provoquer un cyclone tropical en septembre).

HASARD-ALÉATOIRE

Une des définitions classiques du hasard (Cournot ?) est la suivante : relève du hasard tout phénomène produit par la rencontre accidentelle de deux chaînes déterministes indépendantes (comme la chute d'une cheminée par grand vent sur la tête d'un passant). Il importe de voir qu'une telle définition est parfaitement compatible avec le déterminisme : l'effet observé apparaît quand les conditions initiales sont dans un ensemble

« rare », de mesure faible ou nulle, dans l'espace des états initiaux de l'ensemble de deux processus.

Les partisans de l'existence « ontologique » du hasard invoquent alors la définition d'une suite aléatoire selon la théorie de Kolmogoroff-Chaïtin : est aléatoire une suite (de nombres) qui ne peut être engendrée par aucun algorithme de longueur plus courte que la suite donnée. Il y a effectivement des suites aléatoires en ce sens. Mais une telle définition ne peut être pratiquée que dans le cadre d'un système d'objets qui peut être engendré par des algorithmes formels explicitement définis. Tel n'est pas le cas, en général, d'un phénomène naturel. p.226

Lois du hasard

Dans certaines situations de « désordre typique », on peut prévoir statistiquement le comportement du système (exemple : bruit gaussien). Mais il faut bien se rendre compte que de telles situations exigent, pour être justifiées, des symétries sous-jacentes (cf. désordre). Ainsi, la loi des grands nombres dans le cas du jet d'une pièce de monnaie, exige en dernière analyse le caractère conservatif d'une dynamique hamiltonienne (invariance de la mesure de Liouville).

CAVEAT

Bien comprendre que « déterminisme » est un concept multiforme et passablement flou, dès qu'on sort du modèle différentiel. Même en ce cas, que le système soit régi rigoureusement par une loi différentielle n'implique nullement que son évolution soit pratiquement prévisible ou contrôlable.

Inversement, affirmer qu'il y a au monde de l'aléatoire absolu (au sens de Kolmogoroff-Chaïtin) revient à dire qu'il y a des phénomènes dont la description ne peut être simplifiée par aucune théorie, donc qu'ils sont strictement « inexplicables ». On peut croire qu'une telle position est difficilement compatible, sinon avec l'éthique scientifique, du moins avec la visée générale de la science. « La science, qui vise à la constitution d'un « savoir », est déterministe, ou elle n'est pas... »

SIGNAL-BRUIT

L'opposition signal-bruit dans la description du comportement d'un système peut avoir une double origine (soit $f(t)$ la fonction du temps qui décrit l'évolution temporelle) :

1) On peut avoir un modèle *a priori* (obtenu par application de lois physiques connues, par exemple) qui donne pour cette évolution une fonction $S(t)$. La différence

$$b(t) = f(t) - S(t)$$

p.227 est alors baptisée « bruit » : Il s'agit alors d'une litote destinée à minimiser une erreur inexplicable.

2) La fonction $f(t)$ présente de nombreuses irrégularités locales. Alors, on la lisse par convolution avec une densité locale $k(u)$ pour obtenir la fonction lissée :

$$g(t) = \int f(t-u) k(u) du$$

On dit alors que la fonction $g(t)$ est le signal, et la différence $b(t) = g(t) - f(t)$ le bruit. En ce cas, la définition du bruit n'a rien d'intrinsèque, car elle dépend de la mesure lissante $k(u)$ choisie.

CAVEAT

Se garder de faire du bruit une entité ontologiquement (intrinsèquement) définie. Dans la pratique, on choisit pour signal une fonction $S(t)$ considérée comme significative, soit pour des raisons théoriques, soit en raison de sa facile descriptibilité. La différence $b(t) = f(t) - S(t)$, baptisée bruit, sera négligée comme insignifiante, soit qu'elle le soit effectivement, soit parce que l'élucidation de sa loi d'évolution propre coûterait trop cher pour le bénéfice qu'on pourrait éventuellement en retirer. La distinction signal-bruit résulte donc d'une appréciation locale commandée par des nécessités pragmatiques. C'est à cette aune qu'il convient de juger les épistémologies d'ordre par le bruit qui ont fleuri récemment chez nous.

INFORMATION

Le concept d'information est fondamentalement sémantique, et à ce titre il échappe à la compétence des sciences exactes. La théorie de la communication de Shannon-Weaver a pu faire croire à certains qu'on pouvait quantifier l'information, alors que cette théorie n'est finalement qu'une statistique des morphologies transmises par un canal.

CAVEAT

Les emplois abusifs du terme sont innombrables, en biologie notamment, où le sens réapparaît à la faveur d'une axiologie conférée ^{p.228} à la vie (bien fondamental opposé à la mort), et ceci chez les matérialistes les plus convaincus. Cf. le terme surabondamment exploité d'*information génétique*.

ENTROPIE

Le deuxième principe de la thermodynamique, qui réintroduit l'irréversibilité du temps, a fait rêver bien des essayistes. Or l'entropie de Carnot-Clausius n'a guère de valeur informative. Depuis, le concept d'entropie est devenu, sous les mains des mathématiciens russes Kolmogoroff et Sinai, un concept mathématique, qui précise, pour un système dynamique conservatif, dans quelle mesure la descriptibilité d'un point se perd au cours du temps. Certains de ces systèmes peuvent avoir une entropie nulle : ce sont ceux (telle la dynamique unitaire de la mécanique quantique) dont les trajectoires restent parallèles, et permettent par suite la prévision et le contrôle. Mais les systèmes les plus usuels (comme un gaz de sphères dures) ont une entropie positive, et ces systèmes sont « ergodiques et mélangeants ».

Pour les systèmes ouverts, le bilan d'entropie n'a jamais conduit à aucun principe ou loi permettant de spécifier l'évolution morphologique (vers l'ordre ou le désordre) de ces systèmes.

CAVEAT

Ils sont nombreux...

1. Affirmer que l'augmentation de l'entropie implique augmentation du désordre. Ceci n'est justifié que du point de vue de la densité en énergie des degrés de liberté du système qui est celui de la mécanique statistique, mais ce point de vue peut n'avoir aucun rapport avec l'ordre ou le désordre observable spatialement dans le système.

2. Appliquer le second principe à l'univers entier, considéré comme système fini..., ou l'appliquer à des systèmes peu ouverts

(en ce dernier cas, celui des systèmes de la branche thermodynamique p.229 selon I. Prigogine, l'entropie est remplacée par une fonction de Liapunov légèrement différente et non uniquement définie).

3. L'emploi systématique du vocable « entropie » pour justifier tout processus irréversible en n'importe quel cadre conceptuel ou sémantique. Si l'on peut, avec quelque raison, soutenir que le temps est irréversible en dépit de la réversibilité des lois fondamentales de la physique, attribuer cette irréversibilité à une grandeur unique, l'« entropie », c'est réaliser dans le domaine conceptuel une « grande unification » duale de celle (réversible) du champ unitaire des physiciens, mais scientifiquement sans aucune base solide.

CATASTROPHE

En théorie des catastrophes, le concept de catastrophe est un concept *phénoménologique*, et non un concept mathématiquement défini. En première approximation, on pourrait définir la catastrophe par la discontinuité d'une ou plusieurs observables. Mais ces discontinuités peuvent être localement lissées par frottement ou diffusion, sans cesser pour autant d'être catastrophes. La théorie des catastrophes propose de ce phénomène des modélisations mathématiques fondées sur une opposition : dynamique lente, dynamique rapide.

CAVEAT

Une catastrophe (en ce sens) peut être bénéfique. Dans le modèle dû à Zeeman, la systole cardiaque est une catastrophe.

BIFURCATION

Concept *mathématique*, lié à un formalisme différentiel précis, et qui, appliqué aux systèmes réels, n'a le plus souvent aucun effet observable. Un champ de vecteurs $X(u)$ dépendant de paramètres u est en bifurcation pour toute valeur de u pour laquelle le champ ($X(u)$) est non structurellement stable. Selon un résultat de p.230 S. Smale, ces valeurs de u peuvent être localement denses dans l'espace U des paramètres.

FLUCTUATION

Le désir de rattacher un effet significatif à une cause signifiante a valorisé chez Prigogine, Michel Serres *et alii*, le concept de « fluctuation ». En mécanique statistique, les fluctuations constituent toujours un ensemble dont on s'efforce de déterminer la statistique. Extraire de cet ensemble une fluctuation particulière qui peut être décrite par ses effets directeurs dans une bifurcation est un usage (informel) de l'axiome du choix qui n'a qu'une portée explicative illusoire.

CHAOS

Une mode récente chez les dynamiciens appelle « chaotique » tout système dynamique présentant de la divergence (sensitivité aux conditions initiales). Par exemple, la « transformation du boulanger », définie sur le tore $T^2 = R^2/Z^2$ par la matrice unimodulaire

$$\begin{vmatrix} 2 & 1 \\ 1 & 1 \end{vmatrix}$$

Il s'agit là d'une extension inadmissible du terme « chaos », qui

devrait être réservé à toute situation naturelle non descriptible, ou dont la description ne peut être réduite par aucun des algorithmes génératifs de l'analyse.

TURBULENCE

Mode d'écoulement d'un fluide caractérisé par la non-descriptibilité locale du mouvement (on peut tout au plus lisser les p.231 observables par la mesure). On ne peut donner des écoulements turbulents que des propriétés statistiques. A la suite de la proposition de Ruelle-Takens, on en est venu à distinguer la turbulence *faible* (à petit nombre de Reynolds) de la turbulence « développée » (à grand nombre de Reynolds). La première serait décrite par un attracteur de dimension finie, la seconde exigerait au contraire un espace de dimension infinie.

CAVEAT

Les incertitudes — nombreuses — qui continuent d'affecter la théorie hydrodynamique de la turbulence devraient inciter les épistémologues que ce phénomène fascine à plus de modération dans l'usage métaphorique du terme.

NIVEAUX D'ORGANISATION

(hiérarchie de)

Certaines morphologies naturelles présentent à l'observation des niveaux d'organisation, caractérisés par la présence d'éléments (généralement individués en boules) constituant des groupes structurés de niveau supérieur. Mais entre ces niveaux bien définis, il peut y avoir un ordre local non susceptible d'être décrit comme niveau propre : ainsi, dans la cellule vivante, le

Ordre et désordre

cytoplasme présente en général un micro-ordre local (membranes, saccules ; inclusions diverses) qui n'apparaît guère entre le niveau de l'organelle et celui de l'organisation supra-moléculaire.

CAVEAT

La définition même d'un niveau d'organisation pose à la pensée scientifique un problème actuellement non résolu. *A fortiori*, le problème des rapports entre niveaux d'une même structure est-il pratiquement ouvert. La doctrine usuelle est réductionniste : les propriétés au niveau grossier s'expliquent par les propriétés des éléments au niveau fin. Mais alors l'autonomie du niveau grossier demeure inexplicable, sauf à invoquer des brisures de la symétrie ^{p.232} de dilatation associées à des constantes cosmologiques (comme la constante de Planck qui sépare physique macroscopique et microphysique). Et, en biologie et en sciences humaines (sociologie, psychologie) demeure la possibilité d'une influence inverse, où les contraintes organismiques globales exercent une influence sélective sur les micro-structures locales (holisme ?).

CONCLUSION

Nous voici à la fin de notre examen du contenu de la boîte de Pandore. On a vu le nombre des impropriétés et des abus de langage auxquels se prêtent ces concepts « flous », qui n'acquièrent en général de signification précise qu'en liaison avec un contexte de logique formelle ou de géométrie. Que faut-il penser de ces discours où ces concepts sont emportés en un torrent sans fin ? Je crois qu'il y a lieu ici de faire un distinguo selon que l'utilisateur est un scientifique, ou qu'il est un

épistémologue. Les scientifiques, hélas, ne sont nullement à l'abri du vague de la pensée, et du flou terminologique. Il n'est que de se reporter aux paragraphes : chaos, catastrophe, bifurcation pour s'en convaincre. Ils ont alors parfois l'excuse de l'innovation conceptuelle qui peut rendre la signification d'un terme imprécise. Plus grave est la répétition psittaciste de certains dogmes comme l'augmentation du désordre liée à l'augmentation de l'entropie (qui n'est vrai que dans le cadre de « la statistique de l'énergie vis-à-vis des complexions boltzmanniennes »). Ce devrait être l'effort des enseignants de tout niveau que d'apprendre la signification précise de ces termes douteux, ou si un concept est intrinsèquement imprécis (comme celui de déterminisme), expliciter les conditions qui permettent d'en préciser l'emploi. Hélas, il a manqué à la physique un Bourbaki.

Pour les épistémologues, le problème est un peu différent ; on ferait aux discours des épistémologues du bruit beaucoup d'honneur en affirmant qu'ils sont faux. En réalité, ces discours emploient ces concepts dans des contextes tellement vagues et illimités que les affirmations ainsi produites ont plus de chances d'être vraies que fausses. Mais le cadre ainsi étendu est tellement vaste ^{p.233} que l'intérêt de la phrase s'en trouve singulièrement diminué. De plus, les concepts sont souvent employés métaphoriquement dans certains contextes, sans qu'on se soucie toujours si ces contextes sont sémantiquement compatibles. On produit ainsi des métaphores inconsistantes, à l'instar de la phrase célèbre de M. Prudhomme : « Le char de l'Etat navigue sur un volcan » ; mais ici, hélas, le caractère inconsistant des contextes n'est pas évident, et n'apparaît qu'après un effort délibéré de réflexion du lecteur. Beaucoup d'auteurs contemporains de la

Ordre et désordre

tradition post-bachelardienne « pédalent ainsi dans la choucroute ». Certains, me dira-t-on, ont l'excuse du style et même d'une indéniable poésie, « où l'indécis au précis se joint ». Entre les arguties logicistes des derniers néo-positivistes de l'« école analytique » anglo-saxonne, et le flou artistique de l'école bachelardienne du bruit, il y a un abîme que la socio-épistémologie n'est guère à même de combler. On peut rêver qu'un certain retour à une rationalité informelle, mais stricte, l'usage d'un style et d'une pensée sobres ressuscitent parmi nous une épistémologie sérieuse, fondée sur une connaissance précise des données de la science actuelle. En aucun cas il ne faut négliger ces disciplines fondamentales que sont pour la pensée la mathématique et la physique fondamentale les seules disciplines scientifiques à théorie difficile car elles sont la source de tous les concepts fondamentaux qui régissent notre vision du monde.

@

EN SCIENCES, DÉSORDRE NE SIGNIFIE PAS TOUJOURS DÉSASTRE ¹

Entretien

présidé par Charles P. ENZ
professeur au Département de physique théorique
de l'Université de Genève

@

M. CHARLES P. ENZ : ^{p.234} La table ronde de ce matin est consacrée à l'ordre et au désordre dans les sciences exactes ou « dures » et fait suite aux deux conférences d'hier soir données par MM. Werner Arber et René Thom. Je vais commencer par introduire les participants à cette table ronde que j'ai priés de prendre place dans un certain « ordre » que voici : à ma droite (votre gauche, pour neutraliser les préférences) sont assis les représentants des sciences du non-vivant et, à ma gauche, ceux des sciences du vivant. De chaque côté, l'arrangement va des sciences à grande précision au centre de la table vers des sciences plus qualitatives vers les ailes, ce qui coïncide fort heureusement avec la courtoisie d'avoir les deux conférenciers à mes côtés.

M. Werner Arber, professeur de biologie moléculaire à l'Université de Bâle, a obtenu le Prix Nobel de médecine pour sa découverte des « enzymes de restriction », sur la base de travaux qu'il avait effectués dans notre Institut de physique à Genève, M. René Thom, professeur à l'Institut des hautes études scientifiques à Bures-sur-Yvette, près de Paris, a reçu la Médaille Fields qui, pour les mathématiques, est l'équivalent du Prix Nobel. Il est le fondateur de ce qu'il a appelé la « théorie des catastrophes » décrite dans son livre *Stabilité structurelle et morphogénèse*. A en croire la présentation de M. Thom faite hier soir par M. Weber, la place de M. Thom au centre de cette table serait déjà un « désordre » car, selon M. Weber, les mathématiques que pratique M. Thom seraient « qualitatives ».

Sans m'attarder sur ce dernier point, je continue ma présentation avec mon collègue et ami Aloisio Janner, professeur de physique théorique à l'Université de Nimègue, en Hollande ; c'est un spécialiste mondialement connu des

¹ Le 23 septembre 1983.

structures cristallines modulées que j'ai caractérisées dans mon p.235 introduction au programme des Rencontres comme « intermédiaires entre ordre et désordre ». Le professeur Evandro Agazzi, mathématicien et physicien — et aussi musicien —, enseigne la philosophie de la nature et l'anthropologie à l'Université de Fribourg et poursuit également une activité de recherche à Gênes. Il est l'auteur d'un traité de *Filosofia della Fisica*. M. Paul Scheurer est également physicien théoricien. Elève de notre célèbre collègue Stueckelberg, à Genève, il est professeur de philosophie des sciences à la même université que M. Janner et est l'auteur de *Révolutions de la science et permanence du réel*.

Le Dr André Chinet est physiologue au Centre médical de notre Université où il étudie les problèmes d'énergétique des tissus animaux. A son côté, et pour évoquer encore une fois le « désordre » dans cet arrangement, a pris place, en dernière minute en quelque sorte, le professeur Henri Wermus qui enseigne la rigueur de la logique et l'épistémologie à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de Genève. Et enfin, M. Gaston Goumaz, psychologue des adolescents et directeur du Service médico-pédagogique de Genève qui va nous apporter des éléments de la pensée de Piaget.

Le but de cette table ronde sera de discuter, d'une part, les deux conférences d'hier soir et, d'autre part, de présenter des compléments d'information sur les sujets de spécialisation des participants. Finalement, nous tenterons aussi de répondre à des questions venant du public.

Par le choix du titre de cette table ronde, j'ai voulu exprimer un certain optimisme quant au rôle du désordre dans certaines recherches actuelles en sciences exactes. J'ai, en effet, été très enthousiaste du choix du thème des Rencontres de cette année. Cet optimisme s'exprime pour moi par deux exemples très frappants dans mon propre domaine scientifique. Premier exemple : les lois d'échelle découvertes il y a quelques années par le physicien américain Feigenbaum dans certaines applications mathématiques de nature chaotique. Il s'agit donc d'une découverte d'un ordre dans un désordre apparemment total. Mais même si la notion de désordre s'est ici révélée comme inexacte ou floue, dans la terminologie de M. Thom, le fait important me semble être qu'on a gagné une nouvelle information qu'on ignorait encore il y a quelques années.

Ordre et désordre

Le second exemple est pour moi encore plus net. Il s'agit de la « localisation d'Anderson ». C'est le fait étonnant et nouveau qu'en comparant un solide à structure désordonnée ou amorphe où les positions atomiques sont aléatoires mais fixes avec un cristal où ces positions sont strictement ordonnées, on constate souvent un comportement très différent des électrons. Dans le solide amorphe, ils sont localisés et ne peuvent donc pas porter un courant électrique, tandis que la même substance chimique en forme de cristal possède des propriétés métalliques.

Il est évident, d'autre part, que le mot « désastre » dans le titre de cette table ronde n'est que trop réel. Je pense au désordre cellulaire d'une tumeur cancéreuse ou au déséquilibre tectonique dans un tremblement de terre. Comme physicien, le déséquilibre des noyaux atomiques m'est plus familier, ce phénomène appelé radioactivité qui dans les bombes de ^{p.236} Hiroshima et Nagasaki a ouvert de nouveaux horizons d'horreur et qui, dans le problème de la sécurité des réacteurs — je pense à Three Miles Island et dans le problème des déchets, apparaît comme désordre menaçant.

Mais je n'aimerais pas accaparer la parole plus longtemps, surtout qu'il est temps de faire maintenant l'éloge de l'ordre dans les sciences. Je vois que M. Agazzi brûle de le faire ; je lui donne la parole.

M. EVANDRO AGAZZI : Le désordre, qui paraît jouir d'une estime généralisée un peu partout au sein de la culture contemporaine, semble avoir conquis sa place d'honneur même dans la citadelle des sciences dites « exactes », traditionnellement considérées comme le règne incontesté de l'ordre le plus strict, de l'ordre qu'on aimait parfois qualifier de « géométrique ». Sans rien vouloir soustraire au côté positif de l'élargissement de la perspective intellectuelle dû à l'admission du désordre dans les catégories légitimes de la pensée scientifique, ni surtout au fait que cette admission a débloqué le procès de sclérotisation dans lequel l'impérialisme du déterminisme avait presque momifié l'image de la science, il nous semble toutefois utile de ne pas nous laisser entraîner dans une hyperévaluation du désordre. En effet, il nous paraît incontestable que, si « en sciences, désordre ne signifie pas toujours désastre », c'est parce que la science garde toujours la confiance d'arriver à déceler de l'ordre au-dessous du désordre, ou à canaliser le désordre dans des formes d'ordre nouvelles et insoupçonnées auparavant. Cette conviction se trouve

Ordre et désordre

d'ailleurs confirmée par les exemples qui ont été mentionnés dans l'introduction de cette table ronde pour montrer la fécondité du désordre dans les sciences naturelles.

En parlant du problème de l'origine de la vie, on a mentionné le paradigme de l'auto-organisation grâce auquel l'organisme émerge du bouillon chimique primordial « par sélection du chemin d'évolution le plus probable garantissant le maximum de succès ». Or où pourrait-on placer une pareille « garantie de succès » sinon dans l'ordre sous-jacent constitué par les lois chimiques ?

En parlant des « structures dissipatives » d'Ilya Prigogine, on a affirmé que la structure ordonnée se dégage du désordre thermique uniforme par dissipation des modes d'excitation « non conformes avec les conditions internes du système ». Une fois encore cette non-conformité agit comme une condition d'ordre qui élimine le désordre.

Sans entrer dans l'analyse d'autres exemples, on peut remarquer que la théorie des « catastrophes » elle-même, tout en fournissant des modèles mathématiques simplifiés pour représenter des changements « brusques » de phase ou d'état, finit par nous offrir une classification des dites catastrophes, par nous fournir une sorte de catalogue des « types » de désordre et donc par les « ordonner ».

Y a-t-il quelque chose d'étonnant dans tout cela ? Pas du tout, pourvu que nous limitons la signification de la notion d'ordre à son noyau sémantique minimal, sans la surcharger de qualifications trop exigeantes qui p.237 finissent par la « spécialiser » et donc par la rendre inutilisable en dehors de certains domaines d'application assez limités. Une telle signification générale et peu contraignante consiste à considérer l'ordre comme la simple « unité d'une multiplicité ». Si nous nous bornons à cette qualification, nous voyons facilement que l'ordre est purement et simplement la « possibilité de l'intelligibilité » ou la « condition de la compréhension ». En effet, n'importe quel effort de compréhension n'aboutit à rien si nous ne sommes pas à même de déceler, à l'intérieur d'un amas chaotique de données, un fil d'Ariane, un schéma, un dessin quelconque qui nous permette de le « saisir » dans son ensemble et donc de l'unifier d'après une structure, aussi élémentaire soit-elle, qui nous autorise à penser que la régularité ainsi découverte pourrait, tout au moins en principe, se retrouver aussi ailleurs, ou réapparaître dans des

Ordre et désordre

conditions semblables. Renoncer à un ordre de ce genre équivaut à ne pas *attribuer de signification* à ce que l'on constate, ce qui est tout simplement impossible à l'homme en tant qu'animal qui pense, car en dernière analyse (comme Kant et beaucoup d'autres avant et après lui l'ont si bien souligné) « penser c'est unifier ». Donc ce qu'on appelle « désordre » signale uniquement notre incapacité de retrouver ou de reconnaître quelque type d'ordre « déjà connu » ; mais si nous ne voulons pas nous résigner à ne rien comprendre de ce désordre, nous serons forcément poussés à rechercher un autre type d'ordre, à l'inventer peut-être, pour rétablir notre maîtrise (intellectuelle) sur ce qui semble se soustraire au pouvoir de notre raison. Si la science renonçait à cette tâche, elle se placerait par cela même en dessous de la pensée mythique qu'elle prétend, à tort ou à raison, avoir dépassée par ses moyens plus avancés d'analyse rationnelle.

Mais il y a encore d'autres considérations à faire : on ne pourrait même pas « parler » du désordre sans, de quelque façon, l'ordonner. Le désordre, en tant que tel, est « ineffable », car tout discours « ordonne » inexorablement ce dont il parle selon certaines structures, sans quoi il n'en pourrait rien dire. Il s'agit des structures mêmes du langage, lequel est bien loin de posséder cette plasticité amorphe que certains voudraient lui attribuer. Indépendamment du fait qu'il s'agit de structures réfléchissant nos catégories mentales, plutôt que de paradigmes innés transmis d'après une ligne génétique, ou de formes standardisées imprimées par l'évolution socioculturelle, c'est un fait désormais reconnu que notre langage « structure », et donc ordonne, nos connaissances, même les plus simples et immédiates. Or si cela est déjà vrai du langage ordinaire, c'est d'autant plus vrai du langage scientifique qui se caractérise, face au langage ordinaire, par une série de conditions de standardisation grâce auxquelles il arrive à s'assurer un niveau très élevé d'intersubjectivité et, en même temps, à produire des « découpages » fort spécialisés et artificiels du réel qu'on étudie dans les différentes disciplines scientifiques. A cause de cela on doit dire que tout discours scientifique commence son chemin selon un programme d'ordre bien précis et avec la confiance de pouvoir le mener à bout.

On affirme parfois que la diffusion énorme des méthodes statistiques à l'intérieur de toutes les sciences et la véritable nécessité, que nous enregistrons p.238 un peu partout, d'avoir recours à ces méthodes, est la preuve irréfutable de l'existence irréductible du désordre ; celui-ci nous oblige à nous contenter

Ordre et désordre

d'une connaissance approximative par laquelle on tâche d'étendre sur la masse bouillonnante et chaotique des phénomènes un réseau d'intervalles mathématiques assez larges pour nous permettre un comportement pratique suffisamment garanti. Sans nier la part de vérité contenue dans ce discours, il faut dire toutefois que la signification plus profonde de l'emploi des méthodes statistiques lui échappe. En effet, l'introduction de ces méthodes exprime plutôt le fait que l'objet d'étude (pour des raisons parfois pratiques, mais aussi à cause d'un changement d'intérêt cognitif et d'optique intellectuelle) cesse d'être l'individuel et devient le collectif. L'exemple le plus simple, pour comprendre le sens de cette affirmation, nous est fourni par la mécanique statistique. Celle-ci ne s'est pas constituée parce qu'on avait renoncé à croire que les molécules d'un gaz (considéré individuellement) obéissent aux lois déterministes de la mécanique newtonienne, mais bien parce qu'on avait dû accepter le fait qu'on ne pouvait pas les « suivre » une à une dans leurs trajectoires et dans leurs collisions. On s'est mis alors à considérer la foule des molécules et à étudier les propriétés de ce « collectif » : l'optique intellectuelle s'était donc déplacée. En effet, les propriétés du collectif qui ont été découvertes et de quelque façon « expliquées » grâce à des hypothèses statistiques sur le comportement collectif des molécules, non seulement ne concernent plus les molécules individuelles, mais ne nous permettent même pas d'affirmer quoi que ce soit sur l'état mécanique d'aucune molécule individuelle. On avait donc trouvé un nouvel ordre, l'ordre du collectif, qui est de type différent de l'ordre de l'individuel. Ce qu'on vient de dire à propos de la mécanique statistique peut se répéter à propos de bien d'autres disciplines, soit dans le domaine des sciences de la nature, soit dans celui des sciences humaines.

On croit parfois pouvoir tirer de la connaissance du collectif, grâce aux méthodes statistiques, des connaissances authentiques sur l'individuel, en les exprimant sous la forme de pourcentages, mais il s'agit d'une illusion. Si, par exemple, nous disons sur la base de certaines statistiques qu'une personne X. a une probabilité de 90% d'atteindre l'âge de 73 ans, nous ne possédons en réalité aucune information précise à propos de cette personne, car notre attribution de probabilité ne saurait être réfutée, ni si X. meurt à 50 ans, ni si X. meurt à 99 ans. Les compagnies d'assurance, par contre, peuvent faire confiance à cette attribution de probabilité parce qu'elles assurent plusieurs personnes et ont donc affaire à un collectif.

Ordre et désordre

Une des raisons qui encouragent quelquefois les gens à faire l'apologie du désordre, c'est la conviction que le désordre représente une « condition de la liberté ». Il faut dire toutefois qu'une telle conviction s'appuie sur une conception bien appauvrie de la liberté, réduisant celle-ci à la condition d'une pure « agitation sans contraintes ». Dans un sens beaucoup plus authentique, la liberté, c'est plutôt la possibilité de réaliser un projet voulu, donc d'introduire un ordre dans le désordre, de donner un sens à ce qui se présente comme accidentel et banal. Bien sûr, la réalisation d'un tel projet ^{p.239} doit très souvent lutter contre des obstacles et des contraintes, mais ce n'est pas l'absence totale de liens qui peut caractériser la liberté. L'identification de liberté et désordre repose sur l'identification ridicule de liberté et imprévisibilité, tellement répandue aujourd'hui, qui tend à faire coïncider le caractère libre d'une action avec son caractère arbitraire. Or rien de plus faux : une série d'actions librement projetées peut bien être prévisible dans les étapes fondamentales de son développement, sans pourtant cesser d'être libre. Le hasard aveugle, c'est plutôt le contraire de la liberté, laquelle signifie choix qui s'oriente en sachant ce qu'il veut.

M. ALOISIO JANNER : Permettez-moi tout d'abord de remercier les organisateurs de m'avoir invité, ce qui m'a permis d'apprendre tellement de choses sur les concepts d'ordre et de désordre. Ma propre contribution à cette table ronde sera dédiée à l'ordre et au désordre dans la matière ordonnée : c'est-à-dire dans les cristaux.

Déjà Johannes Kepler avait admiré l'ordre remarquable des flocons de neige et essayé d'expliquer leur forme cristalline en étoile hexagonale (fig. 1) comme étant due à un empilement de boules (les atomes). Mais dans son essai de 1611 ayant pour titre *Strena, seu de nive sexangula*, Kepler avait dû convenir ne pas y avoir tout à fait réussi.

Pour cela il faudra attendre jusqu'en 1912, quand Max von Laue envoya pour la première fois un faisceau de rayons X sur un cristal et prit la photo de l'image résultante : une image de diffraction, comme nous savons, qui révèle la structure microscopique et son ordre, c'est-à-dire sa symétrie.

L'ordre de cette structure atomique, ainsi que le montre l'image aux rayons X d'un cristal de glace, se reflète dans la symétrie hexagonale du

Ordre et désordre

diffractogramme (fig. 2), et — à l'échelle macroscopique — dans la symétrie du flocon de neige. Un tel flocon est caractérisé par un élément d'ordre prévisible (la symétrie hexagonale) et un élément imprévisible (la forme dendritique dans ses détails). Ici aussi, comme en biologie (ainsi que l'a expliqué M. Arber), cette distinction est plus adaptée que celle d'ordre et de désordre.

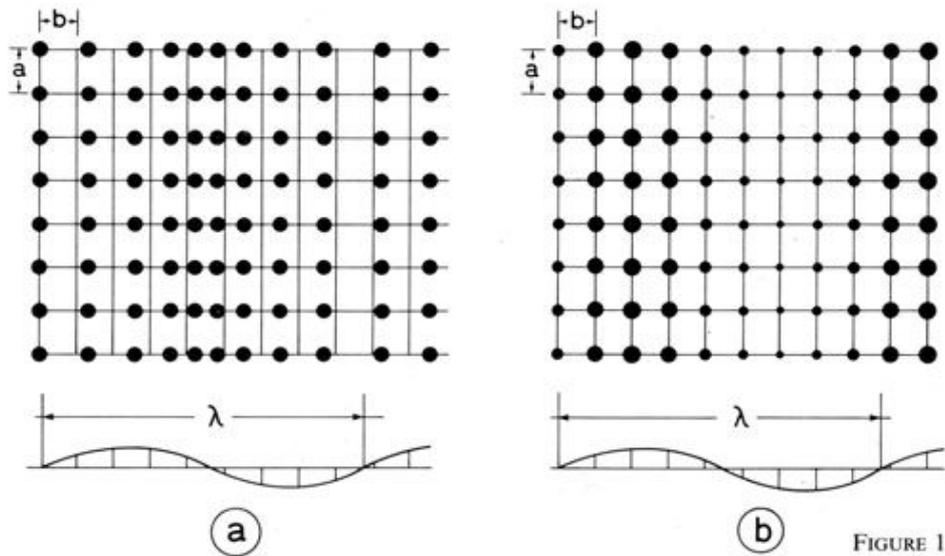


FIGURE 1

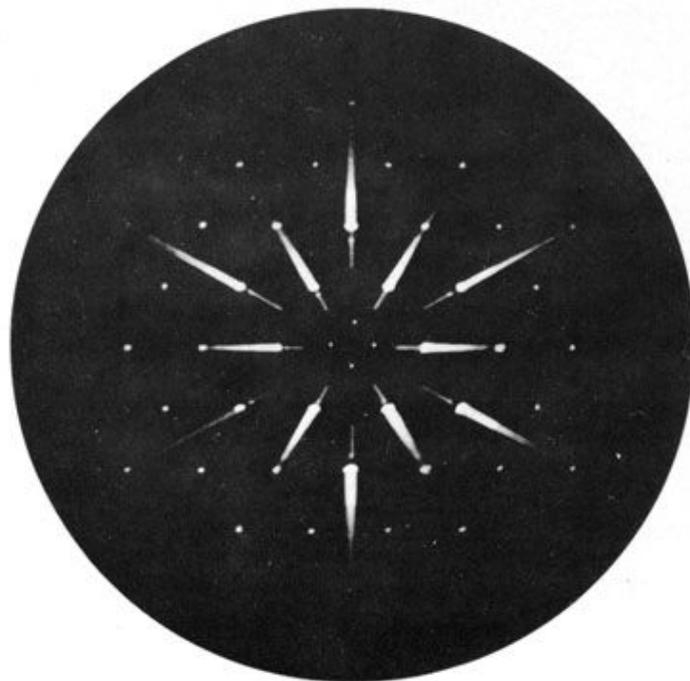


FIGURE 2

Ordre et désordre

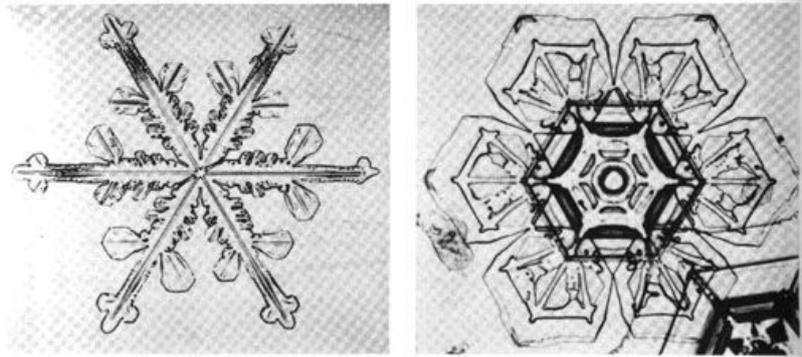


FIGURE 3

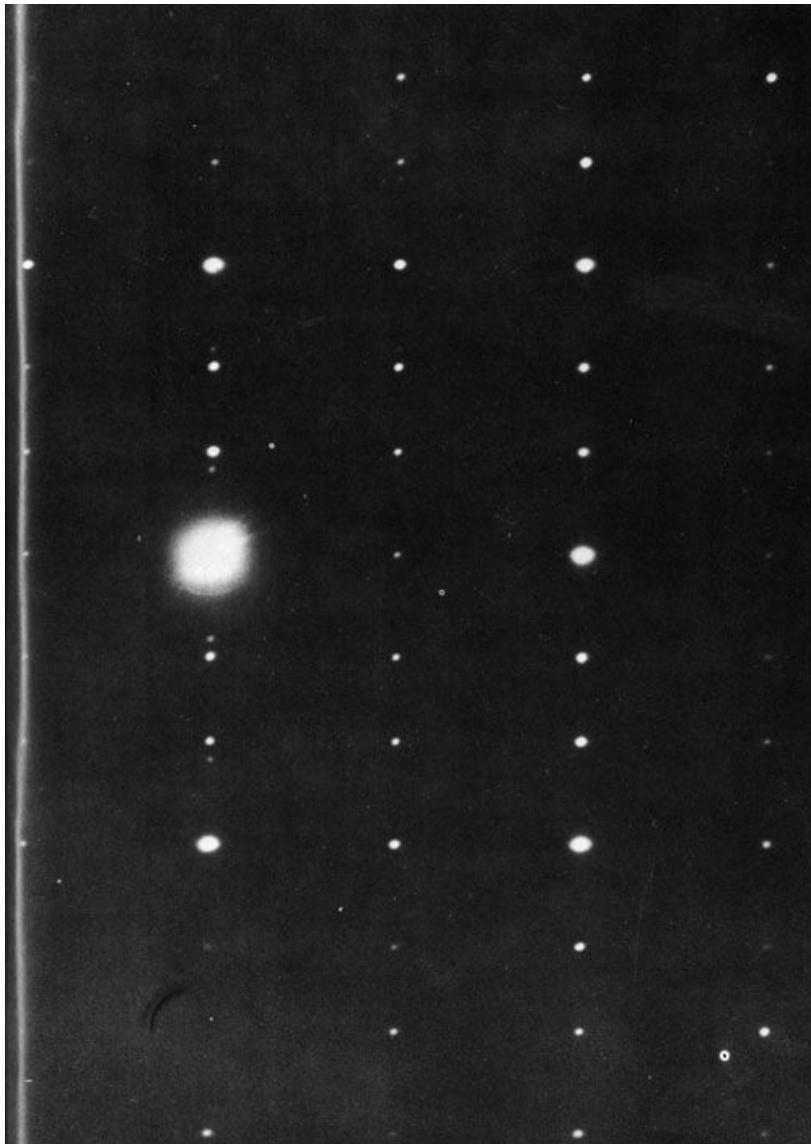
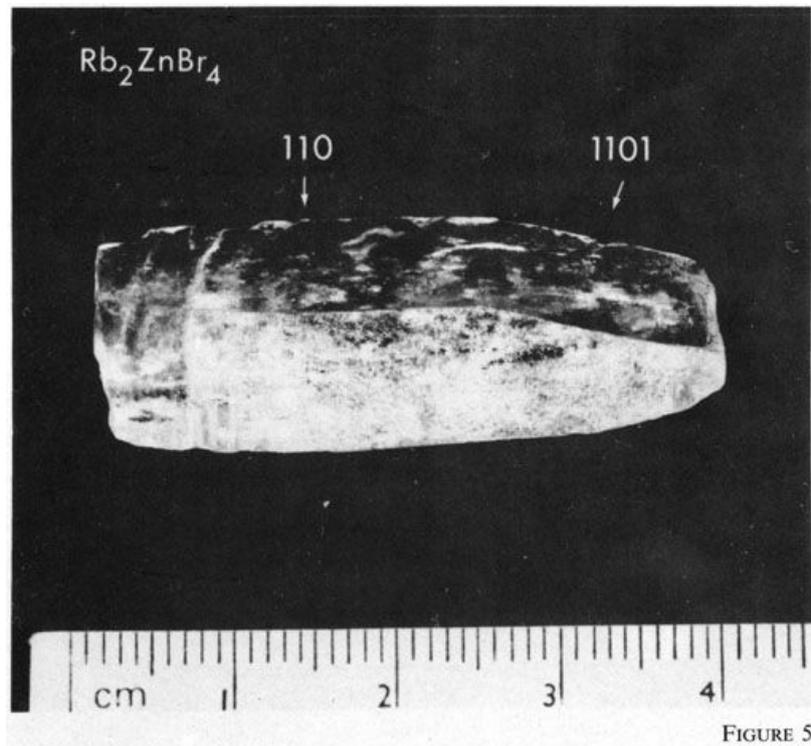


FIGURE 4

Ordre et désordre



Sir William Bragg un an après von Laue interpréta les taches de diffraction comme étant dues à une réflexion de différents plans d'atomes du cristal : plans ordonnés d'atomes arrangés selon les points d'un réseau, le réseau cristallin.

Dans un cristal incommensurable cet ordre est perturbé, par exemple par une déformation périodique de densité ou de déplacement (fig. 3). Lorsque le rapport entre la longueur de cette onde (appelée modulation) et la périodicité du réseau dans la direction correspondante n'est pas exprimable par un nombre rationnel fixe (en fonction de la température, par exemple) on dit que le cristal est *incommensurable* et alors son ordre réticulaire est perdu. Dans le diffractogramme d'un cristal modulé, à côté des taches dites principales, alignées selon un réseau, on en voit d'autres (plus faibles et appelées taches satellites) dues précisément à la modulation, qui (dans le cas incommensurable) dérangent l'ordre réticulaire des taches principales (fig. 4).

p.240 Malgré cet apparent désordre, la forme cristalline macroscopique d'un tel cristal (fig. 5), n'est pas moins régulière que celle d'un cristal normal (commensurable). Cette forme, en effet, révèle et l'ordre des taches principales et l'orientation et la position des taches satellites : la forme révèle donc aussi

Ordre et désordre

l'ordre dû à la modulation incommensurable, c'est-à-dire sa périodicité. Ainsi pour déceler cet ordre on peut caractériser un tel cristal par *quatre périodicités fondamentales* (aux trois du réseau sous-jacent on ajoute celle de l'onde de modulation).

De cette façon, dans un espace à quatre dimensions on peut décrire le cristal par une structure parfaitement ordonnée et symétrique, donnant lieu à des formes cristallines aussi très symétriques. Ce cristal apparaît alors comme la section dans notre espace tridimensionnel d'un objet géométrique régulier de l'espace à quatre dimensions.

Ainsi le désordre local dû à la modulation apparaît, quand il est approché d'une autre façon, comme un ordre global.

M. PAUL SCHEURER : Avec les exposés de MM. Arber et Thom, on a naturellement volé très haut : ce n'est pas en vain qu'on s'adresse à un Prix Nobel et à une Médaille Fields ! Mais l'auditeur moyen s'est probablement senti plus d'une fois perdre pied, en dépit de son intérêt et de son attention. C'est pourquoi je ne pense pas tout à fait inutile de reprendre le thème de ces Rencontres, ordre et désordre, à un niveau plus élémentaire. Je m'en tiendrai cependant à trois points principaux.

D'abord, il convient de remarquer que l'antinomie ordre/désordre ne présente pas un caractère absolu. Elle dépend largement de notre environnement culturel, et n'échappe donc pas à un certain anthropomorphisme. En effet, ce que nous entendons intuitivement par ordre se rapporte pratiquement toujours à l'une quelconque de nos activités, dans la mesure où nous estimons qu'il nous rend plus facile la réalisation d'un dessein, d'un but, d'une finalité déterminés. C'est ainsi par exemple, et sans qu'il soit besoin de recourir à la thermodynamique, que la pratique de la machine à vapeur au cours de la première révolution industrielle nous a permis de constater que l'énergie exploitable industriellement se trouve d'autant plus grande qu'elle se présente sous une forme mieux ordonnée : travail mécanique contre chaleur. Mais le dessein peut se montrer beaucoup moins ambitieux, la réalisation d'un certain jeu de cartes par exemple. En outre, notre culture intervient encore dans cette opposition entre ordre et désordre par les structures mêmes de la langue que nous parlons. Les ordonnances et les

régularités du langage nous pourvoient de certaines capacités de description, par rapport auxquelles nous jugeons du degré d'ordre qui règne dans telle ou telle situation. Comme l'a déjà dit M. Thom, nous serons naturellement portés à qualifier d'ordonnée la situation que nous pouvons décrire suffisamment aisément, et de désordonnée, voire même de chaotique, celle qui résiste à nos efforts de description, ou même les défie complètement.

J'illustre mon propos par un exemple connu de tous. Prenons un jeu de 36 cartes — pour jouer au jass national par exemple. Il est important de ^{p.241} retenir d'abord que n'importe quelle disposition des 36 cartes sur une table constitue *un* ordre, parmi le nombre énorme de toutes les dispositions *a priori* possibles (36 si les cartes se succèdent simplement). Il est clair cependant que, intuitivement, nous ne serons pas prêts d'appeler ordonnée n'importe quelle distribution « au hasard » sur la table. Nous imposerons d'abord certaines *règles* de présentation, par exemple la donne par plis s'il s'agit du jass, ou la mise en place par colonnes et rangées pour un jeu de patience. Dans ce dernier cas, on verra même souvent le joueur « remettre de l'ordre » dans son jeu en rectifiant les alignements, c'est-à-dire en recourant à certaines symétries géométriques ! Admettons donc que nous avons satisfait à ces règles de présentation, dans le cas d'une patience. Il ne nous est pas naturel — parce que la sémantique de notre langue va en sens opposé — de comprendre que n'importe quel état donné du jeu, n'importe quel ordre parmi les 36 possibles est aussi difficile à reproduire au coup suivant, après un bon brassage des cartes, que tel autre que nous trouvons particulièrement bien ordonné. D'où vient donc que nous discriminions parmi ces ordres, que nous appelions désordonnés la plupart d'entre eux, et ne réservions l'épithète d'ordonné qu'à un très petit nombre de cas ? Si nous y prenons garde, nous constaterons que cette dernière occurrence se manifeste pour nous seulement lorsque nous pouvons y repérer quelque symétrie relativement simple — par exemple les cartes se suivent par ordre de valeurs et par couleurs — c'est-à-dire encore lorsque la présence de cette symétrie nous permet de décrire l'état de distribution des cartes avec moins de mots qu'il ne nous en faut pour énumérer toutes les cartes les unes après les autres. Dans un tel cas, il semblerait que la symétrie nous fournisse un gain d'information, puisque nous employons moins de mots. Ce serait oublier que ce gain d'information se trouve en fait intégré aux concepts que nous utilisons pour notre description plus brève. Un apprentissage est requis du débutant pour

Ordre et désordre

donner son sens à un concept comme celui d'« ordre des valeurs décroissant » : il faut avoir appris que le roi l'emporte sur la reine, que l'as représente la valeur maximale ou minimale, suivant le jeu. C'est cette information codée dans notre savoir qui nous permet une description plus brève en présence d'une symétrie et qui nous conduit à l'impression d'un ordre plus grand.

En fait, et ce sera mon deuxième point, le rapport entre symétrie et information, pour le mathématicien et le physicien, se révèle l'inverse de celui que nous croyons percevoir dans le jeu de cartes. Plus la symétrie est élevée, plus faible est son contenu informatif. Reprenons un exemple simple, de nature géométrique cette fois-ci. D'évidence, un cercle est plus symétrique qu'un carré — on peut en faire une roue pour rouler ! Mais considérez le cas suivant. Vous disposez d'une feuille de papier marquée d'un point dans un voisinage de son centre. On vous donne un premier ordre : « Tracez un cercle de 2 cm de rayon ayant ce point pour centre. » Evidemment, il est entendu ici que vous n'êtes pas l'esclave du Ménechme, que vous avez été à l'école primaire, que vous savez ce qu'est un cercle, un rayon, un centre, et que vous avez appris à manier un compas. Encore une fois, référence tacite est faite à un savoir conceptuel, qui en l'occurrence ^{p.242} vous permet de comprendre que vous disposez de toute l'information nécessaire pour exécuter la tâche indiquée. Mais que maintenant on vous donne l'ordre d'inscrire un carré dans ce cercle, étant entendu toujours que vous savez ce que veulent dire les concepts de « carré », « inscription dans un cercle », « côtés et diagonales du carré », vous serez tenté d'abord de vous mettre à l'œuvre, puis hésiterez, parce que vous constaterez alors qu'il vous manque une donnée, celle de l'orientation des côtés du carré par rapport à la feuille. Ainsi, pour son exécution, le carré, de symétrie plus basse, exige plus de données que le cercle, à la symétrie plus élevée. L'exemple ici présenté est trivial, mais il illustre bien la situation sans cesse rencontrée par les physiciens en cas de symétrie, que ce soit pour les cristaux ou pour les particules élémentaires.

Enfin, mon troisième point vient s'articuler tout naturellement sur le précédent. Si le monde est du tout observable, s'il véhicule de l'information, c'est que les symétries naturelles n'y sont jamais parfaites, et qu'elles contiennent presque toujours des défauts qui les brisent. Si le monde était totalement uniforme — une symétrie maximale —, il serait absolument inconnaissable : rien ne pourrait accrocher une information. On peut invoquer ici

la philosophie avec la règle de Spinoza : *omnis determinatio est negatio* : il faut une négation de l'uniforme pour que puissent émerger l'information et la forme. On peut également convoquer la poésie avec Henri Michaux, qui, dans son *Ecuador* si je me souviens bien, nous raconte comment la monotonie d'une traversée maritime est soudain rompue quand les passagers viennent à distinguer, en contraste avec l'uniformité de l'océan, quelque chose qui s'en détache, et manifestent alors la curiosité la plus exacerbée, jusqu'à ce qu'ils parviennent enfin à identifier et à nommer cette chose : soit cachalot, soit rocher. Retombe alors l'excitation : le nouveau, l'émergent, l'inquiétant enfin, se trouve repris dans le filet rassurant du connu.

M. GASTON GOUMAZ : Vous me voyez fort embarrassé au moment de prendre la parole en tant que psychologue, devant autant d'éminents représentants des sciences exactes. Embarrassé, car, comme vous le savez, la part de la psychologie qu'on peut considérer comme scientifique et expérimentale, mesurable et mesurée, est malheureusement encore très réduite. D'autant plus embarrassé d'ailleurs après avoir entendu le brillant exposé de M. Thom, car conscient que pour ce qui est du maniement laxiste de concepts flous, les sciences humaines constituent peut-être un lieu privilégié !

Cela dit, autant j'ai apprécié l'exigence de rigueur de M. Thom, autant je ne suis pas malheureux de la réhabilitation à laquelle on assiste ce matin d'un certain flou des concepts.

En effet, j'ai pu constater que, à tout le moins dans les sciences humaines, l'usage, peut-être momentanément, de concepts même flous et extraits de leur contexte d'origine, peut engendrer des progrès. Dans le domaine qui est le mien, il me paraît évident que le concept de système, par p.243 exemple, a permis toute une évolution dans notre mode d'approche de la psychopathologie.

Au lieu de nous centrer sur l'enfant qui nous était signalé et de le considérer comme « le malade », nous avons progressivement essayé de prendre en compte l'ensemble de la situation dans laquelle s'inscrivent cet enfant et ses troubles, situation caractérisée par une dynamique qui lui est propre et la nature et l'intensité des interactions entre tous ceux qui y participent, non seulement l'enfant, mais aussi les parents, la phratrie, ses enseignants, etc.

Ordre et désordre

Il est probable que dans cette évolution le concept de système s'est trouvé progressivement dénaturé, mais que malgré ce flou il ne nous en a pas moins été extrêmement utile.

C'est toutefois d'un autre aspect que j'aurais aimé parler ce matin. En réfléchissant au thème de cette table ronde... « En sciences, désordre ne signifie pas toujours désastre »..., je constate que, dans le champ médico-pédagogique, nous sommes de plus en plus intéressés aussi par le désordre, mais que nous sommes surtout confrontés aux effets nuisibles de l'ordre... à tout le moins de l'ordre imposé, plaqué de l'extérieur, sans souci de correspondance plus profonde et sans prise en compte du désordre éventuel lorsqu'il surgit. Pour nous, c'est cet ordre-là qui souvent signifie désastre et souffrance.

Je pense tout particulièrement à l'école et quand je vois l'intérêt qui, depuis un certain temps, est porté, dans vos sciences respectives, à tout ce qui est imprévu, accidentel, en état de rupture ou de mutation, etc., je regrette que la pédagogie ne s'intéresse pas davantage, elle aussi, aux réponses fausses, à l'exceptionnel, aux situations d'échec, etc.

Rassurez-vous, je ne vais pas reprendre le discours illitchien ; je n'abonde pas non plus dans le sens de ceux qui estiment que l'école tue la créativité de l'enfant. Il y a, je pense, un certain romantisme à imaginer un enfant qui, livré à lui-même, pourrait produire je ne sais quelle richesse. De ce point de vue, je suis plutôt un défenseur de notre école actuelle.

J'aimerais m'attacher à un fait très particulier que, dans tous les pays industrialisés, tous ceux qui, à un titre ou à un autre, se sont penchés sur le problème de l'institution scolaire, constatent. C'est le fait que toute école, quelle qu'elle soit, quelle que soit la qualité de son organisation et de ses enseignants, toute école comprend 25% environ d'élèves en situation de difficulté ou d'échec, préoccupant donc vivement leurs enseignants. On peut prendre les choses par un bout ou par un autre, avec une méthode ou une autre, on retombe toujours, à peu de chose près, sur ce même pourcentage. Ce qui a amené certains, en inversant quelque peu les termes de la proposition, à dire, et je me sens personnellement très intéressé par ce point de vue, que toute école, par définition, est inadaptée au quart environ de ses élèves., ou si l'on préfère une formulation plus positive : qu'elle n'est adaptée qu'aux autres trois quarts.

Ordre et désordre

Bien évidemment, ce quart réfractaire est perçu comme porteur de désordre, puisque déjouant les intentions des pédagogues, il est vécu comme une épine irritante dans l'amour-propre et l'estime de soi dont toute école a besoin pour survivre.

p.244 Un cas particulier de cette situation serait celui des enfants étrangers, enfants de migrants, à qui l'on fait une violence considérable, quoique symbolique (mais peut-être n'y a-t-il pas moyen de faire autrement ?) en leur imposant, sans transition, un ordre culturel qui n'est pas le leur. Vous savez qu'à Genève où on compte 39% d'enfants étrangers au sein de l'école primaire, le problème se pose de manière lancinante à nos pédagogues.

Il est évident aussi que c'est parmi ces 25% échappant aux normes que nous allons trouver la plupart de ceux qui nous sont signalés pour des troubles de la personnalité, des troubles du comportement... des « désordres » caractériels, comme on disait à une certaine époque.

Sans vouloir relancer ici le débat introduit par l'antipsychiatrie, je voulais signaler que l'une des tâches difficiles mais passionnantes auxquelles nous sommes confrontés, c'est d'éviter de confondre mauvaise adaptation scolaire et atteinte à la santé mentale, ou de faire un malade de l'enfant qui échoue. En d'autres termes encore, et pour revenir au thème de cette table ronde, arriver à distinguer d'une part un désordre qui serait vrai et auquel il faudrait alors remédier faute de quoi il va se péjorer et d'autre part, comme énoncé à plusieurs reprises lors de ces Rencontres, un désordre qui ne serait que l'ordre de l'autre.

M. HENRI WERMUS : En guise de commentaire aux propos du professeur Arber, je voudrais faire remarquer, bien que je ne sois pas biologiste, que le terme de « programme génétique » utilise une métaphore venant de l'ordinateur. Une telle métaphore risque de suggérer aux non-scientifiques l'idée d'un déterminisme dans le déroulement de nos actions dans la vie. Il faut aussi être conscient du fait qu'entre le déterminisme quasi absolu du type laplacien et le hasard ou l'absence de contraintes, il y a un grand nombre de processus intermédiaires dans lesquels certains aspects ou paramètres sont prédéterminés (ou algorithmiques) et certains autres présentent une gamme plus ou moins large de choix possibles. Au lieu de « programme », il serait peut-être plus juste

de parler de mémoire génétique ou de codage des potentialités, etc. ; il faudrait sans doute trouver un terme juste à ce propos. En effet, les manières de résoudre les problèmes posés par les réalités au cours de l'existence sont loin d'être prédéterminées. Il nous faut créer, faire émerger des solutions aux problèmes de divers niveaux qui se posent à nous et cela, bien sûr, en tenant compte de nos compétences biologiques et intellectuelles.

En ce qui concerne l'importance du langage dans la formation de nos croyances générales et l'importance dans l'activité scientifique, il faut insister fortement sur la différence qu'il y a entre le langage naturel et le langage scientifique, formel. L'argumentation, la syntaxe et les domaines d'application du langage naturel ont une sémantique propre, comportant des flous, des connotations, des interprétations dépendant du contexte, etc., alors que la sémantique du langage formel est, en principe, rigoureusement définie et contrôlée. N'oublions pas non plus la différence importante qu'il y a entre la pensée et son expression linguistique : ces deux activités sont différentes et l'on sait que ce qui est pensé consciemment ou p.245 non et ce qui est exprimé souvent ne coïncide pas du tout. Il s'agit là d'un thème qui mériterait d'être développé et approfondi.

M. ANDRÉ CHINET : M. Wermus a parlé d'ordre « introduit dans le monde externe », M. Janner a parlé d'ordre « dans les cristaux », M. Arber d'ordre « dans la matière vivante ». Et par ailleurs M. Thom nous a dit hier que « l'objet d'étude des mathématiques n'est pas le monde réel » ! Alors qu'est-ce que le monde réel ? Et les cristaux et la matière vivante qui se trouvent dans « le monde externe » ou, pour emprunter l'expression utilisée par M. Mach dans son introduction de la conférence Arber, qui font partie du « cadre physique », appartiennent-ils au monde « réel » dans la mesure où précisément ils font partie de ce cadre physique ? Eh bien, il y a une chose que tout le monde sait mais qu'il est bon de rappeler ici, et je le ferai en tant que physiologiste, c'est qu'il n'y a de réel que *perçu*. Je m'explique : le réel ne saurait être le « cadre physique », ni même les stimuli sensoriels qui en émanent plus ou moins directement (la lumière pour la vue, une substance pour le goût et l'odorat, des ondes de pression pour l'ouïe, etc.), mais le réel est ce que nous faisons de ces stimuli (par un processus neurophysiologique d'enrichissement de leurs effets premiers, à partir de tout l'acquis du sujet, aboutissant à la perception). Donc si

le cadre physique *existe* bel et bien, il ne fait en revanche pas vraiment partie de ce qui pour nous est « le monde réel ».

M. Janner est très prudent avec toute définition du « réel », mais il sera sans doute d'accord pour dire, avec Kuhn, que « le monde (réel) change » quand, au moment d'une découverte, d'une prise de conscience subite, « les écailles nous tombent des yeux ». Si donc le réel peut changer, quand bien même le « cadre physique » (ou « les choses » pour employer la terminologie prescrite par M. Agazzi) reste inchangé, c'est bien une preuve que ce que tout le monde entend par « le réel » est un monde *perçu*. Entre parenthèses, la notion d'ordre, si difficile à définir, ne peut avoir de sens que dans le monde *perçu*, parce que l'ordre est une propriété de « système » et non une propriété des « choses », ou du cadre physique (simple inspirateur des *systèmes* qui naissent *dans le sujet* ou n'ont un sens que pour des sujets reliés culturellement les uns aux autres).

En dernière analyse, ce qui me semble toujours parfaitement cohérent dans la philosophie de la science de Kuhn, c'est que le processus de création permanente à l'échelle de la superstructure organique qu'est le cerveau humain (aussi bien qu'à celle, moléculaire, des gènes) peut être vu comme l'évolution de cette fraction du cadre physique grâce à laquelle notre monde réel évolue.

M. PAUL SCHEURER : Je propose qu'on en revienne au thème propre de ces Rencontres d'ordre et de désordre. Les problèmes du réalisme et du déterminisme, bien qu'apparentés, sont néanmoins différents, et d'ailleurs mériteraient chacun de faire l'objet d'autres Rencontres. J'aurais, pour ma part, beaucoup à dire à ce propos, en particulier tant pour ce qui concerne le statut ontologique des structures — existent-elles « de re »^{p.246} ou ne sont-elles que des projections de notre esprit sur le réel ? — que pour une réinterprétation du déterminisme classique, de l'indéterminisme quantique et des fluctuations statistiques comme trois aspects divergents d'une même structure de différenciabilité et de mesurabilité. Voilà, ma foi, qui nous mènerait par trop loin ! J'en reviens plutôt, encore une fois, au rôle majeur que joue le langage dans nos notions d'ordre et de désordre. Avec sa boîte de Pandore, M. Thom nous met en garde contre les concepts flous, et nous avertit de la nécessité de les rendre précis avant d'en user dans un discours scientifique. Ce contraste entre langage précis et discours commun, il y a longtemps que j'en ai fait un de mes thèmes de recherche. Avec le temps — et le travail ! —, ce contraste s'est

affiné en opposition entre langage des structures (bourbakiques, donc précises !) et ensemble des concepts régulateurs du discours, et, plus récemment, en la procédure de double codage par concepts et par structures. Cela m'a permis de mener à bien la dérévolution des théories physiques de la relativité et des quanta, avec la proposition d'une cinétique quantique qui les généralise, et, sur un plan épistémologique plus ample, de poser les fondements d'une « épistémologie de la recherche SHCD » (S pour structurale, HC pour historique critique et D pour dialectique), mettant ainsi en évidence le lent procès d'émergence de la raison structurante dans le développement de la rationalité scientifique, un aspect proprement inaperçu jusqu'ici.

Tout ceci pour en venir finalement à un éloge apparemment paradoxal de la valeur de l'ambiguïté dans nos concepts. Des concepts précis sont nécessaires pour l'avancement de nos savoirs spécialisés. Mais pour les besoins d'une communication pleinement humaine, c'est précisément cette marge changeante d'ambiguïté des concepts d'un individu à l'autre qui leur permet de se comprendre néanmoins entre eux.

M. ANDRÉ CHINET : Si le génome ne peut plus aujourd'hui être considéré comme structure essentiellement stable mais que la nature y a prévu des zones d'accident, il n'y a pas une imprévisibilité totale des accidents qui modifient le génome. Vous nous avez dit dans votre conférence que ce qui préside à cette prévisibilité des accidents modifiant le génome relevait d'un ordre plus profondément ancré dans le monde vivant. J'aimerais que vous nous disiez ce que vous entendez par là.

M. WERNER ARBER : Vous faites allusion ici à ce phénomène de transposition où certains gènes changent de position, ce qui a comme conséquence le réarrangement de l'information génétique : un certain type de combinaison peut associer deux segments d'information qui préalablement sont séparés l'un de l'autre. Ce genre de réarrangement ne peut pas être considéré comme un accident bien que l'on y trouve une composante due au hasard. Au moment où intervient ce phénomène, qui est rare, on peut montrer que ce sont les enzymes, donc le produit des gènes, qui dirigent ces réactions. Ma conclusion, à laquelle vous faites allusion, est une interprétation personnelle. Mais toute liberté d'hypothèses est possible ici, comme celle de la volonté d'un créateur ou

Ordre et désordre

d'une sélection ^{p.247} darwiniste qui opère selon le meilleur avantage des êtres vivants. Ici la science n'est pas encore prête à répondre en raison de la complexité du vivant, complexité face à laquelle le savant est enclin à la modestie.

M. ANDRÉ DUCRET : Que pense René Thom de l'œuvre de Gaston Bachelard ? le « Nouvel esprit scientifique » est-il encore à l'ordre du jour ?

M. RENÉ THOM : La classification bachelardienne de l'histoire en trois époques : Epoque préscientifique (jusqu'à 1800), Epoque scientifique (1800-1905), Nouvel esprit scientifique (1905-présent) n'est guère de mise aujourd'hui. La notion chère à Bachelard d'obstacle épistémologique est singulièrement critiquable (voir mon article « A propos de Bachelard : la science et le sens », à paraître en portugais dans la revue *Analise* (Lisbonne).

QUESTION : La nécessité de développer une science qui ne peut plus séparer l'ordre (ou le déterminisme) d'un certain désordre (aléatoire) n'exige-t-elle pas le recours à des termes qui comportent nécessairement une part de flou dans leur définition ?

M. RENÉ THOM : S'il est exact que l'immense majorité des phénomènes naturels sont des mixtes d'ordre et de désordre, il ne s'ensuit pas nécessairement que les « phases désordonnées » soient non descriptibles. Si on veut « catégoriser » un phénomène, il faut le rendre descriptible, même au prix d'oublier (négliger) un certain nombre de ses caractéristiques. Je ne crois donc guère à la vertu d'utiliser des concepts « flous » en science sauf pour des concepts comme celui de « variable » en mathématique, où le flou est tellement radical qu'il en devient source de certitude.

M. JACQUES GRINEVALD : Hiroshima et Nagasaki = désastre pour qui ? Les Japonais ? L'humanité ? Une chose est à rappeler pour introduire le doute : pour la presse occidentale de l'époque, ce fut un triomphe, la victoire de l'ordre scientifique contre la barbarie (c'est-à-dire le désordre) des Japonais.

L'appréciation ordre ou désordre est ici capitale : tout l'ordre international contemporain repose sur l'évaluation occidentale positive de la bombe atomique

Ordre et désordre

alors qu'une autre évaluation politique (bombe = désordre) aurait transformé l'ordre du monde politique.

M. GILBERT TURIAN : L'aléatoire et l'indéterminisme ne s'exercent pas en biologie *qu'au* niveau *macromoléculaire* mais aussi au niveau *atomique*, tout particulièrement de la distribution graduelle et *bidirectionnelle* des *protons* (et des électrons) entre le cytoplasme et les mitochondries qui représentent les usines d'énergie de la cellule ! (voir la théorie chimiosmotique de la synthèse de l'ATP du Prix Nobel Peter _{p.248} Mitchell, 1978). Bien entendu, tout cela se joue dans le cadre du contrôle génétique *primaire* (contre noyau → mitochondries).

M. CHARLES P. ENZ : Je rappelle que j'avais comparé des *fluctuations* aux niveaux macromoléculaire et atomique. Je doute que des *fluctuations* d'origine quantique (c'est-à-dire au niveau atomique) puissent avoir une influence (qui sera nécessairement aléatoire) déterminante sur le déroulement des processus macromoléculaires, sans nier pour autant l'importance de processus atomiques (les réactions photochimiques, par exemple) en biologie.

@

ENTRE L'ORDRE ET LE DÉSORDRE : L'AUTO-ORGANISATION ¹

TABLE RONDE

animée par Paul DUMOUCHEL et Jean-Pierre DUPUY
CREA — Ecole polytechnique - Paris

@

p.249 NOTE : *M. François Bloch-Lainé, président du Commissariat général du Plan, République française ; M. Abraham Moles, directeur de l'institut de psychologie sociale des communications, Strasbourg ; M. Philibert Secrétan, professeur de philosophie à l'Université de Fribourg (Suisse) et M. Michel Crozier, directeur du cycle supérieur de sociologie de l'institut d'études politiques de Paris, ont apporté leur contribution à ce débat. Plutôt que de tenter d'en donner un résumé nécessairement imparfait, nous avons préféré demander à MM. Jean-Pierre Dupuy et Paul Dumouchel de rédiger cette synthèse.*

I. LES THÉORIES DE L'AUTO-ORGANISATION

1. Depuis quelque trente ans sont apparues dans les sciences de la nature et de la vie, plus précisément au confluent de la physico-chimie, de la biologie et de la cybernétique, des théories dites de l'auto-organisation. Participent à leur épanouissement des disciplines apparemment aussi diverses que la thermodynamique des processus irréversibles et des systèmes loin de l'équilibre ², la biochimie et la biophysique ³, la neurophysiologie ⁴, l'immunologie ⁵, l'intelligence artificielle ¹, l'« épistémologie naturelle » p.250 et

¹ Le 23 septembre 1983.

² G. Nicolis et Ilya Prigogine, *Self Organization in Nonequilibrium Systems (From Dissipative Structures to Order through Fluctuations)*, New York, John Wiley and Sons, 1977.

³ Manfred Eigen, « Self-Organization of Matter and the Evolution of Biological Macromolecules », *Die Naturwissenschaften*, 58, 1971, pp. 463-520.

⁴ Humberto Maturana, « Neurophysiology of Cognition » in P. Garvin (ed.) *Cognition : A Multiple View*, New York, Spartan Books, 1970, pp. 3-23.

⁵ N. Vaz et Francisco Varela, « Self and Non-Sense : an Organism-Centered Approach to Immunology », *Medical Hypothesis*, 4, 1978, pp. 231-267.

expérimentale »², etc. A côté de ces recherches qui relèvent des sciences de la nature, de la vie et des artefacts, on en trouve d'autres qui se veulent plus « horizontales », métascientifiques en quelque sorte et qui constituent les fondements de ce qu'on pourrait appeler le « néo-mécanisme » de notre temps : sciences de l'organisation, de l'information, de la communication et de la complexité, elles sont le lieu d'une réflexion plus abstraite sur le concept d'auto-organisation en tant que tel³. Souvent ce sont les mêmes chercheurs qui se livrent à ces réflexions générales et qui les appliquent à des objets précis dans le champ plus restreint d'une discipline fortement constituée. Enfin, ces travaux, dans leurs aspects formels, butent sur des obstacles logiques et épistémologiques qui renvoient aux paradoxes que p.251 l'on trouve aux fondements des mathématiques et dans les démonstrations des théorèmes sur la limitation des formalismes⁴.

¹ Douglas Hofstadter, *Gödel, Escher, Bach*, New York, Basic Books, 1979.

² Heinz von Foerster, « Notes pour une épistémologie des objets vivants », in Edgar Morin et Massimo Piattelli-Palmarini, *L'Unité de l'homme*, Le Seuil, 1974, pp. 401-417.
Humberto Maturana, « Biology of Language. The Epistemology of Reality », in G. A. Miller et E. Lenneberg (eds.), *Biology and Psychology of Language*, New York, Plenum Press, 1979.

³ Parmi les synthèses les plus récentes, on peut noter :

— synthèses individuelles :

- Hermann Haken, *Synergetics*, Berlin, New York, Springer Verlag, 1978.
- Henri Atlan, *Entre le Cristal et la Fumée*, Le Seuil, 1979.
- Francisco Varela, *Principles of Biological Autonomy*, New York, Oxford, North Holland, 1979.

• Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance*, Gallimard, 1979.

• Humberto Maturana et Francisco Varela, *Autopoiesis and Cognition : The Realization of the Living*, Boston, Boston Studies in the Philosophy of Science, vol. 42, Reidel, 1980.

• Edgar Morin, *La Méthode*, tome 1 : *La nature de la nature*, Le Seuil, 1977 ; tome 2 : *La vie de la vie*, Le Seuil, 1980.

• Eric Jantsch, *The Self-Organizing Universe*, New York, Pergamon, 1980.

• Pierre Vendryès, *L'autonomie du vivant*, Maloine, 1982.

• Jean-Pierre Dupuy, *Ordres et désordres — Enquête sur un nouveau paradigme*, Le Seuil, 1982.

— synthèses collectives :

• Milan Zeleny (ed.), *Autopoiesis, Dissipative Structures and Spontaneous Social Order*, Boulder (Colorado), Westview Press, AAAS Selected Symposium 55, 1980.

• Milan Zeleny (ed.), *Autopoiesis, a Theory of Living Organization*, New York, Oxford, North Holland, 1981.

• Frank Benseler, Peter Hejl, Wolfram Köck (eds.), *Autopoiesis, Communication and Society*, Francfort, New York, Campus, 1980.

• Gerhard Roth, Helmut Schwegler (eds.), *Self-Organizing Systems*, Francfort, New York, Campus, 1982.

• Paul Dumouchel et Jean-Pierre Dupuy (eds.), *L'auto-organisation : de la physique au politique*, Paris, Le Seuil, 1983.

⁴ Gotthard Gunther, « Time, Timeless Logic and Self-Referential Systems », *Ann. N. Y.*

Toutes ces recherches sont difficilement dissociables et, pour des raisons tant conceptuelles que sociologiques, elles forment un tout, une quasi-discipline, soutenue par une quasi-communauté. Bref, un domaine repérable malgré son éparpillement sur plusieurs disciplines, que l'on peut aisément isoler à l'aide de critères épistémologiques et sociologiques, par le genre de questions qui y sont abordées et par le groupe social qui les soulève. Non seulement les chercheurs qui s'intéressent à ces questions forment un véritable réseau, lié à des institutions, mais ceux qui participent à ce réseau sont de plus très souvent marginalisés dans leur discipline d'origine, qu'ils soient chimistes, biologistes, mathématiciens ou autres.

2. Les réflexions métascientifiques sur l'auto-organisation se sont articulées aux disciplines constituées d'une manière fort variable suivant les époques. C'est presque exclusivement la cybernétique qui constitue leur habitat naturel au début de leur histoire. C'est là quelque chose d'étrange si l'on est sensible à l'opposition-complémentarité que Francisco Varela nous invite à considérer aujourd'hui entre le point de vue de la commande (*control*) et celui de l'autonomie ¹ ; le premier étant le point de vue dominant, celui pour qui l'information est une *instruction* que le créateur-ingénieur-démiurge injecte dans sa créature pour la conduire où il veut ; le second, réprimé, dominé, cherchant à *comprendre* ce qui fait que les êtres organisés complexes que nous présente la nature nous semblent doués d'autonomie par rapport à leur milieu. Or, dans les premiers temps, ces propriétés remarquables des êtres vivants que sont les capacités d'apprendre, de s'adapter, de se donner des buts, voire les facultés de mémoire, de connaissance, d'intelligence, d'imagination, de volonté, d'anticipation et de pensée, on ne cherche à les appréhender qu'en tentant de les reproduire sous la forme d'artefacts idéels ou matériels. La science se confond avec la technique, le savant avec l'ingénieur. Comprendre, c'est maîtriser. Il ne s'agit pas de contempler le monde, mais de le refaire à son tour.

Et cependant, en ces temps où l'esprit cybernétique est roi, des esprits originaux et exigeants se sentent déjà trop à l'étroit dans son cadre objectiviste

Acad. Sci., 1967, pp. 138-396.

Lars Löfgren, « An Axiomatic Explanation of Complete Self-Reproduction », *Bull. Math. Biophysics*, 30, 1968, pp. 415-425.

Douglas Hofstadter, *Gödel, Escher, Bach*, op. cit.

¹ Cf. *Principles of Biological Autonomy*, op. cit.

et techniciste. Conscients que les obstacles rencontrés par la science traditionnelle dans sa conquête des territoires les plus élevés de la création mettent en cause son épistémologie et son ontologie implicites, ils se donnent pour objectif de bâtir une « cybernétique du second ordre », réflexive, une cybernétique de l'observateur et non plus seulement de l'observé. De là la floraison de concepts dont la désignation débute par le préfixe « auto ». Parmi eux, l'« auto-organisation » devient comme un signe de reconnaissance ^{p.252} qui rassemble des chercheurs dans le cadre de manifestations et d'institutions dont il serait utile de retracer l'histoire. Nous nous contenterons ici d'évoquer les symposiums sur les systèmes auto-organiseurs mis sur pied de 1960 à 1962 par Yovits, Cameron, von Foerster, Zopf, Jacobi et Goldstein ¹, et surtout l'aventure du « Biological Computer Laboratory » de l'Université d'Illinois, fondé en 1956 par Heinz von Foerster. Ce dernier avait été le jeune secrétaire des rencontres Macy qui, à la charnière des années quarante et cinquante, réunirent des hommes et des femmes comme John von Neumann, Norbert Wiener, A. Rosenblueth, Warren Mac Culloch, Gregory Bateson, Margaret Mead et bien d'autres en un effort de synthèse d'où devaient naître tant l'anthropologie « systémique » américaine que la théorie générale des systèmes. Avec le « B.C.L. », von Foerster allait pouvoir s'adonner passionnément aux recherches où son goût du paradoxe le menait : causalité circulaire, autoréférence, rôle organisateur du hasard, etc., en compagnie de ces grands noms qu'il réussit à attirer auprès de lui : W. Ross Ashby, Warren Mac Culloch, Gotthard Günther, Lars Löfgren, Gordon Pask, Humberto Maturana.

Tout dans ces recherches n'a pas le même parfum de « radicalité » vis-à-vis du caractère opératoire et objectiviste de la science traditionnelle, tant s'en faut ². Au début des années septante, cependant, les théories de l'auto-

¹ M. C. Yovits et S. Cameron (eds.), *Self-Organizing Systems*, New York, Pergamon, 1980.

H. von Foerster et H. Zopf (eds.), *Principles of Self-Organization*, New York, Pergamon, 1962.

M. et G. Yovits, G. T. Jacobi et G. D. Goldstein, *Self-Organizing Systems*, Washington, Spartan Books, 1962.

On notera en particulier :

— dans le premier de ces ouvrages, l'article fondateur de Heinz von Foerster, « On Self-Organizing Systems and their Environments », pp. 31-50.

— dans le deuxième, l'article de W Ross Ashby, « Principles of the Self-Organizing System », pp. 255-278.

² On n'en donnera pour preuve que la synthèse réalisée en 1966 par la SEMA pour le compte de la D.G.R.S.T. : R. Fortet et H. Le Boulanger, *Éléments pour une synthèse sur*

organisation connaissent une seconde jeunesse qui les conduit jusqu'en l'état très florissant où nous les connaissons aujourd'hui. Deux facteurs circonstanciels sont à l'origine de ce second souffle. C'est d'abord la physique, la chimie et la thermodynamique, accompagnées par les mathématiques, qui découvrent, ou redécouvrent, que les mouvements spontanés de la ^{p.253} matière ne la mènent pas nécessairement à l'indifférenciation : dans certaines circonstances, tout se passe comme si la matière était capable de s'« auto-organiser ». On s'est déjà référé à la thermodynamique des processus loin de l'équilibre, mais il faut noter également l'intérêt croissant pour les dynamiques singulières, « étranges » ou « pathologiques » que peuvent connaître certains systèmes naturels, du tourbillon à la fumée de cigarette : dynamiques chaotiques, attracteurs étranges, systèmes à mélange ou à stabilité faible, à elle seule la terminologie en dit long sur l'éloignement de la physique par rapport au modèle autrefois dominant de la mécanique rationnelle ¹.

L'autre coup de fouet donné aux recherches sur l'auto-organisation est venu de la biologie. Avec la découverte du « programme génétique », celle-ci a en un certain sens réalisé le chef-d'œuvre du réductionnisme scientifique. En démontrant que les propriétés les plus étonnantes de la vie, à commencer par son apparente « téléonomie », s'engendraient dans l'opération d'un mécanisme physico-chimique, elle a semble-t-il réussi à réduire le vivant à la physico-chimie. Mais les choses ne sont pas aussi simples et très vite, des esprits exigeants perçoivent que loin de fournir une réponse définitive, le nouveau paradigme institué par la biologie moléculaire suscite de nouvelles questions, redoutables ². Qu'il ait prouvé que l'on pouvait faire l'économie des hypothèses vitalistes pour éclairer les « mystères de la vie », et que la clef de ceux-ci était à

les systèmes à auto-organisation (Rapport principal et Annexes bibliographiques), Paris, SEMA. Ce document est rédigé dans une optique purement techniciste et gestionnaire. On y lit, en résumé de l'ouvrage de Yovits et Cameron (eds.), *op. cit.*, que les systèmes à auto-organisation peuvent être définis comme ceux « qui présentent la propriété d'évoluer au sein de leur environnement vers l'accomplissement d'une *finalité qui leur est assignée* ». (Nos italiques.) Nulle part il n'est question des remous provoqués par le « dogme » de la biologie moléculaire. Le Prix Nobel de Crick et Watson date de 1962, celui de Jacob, Lwoff et Monod de 1965, la publication du *Hasard et la Nécessité* de Jacques Monod ne se fera qu'en 1970.

¹ On consultera avec profit : Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, « La dynamique, de Leibniz à Lucrèce », *Critique*, numéro spécial consacré à « Michel Serres : Interférences et turbulences », janvier 1979, n° 380.

² Cf., dans Henri Atlan, *Entre le Cristal et la Fumée*, le chapitre 1 : « Dogmes et découvertes cachées dans la biologie nouvelle ».

Ordre et désordre

chercher dans un mode d'organisation propre à la machinerie cellulaire, c'est indéniable. Mais de cette organisation singulière, c'est une description fort étrange que la biologie moléculaire a donnée : programme, code, information, transcription, message, traduction : toute cette terminologie de la théorie génétique est importée de la description des communications entre êtres humains, de leurs projets, de leurs désirs. Voilà un bel exemple de circulation des concepts entre des disciplines aussi éloignées l'une de l'autre que la physique et la psychologie, promue par ceux-là mêmes qui seraient les premiers à accuser tel ou tel de manier la métaphore avec désinvolture. Les douaniers qui surveillent les postes frontière entre spécialités seraient-ils eux-mêmes des contrebandiers ? On peut certes répondre qu'il y a eu un intermédiaire : la cybernétique, précisément. Mais la cybernétisation de la physique et de la nature, ce n'est pas une réponse, c'est une nouvelle question. Car si l'homme entretient avec les machines qu'il conçoit pour son usage des rapports de démiurge à créature, il a avec les systèmes organisés complexes qu'il trouve dans la nature de tout autres relations, de « co-évolution » comme l'on dit maintenant. La biologie moléculaire elle-même doit reconnaître qu'il y a là une difficulté fondamentale puisqu'elle est obligée de concéder que le fameux « programme génétique » est un « programme ^{p.254} qui se programme lui-même » ou encore un programme « qui a besoin des produits de sa lecture et de son exécution pour être lu et exécuté » : or de tel programme, nul n'en a jamais vu au royaume des artefacts et on serait bien en peine, encore, d'en concevoir.

C'est pour éclairer cette continuité/discontinuité entre la cybernétique des machines artificielles et la cybernétique des « machines naturelles » que des chercheurs ont repris ces dernières années les questions sur la logique des organisations complexes qui avaient été soulevées par les pionniers cybernéticiens de l'auto-organisation. Des catégories de connaissance hétérodoxes ont été proposées de divers côtés, souvent complémentaires, parfois contradictoires : causalité circulaire entre niveaux d'une organisation hiérarchique, hiérarchie enchevêtrée, émergence du radicalement nouveau, instabilité du chaos et capacité organisatrice de celui-ci, extension à des systèmes non humains des concepts de soi, de sujet, de signification, boucles récursives et paradoxes autoréférentiels, etc. Un des objectifs de notre

recherche est de faire le point au sujet de ces catégories, et de tenter de les organiser de façon cohérente.

3. Au cours de nos recherches passées, nous avons été amenés à distinguer deux paradigmes de l'auto-organisation, que nous avons respectivement caractérisés par les principes d'« ordre à partir du désordre » (H. von Foerster, H. Atlan, I. Prigogine, etc.) et de « clôture opérationnelle » (H. Maturana, F. Varela, M. Zeleny, etc.). Ces deux paradigmes sont fort contrastés, voire opposés, même si l'on devine qu'un regard plus englobant saurait les rendre complémentaires. Le second interroge l'*identité* de l'être vivant et la capacité de celui-ci à la maintenir à travers des opérations qui sont produites par le vivant lui-même. Le premier se concentre sur la non moins étonnante capacité du vivant de produire, dans et par ses interactions avec son milieu, de toujours nouvelles formes, de se *complexifier*.

3.1. L'ordre à partir du désordre

Comme cela se produit parfois en science, l'acte de naissance des théories de l'auto-organisation est un théorème d'impossibilité. L'auto-organisation pure est une aporie logique, démontre le cybernéticien W. R. Ashby dans son célèbre article « Principles of the Self-Organizing System »¹. Le raisonnement peut se schématiser ainsi. Essayons de donner un sens aux expressions réflexives du type : programme qui se programme lui-même, organisation qui s'organise elle-même, etc. On peut certes concevoir qu'un programme ait la capacité de modifier en partie ses propres règles de fonctionnement. Mais cette capacité, et les règles de changement de règles qui lui correspondent, font partie intégrante du programme, de telle sorte qu'elles restent, quant à elles, inaccessibles à la maîtrise de soi que possède le programme. Cette maîtrise ne pourra donc jamais être totale.

Cette capacité qu'ont les organisations vivantes de se modifier et de se complexifier tout en conservant leur identité, de quoi donc la tirent-elles, p.255 si ce n'est de leurs seules ressources, et non, bien sûr, de programmes que leur injecterait leur environnement, auquel cas elles se réduiraient à de simples

¹ W. Ross Ashby, « Principles of the Self-Organizing System », pp. 255-278. in H. von Foerster et H. Zopf (eds.), *Principles of Self-Organization*, New York, Pergamon, 1962.

Ordre et désordre

machines cybernétiques ? La réponse ne peut être que celle-ci : c'est bien leur environnement qui participe à leur « auto-organisation », sans que pour autant il les *informe* en quoi que ce soit. Les formes nouvelles qui émergent, n'étant contenues ni dans un programme interne, ni dans un programme externe, sont de pures créations résultant du jeu des perturbations aléatoires de l'environnement sur les mécanismes de l'auto-organisation.

Telle est la conclusion logique à laquelle Henri Atlan a abouti, au départ de ses recherches sur l'auto-organisation du vivant. Conclusion qui devait le conduire à reprendre, tout en lui faisant subir une inversion significative, le principe d'« ordre par le bruit » que Heinz von Foerster avait proposé dans son article : « On Self-Organizing Systems and their Environments » ¹.

Dès son premier ouvrage de synthèse sur le sujet, *L'organisation biologique et la théorie de l'information* ², Atlan recourait à la théorie de l'information de Shannon pour préciser et formaliser ces concepts. Ce choix était cohérent avec ses options épistémologiques. Le rôle de l'observateur est en effet fondamental dans sa conception de l'auto-organisation. C'est parce qu'il est impossible, dans l'étude des systèmes naturels complexes, d'aboutir à une connaissance parfaite et totale, c'est parce que l'observateur perçoit un monde ordonné, mais non *totalemment* ordonné, qu'il a le sentiment qu'il existe des systèmes autonomes, capables de créer du nouveau. Or la théorie de Shannon permet de quantifier l'information qui lui manque pour être capable de décrire complètement le système, en privant toutefois cette information de toute signification. Cependant, dans la perspective d'une création d'ordre à partir du bruit, le recours à cette théorie ne manquait pas d'apparaître paradoxal. Le célèbre théorème de la voie avec bruit semble en effet interdire toute création d'information. C'est en jouant sur la *double* limitation de la théorie de Shannon — impossibilité d'une création d'information, non prise en compte de la signification de l'information — qu'Atlan a pu contourner cet obstacle majeur. Son raisonnement, dont le développement et les prolongements se trouvent dans son deuxième ouvrage, *Entre le Cristal et la Fumée*, repose sur le changement de point de vue qu'opère l'observateur lorsque, au lieu de s'intéresser à l'effet destructeur du bruit sur les liaisons d'un système, il se place

¹ *Idem.*

² Hermann, 1972.

au niveau du tout que celui-ci constitue. A ce niveau, le relâchement des contraintes organisationnelles provoqué par le bruit se traduit par une augmentation de la *complexité*, telle que la mesure la fonction H de Shannon, à savoir l'entropie d'information. Or, puisqu'il s'agit d'un système auto-organisateur qui continue par hypothèse à fonctionner, l'observateur est fondé à postuler que « la complexité est un désordre apparent (qui recouvre) un code caché » ; ou encore, que la « complexité est un ordre dont on ne connaît pas p.256 le code »¹. En d'autres termes, puisque l'accroissement de complexité révèle une augmentation de cette information *vide de sens* qui mesure l'information *qui nous manque*, il est légitime de l'interpréter comme l'ombre portée qui nous signale que de *nouveaux sens* sont apparus. C'est par cette double négation que les deux limitations apparemment incontournables de la théorie de Shannon se neutralisent mutuellement.

3.2 La clôture opérationnelle

L'école chilienne de l'auto-organisation (H. Maturana, F. Varela) est connue de la communauté biologique et systémique internationale pour son paradigme de l'*autopoïèse*. Ce mot indique assez que nos auteurs prennent au sérieux l'idée que le vivant se fabrique lui-même et que, si programme génétique il y a, c'est un « programme qui se programme lui-même » ; bref, que l'être autopoïétique, pour tout ce qui concerne la circulation de ce que l'on nomme l'« information » et le « sens », est clos sur lui-même et qu'il ne peut donc « être pensé que de l'intérieur »².

Si l'on peut dire de la cellule vivante qu'elle est un être autopoïétique, c'est parce qu'elle apparaît comme un réseau de processus de production, transformation et destruction dont les produits sont des composants qui, par leurs interactions, reproduisent en permanence le réseau de processus qui les a produits ; et que, par ailleurs, il en résulte une unité spatialement définie, bornée par une frontière qu'elle est capable elle-même d'engendrer. En d'autres termes, ce que le système autopoïétique produit, c'est l'organisation qui le définit comme unité ; il a la capacité de se distinguer lui-même de son environnement, de définir la distinction entre soi et non-soi.

¹ Entre le Cristal et la Fumée, op. cit., p. 78.

² Cf. Cornélius Castoriadis, *Les Carrefours du labyrinthe*, Le Seuil, 1978.

Ordre et désordre

La démarche de l'autopoièse apparaît comme complémentaire de celle d'Atlan. Toutes deux tombent d'accord que l'être vivant est à lui-même le cadre de ses significations et qu'en principe, on ne peut donc le penser que de l'intérieur. Mais c'est ici que les chemins d'Atlan et de Varela se séparent. Le premier prend néanmoins le point de vue de l'observateur extérieur — puisque ce point de vue, après tout, est la condition indépassable de l'observateur scientifique —, tout en tenant compte que l'automate vivant est le maître de son sens. On a vu que c'est cette position épistémologique ambivalente qui fonde le principe d'« ordre à partir du désordre ». Varela, quant à lui, prétend soutenir la gageure de se situer au cœur du mécanisme par lequel le vivant s'autodéfinit et se construit lui-même.

Cette ambition se heurte évidemment à l'obstacle du théorème d'Ashby sur l'impossibilité logique d'une auto-organisation pure ; à l'aporie constituée par cette figure paradoxale de la coalescence entre un métaniveau et un niveau, de la mise à plat d'un contenant et d'un contenu, d'un opérateur et d'un opérande, d'un régulateur et d'un régulé, d'un programme et d'une donnée ; bref, à tous les pièges, redoutés depuis longtemps pour leur caractère « vicieux », de l'autoréférence.

C'est à déjouer ces pièges que Varela a consacré l'essentiel de ses travaux épistémologiques, logiques, mathématiques et philosophiques de ces dernières années, en bâtissant une théorie des « systèmes autonomes » qui élargit considérablement le concept d'autopoièse. On en trouvera une première synthèse dans son ouvrage *Principles of Biological Autonomy*. Comme un système autopoiétique, un système autonome a pour principale caractéristique d'être « opérationnellement clos », mais il ne se déploie pas nécessairement dans l'espace physique, son organisation ne se matérialise pas obligatoirement par la production physico-chimique de composants et sa frontière peut être d'une autre nature que topologique. Avec le concept d'« autonomie », on dispose en principe d'un outil capable de formaliser tout système de processus bouclés sur eux-mêmes, selon une « hiérarchie enchevêtrée », pour reprendre l'expression si parlante de Douglas Hofstadter ¹.

¹ In Gödel, Escher, Bach, op. cit.

Ordre et désordre

Puisque deux espaces isomorphes l'un à l'autre ne sont pas distinguables, il est en théorie un moyen de contourner l'obstacle du théorème d'Ashby : construire un domaine isomorphe à celui de ses endomorphismes. Alors, les éléments du domaine, représentant les opérands, seront situés au même niveau descriptif que les applications du domaine dans lui-même qui conservent sa structure, représentant les opérateurs et les processus. Opérateurs et opérands seront devenus indistinguables.

Le problème est évidemment que cela est en général impossible. Supposons qu'un domaine D ait cette propriété. On pourra écrire :

$$D \sim [D \rightarrow D] \quad (I)$$

Un tel domaine mérite, s'il existe, d'être appelé domaine réflexif : tout se passe comme si D était capable d'opérer sur lui-même. Or, des fonctions qui sont arguments d'elles-mêmes, des opérateurs qui opèrent sur eux-mêmes, ce sont les monstres mêmes que la théorie des types logiques s'est donné pour mission d'éliminer, afin de purifier les fondations de l'édifice mathématique de toute antinomie du type « paradoxe du menteur ». Il n'est cependant pas inconcevable de passer outre, dans certaines conditions très précises, aux interdictions de la théorie des types, et les recherches de Dana Scott sur la sémantique des langages de programmation ¹ ont ouvert dans ces terres inconnues des chemins nouveaux que Varela n'a pas manqué d'emprunter pour son propre usage.

Il faut citer ici, pour les perspectives remarquables qu'elle permet d'entrevoir, une recherche récente que Varela a menée en collaboration avec le mathématicien chilien Jorge Soto à partir d'un théorème peu connu du mathématicien canadien F. W. Lawvere. Lawvere a démontré que les p.258 résultats classiques sur les limitations inhérentes au formalisme mathématique — procédé diagonal de Cantor, théorèmes de Russell, Gödel, Tarski — possédaient une structure commune, et que les résultats « négatifs » obtenus renvoyaient tous à la non-satisfaction d'une propriété de point fixe. Un domaine D est dit posséder la *propriété de point fixe* si

¹ Cf., par exemple, « Lattice-Theoretic Models for Various Type-Free Calculi », in *Proceedings of the 4th International Congress on Logic*, Amsterdam, North Holland, 1973.

Ordre et désordre

tout endomorphisme de D possède un point fixe au moins. Ce qu'on peut écrire :

$$\forall f \in [D \rightarrow D], \exists a: F(a) = a \quad (\text{II})$$

Or le théorème de Lawvere permet d'affirmer que si un domaine D est réflexif, c'est-à-dire satisfait (I), il possède nécessairement la propriété de point fixe. Puisque cette propriété est, sauf dans des cas triviaux, exceptionnelle (que l'on songe à la catégorie des ensembles), on comprend de ce fait que les domaines réflexifs sont des êtres très rares. En collaboration avec J. Goguen, Varela a réussi à en construire : D est une algèbre continue d'opérateurs et les endomorphismes considérés sont restreints aux endomorphismes continus ¹. Surtout, Soto et Varela ont démontré une réciproque du théorème de Lawvere : si une structure possède la propriété de point fixe, alors on peut la considérer comme l'« héritière », selon une cascade d'opérations de rétraction, d'un domaine réflexif ².

Ces résultats révèlent le lien très profond qui unit les concepts d'autoréférence et de point fixe. Pour apprécier la portée des perspectives ainsi ouvertes, on notera simplement le contraste entre la situation actuelle de la biologie théorique et celle de l'économie mathématique. La première commence à prendre au sérieux l'autoréférence du système vivant mais, si ce n'était les travaux de Varela et de ses collègues, elle ignore encore la structure de point fixe. La seconde, pour se centrer sur le concept d'équilibre économique général, est tout entière une problématique de point fixe, mais, parce qu'elle la banalise en ne s'intéressant qu'aux cas d'unicité, elle passe totalement à côté de l'autoréférence. La compréhension que l'autoréférence et le point fixe ne sont que deux points de vue différents sur un même type d'organisation permettra peut-être des rapprochements inattendus entre des champs du savoir apparemment distants.

¹ J. Goguen et F. Varela, « Some Algebraic Foundations of Self-Referential System Processes », *Int. J. Gen. Systems*, 1978.

² J. Soto et E. Varela, « Self-Reference and Fixed Points. A Discussion and an Extension of Lawvere's Theorem », soumis pour publication.

II. LES REPRÉSENTATIONS DE L'AUTO-INSTITUTION DU SOCIAL

1. Que des théories scientifiques soient aujourd'hui amenées à prendre des formes abstraites paradoxales et à recourir à des catégories de connaissance hétérodoxes le hasard, l'autoréférence ¹ est en soi un p.259 fait remarquable. Ce qui est plus remarquable encore, c'est que ces formes abstraites sont homomorphes à celles qui structurent les représentations du lien social élaborées par les grands penseurs de la modernité depuis le XVII^e siècle environ, c'est-à-dire à partir du moment où surgit la question de l'auto-organisation de la société : c'est le moment où les hommes reconnaissent ne plus recevoir de l'extérieur, d'une réalité transcendante, d'une divinité, les principes et les règles génératrices de l'ordre social. Les hommes désormais savent, ou croient savoir, que la société est le produit de leurs propres actes, et que l'ordre social ne dépend que d'eux.

Qu'il s'agisse des théoriciens de l'Etat de droit, du contrat social ou de la « main invisible », tous ont buté, plus ou moins consciemment, sur des obstacles logiques et épistémologiques qu'ils n'ont pu contourner qu'en ayant recours aux catégories mêmes que l'on trouve aujourd'hui dans les théories scientifiques de l'autonomie. Il semble bien que l'auto-organisation, fût-elle sociale ou de la vie, lorsqu'elle est pensée dans la pureté de toutes ses exigences logiques, conduise aux mêmes formes paradoxales.

2. Des deux paradigmes de l'auto-organisation que nous venons de rappeler, on peut dégager trois traits caractéristiques :

a. L'autonomie est tout autre chose que la maîtrise de soi, la transparence de soi à soi. De fait, on ne saurait concevoir l'autonomie qu'en synergie avec ce qui peut toujours la détruire, l'hétéronomie ; l'être autonome est paradoxalement divisé, à distance de lui-même ; son unité est une unité « complexe », « conflictuelle », la totalisation de ses parties en un tout fonctionnel n'étant une opération ni triviale, ni univoquement déterminée ; les systèmes autoréférentiels tant soit peu complexes ne se réfèrent eux-mêmes

¹ Notons que ces deux catégories, le hasard et l'autoréférence, n'en forment vraisemblablement qu'une seule, à condition de formaliser la première, non par les probabilités, mais par les outils des fonctions récursives et de la théorie des algorithmes (Martin-Löf, Chaitin). Cf. Maurice Milgram, « Les formalismes du hasard » in P. Dumouchel et J. P. Dupuy (eds.), *L'Auto-organisation : de la physique au politique*, op. cit.

Ordre et désordre

qu'indirectement, à travers la médiation d'une description, d'une représentation d'eux-mêmes qu'ils comportent en leur sein, etc. C'est donc l'opacité partielle par rapport à soi qui caractérise l'autonomie.

b. Le paradigme de l'« ordre à partir du désordre » situe l'auto-organisation dans un entre-deux paradoxal, entre les catégories d'ordre et de désordre que la pensée et la science classiques ont toujours apparemment soigneusement distinguées. A l'intérieur de ce paradigme, il n'est plus possible de penser l'ordre et le désordre comme deux entités qui s'excluent l'une l'autre, l'ordre étant conçu, et hélas, souvent imposé, comme pur de tout désordre. Dès lors qu'il ne se confond pas avec l'« équilibre » de la mort, l'ordre inclut le désordre, et c'est comme deux rivaux que la haine tient ensemble et fait agir de concert que, malgré eux, ils collaborent à l'organisation du monde. Ce paradigme, fortement attaqué par certains pour cause de « non-scientificité »¹, n'en représente pas moins une sortie prometteuse de l'emprise de toute la pensée structuraliste entendue comme cette forme de rationalisme qui tient l'ordre pour toujours déjà là. p.260

c. Le paradigme de la clôture opérationnelle implique l'*endocausalité*. L'être autonome n'a d'autre cause — et d'autre effet — que lui-même. Il n'est le produit d'aucun projet, d'aucun programme, ce programme serait-il extérieur à l'être autonome, ou bien intérieur, inscrit dans l'une de ses parties. Il est à lui-même, globalement, son propre programme. Le paradigme de l'autoréférence se présente donc comme une alternative radicale à la catégorie de finalité, fût-elle baptisée télénomie, ou dissimulée sous les oripeaux du programme.

Or, s'il est un modèle formel de la philosophie politique qui de toute évidence rassemble lui aussi ces trois traits, c'est bien celui du libéralisme. Pour celui-ci, ce sont bien les hommes qui « agissent » la société, et non une quelconque entité extérieure dont c'est le projet et la tâche spécifiques. Libérée de toute forme d'hétéronomie religieuse ou politique, la société libérale prétend réinstaller au sein d'elle-même son instance de cohérence et d'unification. Mais à condition qu'aucun homme ne puisse s'en assurer la maîtrise. L'ordre collectif doit rester indépendant de la volonté et de la conscience des sociétaires individuels, de la même façon qu'il a réussi à s'émanciper de la tutelle du

¹ Voir les attaques d'Antoine Danchin dans *La Recherche*, et de René Thom dans *Le Débat*.

pouvoir sacré puis séculier. Le social est un *automate naturel*, surtout pas un artefact, manipulable et maîtrisable à volonté par les hommes. On connaît le programme méthodologique du Prix Nobel d'économie Hayek, ce même Hayek qui, dès les premiers pas des théories de l'auto-organisation, est présent aux côtés de von Foerster, Ashby, von Bertalanffy, Rosenblatt, Mc Culloch, etc. ¹ : réussir à concevoir « une division en trois catégories insérant entre les phénomènes naturels, c'est-à-dire indépendants de l'action humaine, et les phénomènes artificiels, c'est-à-dire produits par un dessein humain, une catégorie intermédiaire distincte comprenant ces *configurations et régularités non intentionnelles* qu'on rencontre dans la société humaine et que la théorie sociale a pour tâche d'expliquer » ². C'est seulement à condition de repérer et de respecter ces « ordres spontanés », « résultats de l'action des hommes, mais non de leurs desseins » ³ que l'on évitera les tragiques aventures du « constructivisme » pour qui l'ordre social ne peut procéder que d'une volonté consciente.

L'automate social est, dans cette conception, de toute évidence un être auto-organisé, capable d'engendrer des formes, des ordres, dont nul n'a la maîtrise, à commencer par lui-même. De quoi donc l'ordre collectif peut-il venir, dans ces conditions, si ce n'est du « désordre » individuel ? Il est remarquable que le principe d'ordre à partir du désordre joue un rôle fondamental dans la pensée libérale et économique dès ses origines. C'est Adam Smith, dans sa *Théorie des sentiments moraux*, puis dans la *Richesse des nations*, qui lui donne la formulation imagée de la « main invisible ». Le p.261 désordre, c'est d'abord le fait que les actions individuelles, guidées par le seul intérêt privé et la recherche du plus grand avantage matériel, ne visent aucunement l'ordre collectif qui émerge de leur composition purement automatique. Mais c'est aussi, surtout chez Bernard de Mandeville, le désordre moral des vices privés : vanité, envie, convoitise, appât du gain, qui, par un « paradoxe de composition » très caractéristique de cette tradition, s'inversent en bienfaits publics lorsqu'ils

¹ Cf., par exemple, les Actes du Symposium *Principles of Self-Organization*, juin 1961, in von Foerster et Zopf (eds.), *op. cit.*

² F. Hayek, *Studies in Philosophy, Politics and Economics*, Routledge and Kegan Paul, 1967, chap. 6 : « The Results of Human Action but not of Human Design ».

³ Selon la formule d'Adam Ferguson, souvent reprise par Hayek.

Ordre et désordre

entrent en synergie¹. Cette dissociation, cette opposition entre les conséquences individuelles des actes et leurs conséquences sociales, ce retournement du mal en bien, constituent évidemment une forme particulièrement spectaculaire de la question, traitée par Atlan, du passage du sens entre niveaux d'un système hiérarchique.

3. C'est donc en tant qu'il s'oppose au rationalisme constructiviste que le libéralisme se moule dans les théories de l'auto-organisation. Pour Hayek, c'est là le trait distinctif d'une pensée moderne, adulte, qui échappe aux illusions de la pensée tant archaïque qu'infantile pour laquelle toute forme, tout ordre s'origine dans une intention, dans un projet. Et de citer Piaget : « Au commencement l'enfant cherche partout des intentions et ce n'est que secondairement qu'il s'intéresse à les classer comme buts des choses elles-mêmes (animisme) et comme buts des créateurs de ces choses (artificialisme) »².

Or, les choses sont beaucoup plus complexes en ce que les autres courants de la philosophie politique moderne, y compris les plus constructivistes, présentent eux aussi des modèles formels qui sont ceux de l'auto-organisation.

On peut remonter jusqu'à Machiavel, s'interrogeant sur les raisons de la grandeur et de la stabilité de la république romaine. Dans le chapitre IV de *Sur la première décade de Tite-Live*, significativement intitulé « Que les différends entre le Sénat et le peuple ont rendu la république romaine puissante et libre », on a non seulement affaire à l'idée paradoxale que l'ordre surgit du désordre et la puissance de la nation de la discorde intérieure, mais on trouve exposée précisément la thèse selon laquelle les bonnes lois sont le pur résultat de l'activité conflictuelle des hommes : « On ne peut pas... qualifier de désordonnée une république où l'on voit briller tant de vertus : c'est la bonne éducation qui les fait éclore, et celle-ci n'est due qu'à de bonnes lois ; les bonnes lois, à leur tour, sont le fruit de ces agitations que la plupart condamnent si inconsidérément. » Si l'on ajoute que « les soulèvements d'un peuple libre sont rarement pernicieux à sa liberté », on obtient un modèle et un

¹ Cf. Paul Dumouchel : « L'ambivalence de la rareté » in Paul Dumouchel et Jean-Pierre Dupuy, *L'Enfer des Choses*, Le Seuil, 1979 ; spécialement, pp. 140-142.

² J. Piaget, *The Child's Conception of the World*, Londres, 1929, p. 359.

Ordre et désordre

mécanisme : les lois qui permettent que les agitations et les soulèvements soient avantageux à l'ordre et à la stabilité sociale sont elles-mêmes le produit de ces agitations et soulèvements.

Or, et ceci complète le tableau, ce processus est relativement obscur. Machiavel conçoit ce mécanisme, non comme le résultat d'une délibération ^{p.262} consciente de la part du législateur romain, mais au contraire comme l'effet d'une activité conflictuelle qui échappe à la maîtrise des agents, comme la conséquence non intentionnelle de leurs actions.

Bien plus éloignées de la pensée libérale, on trouve les théories du contrat social. Chez Hobbes comme chez Rousseau, l'auto-institution de la société est le résultat conscient de l'activité consciente des sociétaires. Il s'agit ici de *refuser toute extériorité* susceptible de participer à la constitution et à la régulation des sociétés humaines, comme peuvent le faire les mécanismes obscurs et quasi-naturels de la lutte des partis ou du marché. Les sociétaires doivent créer par eux-mêmes et d'un commun accord le lien social et les lois, ou du moins le corps politique dans la personne de son représentant doit-il être la source de toute légitimité et, à la limite, de toute l'organisation sociale.

Or chez Hobbes comme chez Rousseau, on trouve au cœur même de la solution à ce problème la figure paradoxale de l'auto-organisation sous les traits du paradoxe de Russell : poser un ensemble qui forme un tout et dont les membres présupposent pour être définis l'existence du tout comme tel. Paradoxe qui est évident chez Rousseau, où le contrat ne peut être passé que s'il est déjà passé puisque l'un des contractants, la totalité sociale, est le produit du contrat (on connaît le célèbre texte d'Althusser à ce sujet ¹.) Paradoxe qui est moins évident chez Hobbes puisque c'est justement pour l'éviter que celui-ci rejette l'idée d'un contrat entre les individus et le souverain. Le souverain n'existant qu'une fois le contrat passé, affirme Hobbes, il ne peut être partie prenante au contrat, ni lié par lui (cf. *De Cive*, chap. VII, § 7). Il est d'autant plus intéressant de comprendre que Hobbes va retomber dans le même paradoxe, (*Léviathan*, chap. XVII). Car chez lui, les sociétaires s'engagent les uns envers les autres, simultanément, à renoncer à leurs droits en faveur d'un même tiers, le souverain. La désignation de celui-ci est arbitraire : le souverain

¹ L. Althusser, *Cahiers pour l'Analyse*, n° 8, Le Seuil.

est quelconque, il est n'importe qui et peu importe. Voici donc le paradoxe : il est évident que les sociétaires ne peuvent contracter que si ce tiers a été déjà désigné, que s'ils savent à qui ils abandonnent leurs droits. Mais il est tout aussi évident que ce tiers ne peut être désigné que par le contrat lui-même. Si l'on ajoute à cela le rôle central du hasard et de l'arbitraire, on retrouve le modèle formel de l'auto-organisation dans toute sa pureté.

Il nous faudra poursuivre et approfondir cette réflexion, en n'omettant pas des penseurs aussi fondamentaux que Kant et Hegel. Chez le premier, ce n'est pas tant dans la réflexion sur la société, la philosophie de l'histoire et la doctrine du droit que l'on trouve des formes équivalentes, que plutôt dans la philosophie de la conscience, l'épistémologie, l'éthique et la réflexion sur le vivant. On trouve certes dans la 4^e proposition de *l'Idée d'une histoire universelle* une certaine conception de l'auto-organisation de la société, mais qui s'apparente plus à la tradition de l'économie libérale qu'à celle du contrat social. Chez Hegel, on a aussi cette idée d'une rupture entre le système des besoins, manifestement inspiré d'Adam Smith, et l'activité ^{p.263} législatrice. Chez l'un comme chez l'autre, l'auto-organisation appartient plus à la nature qu'à la sphère du droit, bien qu'elle se trouve présente dans les théories de la conscience et du concept.

Enfin, il nous faudra nous interroger sur le renouveau de la réflexion politique en France chez des auteurs comme Claude Lefort relisant Machiavel, ou Marcel Gauchet relisant Tocqueville : la démocratie y est clairement pensée comme auto-organisation, produit d'une collaboration négative et involontaire, celle de la lutte des hommes. Sans oublier bien sûr l'œuvre d'un Cornélius Castoriadis, centrale pour notre recherche dans la mesure où elle se situe explicitement par rapport aux théories scientifiques de l'auto-organisation.

4. De ces résonances frappantes entre des théories contemporaines relevant des sciences de la nature, de la vie et des artefacts, et un courant très vaste de pensée du politique et du social qui remonte à trois siècles au moins, peut-on inférer qu'il y a eu « circulation » ? Les formes abstraites — puisque c'est bien à ce niveau que portent les résonances —, circulent-elles ? Peut-on en rendre responsable un « air du temps » ?

Pour notre part, c'est vers Durkheim que nous nous tournerons en premier lieu pour chercher une réponse à ces questions. On sait que celui-ci, dans *Les*

Ordre et dés^ordre^e

formes élémentaires de la vie religieuse, s'efforce d'établir que les catégories de connaissance sont des émergences sociales qui, en tant que telles, transcendent les consciences individuelles. Il commence par réfuter les deux grandes doctrines classiques en la matière. Pour l'empirisme humien, les catégories relèvent de l'expérience, et c'est l'individu qui les construit dans sa subjectivité : dès lors, on est incapable de rendre compte de leur universalité et de leur nécessité, de ce fait indéniable qu'elles sont investies « d'une autorité à laquelle nous ne pouvons nous dérober à volonté... Non seulement... (...) elles ne dépendent pas de nous, mais elles s'imposent à nous »¹. Quant à l'apriorisme kantien, il reconnaît certes à l'esprit la capacité de dépasser l'expérience, de « voir, dans les choses, des rapports que le spectacle des choses ne saurait nous révéler »², mais il reste muet sur la genèse de cette étrange faculté. De plus, il ne peut rendre compte de cet autre fait incontestable que « les catégories de la pensée humaine ne sont jamais fixées sous une forme définie ; elles se font, se défont, se refont sans cesse ; elles changent suivant les lieux et les temps »³. Si la solution durkheimienne nous intéresse, c'est qu'elle voit dans les catégories et donc dans la raison le résultat d'un véritable mécanisme d'auto-organisation sociale, « le produit d'une immense coopération »⁴, où tous participent sans le savoir, ni le vouloir. La raison chez Durkheim a strictement le même statut que le droit chez Hayek. Dans les deux cas, l'autorité a la même origine : « C'est l'autorité même de la société, se communiquant p.264 à certaines manières de penser qui sont comme les conditions indispensables de toute action commune »⁵.

Si, maintenant, nous cherchons à appliquer la thèse durkheimienne à notre problème, que voyons-nous ? Ce qu'il nous faut éclairer, c'est la prégnance de certaines catégories hétérodoxes — le hasard, l'autoréférence — dans des pensées dont les objets et les époques d'éclosion sont très divers. Quel type de société peut avoir, très progressivement, non sans retours en arrière, à propos du social d'abord, de la nature et de la vie bien plus tard, engendré ces catégories ? L'auto-organisation, nous l'avons dit, c'est une catégorie

¹ E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, P.U.F., 1979, p. 19.

² *Idem*, p. 20.

³ *Idem*, p. 21.

⁴ *Idem*, p. 22.

⁵ *Idem*, p. 24.

intermédiaire entre l'ordre et le désordre, un mélange de ces deux entités jusqu'alors tenues soigneusement à l'écart l'une de l'autre. De fait, toutes les sociétés dominées par le fait religieux se méfient comme de la peste de ces zones troubles où se mêlent l'ordre et le désordre, le sacré et le profane, le temps de la fête et le temps du quotidien. Elles savent trop que ces mixtures ambiguës suscitent le courroux des dieux... et la violence des hommes. Or Hegel assignait précisément à la philosophie la tâche de réconcilier ce qu'il appelait « les jours ouvrables de la semaine » et le « dimanche de la vie ». Nous oserons donc l'hypothèse durkheimienne suivante, qu'il nous faudra évidemment approfondir et tester : les catégories qui sont l'objet de notre recherche ne peuvent éclore que dans des sociétés en voie de désacralisation rapide, où les transcendances, sociales et *a fortiori* divines, disparaissent.

III. L'IDÉOLOGIE AUTOGESTIONNAIRE, ÉCOSYSTÉMIQUE, ETC. ET LA GALAXIE « AUTO » ¹

Les théories de l'auto-organisation pouvaient passer pour « fonder scientifiquement l'autonomie ». Il n'en fallait pas plus pour que certains y découvrent le moyen de légitimer scientifiquement tout un ensemble de revendications sociales et politiques qui vont de l'autogestion à l'autonomie des régions, de l'écologie à la critique illitchienne de l'hétéronomie. L'autonomie des individus face aux institutions, l'autonomie de la société civile face à l'Etat pouvaient désormais se concevoir sur le modèle de l'autonomie de la cellule vivante ou des structures dissipatives. Ce que Pierre Rosanvallon a nommé la « galaxie auto » trouvait sa rationalisation dans la science.

Certains parmi ceux qui ont élaboré les diverses théories de l'auto-organisation ont été eux-mêmes les producteurs de ces discours idéologiques. Soit directement, soit indirectement par leurs excursions dans le domaine des sciences sociales, ou en devenant ouvertement la banque à idées d'idéologues plus communs. Quoi qu'il en soit, peu de ces scientifiques refuseraient de reconnaître qu'à l'origine de leurs travaux scientifiques eux-mêmes, il y avait déjà ces préoccupations d'ordre social, politique ou même éthique.

¹ Selon l'expression de Pierre Rosanvallon.

p.265 Ce qui mérite qu'on s'y attarde, c'est l'étonnant succès qu'ont connu ces entreprises idéologiques, bien souvent étrangement disproportionné à l'accueil restreint qu'ont reçu les théories de l'auto-organisation dans le domaine scientifique. Au-delà des préoccupations personnelles des chercheurs, cette réceptivité sociale s'explique par la coïncidence entre le développement de certains travaux scientifiques et un ensemble d'aspirations sociales. Coïncidence dont nos scientifiques ont été, dans tous les sens du mot, les instruments, mais pas les auteurs.

Il faut aussi remarquer que ce qui a ainsi circulé entre des théories scientifiques et métascientifiques et des idéologies sociales est de l'ordre du *contenu* : l'idée vague d'autonomie, conçue comme indépendance, absence de médiation et rapports sociaux fusionnels. Ces idéologies de l'harmonie sociale reposant sur la critique de toute forme de division du social avec lui-même disent, au fond, tout le contraire de ce que les théories de l'auto-organisation enseignent par leurs aspects formels. Ce qui achève de complexifier le tableau, c'est que ces idéologies sociales se sont constituées en grande partie comme critique des théories politiques qui constituent notre deuxième pôle. En cela, elles ont évidemment agi conformément à l'inversion de sens qu'elles ont fait subir aux théories de la nature et de la vie qu'elles croyaient refléter fidèlement.

Il nous faudra analyser ce phénomène somme toute classique du passage souvent équivoque des théories scientifiques du pôle I aux idéologies sociales du pôle III — question, on le voit, qu'il faut distinguer très soigneusement de celle de l'universalité de certaines catégories de connaissance, qui concerne le rapport entre nos pôles I et II. Cette recherche aura une dimension internationale, et nous comparerons la situation française

- à la situation américaine, très différente, puisque, on l'a vu avec le cas von Hayek, c'est le libéralisme qui, là-bas, a fait route commune avec le développement des théories de l'auto-organisation ;
- à la situation allemande, où des chercheurs en sciences sociales qui se situent dans la mouvance de l'École de Francfort, ont ces dernières années

Ordre et désordre

fait un usage intensif des concepts de l'autopoièse et de l'auto-organisation ¹.

Remerciements : La recherche dans le cadre de laquelle s'inscrit cette communication est financée par le programme STS (Science-Technique-Société) du CNRS-Paris.

@

¹ Cf. les symposiums :

- Frank Benseler, Peter Hejl, Wolfram Köck (eds.), *Autopoiesis, Communication and Society*, Francfort, New York, Campus, 1980.
- Gerhard Roth, Helmut Schwegler (eds.), *Self-Organizing Systems*, Francfort, New York, Campus, 1982.

Il faut aussi ajouter le nom de N. Luhman.

L'INSÉPARABILITÉ DES NOTIONS D'ORDRE ET DE DÉSORDRE ¹

INTRODUCTION

par Jean-Blaise Grize
professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel

@

p.267 La renommée du conférencier de ce soir fait qu'il me serait aussi difficile de m'adresser à vous en disant « Monsieur Edgar Morin » que de vous dire « Monsieur Maurice Bédart », par exemple. Je supprimerai donc « Monsieur ». Pour la même raison j'ai décidé de ne pas vous présenter son curriculum vitae. D'une part, vous le trouverez dans tout bon dictionnaire biographique, d'autre part, la plaquette de ces XXIX^e Rencontres en dit suffisamment. Tout au plus vais-je ajouter, puisque Edgar Morin est aussi l'auteur de *La croyance astrologique moderne*, qu'il est né sous le signe du cancer, signe certain de la persévérance et, dit-on, de l'ambition.

Je préfère tenter de répondre brièvement à deux questions. La première est la suivante : pourquoi ce licencié en histoire et en géographie, licencié aussi en droit se présente-t-il sous l'étiquette de sociologue, jusque et y compris dans l'entretien qu'il a accordé à Mme Guitta Pessis-Pasternak pour le dernier numéro du *Monde-Dimanche* ?

La seconde question est de comprendre pourquoi cet auteur d'ouvrages denses et souvent difficiles jouit d'une audience qui s'étend au-delà des cercles de spécialistes.

D'abord la sociologie. Il faut commencer par reconnaître que cette discipline n'est pas du goût de chacun et cela s'explique facilement si l'on songe que l'une de ses tâches est d'analyser et de critiquer les institutions en place. Ce n'est donc pas un hasard si les dictatures, qu'elles soient de droite ou de gauche, n'ont aucun sociologue digne de ce nom. Reste que la sociologie existe. Il faut alors se souvenir que, en cinquante ans environ, les sciences de l'homme ont

¹ Le 23 septembre 1983.

Ordre et désordre

connu une évolution considérable. Il se trouve d'ailleurs que Genève y est pour beaucoup.

A la suite de Saussure, on a d'abord pensé qu'il était possible d'étudier les phénomènes humains en eux-mêmes. Et il est vrai que la mise en évidence de leurs structures a considérablement enrichi la connaissance. p.268 Mais on s'est aperçu qu'une structure n'expliquait pas tout et l'on s'est tourné, avec Jean Piaget, vers l'observation de la genèse psychologique de ces structures. Enfin, on a constaté que nos actes, apparemment les plus individuels, étaient de fait profondément liés à notre environnement social, que nos perceptions elles-mêmes dépendaient de conditions socioculturelles. Si donc Edgar Morin est sociologue, c'est qu'il est à l'avant-garde de la réflexion de notre temps.

Et sa renommée ? Elle tient, bien sûr, à l'importance de son œuvre. Mais il existe d'authentiques savants qui ne sont connus que d'un très petit nombre de personnes. Or, Edgar Morin n'est pas lu que dans des séminaires de spécialistes.

Je crois que, pour répondre à cette seconde question, il faut de nouveau remonter un peu en arrière. Pour ne parler ni de Descartes ni de Leibniz, au début du siècle encore des hommes comme Henri Poincaré conduisaient des recherches originales à la fois en science et en philosophie. Et puis, science et philosophie se sont séparées ; chacune exigeait une formation spéciale, chacune usait de langages très techniques. Je dis bien « chacune » : la philosophie aussi. Il s'en est suivi une conséquence dramatique, au sens actuel du terme, c'est-à-dire dangereuse. La réflexion a éclaté et le problème global de la signification de nos savoirs, de nos actions et de nos efforts n'a plus été abordé que par fragments. Or, d'une certaine façon, c'est cet humanisme perdu qu'Edgar Morin retrouve, tout particulièrement dans *La méthode*.

On est confondu, à lire l'ouvrage, de la somme des savoirs de l'auteur : 268 titres dans la bibliographie du tome I (*La nature de la nature*), 363 dans le tome II (*La vie de la vie*) et donc s'il y a quelque ordre dans les choses, 468 dans le futur tome III (*La connaissance de la connaissance*).

Evidemment cela suppose, pour n'être pas qu'encyclopédique, pour n'être pas que désordre, un principe d'ordre très puissant : une méthode précisément.

Ordre et désordre

Comment ? Edgar Morin vous le dira. Mais, avant de lui donner la parole pour sa conférence « L'inséparabilité des notions d'ordre et de désordre », je rappellerai encore cet aphorisme que Claudel fait dire à l'un des personnages du *Soulier de satin* : « L'ordre est le plaisir de la raison, mais le désordre est le délice de l'imagination. »

@

EDGAR MORIN Né à Paris en 1921, obtient en 1942 une licence en histoire et géographie et une licence en droit. Il s'engage pendant la guerre comme combattant volontaire de la résistance et se retrouve lieutenant des Forces françaises combattantes de 1942 à 1944. Dès lors, E. Morin se spécialise dans les sciences humaines en œuvrant fortement pour faire communiquer davantage les sciences de la nature et les sciences de l'homme. Son ouvrage important *La méthode*, dont deux volumes ont déjà paru et d'autres sont en chantier, représente sans doute dans ce domaine sa contribution la plus marquante et la plus récente. Chercheur des sciences humaines, il bouscule beaucoup d'idées reçues dans son propre champ et se trouve fréquemment appelé à participer à des séminaires, colloques et congrès de portée internationale.

Régulièrement sollicité pour se prononcer sur les problèmes sociaux actuels des sociétés contemporaines, ses vues pénétrantes, audacieuses et originales ont le grand mérite de nous faire sortir de nos habitudes de pensée et des divers « prêts à porter » idéologiques.

Directeur de Recherche au CNRS et Directeur du Centre d'études transdisciplinaires (sociologie, anthropologie, sémiologie) à l'École des hautes études en sciences sociales, ses travaux et ses recherches se concentrent sur la sociologie du changement dans la société contemporaine (étude de crises, de schismogénèses, de morphogénèses).

De toutes ses œuvres, citons *Les stars* (en 1962), *L'homme et la mort* (en 1970), *L'esprit du temps*, et enfin, plus récemment, *La croyance astrologique moderne*.

CONFÉRENCE D'EDGAR MORIN

@

p.269 Merci beaucoup de m'avoir éclairé sur moi-même ; je vais m'aventurer maintenant sur un thème que j'ai traité déjà, mais cette fois, je crois, sous un angle de vue différent.

Tout d'abord, je voudrais dire que les notions d'ordre et de désordre sont des notions apparemment simples et évidentes, qui pourraient être définies sans équivoque ni obscurité. Or, l'ordre et le désordre sont en fait des mots-valise comportant chacun beaucoup de compartiments ; de plus, ce ne sont pas des valises ordinaires : ce sont de ces valises que les contrebandiers ou les trafiquants de devises aiment à utiliser, c'est-à-dire des valises qui comportent un double ou triple fond.

Ordre et désordre

Ainsi, la définition de l'ordre comporte plusieurs niveaux. A un premier niveau, celui des phénomènes qui nous apparaissent dans la nature physique, biologique ou sociale : l'ordre se manifeste sous forme de constance, de stabilité, de régularité, de répétition. Et de là, on peut arriver à un deuxième niveau qui serait celui de la nature ^{p.270} de l'ordre : la détermination, la contrainte, la causalité, la nécessité qui font obéir les phénomènes aux lois qui les gouvernent. Ce qui nous conduit à un troisième niveau plus profond où l'ordre signifie cohérence, cohérence logique, possibilité de déduire ou d'induire, donc de prédire. Ainsi l'ordre nous révèle un univers assimilable par l'esprit qui, corrélativement, trouve en un ordre le fondement de ses vérités logiques.

A ce troisième niveau profond, l'ordre s'identifie à la rationalité conçue comme harmonie entre l'ordre de l'esprit et l'ordre du monde. On peut dire en quelque sorte qu'il y a un pentagone de rationalité où l'ordre est un élément clé. Le pentagone de rationalité est constitué par les cinq notions : ordre, déterminisme, objectivité, causalité et enfin contrôle. La connaissance des lois de la nature permet de prédire et contrôler les phénomènes : par là, on retrouve cette idée fondamentale d'une science dont la mission est de faire de l'homme le maître et possesseur de la nature et par l'esprit et par l'action.

On voit que ce pentagone de rationalité fonde l'idée d'ordre et se fonde sur elle. Mais ce qui est très curieux, c'est qu'il est d'origine théologique, magique et politique. Whitehead a dit : « L'ordre de l'univers est un concept dérivé de la croyance religieuse dans la rationalité du Dieu qui a mis en mouvement un parfait univers pour démontrer son omniscience. » Et il a ajouté : « La croyance en la réduction de cet ordre en formulation

Ordre et désordre

mathématique est dérivée de la vision pythagoricienne que le mystère de l'univers est révélé à travers les nombres. »

Donc Whitehead pose l'origine théologique et magique de l'idée d'ordre. Nous pouvons y joindre une origine politique : l'idée d'Ordre universel s'épanouit en Occident au moment de la souveraineté des monarchies de droit divin. Je ne veux pas énoncer ici un déterminisme sociologique stupide qui déduirait l'idée d'ordre physique de l'ordre politique du monarque absolu. Je veux suggérer qu'il y a un halo, un arrière-fond politique de l'ordre monarchique, de l'ordre social derrière l'idée d'ordre physique. Je ne vous dis pas que l'idée d'ordre physique est une « superstructure idéologique »^{p.271} de l'ordre politique. Je dis que l'ordre politique lui a été un milieu de formation favorable.

Pour les fondateurs de la science moderne que sont Descartes et Newton, l'ordre de la nature s'explique à partir de la perfection divine. Cela ne veut pas dire pour autant que les tenants de l'ordre de la nature soient des théologiens inconscients ou refoulés. C'est plus complexe. Car il y a eu une mutation très profonde qui s'est opérée dans la science aux XVIII^e et XIX^e siècles et qui, justement, a été l'élimination de Dieu et le surmaintien de l'ordre. Il fallait d'autant plus sauver l'ordre que Dieu était éliminé. Mais l'ordre est devenu alors le substitut du Dieu dans un univers parfait qui n'était plus justifié par Dieu.

Ainsi, Laplace se passe consciemment et volontairement de Dieu pour concevoir la naissance de l'univers et il fait l'hypothèse géniale de la nébuleuse primitive. Vous connaissez sa réponse à Napoléon qui lui demandait où il mettait Dieu dans son système « Sire, je n'ai pas besoin de cette hypothèse. » Une fois constitué, l'univers de Laplace est non dégradable, dépourvu de tout

Ordre et désordre

désordre, parfait. N'y a-t-il pas, dans cet Ordre parfait, un héritage souterrain de la rationalisation théologique de l'univers ?

De toute façon, nous venons de voir que la notion d'ordre n'est pas simple, qu'elle cache des soubassements métaphysiques, et que ceux-ci gardent des traces théologiques.

Prenons la notion de désordre. Elle comporte, elle aussi, plusieurs niveaux. A un premier niveau phénoménal, le désordre est un concept-valise englobant les irrégularités, les inconstances, les instabilités, les agitations, les dispersions, les collisions, les accidents qui se produisent aussi bien au niveau des particules microphysiques qu'au niveau des galaxies ainsi qu'au niveau des automobiles, puisque moi-même je suis arrivé de l'aéroport de Genève dans un taxi qui s'est tamponné avec une autre voiture. Le désordre comprend également les déviations qui risquent de perturber les régulations organisationnelles, et plus largement, concerne tout phénomène entraînant ou constituant la désorganisation, la désintégration, la mort. Le désordre, enfin, là où il y a activité ^{p.272} d'information et de communication, est le bruit qui parasite le message, c'est l'erreur. Voici pour le premier niveau empirique de définition du désordre.

Et puis, il y a un deuxième niveau où apparaît l'ingrédient commun à tous ces désordres : l'aléa ou hasard. L'aléa et le hasard peuvent être définis. Le mathématicien Chaïtin a montré qu'on pouvait définir le hasard par rapport à un ordinateur. Relève du hasard toute séquence qui ne peut être conçue à partir d'un algorithme et nécessite dès lors d'être décrite dans sa totalité. Le hasard se définit donc comme incompressibilité algorithmique. C'est dans le même sens que Thom a défini le hasard dans son article où il déclarait la guerre au hasard : « Ce qui ne peut être

Ordre et désordre

simulé par aucun mécanisme, ni déduit par aucun formalisme. » Par là, nous arrivons au troisième niveau où le hasard nous prive de loi et de principe pour concevoir un phénomène. Dès lors, nous plongeons dans les profondeurs obscures qui, pour certains comme Thom, sont obscurantistes. En effet, le hasard insulte la cohérence et la causalité ; il défie le pentagone de rationalité que je viens de définir. Il apparaît comme irrationalité, incohérence, démence, porteur de destruction, porteur de mort. Et alors que l'ordre est ce qui permet la prédiction, c'est-à-dire la maîtrise, le désordre est ce qui apporte l'angoisse de l'incertitude devant l'incontrôlable, l'imprédictible, l'indéterminable. Et même lorsque nous réussissons à dire « Vous savez le hasard, dans le fond, ce n'est que la rencontre de séries déterministes », le désordre et l'incertitude apparaissent dans cette rencontre même. Si un pot de fleurs pour des raisons déterminées tombe sur la tête d'un passant qui lui-même passe sous la fenêtre d'où tombe le pot de fleurs pour des raisons déterminées, il s'agit quand même d'un accident. Celui-ci désorganise l'existence du passant, qui au lieu d'aller à son travail, ira à l'hôpital. La rationalisation *a posteriori* qui explique l'accident, n'élimine pas l'accident lui-même, c'est-à-dire son caractère désorganisateur, incertain et aléatoire dans une existence organisée et dans un ordre urbain.

La notion de désordre apporte un malaise. L'esprit est impuissant devant un phénomène désordonné. Pire encore : le désordre entraîne la dégradation et la ruine dans l'univers comme dans la ^{p.273} société. Le désordre, c'est ce qui doit être chassé. Et aussi nous avons assisté dans l'histoire de la pensée et de la société humaines à un refoulement permanent du désordre et bien entendu, du hasard. Il y a eu le refoulement préscientifique. Ainsi,

Ordre et désordre

le caractère propre de l'astrologie est d'exclure le hasard et l'accident. Tout ce qui arrive, en une vie singulière, apparemment livrée à l'aléa, dépend de la conjonction nécessaire des planètes depuis la naissance. L'astrologie n'est pas le comble de l'irrationalité, c'est le comble de la rationalisation, c'est-à-dire du déterminisme physique et de l'exclusion du désordre. Et du reste, selon les études remarquables de Piaget sur le développement de la pensée chez l'enfant, le hasard n'apparaît qu'après l'âge de sept ou huit ans, après que l'enfant a surmonté l'explication magique, où tout a une cause explicable, y compris par sortilège. Les choses arrivent parce qu'il y a un esprit, un sorcier, un mauvais sort, une fée, etc. Autrement dit, le hasard n'est pas une idée infantile, c'est une idée tardive, c'est une conquête du développement intellectuel au détriment de la rationalisation. Et c'est la rationalisation, elle, qui est primitive, c'est elle qui est magique.

Il n'y a pas que le refoulement préscientifique du désordre et du hasard. De très puissantes forces de refoulement ont joué dans la pensée scientifique classique. D'abord la force de la logique. Nous avons besoin de cohérence pour comprendre le monde. La force aussi de ce que j'appelle le paradigme de simplification, qui a régné longtemps et règne encore souvent dans l'entendement des scientifiques. Pour ce paradigme, la réalité profonde de l'univers est d'obéir à une loi simple et d'être constitué d'unités élémentaires simples. La complexité, c'est-à-dire la multiplicité, l'enchevêtrement, le désordre mêlé à l'ordre, le foisonnement des singularités, tout cela n'est qu'apparence. Derrière cette complexité apparente, il y a un ordre simple qui rend compte de tout. J'y viendrai. Or, ce refoulement du désordre a un caractère métaphysique. Il pose l'existence d'un arrière-monde parfait et

Ordre et désordre

ordonné caché derrière les bombes atomiques, les guerres en Syrie, au Liban, au Tchad, les avions coréens qui explosent, les crises, les bruits et les fureurs ^{p.274} de l'univers apparent. Derrière les apparences, le vrai univers est ordonné et rationnel.

La résistance au désordre n'est pas seulement métaphysique ; elle est aussi morale. Il faut repousser le désordre des sens, le désordre des pulsions, les désordres politiques. Il faut refouler le désordre dans la société, car le désordre c'est le crime, c'est l'anarchie, c'est le chaos.

Donc, le désordre a été fort efficacement refoulé par le pentagone de rationalité comme subjectivité ignorante, comme débilité, incapacité d'accéder à la raison scientifique. Seulement le malheur, c'est que l'histoire de la science moderne depuis la moitié du XIX^e siècle est aussi l'histoire de l'irruption des désordres dans un savoir qui pensait les avoir liquidés. C'est tout d'abord, au milieu du siècle dernier, l'irruption du deuxième principe de la thermodynamique, qui est à la fois un principe irréversible de dégradation de l'énergie, un principe de désordre, c'est-à-dire d'agitation et dispersion calorifique, et un principe de désorganisation qui affecte tôt ou tard tous les systèmes organisés. Le second principe ruine l'idée du mouvement perpétuel, c'est-à-dire d'un univers physique mécaniquement parfait et inaltérable. Il montre que notre univers porte en lui un principe inéluctable de corruption. Le monde en devenir, dès lors, n'est plus seulement voué au progrès ; il porte, liées à ce progrès même, la mort et la décadence.

On a discuté, on discute toujours, on continuera à discuter ce principe de décadence et de corruption. C'est parce qu'il nous introduit à une vision paradoxale de notre univers, qui semble

Ordre et désordre

voué à des dynamiques contraires et pourtant inséparables de désordre, d'ordre et d'organisation ; effectivement, c'est en se désintégrant que l'univers s'organise.

Une seconde irruption du désordre s'effectue au début de ce siècle, avec l'apparition, puis le développement de la physique quantique. Celle-ci ne fait pas que ruiner l'idée d'un déterminisme de base pour lui substituer une relative indétermination. Elle introduit l'incertitude et la contradiction, c'est-à-dire le désordre, dans l'esprit du physicien ; l'incertitude vient de l'impossibilité de déterminer ^{p.275} à la fois mouvement et position d'une particule ; la contradiction vient de l'impossibilité de concevoir logiquement la particule qui apparaît contradictoirement tantôt comme onde, tantôt comme corpuscule. Niels Bohr concrétise un moment très important dans l'histoire de la pensée moderne en déclarant qu'il ne faut pas vouloir surmonter l'incertitude et la contradiction, mais les affronter et travailler avec/ contre elles (théorie dite de la complémentarité).

Enfin, à partir des années soixante, le désordre fait irruption dans le cosmos. La découverte du processus de diaspora des galaxies, puis celle d'un bruit de fond dans l'univers, ont fortifié l'hypothèse d'une déflagration originaire dite « big-bang ». Ainsi donc, le cosmos serait généré par un extraordinaire événement thermique, et serait né dans agitation, collision et dispersion ! Du coup, l'ancien déterminisme mécaniste s'écroule : il n'était concevable que pour un univers sans commencement, sans chaleur, sans évolution innovatrice et, nous le verrons, sans observateur.

L'idée de désordre est non seulement inéliminable de l'univers, elle est aussi nécessaire pour le concevoir dans sa nature et son

Ordre et désordre

évolution. Quand on réfléchit, on voit qu'un univers déterministe et qu'un univers aléatoire sont chacun totalement impossibles. Un monde uniquement aléatoire serait évidemment dépourvu d'organisation, de soleils, de planètes, d'êtres vivants, d'êtres pensants. Un univers qui serait totalement déterministe serait dépourvu d'innovation donc d'évolution. Cela veut dire qu'un monde absolument déterministe, un monde absolument aléatoire sont deux mondes pauvres et mutilés. L'un incapable de naître — le monde aléatoire — et le second incapable d'évoluer. Il nous faut donc mêler ces deux mondes qui pourtant s'excluent logiquement. Il nous faut les mêler pour concevoir notre monde. Et ce mélange inintelligible est la condition de notre relative intelligibilité de l'univers. Il y a effectivement contradiction logique dans l'association de l'idée d'ordre et de désordre. Mais l'acceptation de cette contradiction est moins absurde que son rejet, qui conduit à des débilites.

En fait, depuis justement le XIX^e siècle, il y a complémentarité des deux notions antagonistes d'ordre et de désordre dans la statistique ^{p.276} qui désormais s'applique à tous phénomènes thermodynamiques ou microphysiques. Toute statistique comporte une vision à deux étages ; à l'étage des individus, c'est l'aléa, le désordre, les collisions ; à l'étage des populations, ce sont les régularités, les probabilités, les nécessités. Bien entendu, la restauration de l'ordre et de la prédiction au niveau statistique n'élimine pas le désordre et l'imprédictibilité au niveau individuel. Nous pouvons, par exemple, faire une prédiction statistique assez précise des accidents et des morts de la route pour les week-ends ou les fêtes de Pâques. Mais nul ne peut dire qui va mourir au cours de ces accidents de la route, à commencer par ceux qui en sont les victimes.

Ordre et désordre

Donc l'ordre qui est restauré au deuxième degré n'est pas l'ordre ontologique qui régnait dans l'ancien univers déterministe, c'est un ordre de probabilité. Nous voyons, du coup, qu'il y a une association *de facto* entre l'ordre et le désordre. Sous un certain angle, les équations de la mécanique quantique sont déterministes en tant qu'elles déterminent des états probables, mais elles sont indéterministes quant aux prédictions sur la position ou sur le mouvement. A l'échelle macrophysique une explosion d'étoiles est déterminée par les conditions qui la provoquent, mais en elle-même elle constitue un accident, une déflagration, une désintégration, de l'agitation, de la dispersion, donc du désordre. La formation de l'atome de carbone au sein de la forge d'une étoile est quelque chose de terriblement aléatoire parce qu'il faut qu'au même moment trois noyaux d'hélium se rejoignent et s'unissent. Mais une fois qu'ils se rejoignent simultanément, il se produit toujours la même constitution de l'atome de carbone. Ainsi le même événement est, sous un angle, aléatoire et, sous un autre angle, déterminé. Par ailleurs, nous disposons de méthodes de calcul pour étudier des phénomènes partiellement aléatoires. La théorie des jeux est une très grande théorie parce qu'elle a réussi à intégrer l'aléa, sans pourtant le résorber, dans la détermination des choix et des décisions.

Ainsi, désormais dans tous les secteurs, la pensée scientifique envisage les combinaisons, je dirais même la dialogique entre ordre et désordre, hasard et nécessité. Et ici, l'intéressant est que cette ^{p.277} combinaison, cette dialogique constitue la complexité même. *Complexus* = ce qui est tissé ensemble. Notre univers phénoménal est inséparablement tissé d'ordre, de désordre et d'organisation. Ces notions sont à la fois complémentaires, et, en

Ordre et désordre

ce qui concerne ordre et désordre, antagonistes, voire contradictoires. Cela nous indique que la complexité est une notion logique, qui unit l'un et le multiple dans *l'unitas multiplex* du *complexus*, le complémentaire et l'antagoniste dans l'unité dialogique, ou, comme certains préfèrent, dialectique. Accéder à la complexité signifie dès lors accéder à la binocularité mentale et abandonner la pensée borgne.

Ce que je viens de dire indique qu'abandonner l'ordre ancien n'est pas se vouer au désordre et à ses pompes : c'est dans l'imagination échauffée du grand mathématicien Thom que Monod, Prigogine, Stengers, Atlan et moi-même faisons l'apologie « outrageuse » du désordre. Ces auteurs, qui m'ont influencé, parlent, comme von Foerster, d'un « principe d'ordre à partir du bruit », du hasard organisateur (Atlan), d'ordre par fluctuations (Prigogine). Pour ma part, je ne privilégie ni l'ordre, ni le désordre, mais je montre leur inséparabilité tout en apportant dans l'association l'idée jusqu'alors sous-estimée d'*organisation*. Car, s'il devait être étonnant pour les tenants de l'ordre qu'il y ait du désordre dans l'univers, s'il devait être étonnant pour les tenants du désordre qu'il y ait de l'ordre, le plus étonnant sans doute est qu'il y ait de l'organisation, qui semble bien due à des phénomènes de désordre (rencontres au hasard) et d'ordre (lois physico-chimiques). L'étonnant est qu'il y ait eu, à partir des premiers instants de l'univers, dans des conditions d'agitation intense, liaisons organisationnelles entre particules formant des noyaux, puis rencontre entre noyaux et électrons constituant des atomes ; l'étonnant est que les interactions gravitationnelles, concentrant de plus en plus des nuages de matière, aient produit les étoiles et que celles-ci, au lieu d'exploser au moment de l'allumage, se soient au

Ordre et désordre

contraire organisées pour accomplir des vies de milliards d'années. L'étonnant de l'univers c'est que, né d'une déflagration, il ne se soit pas purement et simplement dispersé, comme le champignon d'une explosion thermonucléaire ^{p.278} et, qu'au contraire, il ait produit son organisation en se désintégrant.

L'ordre de la Nature n'est plus constitué de lois anonymes gouvernant de façon supérieure et extérieure les corps de l'univers. Il se forme en même temps que se forment les premiers corps matériels, les particules ; il se développe en même temps que se produisent les interactions nucléaires électro-magnétiques, gravitationnelles entre les corps. L'ordre, le désordre et l'organisation se développent ensemble, à la fois conflictuellement et coopérativement, de toute façon, inséparablement.

On se rend compte aujourd'hui que l'ancien ordre éternel du cosmos n'était en fait que l'ordre organisationnel temporaire de notre système solaire. On se rend compte que cet ordre organisationnel est le produit d'agitations, de turbulences et de tourbillonnements. La thermodynamique prigoginienne a établi que des états éloignés de l'équilibre, dissipateurs d'énergie, pouvaient créer, non seulement du désordre, mais de l'organisation. Ainsi, comme dans l'exemple des tourbillons de Benard, il se constitue une organisation de type tourbillonnaire fondée sur une rotation des éléments constitutifs générant une forme constante. Le tourbillon est effectivement organisateur. Tourbillonnaires sont les galaxies et tourbillonnaire le processus qui aboutit à la formation de l'étoile. Nous-mêmes, dans un sens, sommes des tourbillons organisés de façon complexe : rotation tourbillonnaire sanguine, du cœur au cœur, à travers notre organisme, rotation ininterrompue des molécules de nos cellules, rotation de nos cellules qui meurent

Ordre et désordre

et sont remplacées par d'autres, et nous-mêmes sommes emportés dans le tourbillon des générations qui recommencent le même cycle de vie en se déplaçant dans le temps... Comme vous le savez, la seule façon d'imaginer l'origine de la vie, c'est de concevoir, à travers turbulences, orages, décharges électriques, la rencontre tourbillonnaire heureuse entre macromolécules hétérogènes, aptes à se symbiotiser pour constituer une nouvelle entité, elle-même rotative, puisque générant des produits nécessaires à sa génération...

p.279 Ainsi, pour concevoir les morphogenèses fondamentales, il nous faut considérer turbulences, collisions, diaspora. C'est dans diaspora, turbulence, collision que se sont constitués les particules, les noyaux, les atomes. C'est dans une incandescence éruptive que se sont constitués les astres. C'est dans la forge furieuse du cœur des étoiles que se sont constitués les atomes de carbone nécessaires à la vie, atomes eux-mêmes recrachés dans l'explosion mortelle de l'étoile... Et c'est dans les remous, éclairs et tourbillons qu'est né, comme je viens de le mentionner, le premier être vivant. Depuis, tout ce qui est transformation, évolution, développement, complexification est toujours lié à des accidents, des dégradations, des destructions, des désintégrations, des décadences, des morts...

C'est pourquoi notre univers ne peut plus être soumis à un principe suprême d'ordre. Plutôt que de chercher LE grand Principe Ordre ou Désordre, il nous faut considérer le tétragramme incompressible : ordre/ désordre/ interactions/ organisation. On ne peut liquider l'un de ces termes. Nous avons toujours besoin, pour concevoir le monde des phénomènes, de concevoir un jeu combinatoire entre ordre/ désordre/ interactions/ organisation...

Ordre et dés^ordre

Voici donc des notions : ordre, désordre, organisation. J'en ai parlé uniquement avec des exemples physiques ; mais ce sont des notions transdisciplinaires. Je veux dire que les traits par lesquels je les ai définies : constance, régularité, répétition, etc., pour l'ordre ; irrégularité, tourbillon, agitation, déviance pour le désordre, ces traits-là vous pouvez les retrouver au niveau biologique, au niveau social, au niveau humain. Ce sont des notions transdisciplinaires. Mais les types d'ordre, les types de désordre, les types d'organisation sont différents du physique au biologique, du biologique à l'anthropo-social, et dans le champ anthropo-social, je dirais de société à société... Il y a donc unité (transdisciplinaire) et diversité, donc multiplicité (selon chaque domaine disciplinaire) des niveaux et problèmes d'ordre, de désordre, d'organisation. Or, il est très difficile de concevoir à la fois l'unité et la multiplicité — *l'unitas multiplex* — pour ceux qui vivent sous l'emprise de la simplification mentale, c'est-à-dire de l'absolu antagonisme entre l'un et le multiple, p.280 je veux dire ceux qui, considérant l'unité, sont aveugles à la multiplicité qu'elle contient, et ceux qui, considérant la multiplicité, sont aveugles à l'unité qui associe et articule...

Or, je crois qu'il faut et unifier et diversifier les problèmes d'ordre, désordre, organisation.

Ceci m'amène justement à la dialogique d'ordre/ désordre/ organisation propre aux phénomènes vivants. Je partirai ici de l'idée fondamentale que von Neumann formula dans sa théorie des automates autoreproducteurs. Von Neumann avait remarqué qu'une différence capitale entre les machines artificielles et les machines vivantes se manifestait dans leur comportement à l'égard du désordre. Les machines artificielles se dégradent très

Ordre et désordre

rapidement bien qu'elle soient constituées de composants extrêmement fiables. Les machines vivantes, bien que constituées de composants qui se dégradent très rapidement, les protéines, échappent pendant un temps à la dégradation : c'est que les cellules fabriquent des protéines neuves, que les organismes fabriquent des cellules neuves, alors que la machine artificielle est incapable de s'autoréparer et s'autorégénérer. La machine artificielle ne peut supporter les effets du désordre parce qu'elle ne dispose pas d'aptitudes à l'autoréparation et l'autorégénération. Par contre, les organisations vivantes, non seulement tolèrent un certain désordre, mais produisent les contre-processus de régénération, et, par là, tirent un bénéfice de rajeunissement des processus internes de dégradation et dégénérescence. Ainsi, l'organisation vivante tolère du désordre, produit du désordre, combat ce désordre et se régénère dans le processus même qui tolère, produit et combat le désordre.

Evidemment, c'est très difficile de concevoir un processus qui à la fois « tolère, produit, combat » du désordre. Cela dépasse l'entendement strictement logique. Mais ce processus est justement le propre de l'auto-organisation vivante. Donc, l'entendement doit essayer de s'adapter à la complexité de ce qui est.

D'autre part, le processus de l'évolution biologique est marqué par des accidents climatiques, des transformations écologiques, des mutations et réorganisations génétiques, qui peuvent apparaître ^{p.281} comme des désordres par rapport aux équilibres, adaptations, homéostasies établies. Mais l'apparition de nouveaux équilibres écologiques, de nouvelles espèces nous montre l'extraordinaire aptitude de la vie à la réorganisation créatrice. Ce

Ordre et désordre

qui aurait dû causer la dégradation et la désintégration détermine au contraire le processus de riposte qui réorganise de façon nouvelle. Et, plus il y a complexification évolutive, plus il y a aptitude à tolérer, intégrer et combattre le désordre.

Le propre de l'organisation vivante n'est pas seulement de comporter et développer un désordre inconnu dans l'organisation seulement physico-chimique, il est corrélativement de produire et développer un ordre également inconnu dans cette organisation physico-chimique. Cet ordre nouveau est fondé sur ce qu'on appelle programme génétique et il se manifeste dans les constances, répétitions, régularités de la reproduction comme de l'homéostasie des organismes. Ainsi, c'est ensemble et de façon interdépendante que progressent l'organisation, l'ordre et le désordre vivants. Et effectivement, la vie constitue une organisation de type nouveau (auto-éco-organisation), un ordre de type nouveau, *L'ordre biologique* (titre d'un livre d'André Lwoff), un désordre de type nouveau, là où il n'y avait que dégradations, transformations et désintégrations : la mort.

Maintenant venons-en à la notion capitale de stratégie. La stratégie se développe avec le développement de l'appareil neuro-cérébral dans les espèces animales, notamment dans la ligne évolutive des vertébrés. La stratégie se définit par opposition au programme. Un programme constitue une séquence d'actions prédéterminées, qui ne peut s'accomplir que dans un environnement comportant très peu d'aléas ou désordres. La stratégie, elle, se fonde sur un examen des conditions à la fois déterminées, aléatoires, incertaines dans laquelle va s'engager l'action en vue d'une finalité donnée. Le programme ne peut se modifier, il ne peut que s'arrêter en cas d'imprévu ou danger. La

stratégie, elle, peut modifier le scénario d'actions prévues, en fonction des informations arrivant en cours de route, inventer de nouveaux scénarios. La stratégie peut même ^{p.282} utiliser l'aléa à son profit, comme Napoléon utilisant le brouillard d'Austerlitz ; elle peut utiliser l'énergie ennemie comme le joueur de karaté qui fait sans effort basculer son adversaire. Les animaux pratiquent des stratégies d'attaque et de fuite, de feinte et d'esquive, de ruse et de leurre contre leurs proies ou leurs prédateurs. Nous-mêmes, humains, que ce soit sur le plan individuel pour obtenir un poste, un avantage, une jouissance, que ce soit sur le plan des entreprises, partis, syndicats, Etats, nous usons de stratégies plus ou moins raffinées ; c'est-à-dire que nous pensons nos actions en fonction de nos certitudes (ordre), de nos incertitudes (désordres, aléas) et de nos aptitudes à organiser notre pensée (stratégies cognitives, scénarios d'action), et nous effectuons l'action en modifiant éventuellement nos décisions ou voies en fonction des informations survenant au cours du processus. L'action, réfléchissons-y, n'est possible que s'il y a à la fois de l'ordre, du désordre et de l'organisation. Trop d'ordre asphyxie la possibilité d'action. Trop de désordres font chavirer l'action dans les tempêtes et celle-ci devient un pur pari au hasard.

Ainsi, nous devons effectuer un décapage ontologique. Il n'y a plus d'ordre absolu, inconditionnel, éternel, non seulement dans le monde vivant, mais aussi dans les étoiles, les galaxies, le cosmos. L'ordre n'est pas pour autant nié ; il doit être relativisé, relationné, complexifié. Il n'y a pas non plus de désordre absolu, inconditionnel, éternel ; le désordre doit toujours être relativisé, relationné, complexifié. J'ajoute maintenant qu'il y a une double et irréductible incertitude quant à la réalité ultime de l'ordre et du désordre.

Ordre et désordre

Le déterminisme universel n'a jamais été prouvé ; c'est un postulat métaphysique qui a animé la recherche scientifique pendant deux siècles, et qui doit être reconnu aujourd'hui comme postulat. Le déterminisme universel ne peut être prouvé ni empiriquement, ni logiquement, ni mathématiquement. La tentative d'Einstein pour prouver par l'absurde, c'est-à-dire par l'irrationalité, l'inconsistance de la mécanique quantique, cette tentative s'est effondrée grâce à des expériences dont la plus concluante est l'expérience d'Aspect effectuée à Orsay.

p.283 Le hasard non plus ne peut être prouvé. Ni le hasard originel, ni même un hasard particulier. Chaïtin, dont j'ai cité l'article (« Randomness and the Mathematical Proof », *Scientific American*, 232, 5, mai 1975) a posé les conditions d'une preuve de l'existence du hasard : il faut démontrer qu'il n'est pas de plus petit programme pour calculer une série de digits se succédant apparemment au hasard ; or, dit Chaïtin, cette preuve requise ne peut être trouvée.

On est donc dans un univers dont on ne peut prouver la réalité ultime ou cachée ni de l'ordre, ni du hasard, c'est-à-dire du désordre. Et c'est ici qu'intervient l'expérience d'Aspect, dont les conséquences philosophiques seront à mon sens énormes. Cette expérience démontre que des particules qui ont interagi dans le passé sont en connexion instantanée, c'est-à-dire « communiquent » à des vitesses supérieures à celle de la lumière. C'est l'effondrement du cadre de référence absolu qu'était la vitesse de la lumière, et, en même temps la remise en question du caractère absolu de nos notions d'espace et de temps. Ainsi, pour d'Espagnat, il nous faut supposer une inséparabilité cachée de toutes les choses séparées dans l'espace. Pour Costa de

Ordre et désordre

Beauregard, il nous faut abandonner l'irréversibilité ontologique du temps et supposer des communications avec le passé et l'avenir. Pour David Bohm et Jean-Pierre Vigié, il nous faut reconstituer totalement la notion de vide et y supposer des énergies infinies.

Si l'espace, le temps, l'espace-temps doivent être relativisés et désontologisés, alors ordre et désordre perdent du même coup leur sens ontologique. Nous retrouvons le problème posé par Kant. Celui-ci voyait dans l'espace et le temps des formes *a priori* de notre sensibilité, qui rendent cohérentes nos visions des phénomènes, mais qui sont aveugles à la réalité profonde, derrière les phénomènes, des « choses en soi » ou noumènes.

Aujourd'hui, après l'expérience d'Aspect, il semble bien que le monde ne s'épuise pas dans ses manifestations spatio-temporelles. Or, ce n'est que dans les dimensions spatio-temporelles qu'il peut y avoir ordre et désordre. Pour qu'il y ait ordre, il faut qu'il y ait distinction, séparation, propriétés constantes des entités séparées, p.284 relations stables entre entités séparées. Pour qu'il y ait désordre, il faut non seulement séparation mais aussi instabilités et inconstances.

A partir du moment où il y a une profondeur d'univers, où la distinction n'est plus possible et où la séparation n'existe plus, alors il devient évident que le réel ne s'épuise ni dans l'idée d'ordre, ni dans l'idée de désordre, ni dans celle d'organisation. Celles-ci nous sont indispensables pour concevoir le monde des phénomènes, mais non pas le mystère d'où naissent les phénomènes. Autrement dit, l'ordre et le désordre, comme la causalité, comme la nécessité, et j'ajoute, comme l'organisation nous sont nécessaires pour concevoir notre monde phénoménal. On comprend que von Foerster ait pu écrire : « Le hasard et la

Ordre et désordre

nécessité ne s'appliquent pas au monde, mais à nos tentatives pour créer une description de celui-ci. » Ce qui nous ramène au problème de nos propres descriptions et de nos propres conceptions, qui avait été chassé par les visions objectivistes pour qui la connaissance reflète le réel, et pour qui la connaissance vraiment objective élimine le sujet connaissant. L'approfondissement du problème de l'ordre et du désordre nous confirme que le champ de la connaissance n'est jamais le champ de l'objet pur, mais celui de l'objet vu, perçu, co-produit par nous, observateurs ! concepteurs. Le monde que nous connaissons n'est pas le monde sans nous, *c'est le monde avec nous. D'où le paradoxe fondamental : notre monde fait partie de notre vision du monde, laquelle fait partie de notre monde.* La vision dite objectiviste qui exclut l'observateur/ concepteur de l'objet observé/ conçu est métaphysique dans le sens le plus abstrait du terme. La connaissance ne peut être le reflet du monde, c'est un dialogue en devenir entre nous et l'univers. Notre monde réel est celui dont notre esprit ne pourra jamais éliminer le désordre et dont il ne pourra jamais s'éliminer lui-même.

Cela ne veut pas dire que nous soyons enfermés dans un solipsisme irrémédiable. Cela veut dire que notre connaissance est subjective/ objective, qu'elle peut appréhender les phénomènes en combinant les principes du tétragramme ordre/ désordre/ interaction/ organisation, p.285 mais qu'il demeure une incertitude insondable quant à la nature ultime de ce monde.

Ici, permettez-moi une parenthèse puisque la relativité des notions d'ordre et de désordre nous rouvre le problème : « Y a-t-il un arrière-monde ? Y a-t-il un infra-monde ? » Mon avis est que ce qui tisse notre monde n'est ni dicible, ni concevable. Du reste, les

Ordre et désordre

microphysiciens ont découvert, là où l'on croyait trouver la substance première et l'épaisseur de la matérialité, un vide conceptuel inouï. Alors certains ont cru voir dans ce vide la réalité absolue selon la vision du Tao où, en quelque sorte, le Vide devient la Plénitude même. Hegel avait déjà montré que l'être pur était en fait du pur non-être, mais que le non-être possédait en lui l'énergie infinie de la négativité...

Nous pouvons aussi poser le problème autrement. Qu'est-ce qui est originaire ? D'où viennent l'ordre et le désordre ? Gregory Bateson disait que les rédacteurs du premier chapitre de la Genèse avaient très bien compris ce problème. En effet, quand on considère cette Bible chère au pays de Calvin, on est frappé de voir que le Dieu originaire n'est pas le Dieu d'Ordre, JHVH, qui arrive tardivement, sur le mont Sinaï, après l'exode du peuple juif ; ce n'est pas Adonaï, le Dieu Seigneur ou Souverain ; c'est une entité étrange nommée Elohim, singulier-pluriel, *unitas-multiplex* qui veut dire tourbillon d'esprits ou de forces constituant l'Unité procréatrice. C'est ce tourbillon génésique qui crée l'Univers. Et il crée comment ? Non pas d'abord en produisant, mais d'abord en séparant, déchirant, brisant l'unité indistincte et informe. Il sépare la terre du ciel. A l'origine biblique du monde donc, il y a tourbillon et séparation. A l'origine du mythe grec, le chaos précède et produit le cosmos. Le chaos, ce n'est pas le désordre, c'est l'unité génésique indistincte qui précède l'ordre et le désordre. Nous pouvons nous demander si la Genèse n'est pas ininterrompue, si le chaos ne continue pas à nourrir le cosmos ; nous pouvons nous demander en termes modernes s'il n'est pas quelque chose d'antérieur à toute distinction entre phénomènes comme à toute distinction entre ordre et désordre, et qui demeure

Ordre et désordre

à la source de la *physis* (*physis* : ce qui accède à l'être). On p.286 voit donc, j'espère, que plutôt que de prendre parti dans la dispute entre les brigades du maintien de l'ordre, qui ont trouvé une vigilante recrue en René Thom, et les fauteurs de désordre dans les sciences, il nous faut considérer les problèmes mystérieux que ne peuvent liquider quelques définitions formelles...

Venons-en maintenant, trop rapidement je le regrette, au niveau des affaires humaines. J'ai dit qu'ordre, désordre, organisation sont des notions transdisciplinaires qui prennent un sens propre et non réductible dans ces affaires humaines. J'ai même supposé, au début de cet exposé, que l'idée d'ordre venait sans doute de l'expérience politico-mythologique de nos sociétés. Mais nous pouvons dire aussi que l'idée de désordre part de l'expérience historique continue de l'humanité. Depuis Thucydide et Tacite, et jusqu'au siècle dernier, les historiens ont vu une histoire de guerres, conspirations, meurtres, massacres, entrecoupée de quelques rares oasis paisibles. Mais, prenant un autre angle de vision, les historiens modernes ont pu justement découvrir des déterminismes infrastructurels, des processus économiques sous cette histoire en apparence shakespearienne. Effectivement, une histoire des déterminations s'est constituée dans ce siècle pour réagir contre l'histoire « événementielle » des grands hommes, princes, batailles, complots. Mais si cette histoire élimine l'aléa, la contingence, la bataille, le sort, le nez de Cléopâtre, le brouillard d'Austerlitz, la mort de Staline, sa rationalisation arrive à une absurdité pire que celle de l'histoire absurde.

On a pu élargir à l'histoire ce que Shakespeare disait de la vie : *is a tale told by an idiot, full of sound and fury and signifying*

Ordre et dés^ordre

nothing. Il exagère, Shakespeare. Mais si l'on croit que l'histoire est intelligente, qu'elle sait ce qu'elle veut, qu'elle nous conduit par le bout du nez vers le progrès, alors cette vision est encore plus idiote que celle de l'idiot shakespearien ! Ici encore, nous retrouvons à l'échelle humaine le paradoxe du mélange inextricable d'ordre et de désordre : comment l'histoire est-elle à la fois déterminée et aléatoire ? Quel est le rôle de l'événement, de l'accident, du hasard, de la décision, de l'erreur, de la folie ? L'immense difficulté, c'est d'articuler ^{p.287} ces deux visions de l'histoire. Et, de toute façon, nous devons concevoir que l'histoire n'est pas seulement productrice, mais aussi destructrice ; nous devons concevoir les gaspillages, les dérives, les détournements, les déviations, les anéantissements, pas seulement de richesses, pas seulement de vies, mais de talents, de sagesse, de beauté, de bonté. Et nous devons concevoir aussi que des destructions ont pu répandre les germes des civilisations qu'elles anéantissaient. L'adage fameux que la Grèce vaincue a finalement vaincu son farouche vainqueur est vrai aussi. Les Romains ont ravagé la Grèce, saccagé Corinthe, brisé toute une culture. Ils n'ont emporté dans leurs fourgons que des dépouilles et des esclaves. Mais, quelques siècles plus tard, les germes de la culture hellène avaient proliféré dans tout l'Empire, qui, né romain, devint grec. Ainsi, de même que les autres problèmes, et je dirais plus encore, les problèmes de l'histoire humaine ne sauraient être tranchés à l'issue d'une dispute simplette entre procureurs de l'ordre et avocats du désordre.

Et l'individu humain, maintenant ? Vous croyez que vous pourrez le comprendre en éliminant tout hasard ? Chacun devrait penser à sa propre histoire et à sa pré-histoire. Quand je pense à

Ordre et désordre

la mienne, je vois que je suis le fruit d'une rencontre très improbable entre mes géniteurs. Je vois que je suis le produit d'un spermatozoïde rescapé sur 180 millions, qui, par je ne sais quelle fortune ou infortune, s'est introduit dans l'ovule de ma mère. J'ai appris que je fus victime de manœuvres abortives, lesquelles avaient réussi sur mon prédécesseur, mais nul ne saura pourquoi j'ai échappé au bidet. Je suis mort-né, ranimé seulement par les claques vigoureuses d'un docteur au moment où il allait abandonner ses efforts. La mort de ma mère, quand j'avais neuf ans, fut un événement aléatoire qui m'a profondément transformé et formé. Tout ce qui m'est arrivé m'est advenu par rencontres, non pas de pur hasard, mais où le hasard me faisait révéler ma propre tendance, mon propre destin. J'ai rencontré la tropicale dans le pays des neiges et le regard bleu Norvège dans l'Amérique latine. La guerre fit de moi un militant, puis mon désastre politique fit de moi un chercheur. Et chaque vie est tissée ^{p.288} de cette façon, avec toujours un fil de hasard mêlé à un fil de nécessité. Alors, ce ne sont pas des formules mathématiques qui nous diront ce qu'est une vie humaine, ce ne sont pas des habitus sociologiques qui l'enfermeront dans leur déterminisme... Jusqu'à présent, c'est le roman qui, mieux que toute sociologie, nous montre ce mixte d'ordre et de désordre, de chance et de malchance, d'événements et de non-événements, d'accidents et d'inéluctable qui tisse nos vies. Et ne parlons pas des vies illustres. Peut-on ne pas s'étonner de l'aventure de ce petit Bonaparte, né dans une île génoise que la France achète, qui songe d'abord à résister aux Français comme le font aujourd'hui les nationalistes corses. Il faut qu'il fuie son île natale, que la Révolution en fasse un capitaine ; et puis, par une succession d'événements dont

Ordre et désordre

aucun n'était au préalable concevable, il devient général, premier consul, Empereur de France, pour finalement mourir à Sainte-Hélène. Quel démon de Laplace aurait pu prévoir ce destin ?

Venons-en au plus important en ce qui concerne l'ordre et le désordre dans les affaires humaines. Ces notions ont chacune deux faces contraires. Ainsi le désordre : il a pour première face la délinquance, le crime, la lutte déréglée de tous contre tous ; sa seconde face, c'est la liberté. Mais la liberté ne s'identifie pas au désordre. La liberté a besoin d'ordre organisationnel, c'est-à-dire de règles du jeu social qui s'imposent à tous ; mais elle a besoin aussi d'une tolérance au désordre, de zones où s'arrêtent la loi du pouvoir et le pouvoir de la loi. L'ordre a deux visages ennemis : d'un côté, ce sont les régulations et protections qui permettent les libertés, de l'autre, ce sont les contraintes et impositions qui empêchent les libertés. Ainsi, on ne peut réduire le problème des libertés aux notions d'ordre et de désordre. Elles sont insuffisantes, et le problème du type d'ordre et du type de désordre doit être posé pour concevoir la liberté. Ainsi, on voit que la liberté a besoin à la fois d'ordre, de désordre, et surtout d'une organisation qui puisse développer un ordre de qualité supérieure (règles, régulations) et un désordre de qualité supérieure (libertés). Le paradoxe de la complexité sociale est de déterminer des contraintes qui puissent faire émerger ^{p.289} les conditions de leur dépassement... Un de vos compatriotes, Peter Jeanmaire, a écrit très justement qu'il s'agirait de détruire des désordres au niveau inférieur pour libérer des degrés de liberté au niveau supérieur. Cela étant dit, il nous faut rompre avec la mythologie de l'ordre pour qui la liberté est désordre. Cette mythologie de l'ordre n'est pas seulement dans l'idée réactionnaire où toute nouveauté

Ordre et désordre

se présente comme déviance, danger, folie, désordre ; elle est aussi dans l'idée utopique d'une société qui serait harmonie et supprimerait tout désordre, tout conflit et toute contradiction. La phrase de Montesquieu doit toujours résonner et raisonner dans notre esprit, qui nous rappelle que la grandeur et la décadence des Romains ont eu la même cause : les conflits sociaux. La liberté se nourrit de conflictualité dans une organisation qui permet que la conflictualité ne soit pas destructrice. Une société de pur désordre est aussi impossible qu'un univers de pur désordre. Une société d'ordre pur est non moins impossible. Le rêve dément de l'ordre social pur se traduit par le camp de concentration et se paie par le désordre infini de l'assassinat.

Je conclus. Notre univers, à mon sens, n'est pas produit par un arrière-monde platonicien des idées qui s'incarneraient dans notre monde phénoménal. Ce n'est pas non plus le produit d'un univers pythagoricien des nombres. Je dirais plutôt que notre univers est tellement riche qu'il a produit Platon et son arrière-monde idéal, Pythagore et ses nombres. Et il produit sans cesse des idées, des calculs, des anti-idées et des anti-calculs. Dans cet univers, oui, il y a de l'ordre, mais cet ordre se crée, se développe, se corrompt, se détruit. Il y a beaucoup de poussière cosmique (celle-ci est plus nombreuse que la matière organisée) et il y a beaucoup de poussière domestique dès que nous cessons de balayer, épousseter, nettoyer, c'est-à-dire que nous laissons les choses aller... Dans notre univers, les étoiles crachent le feu, pètent le feu et finalement explosent. Il y a un incessant bruit de fond, beaucoup de bruits divers dans le silence infini des espaces.

Comment a-t-on pu croire que l'univers était une machine triviale obéissant au déterminisme universel ? Comment peut-on

p.290 croire encore que la société, l'être humain soient des machines déterministes triviales dont on connaît toujours les *output* quand on en connaît les *input* ? Comment a-t-on pris une pauvre rationalisation pour la rationalité même ? Ce que j'ai désigné comme le « pentagone de rationalité » est en fait une pseudo-rationalité. Rationalité et rationalisation ont la même source, la volonté de formuler les systèmes d'idées cohérents qui puissent s'appliquer à l'univers. Mais la rationalisation enferme l'univers dans un carcan abstrait qu'elle prend pour réalité concrète, alors que la vraie rationalité dialogue avec l'irrationalisable, l'incertitude, l'imprédictible, le désordre, au lieu de les annuler. La rationalité est une stratégie de connaissance et d'action. Je répète que dire stratégie, c'est dire dialogue, combat et coopération avec le désordre. Notre rapport avec le désordre est comme dans ce tableau de l'église Saint-Sulpice représentant le combat de Jacob avec l'Ange où l'on ne sait si l'on voit une lutte à mort ou une copulation pornographique.

La rationalité vit et se nourrit autant d'incertitudes que de certitudes. On a cru, après Newton, que la théorie scientifique apportait la certitude que cessait de fournir la religion. Les théories scientifiques se fondent certes sur des données vérifiées, devenant par là certaines, mais leur caractère proprement scientifique est d'être faillibles et non certaines comme théories. Whitehead, Popper, Kuhn ont, chacun à sa manière, montré que les théories scientifiques sont fragiles et mortelles. La réfutabilité permanente de la théorie scientifique est le trait décisif qui l'oppose aux dogmes idéologique ou religieux qui sont, eux, irréfutables dans le système de pensée du croyant.

La science moderne a, de fait, ouvert le dialogue avec

l'incertitude et l'incomplétude. En disant incomplétude, je pense aux grands théorèmes d'indécidabilité de ce siècle, depuis celui de Gödel, qui joignent l'incomplétude logique de nos pensées à l'incomplétude empirique de notre savoir. La leçon de l'effondrement des idées du cercle de Vienne et du rêve axiomatique de Hilbert est justement le renoncement à l'espérance folle de trouver la certitude absolue dans la vérification empirique et la vérification logique.

p.291 Il y a aussi autre chose, qui a aveuglé les apôtres scientifiques de l'ordre. Ils ont cru que l'on pouvait balayer les hasards et désordres pourtant bien évidents dans l'expérience commune ordinaire, parce qu'ils ont cru que la « vraie » connaissance n'avait rien à voir avec le sens commun, et que le « bon sens » ne pouvait qu'être générateur d'illusions. Or le Wittgenstein de la dernière période a découvert les richesses du langage originaire, et les beaux travaux de Jean-Blaise Grize ont montré la complexité de la logique du sens commun.

Il nous faut repenser de façon complexe pour repenser le problème de l'ordre et du désordre, et repenser ce problème doit nous aider à repenser de façon complexe. Certes, les résistances demeurent énormes. Le « pentagone » de pseudo-rationalité résiste aujourd'hui à la problématique du désordre en y voyant barbarie et obscurantisme, alors qu'il porte en lui la barbarie brutale de la pensée mutilante. Il y eut déjà, à la Renaissance, la résistance obstinée de la rationalisation médiévale autour du système d'Aristote. La découverte empirique avait toujours tort si elle s'opposait à l'idée d'Aristote.

Une fois de plus, la rationalisation hautaine rejette la rationalité empirique, qui est de tirer les conséquences logiques des

Ordre et désordre

observations et expériences. Or, pourtant cette rationalité empirique est désormais bien établie dans les plus vastes secteurs de la physique et de la biologie, où la pensée traite ensemble hasard et nécessité, ordre et désordre.

Mais je vois qu'il y a difficulté très profonde parce qu'elle se situe dans les structures profondes du mode de pensée simplificateur dominant ; celui-ci nous enferme dans l'alternative apparemment logique qui nous somme de choisir entre la vérité de l'ordre et celle du désordre en refusant tout compromis, toute dialectique, toute dialogique. Or, je l'ai dit, il ne s'agit pas de faire un compromis entre ordre et désordre, en leur accordant à chacun, par exemple, 50% du territoire de la connaissance, *il s'agit d'affronter l'inéluctable complexité du tétragramme dont j'ai parlé, et qui formule, non pas la clé de la connaissance, mais ses conditions et limites incompressibles.*

p.292 La nécessité de penser ensemble dans leur complémentarité, leur concurrence et leur antagonisme, les notions d'ordre, de désordre et d'organisation nous fait respecter la complexité physique, biologique, humaine. Penser, ce n'est pas servir les idées d'ordre ou de désordre, c'est s'en servir de façon organisatrice et parfois désorganisatrice pour concevoir notre réalité.

J'ai dit le mot complexité. La complexité n'est pas le maître-mot qui va tout expliquer. C'est le mot éveilleur qui nous pousse à tout explorer. La pensée complexe est la pensée qui, armée des principes d'ordre, lois, algorithmes, certitudes, idées claires, patrouille dans le brouillard, l'incertain, le confus, l'indicible, l'indécidable. Un grand auteur a dit : « Il n'est pas impossible après tout que la science approche d'ores et déjà de ses ultimes

Ordre et désordre

possibilités de description finie. L'indescriptible, l'informalisable sont maintenant à nos portes et il faut relever le défi. » Ce grand auteur s'appelle René Thom.

L'aventure de la connaissance nous conduit effectivement à la limite du concevable, du dicible, à cette limite où l'ordre, le désordre, l'organisation perdent leurs distinctions. Nous ne pouvons plonger dans la nuit totale de l'inconcevable réservée aux seuls extatiques. Mais nous pouvons nous avancer dans un no man's land, beaucoup plus étendu qu'on ne pense, entre l'idée claire, la logique évidente, l'ordre mathématique et la nuit absolue.

Et je dirais pour terminer : le but de la connaissance n'est pas de découvrir le secret du monde dans une équation maîtresse d'ordre qui serait l'équivalent du maître-mot des grands magiciens. Il est de dialoguer avec le mystère du monde.

@

LES SOCIÉTÉS DÉMOCRATIQUES SONT-ELLES ENCORE GOUVERNABLES ? ¹

INTRODUCTION

par Roger Girod
professeur à la Faculté des sciences économiques et sociales
de l'Université de Genève

@

p.293 Votre conférence, cher ami, vient clore la brillante série des exposés de ces XXIX^e Rencontres Internationales de Genève par une réflexion sur l'un des trois aspects principaux du problème de l'ordre et du désordre. Les sciences de la vie s'efforcent de comprendre les mécanismes qui maintiennent l'équilibre des organismes afin de trouver des remèdes à ce qui compromet la santé, qui est une forme de bon ordre. La morale individuelle se préoccupe des conditions d'une existence personnelle en harmonie avec les exigences de notre vocation proprement humaine et donc à l'abri des désordres du mal. Vous allez vous demander si la politique peut encore agir sur les rapports sociaux.

Vous connaissant, je suppose que, pour vous, la question n'est pas de savoir si le pouvoir s'exerce dans nos sociétés. Il est évident qu'il le peut et même qu'il s'y hypertrophie. Mais la question est de savoir si une politique procédant d'une idée de la justice — autre nom du bon ordre — peut modifier les formes de la vie collective dans le sens d'un mieux.

Votre œuvre est de celles qui permettent d'aborder ce problème de façon particulièrement réaliste. En effet, vous avez eu, dès vos débuts, l'heureuse intuition de concentrer vos travaux sur les organisations, c'est-à-dire les bureaucraties au sens que les sociologues donnent à ce terme. Il s'agit des entreprises de grande taille, des administrations, des services sociaux, des médias et de tous les autres appareils combinant le travail de beaucoup d'hommes de manière à obtenir — en principe — le maximum de rendement en utilisant à plein les techniques.

¹ Le 24 septembre 1983.

Ordre et désordre

A l'époque, vous faisiez partie, avec Edgar Morin, Alain Touraine et d'autres, des débutants brillants que Georges Friedmann avait su repérer.

p.294 Ce phénomène bureaucratique, dont vous êtes devenu l'un des experts les plus connus, entraîne, on le sait mieux aujourd'hui qu'il y a deux ou trois décennies, des effets pervers qui déjouent largement toute intervention politique. Ce sont des faits que vous avez remarquablement bien mis en évidence dans des ouvrages désormais classiques, tels que *La société bloquée* ou *On ne change pas la société par décret* pour n'en citer que deux.

En un sens, l'impuissance de la politique, ou plutôt son effacement face à la spontanéité du fonctionnement et du devenir de la société, a été l'espoir des deux idéologies du XIX^e siècle qui sont sans doute les plus répandues et que les manuels qualifient encore de modernes : le libéralisme et le socialisme marxiste. Le moins d'Etat possible dès maintenant, dit la première. Dépérissement de l'Etat une fois passée la cruelle étape de l'autoritarisme révolutionnaire, prophétise la deuxième.

Il est évident, cependant, face aux réalités d'aujourd'hui, que le politique ne peut pas démissionner alors même qu'il voit mieux que par le passé les limites de son pouvoir (mis à part celui de se maintenir lui-même en place).

Nous nous réjouissons de vous entendre sur ce thème capital, nous dire, selon le titre de votre conférence, si *les sociétés démocratiques sont encore gouvernables*.

@

MICHEL CROZIER est né en 1922 dans la Marne. Il fait ses études aux Facultés de droit et des lettres de Paris où il obtient un doctorat en droit et un doctorat ès lettres. Dès 1952, il travaille au Centre national de la recherche scientifique où il devient directeur de recherche. Il enseigne à diverses reprises dans des universités américaines avant d'occuper, en 1967-1968, une chaire de sociologie à la Faculté des lettres de Paris-Nanterre.

Fondateur et directeur depuis 1961 du Centre de sociologie des organisations au CNRS, membre du Conseil de surveillance du Groupe Express en 1971, Michel Crozier a présidé aux destinées de nombreuses sociétés de sociologie. Il est depuis 1975 directeur du cycle supérieur de sociologie de l'institut d'études politiques de Paris.

De tous ses ouvrages, on retiendra en particulier Usines et syndicats d'Amérique, Petits fonctionnaires au travail, Le phénomène bureaucratique, Le monde des employés de bureau, La société bloquée, L'acteur et le système et, enfin, On ne change pas la société par décret et Le mal américain.

Par l'ampleur de son œuvre, Michel Crozier s'est imposé comme spécialiste de la problématique sociologique.

CONFÉRENCE DE MICHEL CROZIER

@

p.295 Je voudrais d'abord dire quelques mots sur la place de ma réflexion dans le cadre des Rencontres. Une bonne partie de l'intérêt et de la passion que nous mettons à réfléchir sur les problèmes généraux d'ordre et de désordre vient du fait que leur discussion nous offre des analogies intéressantes pour aborder les difficultés qui nous hantent à propos de l'organisation de la société. Nous cherchons dans les domaines physiques et biologiques des modèles pour nous guider face à des problèmes dont nous avons l'impression qu'ils nous dépassent. Ces problèmes sont traités par les scientifiques de domaines divers en fonction de leurs propres logiques et traditions, mais en même temps il s'y mêle toujours un appel à la comparaison. Ceux qui s'occupent plus directement des problèmes de l'organisation de la société trouvent de ce fait beaucoup de matière à réflexion dans ce que les

scientifiques leur apportent. Le problème de l'application, ou plutôt du transfert des modèles d'interprétation n'en est pas pour autant résolu.

C'est de ce problème que je voudrais d'abord parler.

Première remarque : la notion d'ordre est une notion très particulière ; quand elle passe du physique au social, elle prend tout de suite une signification morale très perturbante. Il reste toujours quelque chose des combats de l'ordre moral. Il est extrêmement difficile ^{p.296} d'autre part de tenir compte des caractéristiques particulières des systèmes humains et des systèmes sociaux. Ces systèmes en effet ont des caractéristiques particulières. Non seulement ils sont plus ouverts mais leur régulation est d'un ordre très différent et leurs propriétés enfin ne sont pas universelles mais « locales ».

Ce que je voudrais dire enfin en préalable, c'est que les réalités présentes de notre société actuelle sont des réalités qui nous inquiètent particulièrement et qui nous donnent l'impression, à tort mais aussi un peu à raison, que nous sommes dans des situations de désordre. Pour toutes ces raisons, davantage de passion se mêle aux problèmes que je vais traiter et vous me permettrez d'essayer de prendre plus de distance tout en cherchant aussi de temps en temps à rester provoquant.

Je vais vous présenter d'abord une réflexion rapide sur les contrastes de notre époque. J'essaierai ensuite de vous proposer une interprétation. Mais l'essentiel de ma discussion portera sur la recherche de voies de solutions dans la perspective contemporaine immédiate de nos propres responsabilités.

Le premier point que je voudrais traiter concerne la sensation de

Ordre et désordre

désordre et les raisons que nous avons de penser qu'il y a quelque chose derrière ces réactions. Nous pouvons les comprendre, me semble-t-il, à partir du contraste exagéré, mais nécessaire, entre la période que nous vivons et la période, disons, des années 50-65. Si l'on fait des comparaisons, on est surtout frappé des différences d'interprétation, des différences dans le type de débat entre ce que nous vivons maintenant et ce qu'on vivait dans ces années. Avec la perspective du temps, les années 50-65 apparaissent comme des années de conformisme et d'ordre. Il y avait alors énormément de conflits générés par des oppositions idéologiques très fortes entre sociétés nationales et à l'intérieur des sociétés ; mais ces oppositions restaient aux frontières. A l'intérieur de chaque système national quand il s'agissait de la société, ou de chaque système particulier quand il s'agissait d'une organisation ou d'une institution, on avait l'impression que les choses « marchaient ». Une décision était prise, elle devait être appliquée. Je travaillais à l'époque sur les problèmes de bureaucratie et beaucoup de personnes ne voulaient ^{p.297} pas comprendre de quoi il s'agissait ; les arguments tirés de mes recherches étaient appréciés dans la mesure où ils pouvaient avoir un sens pour la défense ou l'attaque de l'ordre établi. Les méprises étaient constantes dans la signification de l'analyse qui essayait de montrer que de toute façon le problème se posait et que cet ordre que l'on croyait aller de soi cachait un mélange d'ordre et de désordre que l'on pouvait analyser de façon plus précise pour le transformer, ou pour montrer les limites de ce que l'on pouvait en attendre.

Quand on prend par contraste ce qui se passe maintenant, on s'aperçoit que toutes les idées que l'on avait alors sur les possibilités de contrôle, qu'il s'agisse du contrôle de la société, de

Ordre et désordre

l'économie, ou de l'organisation, se sont révélées fausses. Plus curieusement, les idées critiques de l'ordre établi apparaissent à distance comme tout à fait à côté du problème. Je prends un exemple simpliste : quand John K. Galbraith attaque l'ordre industriel, sa vision est celle de monopoles qui conditionnent la demande, qui savent planifier, ce qui donne une société extrêmement rigide et contraignante. Or, juste au moment où son livre paraît, on découvre que ces malheureux monopoles sont relativement mal gérés ; ils sont peut-être dangereux mais ils n'atteignent pas leurs objectifs, leur planification apparaît surtout à distance comme tout à fait ridicule ; ils se sont trompés constamment. Il y avait des raisons pour qu'ils se trompent. Leurs dirigeants pouvaient bien être remarquables, le système ne fonctionnait pas et ne pouvait pas fonctionner comme on croyait qu'il le faisait, qu'on en soit l'adversaire ou le défenseur.

A partir du moment où survient un début de rupture, disons à partir de 1965, toutes les théories du contrôle s'avèrent fausses ; non pas fausses dans l'absolu, mais les limites de leur efficacité correspondent à des caractéristiques du système à l'intérieur duquel elles s'exercent. Par exemple, le *fine tuning* de l'économie à partir de visions fondées sur les principes de Keynes apparaît tout à fait inopérant. La première grande rupture de ce point de vue, le décrochage du dollar en 1971, a donné lieu à un affolement de la pensée économique classique de l'époque qui m'a profondément surpris dans la mesure où j'en ai été témoin. Tout d'un coup, les gens ^{p.298} ne savaient plus raisonner, parce que les éléments sur lesquels ils se fondaient n'étaient valables qu'à l'intérieur des limites d'un système et que ce système était en train de se transformer.

Ordre et désordre

Naturellement, nous exagérons ces différences. Bien sûr, quantité de contrôles continuent à s'exercer plus ou moins bien mais nous avons l'impression qu'ils s'exerçaient très bien dans le passé et qu'ils s'exercent très mal maintenant. Ils s'exerçaient moins bien que nous ne le croyions et ils s'exercent encore maintenant généralement mieux que nous ne croyons, ce qui permet à la société, aux sociétés, de continuer. Notre vision actuelle de la plupart des problèmes d'organisation, de développement et d'avenir est conditionnée au contraire par la constatation des dérèglements, dérèglements — et j'insiste sur ce fait — qui ont commencé au plan politique. Dire que c'est la crise économique qui nous apporte ces difficultés revient à ignorer le développement historique.

Nous nous rendons compte maintenant de l'existence d'autres mécanismes que ceux auxquels on se limitait. Les développements de la connaissance et de la pensée nous permettent de mesurer les conséquences secondaires de nos choix. Mais l'apparition de ces connaissances, au lieu d'aboutir à une maîtrise plus grande, aboutit souvent au contraire à une sensation d'incapacité. On pourrait dire que l'entropie va croissant. On n'est plus capable de contrôler des dépenses qui augmentent quoi qu'on fasse ; on n'est plus capable de trouver des moyens de ralentir les demandes contradictoires des groupes divers ; on ne peut pas trouver d'accord entre ces groupes, l'acte même de gouvernement paraît de plus en plus difficile. Les institutions gouvernementales sont surchargées, constamment pressées. On ne peut plus se donner le temps et la pression se fait irrésistible vers le court terme : quand la maison est en feu, on n'a pas le temps de penser à plus tard. Nous sommes donc rejetés constamment vers le court terme avec

en même temps une impression de malaise parce que tout le monde est conscient des problèmes de long terme.

Ceci a eu des conséquences sur la démoralisation des systèmes institutionnels. Il est tout à fait naturel d'entendre des dirigeants à la fois parler de la nécessité de regarder plus loin et avouer que c'est ^{p.299} exactement le contraire qui se passe dans la réalité parce qu'on doit toujours faire face aux problèmes les plus urgents.

Je n'insiste pas. On peut trouver toutes sortes de raisons, toutes sortes de faits concrets. Je m'étais intéressé un moment aux problèmes de décision en matière d'infrastructure et nous avons comparé la façon dont la décision avait été prise, ainsi que les conséquences de cette dernière, pour le RER (le métro régional parisien) et pour le métro (en 1900). Alors que pour le RER nous ne nous trouvions pas déjà dans une crise, il apparaissait que la rationalité de la deuxième décision avait été beaucoup moins poussée que celle de la première. Disposant de moyens d'étude extrêmement plus considérables dans tous les domaines, le système de décision à l'intérieur duquel on se plaçait avait été l'objet de tant de pressions que la décision avait été prise sans qu'on sache très bien comment, et sans qu'aient été discutés les points essentiels du débat. C'est seulement après coup qu'ont été connus les résultats des études qui démontraient que les choix effectués n'étaient pas les meilleurs.

Je passe maintenant à quelques remarques rapides sur une interprétation qui pourrait être en quelque sorte un diagnostic — je n'irai pas jusque-là — mais je veux donner quelques éléments pour comprendre pourquoi il serait important de travailler dans certaines directions. Je crois qu'on peut dire que notre situation

actuelle, avec ses réalités et en même temps des représentations éventuellement exagérées de ces réalités, tient à l'opposition extrêmement forte entre, d'un côté, des demandes d'intervention de plus en plus grandes et, d'autre part, des capacités tout à fait insuffisantes de réponse raisonnable. Tout le monde demande que l'« on » intervienne davantage, cet « on » n'étant pas clair bien sûr, mais représentant de plus en plus le gouvernement. Les citoyens ne tolèrent pas que l'on n'intervienne pas. En contraste, la capacité de mettre en œuvre quelque décision que ce soit est déjà très affaiblie et tend à s'affaiblir parce que les notions, ou plutôt les conceptions et les capacités traditionnelles liées à l'autorité et au contrôle social ne sont plus acceptées de la même façon. Par conséquent, les organes d'action, d'exécution, ne disposent plus des moyens de persuasion et de contrainte dont ils disposaient autrefois.

p.300 D'un côté nous avons donc de plus en plus d'activités, et de l'autre de moins en moins de capacités d'obtenir des résultats par ces activités. Une réponse facile — j'en parle parce qu'elle existe, elle est très importante idéologiquement — serait de diminuer l'activité, puisque nous ne pouvons pas prendre en charge tant de problèmes : prenons en charge moins de problèmes. C'est, de façon très affirmée, très claire, l'action d'un gouvernement comme celui du président Reagan. Il faut que l'intervention institutionnelle diminue, il faut déréguler, au sens américain, diminuer les contraintes qui enserrant l'activité des individus, des organisations. Mais, d'une certaine façon, c'est aussi le rêve libertaire, le rêve autogestionnaire. C'est même le rêve de gouvernements libéraux ou socialistes occidentaux qui pensent qu'il est possible — je ne dis pas qu'ils ont tort — de décentraliser,

Ordre et désordre

de donner plus d'initiative aux citoyens. Mais en même temps, regardez comment ils agissent, regardez un gouvernement comme le gouvernement français qui, en voulant décentraliser, en faisant de cela son objectif principal — ou un de ses objectifs principaux — intervient de plus en plus et entraîne dans la population des réactions qui gênent de plus en plus la marche naturelle d'un gouvernement.

Pour comprendre le pourquoi de telles demandes d'intervention, il faut se rendre compte qu'existent des pressions naturelles et qu'on ne peut pas faire autrement. Nous avons besoin d'interventions parce que la complexité croissante de nos sociétés impose qu'il y ait de plus en plus d'organisation. Je reprends d'une façon très terre à terre certains des aspects de la conférence d'Edgar Morin : nous sommes entraînés à organiser pour pouvoir répondre à la complexité. Et cette organisation, nous ne savons la faire qu'à travers des organisations gouvernementales et qu'à travers des formes d'autorité qui font problème. Mais il faut intervenir. Nous ne pouvons pas ne pas intervenir parce que l'ensemble des régulations qui rendent possible le maintien des activités d'une société complexe est absolument indispensable.

Prenons les problèmes techniques de l'utilisation des connaissances scientifiques. Au lieu d'avoir des solutions correspondant à une observation empirique et aux réactions expérientielles des ^{p.301} praticiens, nous devons passer à l'utilisation de connaissances qui sont de plus en plus complexes comme chacun sait les connaissances s'accroissent, se développent de façon exponentielle. Pour pouvoir les utiliser, il faut faire appel à des expériences, à des connaissances très diverses, donc aux individus porteurs de ces connaissances et au lieu d'avoir

Ordre et désordre

affaire aux praticiens qui se règlent par l'expérience, nous avons affaire à des ensembles de personnes qui ont leurs principes propres mais qui doivent collaborer. Ce n'est pas du tout impossible. On y parvient. Mais cela demande la constitution d'un système humain complexe. Il ne s'agit pas seulement de collationner les connaissances, de les accumuler et de les gérer éventuellement par ordinateur. Il s'agit de collaboration entre hommes non seulement porteurs de connaissances mais porteurs en même temps de rationalités diverses, car chaque type de connaissance s'accompagne de modes de raisonnement. Et il n'est pas si simple de les faire se rencontrer.

Naturellement, nous développons constamment nos capacités de simplification. Prenons l'exemple simple de l'automobile : maintenant il n'est plus besoin de connaître quoi que ce soit au fonctionnement d'un moteur pour conduire une automobile. Dans peu de temps il ne sera plus nécessaire de connaître grand-chose à l'ordinateur pour s'en servir. Contrairement à ce qu'on pense, les choses se simplifieront je crois très rapidement. Mais nous sommes toujours en retard. Des phénomènes de complexité du même ordre se produisent pour l'économie dans laquelle les échanges s'accroissent de plus en plus, mettant enjeu des acteurs et des groupes d'acteurs, qui nous entraînent de plus en plus loin. Les systèmes qui avaient pu se stabiliser pendant un certain temps ont eu tendance à éclater. L'idée d'économie mondiale, qui n'est que partielle bien sûr, est suffisamment réalisée néanmoins pour que les problèmes de contrôle, d'orientation et de développement deviennent d'une autre nature.

Le développement des multinationales a été vu au départ comme dangereux parce qu'il offrait, croyait-on, la possibilité de

contrôle par des institutions qui échappent à la vie démocratique. Puis, quand l'économie mondiale s'est développée, on s'est aperçu que ces organisations ont elles aussi des problèmes, et de plus en p.³⁰² plus de problèmes, qu'elles sont vulnérables, qu'elles ne sont plus capables de se gouverner selon le modèle qui faisait tellement peur. Pourquoi ? Parce qu'à l'intérieur du système qu'elles constituent, elles doivent, pour rester vivantes et actives, faire face à des contraintes qui sont extrêmement contradictoires aussi bien dans les marchés que dans la gestion des hommes qui doivent être actifs et apporter des points de vue différents. Tout cela ralentit et rend confuse la direction de ces ensembles. Elles y répondent partiellement, elles inventent et elles vont plus loin. Mais l'idée de contrôle simple, ne faisant pas problème, ne correspond pas du tout à l'expérience.

Quand nous passons aux aspects plus directement humains, sociaux, d'interaction entre les hommes, on s'aperçoit que notre époque est caractérisée par un nombre d'interactions énormément plus considérable pour n'importe quelle activité. En ce qui concerne les activités gouvernementales, l'intervention, l'irruption de plus en plus importante de groupes divers ayant obtenu le droit de se faire entendre et posant, chacun, ses problèmes, multiplie les interactions. Ces problèmes sont étendus du fait de la connaissance — plus ou moins scientifique — des conséquences secondaires de toute action. Il y a pression pour qu'on intervienne dans un certain sens, mais si l'on intervient il y aura des conséquences. Si l'on est capable de prévoir, d'anticiper ou de prétendre anticiper lesdites conséquences, on va susciter l'intervention de groupes nouveaux s'estimant lésés par elles ; même combattre la pollution va entraîner des conséquences dans

d'autres domaines. Naturellement le problème de l'emploi vient tout de suite à l'esprit, mais c'est en fait beaucoup plus complexe. C'est absolument n'importe quoi. La possibilité de prendre une décision devient plus difficile. Les institutions qui ont en charge les problèmes de gouvernement sont sous pression du fait d'une participation de plus en plus grande. Et la question se pose de savoir ce que vaut cette participation qui apporte beaucoup de connaissances, qui permet de tenir compte de tous les points de vue, mais affaiblit l'idée démocratique de représentation et de décision par la volonté générale. L'intensité de la pression des groupes devient un élément tout à fait essentiel.

p.303 Une minorité dont les passions sont très intenses a-t-elle le droit d'imposer à la majorité son point de vue ? La majorité ne pense pas grand-chose, ne sait pas très bien. Si la pression est extrêmement forte, va-t-elle donner un résultat ? En général, c'est plutôt le résultat d'ordre négatif qui survient : rien ne sera accompli. Mais cela nous pousse davantage du côté du court terme. Et l'on se plaint constamment de l'affaiblissement de l'initiative, de l'affaiblissement des projets, de l'incapacité à se développer.

Pourquoi avons-nous, maintenant, un affaiblissement des capacités d'action ? J'ai insisté sur la difficulté du problème, et j'ai déjà parlé de l'incapacité qui vient des pressions contradictoires. Mais je crois que ces pressions sont entraînées aussi par la situation différente des individus et des groupes dans une société. Tout ce qui tient à la liberté croissante de l'individu dans la société, ainsi qu'à la possibilité d'apparition d'acteurs divers, acteurs qui sont non seulement des individus mais des groupes d'individus, ou des sous-ensembles animés par certains individus.

Ordre et désordre

Nous avons souvent l'impression — peut-être un peu moins maintenant — que l'homme dans la société moderne est extrêmement contraint, voire de plus en plus contraint. Mais si l'on s'attache à la place de l'individu dans la société, on s'aperçoit que la caractéristique de nos sociétés, c'est au contraire une liberté de choix bien plus grande et en constant accroissement.

Phénomène vérifié, même dans des situations de récession. La possibilité d'échapper à la contrainte est beaucoup plus grande aujourd'hui parce que les contraintes tenant aux structures sociales se sont énormément affaiblies, tandis que les progrès divers d'abord de l'économie, progrès du niveau de vie, progrès de l'accès aux biens matériels se sont accentués. Tout cela a pour conséquence qu'il est possible de choisir alors que ce n'était pas le cas autrefois.

Quand Ford a commencé à produire des voitures en masse, il disait « je réponds à tous les besoins des consommateurs pourvu qu'ils veuillent une voiture noire ayant les caractéristiques du modèle T ». Et cela marchait merveilleusement. Mais ça n'a pas marché longtemps. La compagnie Ford a perdu 800 millions de dollars ^{p.304} parce qu'elle ne s'était pas adaptée au développement extrêmement rapide de la liberté du consommateur. Cette liberté, on la voit absolument partout, mais c'est aussi la liberté de l'individu par rapport aux contraintes sociales, par rapport aux contraintes morales ; il est aujourd'hui possible pour chacun de choisir son activité, son lieu de résidence, ses amitiés, sa liberté sexuelle comme il l'entend ; naturellement la majorité des individus n'emploie pas cette liberté de choix ; elle est même très peu employée, mais le fait que cette liberté existe a pour conséquence de modifier la nature de l'ensemble des relations

nées de ces activités. Si vous êtes dans une situation que vous ne pouvez pas quitter, le poids de la régulation afférente à cette situation s'exercera sur vous (si vous ne pouvez pas quitter votre village, sauf à un coût émotionnel élevé, la structure d'autorité de ce village pèsera sur vous). Si cela va de soi que vous allez et venez sans le moindre coût émotionnel, si vous pouvez quitter votre relation, la structure d'autorité n'a plus de poids. Vous pouvez négocier. Dans une situation conjugale, le fait qu'il soit beaucoup plus facile émotionnellement de la transformer a pour conséquence que la relation de négociations n'est plus la même. Dans la situation d'autorité, nos analyses empiriques démontrent que la vision classique du contremaître adjudant qui se fait obéir ne correspond presque plus à la réalité. La situation de négociations entre un chef et ses subordonnés est devenue de moins en moins claire. Pour pouvoir obtenir un résultat, celui qui est investi d'une autorité doit négocier avec ses subordonnés. Pourquoi ? Parce que ses subordonnés peuvent le quitter assez facilement. Vous me direz : maintenant il y a du chômage, on ne peut plus quitter son emploi aussi facilement (voire, mais on peut obtenir une mutation de sorte que, il est bien entendu que si ça ne va pas avec votre chef, on vous obtiendra une autre place). Dans ces situations où le chef a absolument besoin d'obtenir un résultat sur lequel il sera lui-même jugé, il dépend de ses subordonnés car il faut que ses subordonnés veuillent bien faire un effort quand il le leur demande. Ces subordonnés obtiendront quelque chose en échange. Les ensembles qui en résultent n'ont plus en fait les aspects contraignants qu'ils avaient autrefois.

p.305 Certes, tout n'était pas aussi clair autrefois que le croyaient ceux qui employaient ces façons plus simples et

Ordre et désordre

commodes d'exercer l'autorité. Cela ne se passait, bien sûr, pas du tout comme ils le croyaient. Néanmoins, le fait qu'ils le croient, le fait qu'il y ait suffisamment de renforcement, donnait un système dans lequel ces relations de haut en bas étaient relativement plus faciles.

Quand nous avons une évolution de cet ordre, la pression exercée sur ceux qui ont une fonction de gouvernement est d'une tout autre nature et se trouve renforcée par la complexité. Parce que plus un système est complexe et plus il est facile d'échapper à la contrainte. Chacun a un rôle à jouer dans un ensemble plus vaste, ce qui lui permet de prendre de la distance. Donc plus il y a de complexité, plus il y a de liberté de l'individu, et vous comprenez naturellement qu'en sens inverse plus il y a de liberté de l'individu, plus le système devient complexe. Complexe à gérer, bien sûr, complexe dans une certaine perspective.

L'existence de toutes ces pressions fait que nous avons affaire à des systèmes difficiles à gouverner, mais en même temps qu'il faut absolument gouverner. A cela s'ajoute le problème des communications. Il y a explosion des communications, les communications qui exercent une influence directe et indirecte, bien sûr, sur les interactions. Les institutions qui exerçaient l'autorité se servaient pour une large part du secret pour s'assurer des possibilités de gouvernement, pour se donner du temps, pour réfléchir et expérimenter. Dans un système à communication instantanée, beaucoup plus forte, prendre du recul, se protéger par le secret devient beaucoup plus difficile.

D'un autre côté, la connaissance que les individus ont de la réalité est très souvent schizoïde : d'une part ils ont une connaissance directe qu'ils tirent de leur expérience, des situations

dans lesquelles ils sont actifs, et de leurs rapports avec leurs partenaires. D'autre part, ils ont la connaissance qui leur vient de ces communications rapides, extraordinairement nombreuses, avec l'ensemble des activités qui se passent, mais de façon indirecte, ce qui aboutit à toutes sortes d'extraordinaires méprises. C'est-à-dire que la vision que l'on a du contexte du grand système est déformée à la fois par son expérience ^{p.306} propre et par ce qui apparaît à travers les communications des médias qui sont d'une nature — j'y reviendrai tout à l'heure — très particulière. L'explosion des communications accroît la complexité. Il faut pour quelqu'un qui est en charge d'autorité agir sur plusieurs plans différents et ces plans peuvent être contradictoires.

Je reviens des Etats-Unis où j'essayais d'analyser un certain nombre de ces problèmes. Actuellement il est amusant de constater une réhabilitation du président Eisenhower, pourtant très critiqué en son temps. Une des choses qu'on lui reprochait, allant jusqu'à insinuer qu'il n'était pas très intelligent, était d'être incapable de construire des phrases ayant un début et une fin. La réhabilitation du président Eisenhower qui passe par l'analyse de tous les témoignages le concernant, de ses carnets, des discours qu'il avait pu prononcer, montrent que le président avait tout à fait la capacité de s'exprimer et qu'il s'exprimait, quand il le voulait, en très bon anglais. Mais le président Eisenhower, devant les pressions, devant les problèmes, devant ce système en train de se construire autour de lui, avait trouvé, comme seul moyen de garder un petit peu la tête claire, de bredouiller et de ne jamais finir ses phrases. Nous avons des témoignages qui montrent qu'employer ce moyen bizarre pour garder un petit peu de distance était tout à fait conscient de sa part.

Ordre et désordre

Il est évident que maintenant ce n'est plus possible, et que même s'il bredouille, le président a été compris avant même qu'il ait parlé. Tout l'ensemble se sera mis en place, action et réaction autour de ce qu'il peut imposer comme décision.

De façon générale on peut dire que les systèmes de gouvernement anciens, fondés sur le secret et sur la distance, ont beau avoir apporté une contribution extraordinairement positive, ils reposaient sur des moyens qui n'étaient pas tout à fait avouables du point de vue de la théorie démocratique. Tout était arrangé pour que les gens ne puissent pas s'approcher de trop près. Devant l'autorité un citoyen se trouvait naturellement paralysé. Tout concourait à lui rendre l'affrontement difficile. Qu'il ne sache pas comment se conduire pouvait aboutir à des explosions mais, en règle générale, cela l'écartait du jeu ; on s'arrangeait d'ailleurs pour le payer de ^{p.307} bonnes paroles, pour rester extrêmement poli sans être accueillant. C'était l'a b c du métier des gens en charge de l'autorité. Les préfets incarnent très bien ce comportement. Ils symbolisent cette autorité autant qu'ils l'exercent. Polis, courtois, attentionnés, ils savaient s'arranger pour toujours éluder la question gênante. Au Japon, le phénomène est caricatural ; les gouverneurs japonais, qui pourtant sont élus, sont des maîtres de ce système. Travaillant toujours en groupe, ils savent changer constamment, relancer le débat en faisant parler d'autres personnes ; finalement, celui qui voulait poser la question se trouve enveloppé dans un système qu'il ne peut percer et il se retrouve éconduit après avoir été reçu admirablement.

Cette distance existe encore, mais est devenue plus faible maintenant à mesure que les distances sociales se sont, heureusement, amenuisées. Tout le monde a accès, croit pouvoir

Ordre et dés^ordre

avoir accès et en tout cas a davantage accès qu'il ne l'avait auparavant. Le rôle de la hiérarchie diminue également. Nous fonctionnions sur un système profondément hiérarchique ; cette hiérarchie avait beau être fondée sur le contrat et sur le vote démocratique, une fois le vote acquis, l'autorité s'exerçait sans contestation. Or, du fait de tous ces changements que je viens d'analyser, il n'est plus possible de maintenir cette hiérarchie de la même façon. C'est indispensable dans la vie de tous les jours, où nous voyons comme les gens en prennent à leur aise avec toutes les décisions d'autorité.

Toute cette évolution fait que des gouvernements ainsi fondés s'exercent de moins en moins facilement, alors qu'on fait de plus en plus appel à eux. Le problème principal de nos sociétés, c'est de trouver des moyens de gouvernement, de contrôle, de régulation et de contrôle sociaux qui permettent de suppléer à cette diminution de la capacité d'action. C'est un problème extraordinairement difficile à résoudre. Nous le ressentons comme une situation de désordre. Toute notre discussion sur les aspects sociaux de l'opposition ordre-désordre est très liée à cette évolution.

Un autre problème essentiel est soulevé en même temps du fait de cet étouffement des institutions gouvernementales, c'est l'enlisement dans le court terme. Le long terme est extrêmement difficile à insérer dans un tel contexte ; nous en parlons d'autant plus ^{p.308} que nous ne sommes pas capables de l'assurer. Nous tendons en fait à confondre le long terme avec l'idéologie. Au lieu de réfléchir aux contraintes et aux limites et de faire les investissements nécessaires pour les surmonter et les dépasser, nous nous laissons porter par les illusions du volontarisme. Nous croyons commander aux événements.

Ordre et désordre

Une autre conséquence extrêmement dommageable se produit, qui renforce tout ce que je viens de dire : la fragmentation du tissu social. Le fait qu'il soit possible d'intervenir devant un ensemble gouvernemental faible a pour conséquence que les positions intransigeantes ont plus de chances de l'emporter sur les positions de compromis. Le chantage devient un moyen efficace quand l'autorité gouvernementale s'affaiblit. Nous avons vu, par exemple, aux Etats-Unis, le développement de ce que l'on a appelé les *single issue groups* (groupes s'intéressant à un seul problème). Quand vous représentez un intérêt unique, votre situation est plus favorable que lorsque vous devez compter avec un grand nombre d'intérêts divers. Dans ce dernier cas, vous êtes, tout d'abord, moins unis, vous devez faire attention à ce que disent les uns et les autres, faire des compromis pour parvenir au minimum d'unité dans votre ensemble ; ensuite éventuellement tenir compte de l'opinion. C'est particulièrement net pour les partis politiques ; pour gagner ils doivent tout de même faire des arbitrages entre les intérêts divers. Mais si vous avez décidé que vous ne recherchez pas le pouvoir mais seulement le succès ponctuel, si une seule chose vraiment vous intéresse, par exemple la défense du droit à porter des armes à feu, votre possibilité d'action devient beaucoup plus forte. Cela vient de ce que, dans un ensemble extrêmement fragile, ayant peu de possibilités d'autorité, ne pouvant ni vous repousser ni vous réprimer et ayant besoin de vos voix — et ce sont toujours les dernières voix les plus importantes —, se mettre à dos des gens dont les passions sont si intenses peut compromettre la réussite. Par conséquent le gouvernement cédera, et plus il cédera à un groupe, plus il devra céder à d'autres groupes. Par la suite, nous nous trouvons donc dans un circuit qui

aboutit à la fragmentation du tissu social parce que les mécanismes du jeu de la décision ont des conséquences sur la constitution ^{p.309} des groupes. Nous vivons un peu trop sur l'idée que les groupes se constituent pour des raisons transcendantes, qu'ils existent par eux-mêmes ; mais pour une large part les groupes sont conditionnés par le résultat ; vous créez un groupe parce que vous avez un résultat. L'aspect volontaire, l'aspect constitutif du groupe est particulièrement important, du moins dans nos sociétés.

Du fait du caractère du système de communications qui accélère ces processus, ces mécanismes peuvent conduire à un irréalisme du système de décision. Si la menace joue un rôle beaucoup plus grand, elle repose sur le contrôle d'incertitudes qu'on ne pourra pas lever ; il est possible avec le système de communications de fabriquer des événements, de fabriquer des menaces et nous avons un ensemble dans lequel le poids de la réalité diminue par rapport au poids de l'apparence.

Je prends deux exemples dans le même domaine. Une aventure récente, tout à fait extraordinaire, aux Etats-Unis, dont vous avez peut-être entendu parler : un reportage sur la situation tragique, présentée de façon tout à fait spectaculaire, du ghetto noir de Washington où une jeune journaliste, extrêmement brillante, raconte longuement et de façon merveilleusement convaincante le cas d'une petite fille de huit ans, droguée, prostituée, etc. Cette histoire tout à fait spectaculaire a un grand retentissement. Elle obtient le Prix Pulitzer (le Goncourt américain), soit la plus grande distinction annuelle. Puis, probablement en raison de cette distinction, on veut voir de plus près ce qu'il y a derrière, on s'aperçoit alors que l'histoire est entièrement fabriquée. L'étonnant

n'est pas que des journalistes fabriquent des histoires, cela arrive bien sûr de temps en temps, mais que l'événement faux paraisse ainsi bien plus convaincant que l'événement vrai. Dans ce système où les émotions jouent un rôle tout à fait décisif, l'homme de la communication ne peut s'empêcher de jouer sur elles ; il lui faut quelque chose de dramatique et d'émouvant, il est entraîné à raisonner en noir et blanc. S'il emploie des schémas simples, il est compris. S'il essaie au contraire d'expliquer ce qui se passe vraiment, il va devenir ennuyeux.

Autre exemple, celui de travaux réalisés par un collègue sociologue devenu depuis homme politique, Patrick Moynihan. ^{p.310} Moynihan avait présenté un rapport sur les problèmes du ghetto noir qui attirait l'attention sur la désintégration de la famille. Tout le monde reconnaît maintenant l'importance du problème. Mais quand il y a quinze ans le rapport est devenu public à la suite d'une fuite, on a assisté à une telle levée de boucliers de tous les leaders de la communauté noire, et de tout le milieu libéral qui leur a fait écho, qu'il n'a pas été possible de poursuivre un débat raisonnable. Or c'est cette désintégration des familles noires dans les ghettos qui est à la source de la culture de la drogue et de la prostitution dont il est si difficile de sortir. Le nombre de naissances illégitimes en dessous de 18 ans dans le ghetto noir est six fois ce qu'il est dans l'ensemble de la population.

Ces faits ne sont pas dus au hasard, ils tiennent à un système. On n'y répond pas par des lois ou des dispositifs financiers. Que faut-il donc faire ?

Je commencerai simplement par une réponse qui est un peu un acte de foi : oui les sociétés démocratiques sont gouvernables. Mais cela ne va pas de soi par simple vertu des dispositifs

démocratiques. Elles doivent faire des efforts pour résoudre leurs problèmes. Le témoignage du passé est éclairant. Il y a eu toutes sortes de dérèglements, de « situations de désordre » par rapport à ce qu'étaient les habitudes de l'ordre établi du moment. Ce n'est pas la première fois. J'ai employé dans mon livre l'image de la Tour de Babel qui représente l'incapacité des groupes humains à maîtriser les conséquences de leurs propres progrès. Il semble assez plausible de voir dans ce mythe l'expression de problèmes vécus par des sociétés anciennes.

Des phénomènes de ce type se produisent lors des périodes révolutionnaires ; la Réforme, la Révolution française ont été des périodes à l'issue desquelles ont émergé des moyens nouveaux de gouvernement. Je crois que nous nous trouvons dans une période de cette nature, avec une vulnérabilité plus grande peut-être, en raison de la plus grande complexité de nos sociétés. Quelle est la solution ? Nous devons absolument développer de nouveaux modes de régulation. Il ne s'agit pas d'une invention intellectuelle d'un modèle qu'on imposerait de l'extérieur. Je voudrais terminer p.311 par quelques remarques là-dessus qui me permettront de revenir sur la discussion ordre-désordre.

Première remarque : ce qui est en question ce n'est pas, comme on le croit souvent, la démocratie à la base. Certes, les réflexions sur les systèmes et sur l'auto-organisation sont intéressantes. Mais on a le tort de trop se centrer sur le gouvernement de la cellule, ou sur le gouvernement de plus grands ensembles, vu à travers la perspective de la cellule. On discute de la supériorité de l'autogestion ou du polycentrisme sans considérer le contexte.

Si justes qu'elles soient ces réflexions sont limitées parce que

dans des ensembles dont la complexité dépasse l'entendement, le problème essentiel devient celui des structures intermédiaires. La vision classique dont nous avons du mal à nous départir reste la vision anarchique de la fin du XIX^e siècle : ah ! si toutes les communes se géraient toutes seules, s'il n'y avait plus d'Etat, eh bien il n'y aurait plus de problème. Or, nous sommes dans des ensembles à l'intérieur desquels les interactions entre tous les sous-ensembles, sous-ensembles de sous-ensembles et cellules sont telles que la cellule non seulement ne peut pas se gouverner toute seule, mais encore qu'elle se trouve pénétrée par le reste. L'égalité théorique entre tous les membres du petit groupe de travail est complètement perturbée par le fait que certains membres sont plus égaux que d'autres parce qu'ils ont contact avec l'extérieur et que l'extérieur est plus important que l'intérieur. Il n'est pas possible de maintenir cette égalité théorique du simple fait qu'aucune unité ne peut se constituer de façon suffisamment autonome ; l'idéal égalitaire qui repose sur l'idée de l'autonomie de la cellule est une idée qui ne tient pas à l'épreuve des faits parce qu'elle ne correspond pas à la réalité des systèmes complexes. Par rapport à l'image ancienne d'engrenage de cellules et de courroies, il faut concevoir que les courroies sont en fait plus importantes que les cellules. Comment traiter un système de communications et d'interrelations de façon démocratique, tel est le nouveau problème que les utopistes n'ont pas compris. Bien sûr, théoriquement le polycentrisme est plus efficace, mais que veut dire polycentrisme ? Il y a toutes sortes de polycentrismes. Nous avons analysé récemment des problèmes concernant p.312 l'utilisation de l'ordinateur. La diffusion des micro-ordinateurs permet, dit-on, d'avoir beaucoup plus de liberté et de résoudre

tous les problèmes. La réalité est bien différente. Nous avons constaté que dans certains cas l'usage d'un gros ordinateur pouvait se concilier avec une autonomie très grande des sous-ensembles et même de certaines cellules. En revanche, l'usage de micro-ordinateurs organisé avec des programmes contraignants aboutissait à une centralisation plus contraignante que le gros ordinateur dans un système de relations plus ouvert.

J'en viens au problème du modèle intellectuel qui me semble tout à fait fondamental, sur lequel je rejoindrai beaucoup Edgar Morin : nous avons à faire face encore maintenant à un modèle intellectuel et dogmatique, malgré les apparences. Dans ce modèle, on peut continuer à croire que l'ordre va pouvoir s'établir à partir de l'application de principes. Quand on a trouvé la bonne solution, elle doit s'imposer d'elle-même par la simple vertu de sa logique. Un tel modèle intellectuel commande des séquences logiques d'un rationalisme étroit, ce qui ne permet pas l'action dans des systèmes complexes comme ceux que nous connaissons.

Je me permettrai de prendre un exemple récent de la société française : l'action de réforme opérée dans le milieu hospitalier et, indirectement, dans l'ensemble du milieu médical. Je connais un des auteurs de la réforme qui a non seulement une formation sociologique, mais qui se considère comme un sociologue et spécialiste de l'organisation. Formé par l'Amérique aux méthodes américaines, sa logique est une logique de bonne solution. Il se trouve que sa bonne solution se rencontre avec des pressions et une orientation politiques, mais l'essentiel en l'occurrence pour le point qui m'intéresse, c'est le modèle de la bonne solution. Effectivement ses propositions sont intéressantes. Elles retrouvent par exemple, et visent à imposer aux hôpitaux français, des

solutions qui sont expérimentées avec succès aux Etats-Unis, et même ici en Suisse. Mais il se trouve que puisque c'est la bonne solution, elle ne peut souffrir d'exception, de discussion ni de participation. Nous avons alors le phénomène étrange de voir que cet effort louable d'un gouvernement pour réformer va finalement dresser contre lui l'ensemble des ^{p.313} professions médicales, pour des raisons diverses et contradictoires, mais l'ensemble. Jamais on n'avait réussi à obtenir une telle unanimité. Qu'est-ce qui est en jeu ? La même année, tout à fait par hasard, nous avons mené une enquête sur des services hospitaliers d'hôpitaux parisiens dépendant de l'Assistance publique de Paris. Nous avons découvert la complexité du système. Cette complexité est telle que la réponse apportée par la réforme apparaît immédiatement à côté de la question. Il existe en effet quantité d'autres problèmes, quantité d'autres variables et de telles extraordinaires différences que l'application de la réforme pose des problèmes insolubles et surtout dérange des adaptations heureuses qui avaient été déjà accomplies.

Pour pouvoir répondre à ces problèmes, parce qu'il faut bien agir, réformer, transformer, faire évoluer, il est tout à fait essentiel non seulement de penser système, mais surtout de penser système autrement. Une des très grandes faiblesses de l'application de modèles tirés d'autres expériences scientifiques est qu'on ne sait pas penser système autrement que comme une forme supérieure de rationalité ayant une logique rigoureuse qui s'impose à tous. Une telle logique est parfaitement inapplicable dans les systèmes humains pour le moment. Penser système efficacement pour de tels systèmes, c'est d'abord chercher à diminuer la pression des logiques simplistes de chacune des

rationalités qui s'appliquent aux parties du système pour trouver des moyens de compromis constructifs — non pas couper la poire en deux mais aller au-delà — en faisant participer davantage ceux qui détiennent la clé des solutions. Les systèmes humains ne peuvent pas se comprendre à partir du sommet, du dessin d'ensemble de l'institution ou de la bonne solution qui sera empruntée à des modèles intellectuels, conceptuels venus d'autres logiques et d'autres expériences.

Ce que l'on peut tirer de raisonnements généraux pour s'appliquer à la pratique est extrêmement faible et n'entraîne aucune possible conséquence pour l'action. Sauf quelque « caveat », « faites attention à ceci et à cela », et peut-être une liste des problèmes qu'il faudrait essayer d'envisager.

p.314 En revanche, nous pouvons comprendre beaucoup plus certaines des contraintes du système tel qu'il est pour le moment, et certains de ses moyens de régulation, si nous prenons le problème à partir de l'expérience des individus, à partir des relations de pouvoir qui sont les leurs et qui vont être contrôlées par le sommet. Le sommet a beaucoup d'importance mais il ne détermine pas directement ce qui va se passer. Cet effort me semble absolument essentiel dans des situations caractérisées d'abord par l'irréalisme — un irréalisme qui tient à la méconnaissance de la pratique réelle des individus. Ceux-ci bien sûr sont en partie responsables de cette méconnaissance, car par souci de protection ils occultent leur pratique et vont jusqu'à faire semblant qu'elle n'existe pas. L'un des paradoxes de notre époque, c'est le recul du réalisme. Sur un certain nombre de points nos contemporains sont moins réalistes qu'on ne l'était dans le passé. D'autre part, il faut que nous échappions aux logiques étroites qui

Ordre et désordre

s'établissent fractionnellement dans ces systèmes. Ces logiques résultent du perfectionnement de nos techniques et du développement intellectuel les accompagnant. L'arrivée de l'ordinateur est particulièrement dangereuse, parce qu'il ne peut fonctionner qu'avec une logique simpliste, oui/non, blanc/noir. Ce faisant, il permet d'aller extrêmement loin, de décomposer, de recomposer. Mais il n'est pas capable d'innovation, d'imagination ; beaucoup plus directement il n'est pas capable de concevoir ce qui va rendre possible le passage d'une logique à une autre, ou du moins des solutions moins mauvaises à l'accord entre ces logiques. Je crois que la pensée-système vue de façon réaliste, c'est-à-dire de bas en haut, est absolument indispensable pour combattre la logique de l'ordinateur. Cette dernière nous entraîne dans un monde de fous où à terme personne ne peut plus communiquer avec personne ; chacun se trouvant enfermé dans sa logique qu'il peut pousser beaucoup plus loin qu'auparavant, quand nous étions protégés par l'absence de possibilité de calculs.

On peut interpréter partiellement la réussite actuelle des Japonais par le fait que, à partir de leur culture, ils ont développé des modes de penser beaucoup mieux adaptés à la complexité des systèmes humains et qui leur permettent de mieux s'ancrer dans la réalité ^{p.315} que nous n'en sommes capables. Par beaucoup de côtés les Japonais paraissent encore très archaïques, ils font appel à des systèmes de relations archaïques qui ne permettent pas de se comprendre facilement, mais en revanche ils sont capables de trouver des solutions beaucoup plus pratiques que les Américains. Plus la capacité des machines s'accroît et plus on utilise d'ordinateurs. Ceux qui vont gagner sont ceux qui sont capables de maintenir et de développer une logique différente, moins

Ordre et désordre

simpliste parce que non binaire, celle que l'ordinateur ne peut pas remplacer.

Je voudrais indiquer encore l'importance du problème de la mise en œuvre et de l'exécution. Ce problème est tout à fait fondamental, et on n'y attache pas assez d'importance. On va penser système pour comprendre la mise à exécution, et cette dernière est plus importante que la décision. N'importe quelle décision, dans certains cas, peut être utile s'il y a capacité d'action. Et dans la mesure où on ne réfléchit pas à la capacité d'action on parvient à des décisions qui n'ont pas de poids réel et qui troublent les systèmes plutôt qu'elles ne les aident. Dans ce problème de la mise à exécution, la créativité des individus constitue un aspect tout à fait fondamental. Je crois qu'il y a un paradoxe extraordinaire dans cette période où nous pensons tous — à juste titre je crois — qu'il faut plus de participation, plus de créativité d'un plus grand nombre d'individus et de tous les individus, si l'on pouvait. Eh bien, les modèles intellectuels que nous employons impliquent que tout le monde applique la bonne solution quand il s'agit d'exécution. Or, nous sommes dans l'exécution et 95% de nos activités sont des activités d'exécution par rapport à des décisions théoriques qui se prennent toujours plus haut. Quand il s'agit d'une décision, de savoir qui peut prendre quelle décision, cela va remonter toujours plus haut. L'étouffement, la manipulation qui nous font peur ne sont pas liés à la concentration du pouvoir chez les puissants. Elle peut passer aussi bien par la trop grande centralité que par une participation trop grande qui nous empêche de sortir de la confusion. Nous oscillons constamment entre une centralité que nous repoussons et des systèmes de participation qui échouent parce qu'ils entraînent avec

la confusion manœuvres et manipulations. Une bonne organisation p.316 est le remède. Nous ne pouvons pas avoir une participation qui ne soit pas organisée, ce qui implique, étant donné l'ordre des problèmes et les limites physiques à la possibilité de confrontation, que trop de participation inconsidérée peut tuer toute possibilité réaliste d'ouverture du monde de la décision.

Dernier point : il faut que nous pensions autrement l'action. Les problèmes de stratégie sont des problèmes tout à fait essentiels à condition qu'on ne les abandonne pas au sommet. Le complexe de Clausewitz est un des drames des réformateurs. Nous sommes tous dans des problèmes de stratégie. Nous avons tous nos petites stratégies à notre niveau, et l'action ne se comprend que dans la mesure où on accepte l'idée que toute stratégie va s'opposer à quantité d'autres stratégies. Il ne faut surtout pas confondre stratégie avec prévision et programmation de l'avenir. Une réflexion stratégique exige qu'on tienne compte des réactions de partenaires qui sont potentiellement des adversaires mais avec qui nous devons collaborer, et de celles des adversaires qui peuvent devenir des partenaires. La vision de Clausewitz est une vision extrêmement étroite parce que c'est une vision de guerre dans laquelle l'objectif est d'éliminer l'adversaire. Mais dans nos problèmes de stratégie au sein d'un ensemble social, non seulement il faut que nous cohabitons avec l'adversaire partenaire, mais que nous formions système avec lui.

Tout cela demande un type de réflexion sociale, politique, différent avec un modèle intellectuel différent. Or il est très difficile de changer de modèle. Pour une très large part nos désordres, c'est-à-dire le mélange d'ordre et de désordre peu satisfaisant qui semble le nôtre maintenant, ne peut être surmonté que si nous

Ordre et désordre

développons un modèle intellectuel nouveau. Si on regarde le passé, on s'aperçoit que les grands changements se sont faits avec, graduellement, ou rapidement, l'utilisation de modèles intellectuels différents. Ce que l'on peut particulièrement regretter actuellement dans nos pays est, qu'au moment où on a le plus besoin de développements intellectuels, l'investissement intellectuel n'est pas reconnu comme un investissement fondamental. Actuellement il est partout moins bien reconnu que dans un récent passé. Or, il n'est pas possible d'avancer sur n'importe quel point sans avoir une ^{p.317} connaissance des réalités beaucoup plus grande que celle que nous avons maintenant, et un modèle intellectuel qui permette de les découvrir et de les utiliser. Ceci implique une beaucoup plus grande ouverture de la part des gouvernants, des autorités les plus diverses. Toute analyse en profondeur d'un système du bas vers le haut fait apparaître en effet quantité de faits qui bouleversent la vision que l'on avait auparavant du fonctionnement. On a tendance à y résister, mais il faut bien voir que c'est le seul moyen de découvrir des solutions qui ne soient plus des solutions a priori, mais qui soient au contraire des solutions réalistes et acceptables par tous.

@

TABLE RONDE DES CONFÉRENCIERS ¹

présidée par Guy-Olivier SEGOND
maire de la Ville de Genève

@

M. GUY-OLIVIER SEGOND : p.319 Je vous propose, Mesdames et Messieurs, d'entendre tout d'abord M. Busino qui s'est efforcé de faire une première synthèse de ce qui s'est dit tout au long de cette semaine ; en suite de quoi une discussion s'engagera entre les conférenciers qui m'entourent sur ce podium, discussion à laquelle les personnes présentes dans la salle peuvent également participer.

M. GIOVANNI BUSINO : Après une semaine de discussions, parfois passionnées, souvent divergentes et toujours très diverses, les premières impressions qui viennent à l'esprit sont que la notion d'ordre a un nombre important d'implications, que celle de désordre est compréhensible et utilisable pour autant que nous fassions intervenir la notion correspondante de signe positif, et que toutes les disciplines d'aujourd'hui, des sciences dures aux sciences molles, continuent par des méthodes et des approches très diversifiées à recourir au couple ordre-désordre.

Alors que nous avons pu écouter plusieurs définitions de l'ordre, seuls Morin et Dupuy ont essayé de nous faire entendre et de nous expliquer que l'ordre émerge du désordre par complexification, que le désordre est l'incertain, le contradictoire, l'irrationnel. Bref, que le hasard et le bruit perçus comme désordre par l'observateur, ont toutefois la « vertu » de réduire les contraintes du système, d'en accroître la complexité, d'en enrichir le fonctionnement par attribution de significations et de directions nouvelles. Ici le rôle organisateur de la contingence pour l'émergence de l'ordre, de même que le hasard organisateur, l'ordre par le bruit et le système autoréférentiel, ont un caractère et une fonction positifs. Comme chez Bergson, la notion n'exprime point l'absence absolue d'un ordre mais plutôt la présence d'un ordre différent, bref, de quelque chose d'autre. René Thom, dans sa conférence et ses interventions

¹ Le 24 septembre 1983.

Ordre et désordre

nombreuses, a flétri les philosophes, les sociologues, les biologistes, les microphysiciens et tutti p.320 quanti à propos de l'usage flou, voire abusif, des concepts d'ordre-désordre, et il a demandé — je ne sais plus à quel moment ni à quel propos — de les bannir du discours scientifique. Et pourtant, lui aussi se basait sur une notion d'ordre, sur l'image d'un certain ordre scientifique, sur l'idée de ce qu'est l'ordre argumentatif. Et c'est bien cela qui m'a frappé tout particulièrement au cours de cette semaine si enrichissante. En effet, par-delà les différences, par-delà les divergences sur tel ou tel point, j'ai vu émerger un élément commun. Tous les conférenciers, voire presque tous les intervenants aux entretiens et aux tables rondes, ont dû recourir à la notion d'ordre parce qu'ils devaient nous parler d'une variété, d'une pluralité d'êtres, d'objets, de choses différentes par nature. Ce faisant, ils ont établi entre ces choses et ces êtres différents, multiples, pluriels, une relation de contiguïté ou de succession. Par là, ils ont admis implicitement que l'ordre est une relation, mais une relation externe aux êtres et aux choses. Dès lors, l'ordre n'a aucune signification ontologique, il ne définit ni les choses, ni les êtres. Les êtres et les choses demeurent séparés, quoique englobés dans un même acte intellectuel.

Qu'est-ce que l'ordre pour tous nos conférenciers ?

Si j'ai bien saisi l'essentiel de cette semaine de débats si vivants pour tous les participants, il ne pourrait être rien d'autre qu'un principe, une proposition première, non déduite. Cette proposition importante à laquelle est subordonné le développement de la connaissance, fait de l'ordre un principe de distinction, d'individuation, d'intelligibilité.

Même deux conférenciers apparemment aussi éloignés que MM. Thom et Morin ont été d'accord sur le fait qu'il faut établir des distinctions, établir des limites, fixer des bornes, des lisières, des confins. Cette démarche reconnaît les traits caractéristiques et les différences constitutives des êtres et des choses dissemblables et ayant des limites. Elle fait de l'ordre le moyen de distinguer, de reconnaître l'autre, le différent. Tous les conférenciers nous ont dit, aussi, que l'ordre est un principe d'individuation. Pourquoi ? Parce que — et M. Arber nous l'a dit de manière magistrale — grâce à lui, nous arrivons à particulariser les êtres et les choses, à les saisir en dehors de nous, comme étant autre chose que nous, comme une relation extérieure. Mais qui dit relation extérieure dit aussi résistance, opposition, capacité d'annuler ou de diminuer l'effet d'une

Ordre et désordre

action ou d'un mouvement. Le principe d'individuation comporte la reconnaissance d'entraves possibles, de contraintes diverses.

Par-delà les différences, il y a eu accord général, à mon sens, sur un troisième point. Tous les conférenciers ont postulé, en effet, que l'ordre est surtout un principe d'intelligibilité. La conférence de M. Thom, d'une clarté extraordinaire, en est la démonstration la plus probante. La construction d'un ordre est la mise en rapport des êtres, des choses, etc., selon différents types de relations possibles. Cette mise en relation rend possible l'intelligibilité des raisonnements et, donc, la connaissance.

Consensus général pour faire de l'ordre un principe d'intelligibilité, d'individuation et de distinction du monde, mais aussi admission explicite que nous ne pouvons guère faire mieux que Leibniz, que Cantor ou ^{p.321} que Bergson. Je note, en passant, que jusqu'ici personne n'a fait allusion à ce philosophe dont la théorie de la connaissance est précisément fondée sur l'idée de désordre, sur l'opposition de l'ordre du vital ou du voulu et de l'ordre de l'inerte ou de l'automatique. Je crois qu'il disait (si mes souvenirs sont exacts car je n'ai pas relu *L'évolution créatrice* depuis très longtemps) à peu près ceci : L« ordre est un certain accord entre le sujet et l'objet ; c'est l'esprit retrouvant les choses. »

Pour ma part, je retiens de ce que j'ai entendu au fil des débats de cette semaine, deux ou trois impressions très fortes. Elles sont évidemment provisoires car je n'ai pas eu le temps de les décanter. La première est qu'il n'y a pas un ordre unique, un ordre uniforme, un ordre constant. Il n'y a pas un ordre pour soi et en soi. Il n'y a pas non plus d'ordre général englobant des ordres particuliers car les ordres varient. A ce propos, dois-je avouer que j'ai été particulièrement frappé par une ou deux interventions de M. Arber ? Celui-ci, tout en substituant au couple ordre/désordre celui de prévisible/imprévisible, nous a dit ses doutes et ses inquiétudes à ce sujet ; il nous a aussi dit que les êtres vivants ne sont pas soumis à un déterminisme rigide et général mais qu'ils sont, au contraire, le siège de multiples phénomènes aléatoires. De même, Aloisio Janner, lorsqu'il nous a présenté les cristaux à structure incommensurable, nous a rappelé qu'un désordre apparent peut être le produit d'un autre ordre, sous-jacent, que seule une autre théorie permettra de découvrir.

Ordre et désordre

De tout cela je tire deux conséquences : que toute existence se manifeste au sein d'un ordre, que ce qui ne s'inscrit pas dans un ordre nous est relativement insaisissable, que l'existence de cette variété d'ordres, de ces différences dans l'ordre, supposent un désordre, c'est-à-dire quelque chose qui nous échappe, qui ne nous est pas intelligible ou qui ne nous est pas immédiatement compréhensible. Pourquoi ? Parce qu'il est, pour le moment, au-delà de nos représentations, donc de tous nos ordres, ici et maintenant.

Je pourrais encore ajouter — et M. Thom l'a exprimé avec vigueur — que tout ordre doit avoir une forme. Dès lors, peut-on dire que l'ordre est un ordre des formes ? Cournot a plus ou moins dit que si nous connaissons et pouvons reconnaître les choses, si nous pouvons les caractériser et les désigner, c'est parce que nous les percevons et apercevons dans et par des formes. Ce sont les formes qui nous permettent de penser la continuité et la discontinuité, la liaison et la rupture. Dès lors l'idée d'ordre se confond avec l'idée de forme comme le prétendait l'auteur du *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*.

Les psychologues ou les psychanalystes nous ont dit que la forme est symbolique parce qu'elle est la médiation qui figure et désigne le contenu : l'anthropologue, quant à lui, a exprimé des réserves au sujet de ces grilles de lecture, culturellement datées. C'est un problème, je le reconnais, qui n'a pas été suffisamment traité au cours de ces Rencontres.

Il en va de même du problème du passage d'un ordre à un autre, sujet évoqué relativement peu au cours de ces Rencontres. Il s'agit, je le sais, d'un problème très difficile, fort complexe, dont les scientifiques ^{p.322} se méfient un peu. Et pourtant, il eût été très instructif d'en parler pour confronter les idées des scientifiques avec celles des *social scientists*.

Alors, l'ordre, c'est quoi ? Création de formes, de structures et d'organisations. Mais si cela est vrai, il n'y a de production d'ordre qu'à partir d'un ordre donné. Pourquoi ? Cette question, je me la suis posée constamment tout au long de cette semaine. Est-ce dû au fait que nous avons un nombre très limité de formes à notre disposition ? Peut-être les conférenciers pourraient-ils nous donner leur avis à ce sujet, et plus particulièrement, MM. Morin et Crozier, nos sociologues, car la question intéresse, à l'évidence, cette catégorie de spécialistes.

Ordre et désordre

Peuvent-ils se situer par rapport aux deux grandes traditions suivantes : l'ordre social comme intégration, l'ordre social comme consensus et nous dire où se situe l'ordre social : dans la clôture ? Dans la révolution ? Dans l'auto-organisation ? Admettraient-ils que l'ordre social ne soit rien d'autre que médiation ? Dans ce dernier cas, l'ordre social, c'est-à-dire l'ordre conventionnel, artificiel, peut-il ignorer les autres ordres des choses ?

Les Rencontres Internationales de Genève n'ont pas débattu, du moins jusqu'ici, de ces questions. Peut-être la tâche des sociologues et des juristes est-elle plus difficile que celle des physiciens, mais nous aurions quand même dû affronter la question du désordre et du changement car elle est au cœur des préoccupations de l'homme d'aujourd'hui. René Thom a raison de dire que le concept de désordre est un non-concept qui désigne, au mieux, la fin d'un ordre, ou annonce l'organisation d'un autre ordre, d'autres formes. Mais peut-on concevoir l'ordre seulement comme la réalisation d'une autre organisation des formes, et le désordre comme absence d'organisation ? Ou encore, si l'absence d'ordre n'est pas synonyme d'absence d'organisation, le désordre serait-il mauvaise organisation ou organisation non liée à l'ordre considéré ?

Enfin, je voudrais demander au professeur Arber quelques éclaircissements sur l'usage qu'il fait des notions de prévisible/imprévisible. Car la relation avant/après joue, ici, un très grand rôle. S'agit-il de l'ordre causal où l'avant et l'après sont déterminables dans l'espace et dans le temps ? Ou bien, des dispositions réciproques des parties avec le tout ? Ou bien, enfin, la prévisibilité/imprévisibilité concerne-t-elle seulement les degrés et les niveaux dans une hiérarchie ?

Questions naïves, voire banales... Elles me sont venues à l'esprit en écoutant vos exposés ; elles me font attendre avec impatience la publication de vos textes. Ainsi les lecteurs pourront-ils continuer un dialogue que vous tous avez amorcé ici avec tant de rigueur, de finesse et de vivacité. Faut-il vous dire que tous ceux qui ont suivi cette session des Rencontres Internationales de Genève vous en sont très reconnaissants ?

M. GUY-OLIVIER SEGOND : Je remercie M. Busino dont les remarques de synthèse appellent, je pense, certains commentaires...

M. RENÉ THOM : p.323 On a soulevé ici, la question du passage d'un ordre à un autre qui, dans le cadre de la physique, est susceptible de recevoir des solutions relativement convaincantes. Mais, bien évidemment, il s'agit là d'un sujet tellement technique qu'il n'aurait pas convenu, je crois, pour ce genre de Rencontres. Cela dit, il aurait été très intéressant, également, d'étudier le passage d'un ordre à un autre dans les milieux sociaux, mais, sur ce point, je doute fort que nos confrères sociologues en sachent beaucoup plus que nous.

M. EDGAR MORIN : Pour ma part, je me demande s'il est, véritablement, plus intéressant de parler en termes d'ordre-désordre que de hasard-nécessité ou d'aléa-déterminisme : pourquoi, en effet, parle-t-on en ces termes aujourd'hui ? Est-ce une simple question de mode ? Ou y a-t-il une autre raison ?

Si ces macro-concepts, ces « valises » qui ont nom ordre et désordre, englobent finalement la querelle endormie, mais toujours utile du hasard et de la nécessité, ceux-ci ont aussi, ne l'oublions pas, des soubassements mythiques souvent obscurs pour ceux qui utilisent de tels termes comme s'ils étaient évidents. Ce qui ne signifie pas, bien sûr, que le couple ordre-désordre épuise la totalité du réel. Certains problèmes sont éclairés, d'autres non, ceci selon les disciplines scientifiques considérées, en particulier chaque fois que se pose le problème des limites explicatives de ce qu'on appelle l'ordre. Ce que je crois, si vous voulez, c'est que le problème de l'ordre s'inscrit dans ce pentagone de rationalité — ou de rationalisation — qui lie les notions d'ordre, de déterminisme, d'objectivité, de causalité et de maîtrise, mais qu'à partir du moment où l'expulsion et le refoulement du désordre, de l'indéterminé, du non contrôlé, du paradoxal, ne vont plus de soi, ce problème doit être différemment formulé.

Par exemple, il s'agit d'introduire la notion d'organisation qui est, à mon avis, importante dans la mesure où ce phénomène étonnant fait que des éléments différents peuvent se trouver réunis dans un ensemble, associés dans une entité, tout en restant distincts, d'où une série de problèmes d'ordre à la fois systématique, systémique et complexe.

Pour en rester au point de vue sociologique dont il a été question, je me sens souvent en accord avec Michel Crozier sur les problèmes conceptuels de fond. La complexité est une organisation, un système dans lequel il y a,

Ordre et désordre

évidemment, présence de désordre, ce qui tend à désintégrer ladite organisation. Autrement dit, l'extrême complexité mène à la désintégration parce qu'elle conduit à toujours plus de diversité, de liberté dans des éléments constitutifs. Ou encore : l'extrême complexité tend à se détruire elle-même pour devenir le contraire de la complexité.

La vraie difficulté, c'est alors de concevoir des organisations extrêmement complexes où il y aurait une possibilité de compenser les tendances désintégratrices issues de ces désordres ou libertés, compensation qui ne soit pas, purement et simplement, ce que l'on appelle le « maintien de l'ordre ». Accepter, disons, des formes de gouvernement démocratiques, p.324 décentralisatrices, cela revient, certes, à prendre des risques mais aussi à les accepter avec certains antidotes.

A ce propos, il suffit de penser à la dualité classique, fondamentale, que nous a apportée la sociologie allemande, lorsqu'elle oppose *Gemeinschaft* et *Gesellschaft*, communauté et société. Car ce qui est remarquable dans les sociétés de primates, par exemple, c'est qu'elles fonctionnent comme une communauté totalement solidaire face à l'ennemi extérieur. Ces sociétés sont fraternelles, de ce point de vue, mais, en dehors des conditions vitales où il y a péril, nécessité, ce sont des sociétés très profondément rivalitaires, avec lutte pour la prééminence entre les mâles, querelles incessantes, volonté de domination, etc. Ce sont des *Gesellschaft*. Or, nos sociétés extrêmement complexes sont, elles aussi, des *Gesellschaft*, où se multiplient les conflits d'intérêts entre individus, entre groupes, entre partis ; mais qu'un Parisien se trouve dans sa 2^e CV en Anatolie, qu'il aperçoive une autre 2^e CV avec la même immatriculation et il lui fait des signaux joyeux, fraternels !

C'est dire que nous vivons un mixte, très étrange, très instable, de fraternité et de rivalité. Déjà au niveau des sociétés animales nous voyons que les choses fonctionnent de façon à la fois acentrique et centrée, et l'on peut se demander pourquoi, dès que nous voulons poser nos problèmes en termes sociaux, les uns brandissent un modèle centralisé, d'autres un modèle polycentrique, comme deux solutions antagonistes. Ce qu'il nous faut, je crois, ce n'est pas une réforme des modèles seulement mais bien la réforme de ce qui produit les modèles, la réforme des structures de pensée.

Ordre et désordre

Cessons de vivre dans des oppositions stériles — encore qu’elles soient parfaites conceptuellement et qu’elles semblent obéir, apparemment, à la logique aristotélicienne ! Essayons de nous comprendre les uns les autres au lieu de rejeter comme stupide l’exigence formulée au nom soit de la liberté, de la décentralisation, soit, au contraire, de la règle étatique !

En résumé, nous sommes, me semble-t-il, au seuil d’un nouveau voyage, à mes yeux nécessaire, pour sortir de ce que j’appelle la barbarie de pensée.

M. GUY-OLIVIER SEGOND : Je remercie Edgar Morin dont le plaidoyer appelle, je pense, une réaction de Michel Crozier ?

M. MICHEL CROZIER : Je répondrai brièvement à Edgar Morin car, au fond, je suis d’accord avec lui, pas dans les mêmes termes bien sûr, mais chacun a sa logique, ses capacités d’expression propres, qui l’emprisonnent un peu différemment de l’autre.

Bien entendu, cette mutation intellectuelle est, aujourd’hui, la chose importante même si, dans l’immédiat, chacun cherche d’abord à se débrouiller et fait naturellement appel à ce que nous connaissons déjà, c’est-à-dire à des mécanismes qui, généralement, n’ont pas réussi. Quant au problème du passage d’un ordre à un autre, je crois — et je suis heureux d’entendre Edgar Morin abonder dans ce sens — que c’est dans la réflexion sur l’organisation que la sociologie progressera le plus vite. Certes il y a les ^{p.325} fanatiques, les obsessionnels du maintien de l’ordre qui pourchassent, désespérément, ce qui, pourtant, fait marcher leur ordre. Et puis, il y a les sages qui savent bien, eux, que pour faire marcher un ensemble, il faut tolérer du désordre, qu’il faut supporter la contradiction, le conflit social mais aussi tous ces petits arrangements au jour le jour ou encore le fait que bien des gens se débrouillent pour faire autre chose que ce qu’on leur ordonne de faire.

L’essentiel est d’inventer un système d’organisation dont on puisse voir à la fois les capacités et les limites face aux forces de désintégration. Sans doute, pour que l’organisation puisse fonctionner, il faut qu’il y ait une autorité, mais celle-ci ne saurait se limiter au maintien de l’ordre sous peine de disparaître. Ce qu’elle doit faire aussi, c’est anticiper le changement, le susciter même.

Ordre et désordre

Ainsi l'analyse des innovations, qu'avec mon équipe de recherche nous avons minutieusement examinées, montre qu'à chaque fois qu'il y avait, derrière l'innovation, appel à la spontanéité, à l'imagination non seulement d'un seul homme mais, souvent, de plusieurs personnes, il y avait aussi présence repérable d'un innovateur capable de faire une analyse de système lui permettant de découvrir les opportunités, comment les utiliser et répondre aux réactions de l'extérieur. Jamais nous n'avons vu quelque chose se générer tout seul. Il faut une action humaine, une stratégie, ce qui nous ramène à des problèmes d'organisation.

Maintenant, si l'on essaie de conceptualiser le problème du passage d'un ordre vague à un autre ordre vague, je suis malheureusement d'accord avec René Thom pour constater que ce n'est pas facile. Car les conceptualisations qu'on peut faire quand on observe un groupe ayant une tâche définie, par exemple, on voit qu'un jeu s'établit, extrêmement contraignant. Si l'on utilise, en effet, la théorie des jeux — ce qui est la meilleure solution possible —, on s'aperçoit que le jeu est organisé de telle sorte que si vous ne renforcez pas le système constitué par le jeu dans votre action, vous perdez. En conséquence, vous avez tendance, après avoir appris les règles du jeu, à ne pas faire de faute et, donc, à renforcer le système tel qu'il est.

Toutefois, à y regarder de plus près, il apparaît aussi qu'il y a, dans la plupart des jeux, des stratégies majoritaires et d'autres minoritaires, si bien qu'il vaut parfois la peine de jouer contre le système, jusqu'à un certain point s'entend. Mais s'il y a plus qu'un certain pourcentage de minoritaires, le jeu se dérègle. Si vous êtes seul minoritaire, vous jouissez d'une position de faveur et vous en tirez, éventuellement, bénéfice ; mais si d'autres se rendent compte qu'on peut jouer ainsi contre le système et qu'ils vous imitent, rien ne va plus. Autrement dit, pour faire basculer un système, il faut atteindre une masse critique, et dès que cette masse critique est dépassée, vous pouvez observer des changements radicaux très rapides : la question est alors de savoir s'il y a possibilité de développer un autre système de jeu, un ordre nouveau.

L'autorité, si elle est suffisamment astucieuse, va se servir de la menace d'une désagrégation possible pour renforcer son pouvoir au fur et à mesure qu'on s'approche du précipice.

Ordre et désordre

p.326 Quant aux organisations plus larges, on s'aperçoit qu'une de leurs caractéristiques est que leur mauvais fonctionnement, jusqu'à un certain point, les renforce. Ainsi une organisation tendant à la centralisation et découvrant qu'elle n'a pas de contact avec le monde extérieur, qu'elle se trompe, va renforcer les organes centralisés qui vont lui permettre de comprendre le monde extérieur. Ce faisant, après un premier effort réussi, elle le comprendra moins, les mêmes forces agiront et on s'enfoncera davantage.

Bien des organisations n'arrivent donc pas à se réformer et sont menacées d'entropie ou, en tout cas, d'une relative désintégration, processus que freine, heureusement, la concurrence qui constitue alors un élément tout à fait essentiel de renouvellement.

S'agissant d'un système plus large encore, bien des difficultés rendent provisoirement difficile la conceptualisation du passage d'un ordre à un autre. Toutefois, certaines références historiques montrent que des développements que, jusqu'ici, nous jugions lents, insensibles ont été, en fait, extrêmement rapides à partir de la possession de nouveaux moyens intellectuels. Il semble bien, par exemple, que les moyens de calculer du haut Moyen Age ont joué un rôle absolument décisif dans la croissance extrêmement rapide qui caractérise cette époque, croissance comparable à celle de la révolution industrielle. En d'autres termes, l'apparition de modèles intellectuels nouveaux engendre des formes nouvelles d'organisation, transformation qui porte alors sur des ensembles sociaux tout entiers.

Mais, je vous le concède, ces considérations demeurent très limitées et la sociologie doit encore progresser.

M. WERNER ARBER : Du point de vue du biologiste que je suis, il ne faudrait pas oublier que nous faisons partie du monde vivant apparu sur cette planète et qu'en conséquence, nous devons obéir aux lois de ce monde vivant.

Le monde vivant a pratiqué depuis une éternité, des changements d'ordre, et nous sommes en train de comprendre quelques mécanismes de cette évolution biologique au niveau moléculaire. Ainsi la nature se sert-elle non pas d'un mécanisme seulement, mais d'une multitude de mécanismes dont certains sont aléatoires, et d'autres, guidés par des enzymes, l'ensemble de ces réactions faisant qu'il y a évolution biologique.

Ordre et désordre

Cette évolution biologique se sert du principe des petits pas, tant il est vrai que je ne me rappelle pas avoir vu de pas énorme franchi dans cette évolution.

Pourtant, l'évolution biologique est assez efficace. C'est ainsi que la médecine a introduit, il y a environ quarante ans, les antibiotiques. Précédemment, la plupart des micro-organismes qui se trouvent en-dedans et autour de nous ne possédaient pas de gènes procurant une résistance aux antibiotiques. Or, dans certaines niches du monde vivant sont apparus de tels gènes, ce qui a permis par l'échange de gènes au niveau « horizontal », de distribuer, au bout de vingt ans seulement, ces gènes fonctionnels aux bactéries qui ne les possédaient pas encore. Et il est évident que ces bactéries p.327 possédant des gènes de résistance, ont aujourd'hui des capacités tout à fait nouvelles par rapport à celles qu'elles possédaient il y a vingt ou trente ans.

Ceci dit, j'attire votre attention sur le fait que cette existence de l'échange horizontal des gènes par petits pas, démontre clairement que le monde vivant ne se compose pas de cellules isolées. Par conséquent, nous ne pouvons nier le fait que nous ne sommes, nous aussi, qu'une fraction du monde vivant. Et le fait que la nature ait besoin, pour évoluer, de gènes qui n'appartiennent pas qu'à une seule espèce, me paraît indiquer qu'il faudrait désormais être beaucoup plus prudents dans nos réactions envers la nature qui nous entoure. En effet, à cause d'une certaine imprudence, nous observons que l'homme est en danger parce qu'il met en danger l'équilibre naturel existant ; or il faudrait aussi passer, dans nos comportements envers le reste du monde vivant, à la méthode des petits pas qui, comme je l'ai indiqué, est efficace à condition de ne pas abuser de nos pouvoirs intellectuels.

M. GABRIEL WIDMER : Je souhaite prendre la parole sur un ou deux points évoqués, ce matin même, par M. Crozier comme, hier, par M. Morin, à propos du passage d'un ordre à un autre : en particulier sur le rôle que peuvent, que doivent, ou que pourraient jouer ces fameuses minorités dont M. Crozier nous a rappelé, à diverses reprises, qu'elles étaient animées par une passion ou encore, que les conduites émotionnelles s'y multipliaient. Car, qu'il s'agisse des mouvements de quartier, des mouvements en faveur des objecteurs de conscience, de la révision de la loi sur les banques, apparaissent des minorités actives qui, alors même qu'elles fluctuent beaucoup en ce qui concerne leur recrutement, trouvent certaines complicités auprès de ceux qu'elles essaient

Ordre et désordre

d'influencer à l'intérieur même des systèmes bureaucratiques qui constituent l'Etat. Autrement dit, on dirait qu'il y a là un jeu de forces qui permet des transformations, peut-être lentes, mais qui, au bout du compte, grâce à ces complicités, tendront à s'imposer.

Seconde remarque : dans ces minorités, on retrouve des autorités charismatiques, des gens reconnus comme chefs parce qu'ils auraient des dons spéciaux indépendamment, je crois, de leurs connaissances proprement intellectuelles ; or n'est-il pas frappant de voir réapparaître dans une société qui, comme la nôtre, est à la recherche d'un nouvel ordre intellectuel, des modèles de comportement parfaitement archaïques, hérités des sociétés religieuses de type traditionnel ?

Puis-je avoir votre avis à ce propos ?

M. MICHEL CROZIER : Qu'il y ait du comportement archaïque dans ces minorités, cela me semble clair, mais ce que je voudrais souligner, c'est que, contrairement à ce qu'écrivait Max Weber, le charisme n'a nullement disparu de nos sociétés jusque et y compris à l'intérieur d'organisations dont on ne peut comprendre le fonctionnement que si l'on accepte l'idée que l'influence personnelle y joue un rôle très considérable.

p.328 Ce qui compte, maintenant, dans le cas des organisations minoritaires, c'est le mécanisme qui se met en place, mécanisme selon lequel seule l'intransigeance va payer, d'où un développement du charisme à partir de cette situation d'intransigeance. Car ce qui va donner à la personne qui possède ce charisme son influence sur les autres, c'est qu'elle ne transigera pas, qu'elle sera tout d'une pièce, qu'elle poussera la logique jusqu'à la folie. De semblables cas de folie, nous les trouvons dans les sectes religieuses, cas qui vont jusqu'à la folie collective parce qu'une logique simpliste et l'intégration de toutes les activités dans cette logique simpliste entraînent l'individu à l'action, fût-elle meurtrière. En revanche, le développement de la participation dans nos sociétés permet le changement, ceci sans toutefois dépasser certaines limites sous peine de voir apparaître des phénomènes dangereux à la fois pour la société tout entière et pour les personnes qui sont engagées dans ces activités passionnelles, étroites, personnes qui deviennent, effectivement, incontrôlables. Autrement dit, il est essentiel que l'on prenne des risques, mais pas trop tout de

Ordre et désordre

même : il y a des limites, et une réflexion sur ces limites est absolument indispensable aujourd'hui, réflexion qui reviendrait sur des problèmes qu'on a, sans doute, un peu trop vite réglés autrefois.

M. EDGAR MORIN : Il est difficile, je crois, de distinguer très clairement ce que nous décidons être folie ou raison. Cela dit, trois remarques s'imposent : d'abord, il ne suffit pas d'être déviant pour être innovateur ou créateur car on peut être, certes, déviant et aussi débile ; ensuite, n'importe quel délire n'est pas nécessairement d'inspiration sacrée et, enfin, il ne s'agit pas de tolérer avec extase l'anathème, la bombe ou l'assassinat.

M. GUY-OLIVIER SEGOND : Je remercie les différents conférenciers et j'ouvre, maintenant, le débat avec le public.

QUESTION : Il me semble, à propos de l'atmosphère qui a régné durant ces Rencontres que les deux cultures dont parlait Snow demeurent encore séparées l'une de l'autre et, pire, qu'elles continuent à entretenir des liens qui ressemblent aux relations parents-enfants. Il n'y a, certes, pas de mal à cela, quand bien même ces relations ont un aspect quelque peu désuet. Toutefois, je vous fais observer qu'en principe, les enfants ne parlent pas à table et que s'ils le font, les parents reprennent ensuite leur conversation comme si de rien n'était...

QUESTION : Je suis d'accord avec ce que l'on a dit, ici, quant à la nécessité d'inventer de nouvelles façons de penser mais, en revanche, je suis en désaccord avec René Thom quand il parle d'algèbre de formes. Pour moi, une algèbre est encore une structure, et l'on n'est pas allé assez loin. Vous-même, M. Morin, quand vous poussez la complexité, je suis d'accord, mais je m'aperçois que trop souvent, votre image de la complexité est celle d'une combinatoire qui, encore une fois, n'est qu'une structure algébrique. Qu'en pensez-vous ?

M. EDGAR MORIN : ^{p.329} Pour moi, la complexité correspond à la reconnaissance de certaines difficultés logiques que nous posent les incertitudes fondamentales qui apparaissent dès que nous allons au fond des problèmes ;

Ordre et désordre

cette complexité, si vous voulez, je ne la résumerais jamais en termes de combinatoire, mais plutôt en reformulant la question de l'incertitude, de la contradiction, du changement, de la création.

QUESTION : La plupart des conférenciers n'ont jamais parlé du jugement de l'individu. Or ce n'est pas l'érudition qui fait le jugement de l'individu mais bien sa sensibilité, c'est-à-dire une qualité que la société actuelle comprime, étouffe, en éloignant l'homme de la nature. En d'autres termes, ne faut-il pas réhabiliter la sensibilité ?

M. MICHEL CROZIER : Le jugement de l'individu dans nos sociétés me semble tout à fait correct, bien adapté, quand il s'agit de problèmes qu'il vit directement, quand il parle de son travail ou de ses rapports avec son entourage ; mais le problème est qu'une bonne partie de ce qui est en jeu se règle dans des relations qui dépassent la conscience que l'individu peut en avoir...

M. M. Crozier est interrompu par l'intervenant qui dit :

Certainement, Monsieur, mais vous oubliez que notre société va à son déclin, et ceci à cause de qui ? A cause de cette université, de Piaget, de vous-même et de tous ces conférenciers qui ne savent pas mettre l'accent sur ce qu'on devrait faire ! Si les gens avaient plus de plaisir à l'existence — parce qu'ils n'en ont pas beaucoup — les choses seraient toutes différentes, Monsieur !

M. EDGAR MORIN : Vous avez raison de dire, me semble-t-il, que les réunions comme celles-ci tombent souvent dans le défaut que stigmatisait Kierkegaard quand il disait de Hegel, Herr Professor Hegel, qu'il parlait du monde et de toutes choses, en oubliant pourtant l'essentiel : qui il était lui-même, et comment il s'appelait.

Ce danger nous guette à chaque fois que nous parlons, et vous avez bien fait de nous le faire remarquer.

QUESTION : Quelle est, d'après vous, la fonction sociale des scientifiques ?

M. WERNER ARBER : Voilà une question à laquelle il me paraît difficile de

Ordre et désordre

répondre en deux mots mais j'insisterai, tout de même, sur le souci que se font les scientifiques suite à certains abus dans la façon d'utiliser leurs résultats. Ce souci, je pense, ne devrait pas se manifester du côté des scientifiques seulement, mais devrait être le fait, également, d'un public plus large, ce qui est loin d'être toujours le cas.

M. EDGAR MORIN : p.330 Un mot seulement : mon sentiment sur la fonction sociale du chercheur est qu'il peut être dysfonctionnel !

M. GUY-OLIVIER SEGOND : Malheureusement, nous n'avons plus le temps d'examiner cette vaste question...

En conclusion, il m'appartient, très rapidement, de remercier tous ceux qui ont participé à ces XXIX^e Rencontres Internationales de Genève. Ma gratitude va, naturellement, aux conférenciers, elle va également au public, elle va, surtout, aux organisateurs et, en particulier, au secrétaire général des Rencontres Internationales de Genève, M. Bernard Ducret.

La session est ainsi levée.

@

INDEX

Participants aux conférences, entretiens et tables rondes

@

ABRAHAM, Georges, 193.
AGA KHAN, Sadruddin, 55, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 66, 67, 69, 70, 72, 73.
AGAZZI, Evandro, 163, 236.
ARBER, Werner, **202**, 246, 326, 329.
BACZKO, Bronislaw, 97, 103, 111.
BARDE, Michel, 21, 23, 26, 29, 31.
BEERLI, Conrad André, 133.
BÉGUIN, Antoinette, 61, 66.
BERIO, Luciano, 124, 125, 130, 134, 136, 137.
BERTHOUD, Gérald, 173.
BOUZOUZOU, Mahmoud, 154.
BUSINO, Giovanni, **13**, 319.
BUTOR, Michel, **77**, 124, 125, 128, 130, 131.
CHANDERLI, Abdel, 57, 62.
CHINET, André, 245, 246.
CORNU, Daniel, 19, 21, 23, 24, 25, 27, 29, 30, 32.
CROZIER, Michel, **295**, 324, 327, 329.
DAYAN-HERZBRUN, Sonia, 181.
DELESSERT, André, 116, 121, 124, 133, 134, 137, 138, 139.
DE PREUX, Michel, 159.
DUCRET, André, 119, 139, 247.
DUFOR-KOWALSKA, Gabrielle, 152, 159, 164.
DUMOUCHEL, Paul, 249.
DUPUY, Jean-Pierre, 249.
DUPUY, René-Jean, **36**, 60, 67, 68, 71, 72.
ENRIQUEZ, Eugène, 166.
ENZ, Charles Paul, 234, 248.

ERACLE, Jean, 156, 161, 163.
ESTIER, Sabine, 22, 24.
FONTANET, Guy, 22, 25, 28, 29.
GIROD, Roger, 293.
GOUMAZ, Gaston, 242.
GRINEVALD, Jacques, 247.
GRIZE, Jean-Blaise, 267.
HELLER, Geneviève, 20, 21.
JAGGI, Yvette, 22, 27, 28, 29, 31.
JANNER, Aloisio, 239.
KERR, Sébastien, 138.
LEVINSON, Charles, 26, 30, 31.
MACH, Bernard, 199.
M'BAYE, Kéba, 58, 62, 64, 69, 72.
MOLES, Abraham, 94, 101, 104, 109, 113, 136.
MORIN, Edgar, **269**, 323, 328, 329, 330.
MORINI, Simona, 98, 105.
ONIMUS, Jean, 152, 156, 161, 162, 164.
PERNIOLA, Mario, 122, 127, 131, 136, 138, 139.
PETITOT, Jean, 102, 106, 107, 108.
POMIAN, Krzysztof, 93, 99, 102, 103, 107, 108, 111, 114.
POUPARD, Paul, 150, 163.
QUÉRÉ, France, 134, 189.
SANSOT, Pierre, 95, 100, 110.
SCHEURER, Paul, 240, 245.
SCHNEIDER, Michel, 184.
SECRÉTAN, Philibert, 140, 149, 152, 154, 156, 158, 163, 164.
SEGOND, Guy-Olivier, 319, 322, 324, 328, 330.
SMIRNOFF, Victor, 196.
STAROBINSKI, Esther, 150, 155, 163.
STAROBINSKI, Jean, 11, 75.
SUY, Erik, 63, 66, 69, 70.
THEVOZ, Michel, 123, 129, 133, 137, 139.
THOM, René, **220**, 247, 323.
TURIAN, Gilbert, 247.

Ordre et désordre

VOGE, Jean, 113.

WEBER, Claude, 216.

WERMUS, Henri, 244.

WIDMER, Gabriel, 141, 158, 165, 327.

WOLF, Francis, 33, 61, 65, 71.

*

Conférences : [Dupuy](#) — [Butor](#) — [Arber](#) — [Thom](#) — [Morin](#) — [Crozier](#).

Entretiens : [Comm. internationale](#) — [Art](#) — [Sciences](#).

Tables rondes : [Nous vivons](#) — [Vie cult.](#) — [Chaos/divin](#) — [Femmes/enfants](#) — [Auto-org.](#) — [Conférenciers](#).

@